MUSIC - UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 07918800 9

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/chantsetchansons00aven

CHANTS ET CHANSONS

DE

Paul Avenel

DU MÊME AUTEUR

LE COIN DU FEU .....
LES TABLETTES D'UN FOU .....
LES ÉTUDIANTS DE PARIS, souvenirs du quartier latin.....
ALCOVE ET BOUDOIR, contes et poésies.....
LE ROI DE PARIS, roman historique.....
LE DUC DES MOINES, roman historique.....
LES LIPANS OU LES BRIGANDS NORMANDS, roman historique.....
LES CALICOTS, scènes de la vie parisienne.....
LES PRUSSIENS A BOUGIVAL..... Brochure in-12.
UNE AMIE DÉVOUÉE, roman parisien.....
LE DOCTEUR HATT, roman parisien.....

—

CHANSONS, illustrées par Carlo Gripp..... 1869
NOUVELLES CHANSONS POLITIQUES..... 1870
CHANTS ET CHANSONS POLITIQUES (Histoire du second empire). Siège de Paris..... 1870
CHANSONS. Portrait de l'auteur. Eau-forte de A. Guillaumot fils..... 1875
LES DEUX MÈRES OU LA MORT D'UN PRINCE..... 1879
CHANTS ET CHANSONS (1850-1880). Édition hollande avec portraits gravés par A. Guillaumot fils : Victor Noir, Alphonse Baudin, Barbès, Martin-Bidauré, etc., et le fac-similé d'une lettre de Victor Hugo à l'auteur, et une préface..... 1880
CHANTS ET CHANSONS. 6e et 7e édition avec nouveau portrait. 15 Chansons nouvelles, préface et notes historiques..... 1884
GILBERT ET MALFILATRE..... 1886

THÉATRE

L'ANTICHAMBRE EN AMOUR, comédie en vers en un acte.
L'HOMME SUR LE GRIL, comédie-vaudeville en un acte.
LA PAYSANNE DES ABRUZZES, drame en cinq actes.
LES CHASSEURS DE PIGEONS, comédie-vaudeville en trois actes.
LES CALICOTS, comédie-vaudeville en trois actes (Thiéry).
LES PLAISIRS DU DIMANCHE, comédie-vaudeville en quatre actes (Th
LA REVANCHE DE CANDAULE, opéra-bouffe en un acte.
SOYEZ DONC CONCIERGE! vaudeville en un acte.
LES AMOUREUX PRIS PAR LES PIEDS, vaudeville en un acte.
L'HOMME A LA FOURCHETTE, vaudeville en un acte.
LES MARTYRS DE LA CHALEUR, pièce en quatre actes.
LE BEAU MARÉCHAL, comédie-vaudeville en un acte.

HÉLIOG. DUJARDIN — IMP. QUANTIN — PHOT. PIERRE PETIT

Paul Avenel

CHANTS ET CHANSONS

DE

Paul Avenel

HUITIÈME ÉDITION

avec portrait de l'auteur, cinquante chansons nouvelles, notes explicatives,
et une bibliographie des chansonniers les plus connus

PARIS

LIBRAIRIE MODERNE

MAISON QUANTIN, 7, RUE SAINT-BENOIT

1889

Tous droits réservés.

LIBRARY
JAN 9 1970
UNIVERSITY OF TORONTO

M
1730
A92C5
1889

PRÉFACE

L'histoire n'est pas complaisante ; elle dit la vérité à ceux qui la consultent sincèrement ; la grande faiseuse de royalistes et de fanatiques, c'est l'ignorance.

AUGUSTE VACQUERIE.

Mes chansons étant nées, pour la plupart, sous le second empire, je dois motiver leur naissance en donnant à mes lecteurs un simple aperçu de ce triste règne.

Quatre hommes ont contribué à l'avènement du second empire : MM. Émile de Girardin, Franconi, Béranger et Dusautoy.

Le premier, journaliste nerveux et haineux, par sa politique personnelle. Sous la République de 1848, sa plume irritée combattit Eugène Cavaignac et soutint avec frénésie le prince Louis-Napoléon.

Le deuxième, Franconi, avec le Cirque-Olympique. Les fastes napoléoniens, arrangés pour la scène et les besoins de la cause par MM. Ferdinand Laloue et Fabrice Labrousse, furent représentés sur ce théâtre. Toutes ces pièces, de chauvinesque mémoire, entretinrent dans le peuple l'illusion de l'épopée militaire du premier empire.

Le génie guerrier de cet établissement public (situé boulevard du Temple) reposait sur cet axiome bien simple : La cavalerie n'est pas l'infanterie, l'infanterie

n'est pas la cavalerie, et tout le monde doit adorer le *grrrand* Napoléon.

Le troisième, Béranger, par ses chansons bonapartistes.

Il est incontestable que ce grand chansonnier fut toujours patriote ; mais ses opinions politiques se modifiaient suivant les circonstances. Il a dit, lui-même, qu'à quarante ans il était à peine parvenu à se rendre compte de ses opinions ; et encore, ajoutait-il, *ne suis-je pas sûr de ne pas les modifier plus d'une fois.*

Béranger n'eut qu'un but dans sa vie : la popularité. Aussi profita-t-il de toutes les circonstances et se plia-t-il à tous les événements pour ajouter un fleuron de plus à sa couronne populaire. Il faisait d'autant plus le bonhomme que, pour mettre plus en relief son patriotisme, il le plaçait quelquefois sur le piédestal de la République.

Je veux bien admettre que c'est par reconnaissance pour son protecteur Lucien Bonaparte, dont il reçut de l'argent, qu'il chanta Napoléon I^er^ ; mais, en poétisant le despotisme, la guerre, la force et l'arbitraire, il a faussé l'esprit du peuple. La nation le comprend aujourd'hui.

Ses chansons : *le Vieux Drapeau, le Vieux Sergent, les Deux Grenadiers, le Cinq Mai, les Souvenirs du peuple, le Champ d'asile,* — et vingt autres, ont entretenu en France le bonapartisme comme une institution divine. — Ne fait-il pas dire à Napoléon, l'homme de Brumaire : *Je suis le dieu du monde?* — Et c'est ainsi que pour les ignorants et les imbéciles la légende napoléonienne devint article de foi.

Béranger a donc été l'apôtre du dieu Napoléon; et cette statue du despotisme élevée par lui dans les chaumières ne disparaîtra que lorsque la liberté sera assez grande et assez forte pour la briser.

On comprenait si bien aux Tuileries l'influence des

chansons de Béranger sur les campagnards, qu'on voulut se servir de son œuvre pour les élections de 1869. — On lisait à ce propos dans l'*Indépendance belge* du 25 mars (correspondance de Paris) :

« Comme moyen d'agir efficacement sur les campagnes, on aurait l'idée de réunir les chansons les plus résolument napoléoniennes de Béranger, d'en faire un petit recueil et de les faire distribuer à *quatre* ou *cinq cent mille* exemplaires dans tout l'empire. »

La défaite de Waterloo fit moins de mal à la nation française que les chansons bonapartistes du chantre de *Lisette* et de *Frétillon*.

La dynastie napoléonienne n'a pas été ingrate envers Béranger. Elle a compris tout ce que le poète avait fait pour elle. Le neveu a acquitté la dette de l'oncle. — Napoléon III a cru de son devoir de nommer par décret Béranger *poète national,* le jour de sa mort.

Quant au quatrième, Dusautoy, le célèbre tailleur, il fit à lui seul une révolution dans les costumes civils et militaires du second empire. C'est de ses ateliers que sortirent les habillements de ces pantins frisés, pommadés, tirés à quatre épingles, qui encombraient de leurs personnalités efféminées, cocasses et ridicules, les salons impériaux, le bois de Boulogne et les boulevards.

C'est le Parisien Nestor Roqueplan qui, dans une boutade spirituelle, leur jeta au nez le nom de *petits crevés,* dénomination qu'ils justifiaient à merveille.

L'illustre Dusautoy est aussi l'inventeur des uniformes brodés sur un nouveau modèle, et des livrées de grandes maisons, qui prouvaient jusqu'à quelle fantaisie sotte et puérile pouvaient mener l'amour des armoiries et la science du blason. La noblesse moderne créée par l'empereur se distinguait surtout par son apparat carnavalesque. On en

riait, mais que de rieurs à un moment donné, étant fort bien en cour, en profitèrent néanmoins pour donner le luxe d'une livrée nobiliaire à leurs équipages, afin de mieux éclabousser les honnêtes gens du pavé!

Quand l'idée me vint de me faire chansonnier, j'avais donc devant moi le second empire. Époque fatale, où le rire rabelaisien et le flonflon gaulois s'étaient réfugiés dans les cafés-concerts sous la surveillance de la censure; où la phalange républicaine traquée, décimée, condamnée, n'avait pour perspective que Cayenne, Lambessa, Mazas, l'exil ou — la mort!

Sous le second empire, le sang a noyé l'idée, la force a tué le droit, et le rire a disparu dans les larmes.

Il faut avoir vu l'exécution des massacres du 2 décembre 1851 pour en comprendre le crime... Je l'ai vue, moi.

Dans une de ces journées sanglantes, le hasard voulut que je me trouvasse avec plusieurs de mes amis à l'entresol du café des Variétés sur le boulevard Montmartre. M. Canrobert s'était établi sous le péristyle du théâtre des Variétés; c'est de là qu'il présidait à la tuerie des habitants de Paris. A trois heures de l'après-midi, le 4 décembre, il donna l'ordre à ses hommes de tuer *tout* ce qui se trouverait sur la voie publique. Il fallait tuer pour avoir des cadavres et terrifier ainsi la population parisienne. Aussi les soldats, qui avaient été enivrés d'eau-de-vie depuis la veille, s'acquittèrent-ils consciencieusement de leur besogne. Ce n'étaient plus des héros au champ d'honneur, c'étaient des garçons bouchers à l'abattoir!

C'est dans le sang des bourgeois de Paris que M. Certain Canrobert a ramassé son bâton de maréchal de France. Bourreau de Paris, il croyait faire son devoir en obéissant à son maître, le bourreau de la France.

Sous Napoléon III, la France a rétrogradé. Les jésuites sont rentrés en grâce. Les congrégations religieuses se sont multipliées. La chasuble et le froc ont eu le pas sur tous les autres habits, au grand détriment de l'éducation sociale des masses populaires, qu'on flattait pour mieux asservir.

Entrons dans quelques détails historiques.

Le prince Charles-Louis-Napoléon Bonaparte était le troisième des enfants qu'Hortense de Beauharnais avait donnés à son mari, Louis Bonaparte, roi de Hollande.

Le jeudi 20 décembre 1848, M. Armand Marrast, président de l'Assemblée nationale, proclamait que le peuple français venait d'élire président de la République française le citoyen Charles-Louis-Napoléon Bonaparte, et l'invitait à monter à la tribune pour y prêter serment.

Quand il y fut, M. Armand Marrast lut la formule du serment :

« En présence de Dieu et devant le peuple français, représenté par l'Assemblée nationale, je jure de rester fidèle à la République démocratique, une et indivisible, et de remplir tous les devoirs que m'impose la Constitution. »

Au milieu du plus grand silence, le citoyen Charles-Louis-Napoléon Bonaparte leva la main et dit, d'une voix ferme et haute :

« Je le jure. »

Le président de l'Assemblée dit alors :

« Nous prenons Dieu et les hommes à témoin du serment qui vient d'être prêté. »

Puis Louis Bonaparte, ne trouvant pas cela suffisant, demanda la parole. Il déplia un papier et lut :

« Les suffrages de la nation et le serment que je viens de prêter commandent ma conduite future. Mon devoir est tracé. Je le remplirai en homme d'honneur. Je verrai des ennemis de la Patrie dans tous ceux qui tenteraient de changer, par des voies illégales, ce que la France entière a établi. »

Une quantité innombrable de pièces de vers furent composées pour célébrer cette nomination présidentielle.

Nous n'en citerons qu'une seule. Elle suffira pour montrer jusqu'où allait l'aberration publique.

HOMMAGE

AU PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE

Souvenir du peuple.

BRUTUS du joug des rois sauva la République,
OCTAVE fit fermer le temple de Janus,
NUMA, sur les autels, fonda sa politique,
ANNIBAL se fraya des chemins inconnus,
PÉRICLÈS triompha des Marat de l'Attique,
ALEXANDRE, aux combats, signala sa valeur,
ROMULUS des Romains prépara la grandeur,
TITUS, chez les mortels, sut mériter des temples
ET NAPOLÉON *seul* résume ces exemples.

Comment trouvez-vous l'idée d'illustrer chaque lettre du mot *Bonaparte* du nom d'un grand homme ?

Voilà vraiment un acrostiche aussi flatteur qu'original !

Malgré son serment solennel, le 2 décembre 1851, Bonaparte, ayant pour complices Morny, Persigny, Magnan, Maupas et Saint-Arnaud, faisait le coup d'État.

Ce crime avait demandé de longs préparatifs. La Chambre en avait été prévenue ; la majorité de ses membres ne croyait pas à sa perpétration ; mais la *Montagne* y croyait. Voilà pourquoi le citoyen Miot, représentant du peuple, que je rencontrai le 30 novembre, rue de Seine, à six heures du soir, me dit : « Si cette nuit le général Changarnier ne met pas le président à Vincennes, c'est nous qu'on fourrera dedans et la République avec. IL conspire, *nous le savons.* »

Changarnier avait le commandement des troupes qui devaient veiller à la sûreté de l'Assemblée nationale. Le général *Bergamote,* comme on appelait alors ce beau militaire, à cause des parfums qu'il employait à sa toilette, se garda bien d'arrêter les conspirateurs ; il aima mieux se laisser arrêter.

Quelques heures avant la mise en scène des principaux acteurs du coup d'État, M. de Morny assistait à la première représentation de la *Fée aux Roses,* au théâtre de l'Opéra-Comique. Il attendait là l'heure de se rendre à l'Élysée, résidence officielle du président de la République. Il affecta même de se montrer successivement dans plusieurs endroits de la salle. Il entrait dans les loges où il trouvait des personnes de connaissance. — Vers onze heures, on le vit dans la loge occupée par M^me^ de Liadières, femme d'un officier-poète de la cour de Louis-Philippe[1].

— On assure, dit M^me^ de Liadières en souriant à M. de Morny, qu'on va balayer la Chambre ; de quel côté vous mettrez-vous ?

— Madame, répondit-il, s'il y a un coup de balai, je tâcherai de me mettre du côté du manche.

1. M. de Liadières était l'auteur des *Bâtons flottants,* pièce en cinq actes, en vers, représentée à la Comédie-Française.

Après cette réponse aussi spirituelle que cynique, M. de Morny alla rejoindre les conspirateurs, qui s'étaient déjà réunis chez le président de la République.

Le programme du coup d'État était ainsi conçu :

1° Arrestation nocturne des représentants du peuple, surtout des généraux dont l'influence paraissait le plus redoutable ;

2° Occupation nocturne du palais de l'Assemblée ; distribution des troupes sur les points stratégiques de la capitale ;

3° Impression et publication des décrets et proclamations du président ; saisie de tous les journaux républicains ou parlementaires.

Dans la nuit étaient arrêtés à leur domicile par des commissaires de police : les généraux Eugène Cavaignac, Lamoricière, Changarnier, Bedeau, Le Flô, le lieutenant-colonel Charras, le capitaine Cholat, le lieutenant Valentin; MM. Roger (du Nord), Baze, Greppo, Lagrange, Miot, Thiers, Eugène Baune, etc., etc.

Excepté *le Constitutionnel* et *la Patrie,* qui, depuis quelques mois, poussaient ouvertement au coup d'État et à la restauration de l'empire, tous les journaux furent suspendus.

A huit heures du matin était affichée une proclamation de Louis Bonaparte, contresignée de de Morny, qui déclarait l'Assemblée nationale dissoute et décrétait l'état de siège.

Les représentants du peuple, chassés du palais de l'Assemblée, furent, dans la journée, poursuivis, traqués, arrêtés par les soldats et les commissaires de police.

Un certain nombre d'entre eux, qui avaient échappé au

coup de filet des conspirateurs, s'étaient réunis, vers onze heures du soir, chez leur collègue Lafond (du Lot), quai de Jemmapes. C'est là que fut élu le *Comité de résistance*. Il se composait des citoyens Victor Hugo, Carnot, Jules Favre, Michel (de Bourges), Madier de Montjau, Schœlcher et de Flotte.

Le lendemain, 3 décembre, les soldats tenaient la capitale au bout de leurs fusils.

Au milieu du brouillard matinal, on pouvait voir la proclamation suivante, manuscrite, attachée sur un des arbres du boulevard Montmartre :

« Au peuple !

. . . . . .

« ART. 3. — La Constitution est confiée à la garde et au patriotisme de tous les Français.

« Louis Napoléon est mis hors la loi.

« L'état de siège est aboli.

« Le suffrage universel est rétabli.

« Vive la République !

« Pour la Montagne réunie :

« *Le Délégué :* VICTOR HUGO. »

Vers neuf heures et demie, plusieurs représentants voulurent organiser la résistance au faubourg Saint-Antoine. Une barricade fut improvisée au coin des rues Cotte et Sainte-Marguerite. Huit représentants, ceints de leur écharpe, voulurent la défendre. C'étaient les citoyens Alphonse Baudin (de l'Ain), Brillier, Bruckner, de Flotte, Dulac, Jules Maigne, Malardier et Schœlcher.

Une heure plus tard, Baudin tombait le front percé d'une balle tirée par un soldat du 19e de ligne.

Les soldats avinés continuèrent leur œuvre dans tout Paris. A trois heures de l'après-midi, on fusilla, sans pro-

vocation aucune, les promeneurs des boulevards, de la Madeleine à la Bastille.

La terreur s'étant répandue dans tous les quartiers de Paris, les tueurs s'arrêtèrent.

Le 4 décembre, les exécuteurs du coup d'État étaient maîtres du pouvoir.

Un an après :

La France assassinée avait un empereur.

Pendant vingt ans, notre pays subit le second empire. C'était le règne des jouisseurs. Les *cocottes* et les *petits crevés* en étaient le plus bel ornement.

Aucun gouvernement de la France n'a jamais tant gaspillé d'argent que le second empire. Les gros budgets, comme les emprunts périodiques, ont été une des bases du système impérial ; toute la politique de l'empire a consisté à escompter l'avenir au profit du présent.

Dans ses quatorze premières années, l'empire a dépensé trois milliards et demi en sus de ses recettes ordinaires. — Toutes les grandes villes de France ont été entraînées par le courant et se sont endettées.

Tous ceux qui vivaient de ce régime menaient la vie à grandes guides, n'ayant aucune foi dans l'avenir. Il faut dire aussi que les *gros traitements* élargissaient singulièrement les consciences des gens en place et des hommes d'État. Un si beau règne ne pouvait toujours durer.

Le 30 mai 1868, parut *la Lanterne* de M. Henri Rochefort. Cet écrivain était alors un homme de trente-cinq ans, grand, maigre, au front large et proéminent, à la chevelure noire, rude et frisée. Son œil, encavé sous l'arcade orbitaire, avait un regard vif et pénétrant. L'ensemble de sa physionomie annonçait une ferme résolution secondée d'un grand courage.

Dès le premier numéro de cette publication, l'empire

sentit qu'il avait en Rochefort un adversaire redoutable.

En effet, se servant de sa plume comme un chirurgien de son scalpel, il mettait à nu toutes les parties gangrenées de l'empire. Sans périphrases, il osait dire la vérité sur ce gouvernement qui, à l'aide de la police, s'était emparé de la France. Il démasqua sans pitié ce monde officiel, avide de luxe et de plaisirs faciles, depuis le maître jusqu'au dernier valet.

Les hauts fonctionnaires prirent peur.

La *grande bohème* qui peuplait les Tuileries, comprit qu'elle était touchée au défaut de la cuirasse.

L'audace d'une âme honnête effrayait les audacieux du crime.

Aussi *la Lanterne* contribua-t-elle puissamment à la perte de l'empire. La suppression de ce pamphlet fut résolue en haut lieu. — Au onzième numéro, Rochefort fut obligé de s'expatrier pour ne pas payer de la prison les vérités terribles qui tombaient de sa plume.

La Lanterne n'en continua pas moins de paraître en Belgique et d'être lue avec avidité en France.

Le mandat de député fut la récompense décernée par le peuple de Paris à Henri Rochefort pour sa courageuse initiative [1].

Sur ces entrefaites, le spectre de Baudin sembla sortir de la tombe pour venir saper le trône impérial. — L'héroïsme de ce martyr de la justice et du droit revint à toutes les mémoires. Quelques hommes d'action du parti démocratique profitèrent de la *Fête des morts* pour aller au cimetière Montmartre. — Ils se rassemblèrent sur la

1. Depuis cette époque, Henri Rochefort a trompé les espérances de la Démocratie. En se coalisant avec les ennemis de la République pour s'associer aux menées dictatoriales de l'ex-général Boulanger. *il adore ce qu'il a brûlé, et brûle ce qu'il a adoré !*

28 janvier 1889.

fosse de cette noble victime du 2 décembre, puis ils se séparèrent aux cris de : « Vive la République! »

Le lendemain, les journaux *le Réveil* et *l'Avenir national* prenaient l'initiative d'une souscription publique pour élever un monument à la mémoire d'Alphonse Baudin. — Les souscripteurs furent nombreux.

Le gouvernement fit saisir ces journaux et mit en cause MM. A. Peyrat et Charles Delescluze ; puis M. Challemel-Lacour, rédacteur en chef de la *Revue politique,* et M. Duret, gérant de la *Tribune,* qui avaient aussi ouvert leur feuille à la souscription.

Le 13 novembre, ces courageux journalistes comparurent devant la sixième chambre du tribunal correctionnel en compagnie de MM. Ch. Quentin, Gaillard père et fils, et Abel Peyrouton, poursuivis comme les promoteurs de la réunion au cimetière Montmartre. Ils étaient accusés de manœuvre à l'intérieur.

Ce fut dans ce procès que M. Léon Gambetta se révéla. Défenseur de Ch. Delescluze, il fit, avec une mâle éloquence, un tableau fidèle et saisissant des tristes agissements du gouvernement. Il raviva par sa parole vibrante, passionnée, incisive, la plaie dont souffrait depuis trop longtemps la France : cette plaie était l'empire.

Les auditeurs, enivrés par cette plaidoirie vengeresse et patriotique, l'applaudirent malgré la défense de M. le président Vivien.

A compter de ce jour, le parti républicain avait ostensiblement dans ses rangs un champion des plus forts et des plus redoutables pour défendre les libertés. — Le nom de Gambetta fut sur-le-champ acclamé par toute la France libérale. Son grand talent était une grande espérance, qui depuis est devenue une puissante réalité.

A quelque temps de là vint l'assassinat de Victor Noir.

Ce jeune homme avait vingt ans et était un des rédacteurs du journal *la Marseillaise.*

Paschal-Grousset, rédacteur de la même feuille, se trouvant insulté par M. Pierre Bonaparte, choisit pour témoins Victor Noir et Ulric de Fonvielle. Il les envoya à Auteuil, où demeurait le prince, pour demander une réparation par les armes.

Ils se présentent chez M. Pierre Bonaparte. Celui-ci, après quelques paroles échangées avec ces messieurs, tira sur eux, dans son propre salon, plusieurs coups de revolver. — Victor Noir tomba frappé au cœur. Ulric de Fonvielle parvint à s'échapper sain et sauf, après avoir eu pourtant ses vêtements traversés de deux balles.

La population parisienne fut vivement émue de ce crime, et cent mille citoyens se rendirent aux funérailles de Victor Noir. Il fut enterré au cimetière de Neuilly.

Dès ce jour, l'empire pencha du côté où il devait tomber. L'arbitraire, dont il avait tant abusé, avait détruit son prestige.

On en avait assez.

La prison de Mazas, la Santé et Sainte-Pélagie regorgeaient de prisonniers.

Pour rendre l'empereur encore possible, on inventait des complots contre la *sûreté de l'État.* On faisait de petites émeutes sur le boulevard Montmartre. On estropiait quelques bourgeois à coups de casse-tête ; mais la police respectait les émeutiers en *blouses blanches.* — Les loups ne se mangent pas.

Tous les journaux militants avaient un ou plusieurs de leurs rédacteurs sous les verrous.

Les trop zélés magistrats Bernier, Delesvaux et Grandperret passaient leur temps à trouver des coupables.

Vers le commencement de 1870, le désarroi était partout. L'édifice impérial craquait de toutes parts.

Pour remédier à cet état de choses, Napoléon III déclara la guerre à l'Allemagne.

Il voulait aller, disait-il, à Berlin, il alla à Sedan. Là, il se montra, comme toujours, indigne du nom qu'il portait.

Le commandement de l'armée avait été remis au général Wimpffen. Et, pour sortir de l'impasse où il se trouvait par la folie de Sa Majesté, il prit une résolution extrême. Il écrivit à l'empereur qui était dans l'hôtel de la préfecture à Sedan :

« Sire,

« Je me décide à percer la ligne qui se trouve devant le général Lebrun et Ducrot, plutôt que d'être prisonnier dans la place de Sedan.

« Que Votre Majesté vienne se mettre au milieu de ses troupes, elles tiendront à honneur de lui ouvrir un passage.

« Une heure un quart. — 1er septembre.

« DE WIMPFFEN. »

Pour toute réponse, Napoléon III fit hisser le drapeau blanc au haut de la citadelle, et envoya le général comte Reille porter au roi de Prusse la lettre suivante :

« Monsieur mon frère,

« N'ayant pas pu mourir au milieu de mes troupes, il ne me reste qu'à remettre mon épée entre les mains de Votre Majesté.

« Je suis de Votre Majesté le bon frère.

« NAPOLÉON.

« Sedan, 1er septembre 1870. »

Le feu cessa immédiatement sur toute la ligne.

Aussitôt après avoir reçu le général Reille, Sa Majesté Guillaume écrivit de sa propre main la lettre qui suit :

« Monsieur mon frère,

« En regrettant les circonstances dans lesquelles nous nous rencontrons, j'accepte l'épée de Votre Majesté, et je la prie de vouloir bien nommer un de ses officiers, muni de ses pleins pouvoirs, pour traiter de la capitulation de l'armée, qui s'est si bravement battue sous vos ordres. De mon côté, j'ai désigné le général de Moltke à cet effet.

« Je suis de Votre Majesté le bon frère.

« GUILLAUME.

« Devant Sedan, le 1er septembre 1870. »

Le général Reille s'en retourna. Il était sept heures et demie du soir. — Le roi de Prusse se mit sur-le-champ à dicter un ordre pour informer son armée de ce qui se passait et l'engager à n'attaquer que si elle était attaquée elle-même.

Le lendemain Napoléon III se rendit à Donchery, où était le rendez-vous. Là, dans l'humble maison d'un tisserand, le neveu du vainqueur d'Austerlitz se constitua prisonnier et livra une armée de *quatre-vingt mille hommes*. Puis il obtint une audience du roi de Prusse. — Vingt-quatre heures plus tard, une calèche escortée de lanciers noirs l'emportait vers Wilhelmshohe, au delà du Rhin. Et la cigarette aux lèvres, il s'éloigna de cette armée qu'on venait de parquer comme un troupeau dans la presqu'île d'Iges. Là, les malheureux soldats, les pieds dans la boue, la tête sous la pluie, mourant de faim, de froid et d'humiliation, attendaient les wagons à bestiaux où l'on allait les entasser pour les transporter en Allemagne. En livrant

ces quatre-vingt mille hommes, *l'illustre fils d'Hortense* avait livré la France.

Pendant que vingt mille de nos soldats mouraient en captivité de privations et de désespoir, l'homme de Sedan, retiré dans une royale demeure, faisait bonne chère et négociait avec ses vainqueurs pour remonter sur le trône.

Mais le seigneur Bismarck lui dorait la pilule.

Il fut obligé, honteux et confus, de se retirer en Angleterre. Il établit sa résidence à Chislehurst, village aux environs de Londres. Et, le 9 janvier 1873, il y termina sa triste et coupable carrière, entouré de quelques-uns de ses complices, restés fidèles à sa criminelle fortune.

Maintenant, ajoutons que, le 1er mars 1871, l'Assemblée nationale avait voté par acclamation la motion suivante :

« L'Assemblée nationale, dans les circonstances douloureuses que traverse la Patrie et en présence de protestations et de réserves inattendues, confirme la déchéance de Napoléon III et de sa dynastie, déjà prononcée par le suffrage universel, et le déclare responsable de l'invasion, de la ruine et du démembrement de la France. »

C'était justice.

Un gouvernement qui avait dans son passé Strasbourg, Boulogne et le 2 décembre, ne pouvait avoir une fin plus digne de lui.

Saluez, messieurs les bonapartistes !

Quand la lâche capitulation de Sedan fut connue à Paris, il s'éleva de cette grande cité un long cri de rage.

C'était le 4 septembre.

Le déshonneur de nos armes était consommé.

Le ministre de la guerre, Palikao, connaissait notre honte depuis la veille, il en avait caché la nouvelle à MM. les députés.

La Chambre était agitée et le peuple anxieux.

Le matin du 4, le mensonge n'était plus possible, la vérité avait parlé.

Paris se leva de bonne heure et résolu, avec l'idée de se rendre au palais législatif. Il y avait un grand événement dans l'air.

Le gouvernement avait pris ses précautions. Les abords de la Chambre des députés étaient occupés par des détachements de gardes de Paris à cheval, d'infanterie de ligne et de garde nationale. A partir du pont de Solferino, le quai d'Orsay était interdit et il fallait des laissez-passer pour traverser le pont de la Concorde.

Dès onze heures du matin, les Champs-Élysées, les boulevards et la place de la Concorde s'emplirent de monde. La foule était calme et grave. Elle attendait, mais elle était prête.

A la Chambre, la séance s'ouvrit vers midi.

M. Palikao proposa *un comité de défense* et le maintien du régime impérial. — M. Thiers ne voulait ni déchéance ni comité, mais *une commission de gouvernement.*

L'urgence fut votée. Les députés se retirèrent dans leurs bureaux pour délibérer sur les trois propositions.

La séance fut interrompue. Le public sortit de la salle. Alors les gardes nationaux qui étaient postés en dehors crièrent : « La déchéance ! la déchéance ! »

Le peuple qui était de l'autre côté de la Seine, sur la place de la Concorde, leur répondit par *Vive la République !*

La foule se mit en mouvement vers le palais législatif et le pont fut franchi malgré les troupes qui devaient en

défendre l'approche, et cela sans un coup de fusil. La cause du gouvernement était entendue et perdue.

Les gardes de Paris, la ligne et les sergents de ville n'osant pas faire usage de leurs armes, s'étaient mis de côté et l'on avait passé.

Ah ! je me souviens de cette belle journée ! Les cœurs étaient radieux et il faisait grand soleil. Avec quel enthousiasme, sur le pont de la Concorde, nous chantions, chapeau bas, *la Marseillaise*. Il y avait là Cournet, Velty, Barbier et vingt autres. Nous formions le cercle, et la foule qui nous entourait mêla bientôt sa voix à la nôtre. C'était imposant, on était ému, et le sang vous montait à la tête. Cela me rappelait la veille des barricades de 1848. J'étais étudiant alors.

Pour nous, déjà l'empire n'existait plus, il venait de s'effondrer devant le mouvement populaire.

On s'abordait joyeux. On se serrait la main, les regards se parlaient. La joie, par exclamations, sortait des poitrines :

« Eh bien, se disait-on, plus d'empire, plus d'orgie, plus de mouchards ! »

L'empire, c'était la police.

Ah ! la police ! Paul-Louis Courier avait bien raison de dire : *La police est le plus puissant de tous les moyens inventés pour rendre un peuple vil et lâche.*

On fraternisait avec confiance. On respirait enfin ! On vivait. Les plus nobles pensées affluaient au cerveau en songeant à la France ; mais on était épouvanté de son abaissement.

Le 4 septembre est une révolution qui peut retrousser ses manches, elle n'a pas une seule goutte de sang aux mains.

La députation de Paris se rendit à l'hôtel de ville et

s'érigea en gouvernement provisoire. Le lendemain elle s'adjoignit quelques députés et prit le nom de *Gouvernement de la Défense nationale.* Cette dénomination est due à Rochefort, alors député de Paris, et qu'on fit sortir de prison pour l'amener à l'hôtel de ville.

M. le général Trochu avait été nommé, par l'empereur, gouverneur de Paris le 17 août. Le décret est daté du camp de Châlons. Cet homme fut conservé à ce poste ; ce fut un grand malheur pour la nation française.

La République proclamée, il fallait prendre un républicain pour la défendre, et laisser ce Breton à ses études théoriques sur l'art militaire.

M. Trochu a commis un grand crime, c'est de se faire un devoir de garder un poste où il fallait une autre capacité que la sienne. Comprend-on un homme qui accepte de défendre une ville en en déclarant la défense impossible ? Qu'est-ce que cela veut dire ? Qui voulait-on tromper ? Où voulait-on en venir ? — M. Trochu, Breton et catholique, ne pouvait être à la hauteur des circonstances et des événements : la démocratie l'effrayait ; aussi appelait-il la défense de Paris une *héroïque folie.*

Il faut avoir été enfermé dans Paris pendant le siège : que d'abnégation, que de sagesse, que d'héroïsme dans cette population parisienne ! — L'odeur de la poudre et le bruit du canon avaient transformé ses habitants. On attendait, on espérait, on souffrait sans se plaindre. La haine du Prussien donnait du courage en faisant penser à la Patrie.

Ah ! que j'ai vu de dévouements obscurs et sublimes pendant ces cinq mois de misères !

Des femmes, jouant leur vie tous les jours pour sauver leur famille, se priver de la nourriture nécessaire pour la laisser à leurs petits enfants. Dans les faubourgs, elles

ensevelissaient les morts ; aux remparts, elles pansaient les blessés.

Il faut avoir assisté, comme moi, à ce siège mémorable pour pouvoir maudire M. Trochu en toute conscience et comme il le mérite. Son entêtement de Breton a fait plus de victimes que les boulets allemands. Pauvre homme à cervelle étroite, il croyait à l'eucharistie, aux neuvaines aux messes, aux cierges brûlés à sainte Geneviève, mais il ne croyait pas à la victoire. Elle n'était pas utile à Rome.

Si M. Trochu avait eu dans Paris l'énergie et l'activité que M. Gambetta déploya dans la province, la France n'aurait pas subi une paix honteuse.

En résumé, M. Trochu, dans son incapacité notoire, défendit Paris en fervent catholique. Il mit sa croyance religieuse avant son honneur militaire. Il prit à tâche, en un mot, de réaliser le projet de M. de Bismarck, *il fit cuire Paris dans son jus*[1]. Et après cinq mois de siège et de souffrances horribles pour les assiégés, ce clérical galonné est retourné souriant et le cœur léger (comme M. Émile Ollivier) à ses *Pater* et à ses *Ave*. Aujourd'hui, caché dans le fond d'une province, il se croit encore un homme de génie.

Ah ! le pauvre homme !

Je ne veux pas quitter la plume sans parler de mes idées et de mes chansons politiques. Je serai bref. Mes couplets m'ont été suggérés, pour la plupart, par les événements qui ont surgi en France depuis vingt-cinq ans. Ils en sont un pâle et triste reflet.

Je suis républicain, parce que je crois que la République est le seul gouvernement digne d'un grand peuple comme le nôtre.

1. Mot attribué au ministre prussien, surnommé aujourdhui le *Chancelier de fer*.

Le *droit divin,* en notre temps, est une absurdité, et le *droit du plus fort* n'engendre jamais que le despotisme. — Un coup de force est une usurpation et une violation de la loi. — M. de Bismarck a mis sur son drapeau : *La force prime le droit,* c'était pour le bien de sa cause. Cela n'empêche pas qu'une telle parole, au milieu du XIX^e^ siècle et en pleine Europe civilisée, est celle d'un barbare. Alexandre le Grand, Alaric, Genséric, Attila et Napoléon I^er^ avaient la même devise.

Les conquérants, pour les peuples, sont toujours de grands meurtriers, tandis qu'un peuple ayant foi en sa souveraineté n'est jamais un bourreau; son gouvernement doit être paternel et équitable. La loi du nombre fait la force du droit.

La royauté, depuis qu'elle existe, n'a jamais été soutenue que par des courtisans voulant jouir de ses privilèges, attendu qu'il n'y a pas de monarchie sans injustices et sans faveurs. — La République est le gouvernement de tous pour tous. C'est le règne des capacités. Pour arriver aux honneurs en République, il faut l'expérience et le savoir ; en royauté, il suffit d'être médiocre, rampant ou plat, mais protégé.

Chateaubriand a bien raison de dire que de tous les partis politiques le parti démocratique est le seul en progrès, parce qu'il marche vers le monde futur. En effet, il s'avance escorté du droit et de la justice. Ne naissons-nous pas tous égaux? Pourquoi changer l'ordre des choses ?

En politique, chacun a son rôle, même les vaudevillistes et les chansonniers. Ils sont utiles. Ils ont une mission. Ces *poetæ minores,* sous une forme légère, donnent quelquefois de bons conseils et souvent de profitables leçons aux *grands,* dont les *petits* devraient savoir tirer avantage.

La critique ou la censure qui s'applique aux premiers peut servir à diriger la conduite des seconds.

Est-ce que, par exemple, les républicains ne trouvent pas un enseignement dans ce couplet d'un vaudeville d'Étienne Arago, qui a trait à un roi chasseur de Fontainebleau et de Compiègne?

Ce prince, il aimait trop la chasse :
Je n'aime pas un roi chasseur.
A la chasse le temps qu'on passe
Est perdu pour notre bonheur.
Cet exercice endurcit trop le cœur!
Verser le sang avec indifférence!
Mais voyez donc où cela nous conduit :
C'est par les lapins qu'on commence;
C'est par le peuple qu'on finit.

L'allusion que contient ce couplet n'a jamais échappé aux spectateurs, et, chaque fois qu'il était chanté, il avait les honneurs du *bis*.

Depuis 1870, j'ai assisté à une écœurante comédie politique qu'on pourrait appeler *les Étrangleurs*.

N'ai-je pas vu les partis monarchiques se liguer pour étrangler une troisième fois la République?

Les royalistes de la branche aînée ont essayé de faire s'embrasser les têtes coupées de Louis XVI et de Philippe-Égalité; puis les fusilleurs du Maréchal Ney sont venus tendre la main aux fusilleurs du duc d'Enghien, sans se préoccuper du sang qu'ils ont aux doigts. Peines perdues! Le *lys*, le *coq* et l'*aigle* ne peuvent pas se coaliser. Ce serait trois têtes pour un même diadème; c'est impossible! — Aussi la République est-elle restée debout, comme valant beaucoup mieux que le moins mauvais de ces trois régimes.

Avant de livrer à l'impression la cinquième édition de

mes chansons, mon éditeur me prie d'ajouter quelques lignes aux pages précédentes de ma Préface pour la mettre au point des derniers événements.

J'ai dit quelque part que, si j'étais chansonnier, je devais cette destinée aux coups de fusil du boulevard Montmartre en décembre 1851, et je ne me doutais guère alors que mes couplets, traversant tant de convulsions politiques, arriveraient jusqu'au coup de zagaie du Zululand.

Aujourd'hui, les extrêmes se touchent. Verhuel est mort et Xabaugo aussi. L'un avait commencé et l'autre a terminé l'histoire de la dernière famille héréditaire du nom de Napoléon. Ce drame dynastique est complet, il a un commencement, un milieu et une fin. Cet amiral hollandais et ce soldat zoulou sont les deux cariatides que l'histoire sculptera pour orner le tombeau du second empire. L'un est le bon ange du prologue, l'autre le mauvais ange de l'épilogue de cette parade impériale.

Nous n'en parlerons plus, la farce est jouée.

Maintenant nous tournerons les yeux vers cette politique républicaine ferme, honnête et progressive que doit suivre M. le Président. Nos ministres du moment (décembre 1879) ne sont pas assurément à la hauteur des événements ; mais nous espérons que lorsque des hommes tels que MM. Gambetta, Eugène Spuller, etc., accepteront le pouvoir, ils feront de la France une grande République, où le cléricalisme, cet ennemi de toutes les libertés, baissera la tête et sera forcé de porter sous d'autres cieux son hypocrisie béate et ses menées ténébreuses ; car, sachons bien une chose : c'est que la décadence des races latines n'est venue que de la prépondérance des robes noires dans leurs gouvernements.

Ah ! monsieur Jésus-Christ, que d'infamies elles ont commises en votre nom !

Je ne crois pas pouvoir mieux terminer cette Préface qu'en remerciant la presse des encouragements qu'elle m'a donnés. Je suis heureux de dire que sa bienveillance et son patronage ont contribué pour beaucoup au succès de mon livre. J'ai été fort sensible à ses éloges et je lui en témoigne ici toute ma reconnaissance.

15 décembre 1879. (5e édition.)

Je n'ajouterai, à propos de cette nouvelle édition, que quelques lignes à cette Préface pour mentionner la douleur immense que la perte inattendue de Gambetta causa à la France républicaine.

Gambetta est mort à Ville-d'Avray le 31 décembre 1882, âgé de quarante-quatre ans, sans avoir vu se réaliser les importantes réformes gouvernementales qui avaient été l'objet unique de ses profondes études. Il avait consacré sa vie au relèvement de son pays par la République. Il aimait la France en grand patriote, et son puissant génie l'avait placé au premier rang de nos orateurs politiques.

La mort de Gambetta a été, comme l'a dit Victor Hugo, *une grande disparition.*

1er septembre 1883. (6e et 7e éditions.)

L'esprit public n'a jamais mieux apprécié la chanson qu'aujourd'hui. Elle a une importance qui la rend parfois populaire, et sur un sujet déterminé jette, sous une forme

plaisante ou originale, le ridicule ou la critique. Nous pourrions en citer bien des exemples. Certaines choses se disent mieux en vers qu'en prose.

La liberté illimitée que donne le gouvernement de la République permet de répandre la chanson, et quand elle frappe juste elle est acclamée par tous. Elle n'a donc plus une existence clandestine lorsqu'elle est politique ; sous la monarchie et l'empire, elle était obligée de rester manuscrite pour passer de main en main. Sous la République elle s'imprime, se vend et se lit comme un article de journal, mais il faut savoir : ou la chanter ou la lire.

La chanson, on n'en peut douter,
Est une corde de la lyre ;
Peu de gens peuvent la chanter,
Encore moins savent la lire.

Il en est donc pour elle, comme pour la fable.

Que de personnes sont incapables de faire valoir les beautés poétiques, les traits d'esprit, les leçons de morale de la Fontaine ou de Béranger !

Certes, une chanson est difficile à dire quand on n'en connaît pas le timbre ancien ou la musique nouvelle qui l'accompagne. Un bon diseur est rare, un bon chanteur encore plus rare. A cela vous me direz, cher lecteur, qu'une chanson doit être chantée et non pas lue. Soit ! mais il y a pourtant des chansonniers dont les œuvres supportent la lecture, en l'absence de la musique. Je ne parle pas ici des chansons quotidiennes des cafés-concerts, qui sont pour la plupart de sottes élucubrations négligées, débraillées et ordurières, mais presque toujours bien exécutées par l'artiste chanteur. En ce cas, c'est le chanteur qui fait la chanson.

La chanson qui a un certain côté littéraire n'est appré-

ciée que par les dévots de la chanson, c'est-à-dire par les rares amateurs de ce petit art lyrique.

Que de gens croient perdre leur temps en ouvrant un volume de chansons!

Le premier venu ne soupçonne pas qu'une idée, utile, sérieuse ou gaie, peut être contenue dans le refrain d'une chanson. Il est vrai qu'il y a des chansonniers qui ne *célèbrent* que *le bon vin, l'amour et les belles;* je ne suis pas de ceux-là. — J'ai fait mes chansons politiques dans la ligne démocratique ; mais avant de les publier, mes amis m'ont dit que la politique était d'une bien froide lecture ; ils avaient peut-être raison ; et puis, tout le monde n'ose pas chanter un refrain devenu populaire : il y a tant de timides dans l'humanité! les *Funérailles de Victor Noir, la Vache à Gambon* par exemple, sont plus compromettantes pour le bourgeois pur sang, que *L'pied qui r'mue.* Voilà pourquoi j'ai ajouté quelques chansons gauloises à mon recueil de combat.

Je me suis rendu à ces justes observations, en pensant que nous sortons à peine d'une époque où l'on disait encore avec une honnête conviction : *Il ne faut pas parler politique, la politique ne nous regarde pas...* C'est ainsi que raisonnait dans ma jeunesse le monde bourgeois. Et cependant, c'est toujours la bourgeoisie qui a fait les révolutions ! Mais aujourd'hui, nous ne sommes plus sous Louis-Philippe ou sous l'empire, nous sommes à un siècle de l'immortelle émancipation française de 1789. Les idées ont marché et elles ont apparu au peuple en pleine lumière. Il faut donc adopter les meilleures et concourir à leur propagation.

La bonne politique assure et développe les affaires, et plus les affaires sont nombreuses, plus grande est la prospérité du pays.

La politique dépend de l'instruction et du civisme du

peuple. Supprimez les ignorants et vous aurez de bons citoyens. — Qui ne prend pas part à la politique progressive dans la mesure de ses moyens, est indigne du bulletin de vote, et rentre dans le troupeau des inutiles, des peureux, des paresseux et des intrigants. Les faiseurs sont de tous les gouvernements, pourvu qu'à chaque changement de régime, ils pêchent plus ou moins en eau trouble. Ils sont la plaie de la nation. La prospérité de l'État dépend de la stabilité et de la confiance que la majorité des citoyens a dans l'intelligence et l'honnêteté de son gouvernement, surtout lorsqu'il gouverne pour tous et par tous.

Les coups de force n'ont jamais fait le bonheur du peuple : — *Brumaire* est venu échouer à Waterloo et le *Deux décembre* a fini à Sedan ! La France en a été appauvrie, diminuée et abaissée. Mais un peuple assez sage pour se gouverner en humanisant les lois et en les respectant, devient toujours grand et fort avec le temps. C'est pour cela que je crois à la République et que j'ai combattu le second empire. La vie d'un peuple est toujours subordonnée à deux choses, à la patrie et à la vérité ; sans cela, il végète, s'annihile et disparaît tôt ou tard sous la main autoritaire de quelque despote ambitieux.

Voilà bien de grandes phrases, me direz-vous, lecteur, à propos de chansons ! Mais c'est que la chanson, en certaines circonstances, est une arme, et c'est de cette arme que je me suis servi pour soutenir les idées qui m'étaient sympathiques et pour combattre celles que je croyais émises pour supprimer les droits et amoindrir les devoirs.

On verra dans le présent volume que je n'ai pas désarmé avec la chute de l'empire et que je suis toujours resté au premier rang des combattants de la liberté, de l'égalité et de la fraternité.

J'ai toujours su conserver mon entière indépendance. Je le dis quelque part du reste :

D'aucun parti mon vers n'est prisonnier.

Les partis sont de petites églises que dessert un homme de talent pour satisfaire son ambition.

Les chefs de partis, en morcelant la foi républicaine, affaiblissent le culte qu'on doit avoir pour le régime républicain, et, dans un intérêt personnel souvent, ils sapent, chacun à son tour, tout nouveau ministère. Ote-toi de là que je m'y mette ! pensent-ils.

Ce n'est pas là du vrai républicanisme, et ce n'est point par une telle manière d'agir que l'on rend inébranlables les assises d'une république.

Les rancunes personnelles de certains chefs de groupes républicains ont fait plus de mal à la République que les menées réactionnaires.

Que demande la France républicaine ? Le travail et la paix.

Que font les groupes, les demi-groupes, les quarts de groupes parlementaires ? Ils engendrent la désunion.

Si vous n'êtes pas de tel ou tel groupe, vous êtes mis à l'index, en suspicion !

Ces subdivisions d'opinion diminuent l'autorité du parlement et compromettent sa dignité. Et c'est ainsi que vous donnez à un prince ou à un aventurier quelconque l'occasion de se poser comme un sauveur devant la nation. La France a déjà passé par là, et l'histoire impartiale nous dit ce qui lui en a coûté.

Que la haine, la sottise, la jalousie, désarment donc une bonne fois ! Et que les républicains ne forment plus qu'un seul groupe, un seul parti sans épithète : *Le grand*

parti républicain! La France alors sera à l'abri des visées dictatoriales ou des coups d'État césariens. — C'est par acquit de conscience que je fais ces réflexions, car je sais bien, hélas! que c'est fort difficile et que ce que je demande sera impossible à obtenir, tant que les ambitions personnelles voudront passer avant les revendications nationales.

Depuis 1870, j'ai suivi pas à pas la politique incertaine, cauteleuse et boiteuse de nos gouvernants, et j'y ai trouvé plus de sujets de chansons que je n'en pouvais faire. J'ai conservé, malgré cela, comme objectif, dans mes couplets, la prospérité de la République et la grandeur du pays. Patriote républicain est le seul titre qu'un citoyen français ambitionne, s'il veut donner à la France la place glorieuse qu'elle doit occuper parmi les nations, surtout s'il est chansonnier, parce qu'il a pour premier auditeur le peuple et que le peuple est le seul souverain puissant et éternel dont le pouvoir repose sur l'amour de la patrie.

P. A.

9 décembre 1888.

CHANTS ET CHANSONS

DE

PAUL AVENEL

AU LECTEUR

Dans ces couplets, si tu veux les bien lire,
De pied en cap tu trouveras l'auteur ;
S'il y rit mal, c'est que souvent son rire
Sous le sanglot est noyé dans son cœur.

Il obéit au démon qui l'inspire :
C'est le devoir, ce démon tentateur ;
S'il n'est pas gai, c'est la faute à l'empire,
N'étant point né courtisan ni flatteur.

Honte à celui qui met sur sa figure
Un masque d'or pour racher son parjure :
La Vérité le voit dans son miroir.

L'honnêteté pourtant a sa noblesse ;
En marchant droit, sans peur et sans faiblesse,
Il est si beau de faire son devoir[1] *!*

1. Ce sonnet servait de préface à la deuxième édition des *Chansons politiques*, de M. Paul Avenel, qui parut sous le second empire. (Note de l'éditeur.)

CHANTS ET CHANSONS

DE

PAUL AVENEL

LA COUR DU ROI PÉTAUD

Air : *Il était un roi d'Yvetot.*

Jadis, la cour du roi Pétaud
  Était très familière.
Le seigneur frôlait le rustaud
  Dans cette fourmilière.
C'était un turbulent séjour,
Où l'on parlait et nuit et jour
  D'amour [1].

Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
Quel doux régime c'était là !
  Là là.

Pétaud était gai, bon, ouvert,
  Mais léger de cervelle ;
Il tenait du roi Dagobert
  Et de Jean de Nivelle.
Le peuple payait les valets,
Tout en faisant de son palais
  Les frais.

Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
Quel doux régime c'était là !
  Là là.

1. Voir la note A à la fin du volume.

Ah ! quelle existence on menait
Dans cette pétaudière !
Chacun jasait, allait, venait,
Vivant à sa manière.
Mais on était toujours d'accord,
Quand il fallait prendre au Trésor
De l'or.

Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
Quel doux régime c'était là !
Là là.

Le roi faisait, sans réfléchir,
Les plus folles dépenses ;
Les grands prenaient pour s'enrichir
Le restant des finances ;
Et le peuple, fort indulgent,
Remplaçait, quand c'était urgent,
L'argent.

Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
Quel doux régime c'était là !
Là là.

A ce prince on prêtait serment,
Mais c'était pour la forme ;
Quand il voulait du dévoûment,
Il attendait sous l'orme.
Pour paraître de bonne foi,
On arrangeait, chacun pour soi,
La loi.

Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
Quel doux régime c'était là !
Là là.

On ne sut bien ce qu'il était
Que lorsqu il fut en terre ;

Et le peuple qui le fêtait
Le maudit de colère !
Comme beaucoup de gouvernants,
Ce *père* avait mis ses enfants
Dedans [1].

Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
Quel doux régime c'était là !
Là là.

BUVONS SEC !

Flonflon gaulois

Chanté par Pauly à l'Alcazar et par Paulus à l'Eldorado.

Musique de PAUL HENRION.

Buvons sec, quand le vin est bon !
Du raisin naquit la chanson.
Les glouglous, les joyeux flonflons } *(Bis.)*
Sont toujours de gais compagnons. }
Buvons,
Buvons !
Tin tin tin tin,
Tique tique tique tin,
Vive le bon vin !
Tin tin tin tin tin tin tin tin,
Tique tique tique tin,
Vive le bon vin ! *(Bis.)*

1. La capitulation de Napoléon III, à Sedan, ne donne-t-elle pas pleinement raison à l'auteur ? (Note de l'éditeur.)

Du bon vin, amis, soyons dignes,
Dans tous les temps on l'a loue,
Et vous savez que dans les vignes
Vingt fois on ramassa Noé. *(Bis.)*

Buvons sec, quand le vin est bon !
Du raisin naquit la chanson.
Les glouglous, les joyeux flonflons
Sont toujours de gais compagnons.
Buvons,
Buvons !
Tin tin tin tin,
Tique tique tique tin,
Vive le bon vin !
Tin tin tin tin tin tin tin tin,
Tique tique tique tin,
Vive le bon vin !

Bacchus et le père Silène
Étaient bien plus sages que fous,
Quand près d'une futaille pleine
Ils s'enivraient à petits coups.

Buvons sec, quand le vin est bon !
Du raisin naquit la chanson.
Les glouglous, les joyeux flonflons
Sont toujours de gais compagnons.
Buvons,
Buvons !
Tin tin tin tin,
Tique tique tique tin,
Vive le bon vin !
Tin tin tin tin tin tin tin tin,
Tique tique tique tin,
Vive le bon vin !

C'est l'ivresse qui, sous la treille,
Nous ragaillardit la santé,

Car la gaîté sans la bouteille
Est une fort triste gaîté.

Buvons sec, quand le vin est bon !
Du raisin naquit la chanson.
Les glouglous, les joyeux flonflons
Sont toujours de gais compagnons.
Buvons,
Buvons !
Tin tin tin tin,
Tique tique tique tin,
Vive le bon vin !
Tin tin tin tin tin tin tin tin,
Tique tique tique tin,
Vive le bon vin !

Lorsque notre raison se trouble
Et que nous ouvrons de grands yeux,
Notre verre nous semble double,
Nous sommes doublement heureux.

Buvons sec, quand le vin est bon !
Du raisin naquit la chanson.
Les glouglous, les joyeux flonflons
Sont toujours de gais compagnons.
Buvons,
Buvons !
Tin tin tin tin,
Tique tique tique tin,
Vive le bon vin !
Tin tin tin tin tin tin tin tin,
Tique tique tique tin,
Vive le bon vin !

Si Galilée avait pu faire
Boire à ses juges du bon vin,
Ils auraient vu tourner la terre,
Et l'eussent absous, c'est certain !

Buvons sec, quand le vin est bon !
Du raisin naquit la chanson.
Les glouglous, les joyeux flonflons
Sont toujours de gais compagnons.
Buvons,
Buvons !
Tin tin tin tin,
Tique tique tique tin,
Vive le bon vin !
Tin tin tin tin tin tin tin tin,
Tique tique tique tin,
Vive le bon vin !

On nous dit que Vénus la blonde
Sortit jadis du fond de l'eau.
Moi, je crois qu'elle vint au monde
Au fond d'un fût de vin nouveau.

Buvons sec, quand le vin est bon !
Du raisin naquit la chanson.
Les glouglous, les joyeux flonflons
Sont toujours de gais compagnons.
Buvons,
Buvons !
Tin tin tin tin,
Tique tique tique tin,
Vive le bon vin !
Tin tin tin tin tin tin tin tin,
Tique tique tique tin,
Vive le bon vin !

On peut bien pardonner à l'homme
D'adorer le jus du raisin,
Car, avant de croquer la pomme,
Ève avait dû boire du vin !

Buvons sec, quand le vin est bon !
Du raisin naquit la chanson.

Les glouglous, les joyeux flonflons
Sont toujours de gais compagnons.
Buvons,
Buvons !
Tin tin tin tin,
Tique tique tique tin,
Vive le bon vin !
Tin tin tin tin tin tin tin tin,
Tique tique tique tin,
Vive le bon vin !

Peut-être un jour je serai père,
Ce bonheur-là viendra du vin.
Rosette aime à choquer son verre
Contre le mien quand il est plein.

Buvons sec, quand le vin est bon !
Du raisin naquit la chanson.
Les glouglous, les joyeux flonflons
Sont toujours de gais compagnons.
Buvons,
Buvons !
Tin tin tin tin,
Tique tique tique tin,
Vive le bon vin !
Tin tin tin tin tin tin tin tin,
Tique tique tique tin,
Vive le bon vin [1] !

1. La musique : chez M. Le Bailly, éditeur, rue de l'Abbaye, 2.

LE VINGT-QUATRE FÉVRIER

OU

LE MAITRE ET LE VALET

Air des *Clefs du Paradis* (Béranger).

— Sire, le peuple ouvre les yeux[1]
Et voit que nous sommes des gueux;
(Le peuple vraiment s'émancipe !)
Maintenant il ne doute plus
Que nos agents sont corrompus.
— Je vais, Guizot,
Passer pour un nigaud,
Si je suis *vaincu,* lui dit Philippe.

— Sire, en puisant dans le Trésor,
Vous serez toujours le plus fort;
(Ne sortez pas de ce principe !)
On veut parodier Juillet,
Pour renverser le cabinet.
— Je vais, Guizot,
Passer pour un nigaud,
Si je suis *vaincu,* lui dit Philippe.

— Sire, vous êtes un finaud,
Et moi, je suis le grand Guizot!
(Les jaloux nous prennent en grippe !)
Moquons-nous du Qu'en dira-t-on,
La force aura toujours raison.
— Je vais, Guizot,
Passer pour un nigaud,
Si je suis *vaincu,* lui dit Philippe.

1. Cette chanson fut improvisée, fusil en main, sur les barricades de 1848. L'auteur étant étudiant en médecine la laissa publier alors sous un pseudonyme, pour ne pas encourir les foudres de la Faculté.

— Oui, les peuples sont des moutons
Qu'on dépouille de leurs toisons ;
(Soyez fidèle à ce principe !)
Il faut, pour tondre ces troupeaux,
Avoir toujours de bons ciseaux.
— Je vais, Guizot,
Passer pour un nigaud,
Si je suis *vaincu*, lui dit Philippe.

— Les municipaux sont pour nous[1] ;
J'eus soin de les enivrer tous.
(Ah ! la canaille s'émancipe !)
En cet état, ils pourront mieux
Lui jeter de la poudre aux yeux.
— Je vais, Guizot,
Passer pour un nigaud,
Si je suis *vaincu*, lui dit Philippe.

— Le peuple, *foi d'homme de Gaud !*
Je le mène comme un enfant.
(A quoi sert donc qu'il s'émancipe ?)
Nous laverons avec ses pleurs
Le sang versé par ses fureurs.
— Je vais, Guizot,
Passer pour un nigaud,
Si je suis *vaincu*, lui dit Philippe.

— Que disais-tu, beau discoureur ?
Le peuple s'avance en vainqueur.
(Le peuple, ma foi ! s'émancipe !)
Mon cher Guizot, nous étions fous !
Quel parti prendre ? — Sauvons-nous !
— Je vais, Guizot,
Passer pour un nigaud...
Comme Charles Dix ! cria Philippe.

1. Les *municipaux* étaient alors ce que sont les *gardiens de Paris* aujourd'hui.

LIBRE PENSÉE

Air : *Aussitôt que la lumière.*

Aussitôt que la lumière
Frappe mon œil matinal,
Je commence ma carrière
Par dévorer mon journal;
Si je vois la politique
Prendre un ténébreux chemin,
Je mets tout en république
Pour le bien du genre humain.

Vous comprenez que je prône
Franchement la liberté;
Car je vois sur plus d'un trône
Une triste Majesté.
On a chassé les jésuites,
Mais Escobar n'est pas mort;
Malgré toutes nos poursuites,
En France il gouverne encor.

On nous a dit que le pape[1]
Était jadis libéral,
Mais il paraît que la chape
En fit un bon cardinal;
Depuis qu'il a la tiare,
On a tant versé de sang,
Qu'il en traverse une mare
Pour monter au Vatican[2].

1. Jean-Marie, comte de Mastaï-Ferretti, fut élu pape sous le nom de Pie IX, le 21 juin 1846.

2. On sait ce que le pouvoir temporel de ce successeur de saint Pierre a coûté d'argent et d'hommes à la France et à l'Italie pendant le second empire.

On promet le libre-échange
En supprimant les octrois;
C'est pour nous donner le change
Qu'on nous promet tant, je crois;
Car, où règne la misère,
Les soldats et les cagots,
Il ne faut pas qu'on espère
Un dégrèvement d'impôts.

Quand le peuple saura lire [1],
Certe on ne trouvera pas,
Comme aujourd'hui, pour l'empire,
Des mouchards et des soldats;
Endormi par l'ignorance,
Il n'a pas de volonté,
Lui qui serait maître en France,
S'il voulait la liberté.

Mais, un jour, la République
Reviendra front haut, bras nus,
Pour anéantir la clique
Des vendeurs et des vendus;
Si je meurs dans la tempête,
O peuple, écris de ta main :
« Ci-gît un pauvre poète,
Mort en bon républicain. »

1. D'après la statistique, la France n'occupait que le sixième rang en Europe sous le rapport de l'instruction (1867), et, en 1875, M. Gréard, directeur de l'enseignement primaire, constatait, dans un mémoire fort remarquable, que 32,843 enfants sur 292,024, qui forment à Paris le total des enfants de deux à quatorze ans, sont condamnés à demeurer en dehors de tous les cadres d'éducation, ne pouvant, faute de place, fréquenter la salle d'asile ou l'école, et ne recevant aucune instruction dans le sein de la famille.

LA LIBERTÉ DE L'EUROPE

Air des *Trois couleurs.*

Quel est ce bruit? La foudre sur nos têtes
Vient-elle encor se briser en éclats?
C'est le canon précurseur des conquêtes
Qui nous apprend le réveil des États.
L'entendez-vous gronder à la frontière?
Sa bouche en feu vomit l'égalité!...
Peuple français, l'Europe tout entière
Veut, comme toi (*bis*), vivre de liberté.

Rois, empereurs, despotes, dont l'envie
Sous l'ouragan courbe vos fronts pâlis;
Vous tremblez tous sur un char qui dévie
Et que traînaient vos peuples avilis.
Qui donc vous fit les maîtres de la terre?
Vos crimes seuls fondaient la royauté.
Peuple français, l'Europe tout entière
Veut, comme toi, vivre de liberté.

Ils oubliaient, bercés par la louange,
Que du pouvoir l'édifice pompeux,
Tout plaqué d'or, mais tout pétri de fange,
Sous leur orgueil croulerait avec eux.
Un laurier d'or veut une tête altière!
Mais vous, tyrans, l'avez-vous mérité?
Peuple français, l'Europe tout entière
Veut, comme toi, vivre de liberté.

De la Pologne et puis de l'Italie,
Entends les cris, France; elles sont tes sœurs;
A leurs efforts l'égalité te lie,
Secours-les donc contre leurs oppresseurs.

Des potentats, il faut dans la poussière
Ensevelir la fourbe royauté.
Peuple français, l'Europe tout entière,
Veut, comme toi, vivre de liberté.

A bas les rois, vive la République,
Sont les échos vengeurs de Février :
C'est que le peuple, en sa force civique,
De ses bourreaux se fait le justicier,
Pour arborer l'éclatante bannière
Des jours heureux de la fraternité.
Peuple français, l'Europe tout entière
Veut, comme toi, vivre de liberté.

Paris, Quartier latin, 26 février 1848.

L'PIED QUI R'MUE

Rengaine normande

Créée à l'Alcazar par M. Joseph Kelm.

J'ai un pied qui r'mue
Et l'autre qui ne va guère,
J'ai un pied qui r'mue
Et l'autre qui ne va plus.

Ah ! dites-met qui vous a donnet *(Bis.)*
Ce biau bouquet que vous avet ? *(Bis.)*
« Mossieu, c'est m'n'amant.
Quand je le vois, j'ai l'cœur ben aise ;
Mossieu, c'est m'n'amant.
Quand je le vois, j'ai l'cœur content. »

J'ai un pied qui r'mue
Et l'autre qui ne va guère,
J'ai un pied qui r'mue
Et l'autre qui ne va plus.

Ah ! dites-met qui vous a donnet
Ce biau fichu que vous avet ?
« Mossieu, c'est m'n'amant.
Quand je le vois, j'ai l'cœur ben aise ;
Mossieu, c'est m'n'amant.
Quand je le vois, j'ai l'cœur content. »

J'ai un pied qui r'mue
Et l'autre qui ne va guère,
J'ai un pied qui r'mue
Et l'autre qui ne va plus.

Ah ! dites-met qui vous a donnet
Ce r'gard fripon que vous avet ?
« Mossieu, c'est m'n'amant.
Quand je le vois, j'ai l'cœur ben aise ;
Mossieu, c'est m'n'amant.
Quand je le vois, j ai l'cœur content. »

J'ai un pied qui r'mue
Et l'autre qui ne va guère,
J'ai un pied qui r'mue
Et l'autre qui ne va plus.

Ah ! dites-met qui vous a donnet
Ce teint si frais et si rouget ?
« Mossieu, c'est m'n'amant.
Quand je le vois, j'ai l'cœur ben aise ;
Mossieu, c'est m'n'amant.
Quand je le vois, j'ai l'cœur content. »

J'ai un pied qui r'mue
Et l'autre qui ne va guère,

J'ai un pied qui r'mue
Et l'autre qui ne va plus.

Ah ! dites-met qui vous a donnet
Ce gros baiser près de la haie ?
« Mossieu, c'est m'n'amant.
Quand je le vois, j'ai l'cœur ben aise ;
Mossieu, c'est m'n'amant.
Quand je le vois, j'ai l'cœur content. »

J'ai un pied qui r'mue
Et l'autre qui ne va guère,
J'ai un pied qui r'mue
Et l'autre qui ne va plus.

Ah ! dites-met, si je vous faisais
Tous les présents qu'on vous a faits ?
« Mossieu, gnia qu'm'n'amant
Qui peut m'donner quéq'chos' qui m'plaise ;
Mossieu, gnia qu'm'n'amant
Qui peut faire mon content'ment. »

J'ai un pied qui r'mue
Et l'autre qui ne va guère,
J'ai un pied qui r'mue
Et l'autre qui ne va plus.

Mais, si pourtant je vous donnet
Ma pip', mon cœur, mon flageoulet ?
« Mossieu, gnia qu'm'n'amant
Qui peut m'donner quéq'chos' qui m'plaise ;
Mossieu, gnia qu'm'n'amant
Qui peut m'donner ben d'l'agrément. »

J'ai un pied qui r'mue
Et l'autre qui ne va guère,
J'ai un pied qui r'mue
Et l'autre qui ne va plus.

« Vot' pip', vot' cœur, vot' flageoulet,
Je refus' tout, vous êt's trop laid.
Car il gnia qu'm'n'amant
Qui peut m'donner quéq'chos' qui m'plaise ;
Mossieu, gnia qu'm'n'amant
Qui peut m'donner ben d'l'agrément. »

J'ai un pied qui r'mue
Et l'autre qui ne va guère,
J'ai un pied qui r'mue
Et l'autre qui ne va plus [1].

LE PIQUE-ASSIETTE

Air : *J'ons un curé patriote.*

Connaissez-vous, dans la ville,
L'aimable monsieur Géfein ?
Ici, de chaque famille,
C'est le joyeux boute-en-train ;
Il a de l'esprit pour tous,
Aussi, Dieu ! le choyons-nous !

Quel farceur !
Quel farceur !
Avec sa joyeuse humeur,
Nous fait-il rire de bon cœur !

Il a de bonnes manières ;
Il est grand, gros et bien fait ;
Aux élections dernières,
Il dîna chez le préfet.

1. La musique : chez M. Le Bailly, éditeur, rue de l'Abbaye, 2.

Son sourire est gracieux;
Son esprit facétieux.

Quel farceur!
Quel farceur!
Avec sa joyeuse humeur!
Nous fait-il rire de bon cœur!

S'il sait que monsieur le maire
Se dispose à bien traiter,
Vite, sa première affaire
Est de se faire inviter.
Mais il paîra son couvert,
Par un couplet au dessert.

Quel farceur!
Quel farceur!
Avec sa joyeuse humeur,
Nous fait-il rire de bon cœur!

Se fait-il un mariage?
Vous voyez monsieur Géfein
Dire la chanson d'usage
Qui termine le festin;
Pour complaire au couple heureux,
Il dansera comme deux.

Quel farceur!
Quel farceur!
Avec sa joyeuse humeur,
Nous fait-il rire de bon cœur!

S'il est d'un riche baptême,
Il fait un petit discours,
En allant flatter lui-même
Le papa sur ses amours.
Poussant jusqu'au dévoûment,
Sur les fonts, il tient l'enfant.

Quel farceur !
Quel farceur !
Avec sa joyeuse humeur,
Nous fait-il rire de bon cœur !

Le grand et le petit monde
Sont friands de ses bons tours ;
Grâce à sa gaîté féconde,
Il va partout et toujours.
Oui, devant cet homme-là,
Sans cesse l'on s'écrîra :

Quel farceur !
Quel farceur !
Avec sa joyeuse humeur,
Nous fait-il rire de bon cœur[1] !

LA BELLE POLONAISE

Chanson

Créée par Joseph Kelm à l'Alcazar.

Musique de J. Marc Chautagne.

J'suis née à Cracovie,
De parents inconnus,
Les détails de ma vie,
N'vous sont point parvenus.
A l'exemple de Joconde,
J'ai très longtemps parcouru
Les quatre parti's du monde.
A cheval sur la vertu.

1. M. Le Bailly, éditeur de musique.

Parlé. — Pourquoi ?
Parce que...

Je suis Polonaise, oui-da !
Je me nomme Lodoïska
Je me nomme Lodo, Loïs, Loka, Lodoïska,
Je suis Polonaise, oui-da !
Je me nomme Lodoïska,
Je me nomme Lodo, Loïs, Loka, Lodoïska.

Je faisais d'la voltige
A la Taglioni [1],
Au grand cirq'que dirige
Mossieu de Franconi.
Là, ma taille avantageuse
Séduisit un beau pompier,
Mais je suis si vertueuse
Qu'j'aimai mieux un vieux banquier.

Parlé. — Pourquoi ?
Parce que...

Je suis Polonaise, oui-da,
Je me nomme Lodoïska,
Je me nomme Lodo, Loïs, Loka, Lodoïska.
Je suis Polonaise, oui-da !
Je me nomme Lodoïska.
Je me nomme Lodo, Loïs, Loka, Lodoïska.

Devant le schah de Perse
J'ai dansé la polka,
L'empire que j'exerce
Sur lui s'manifesta.

1. La célèbre danseuse a été enterrée en grande pompe à Marseille, le 24 avril 1884. Elle était née à Stockholm en 1804, et avait épousé le comte Gilbert des Voisins en 1835.

Voulant me prendre pour chatte,
Le scélérat d'schah m'loucha
Et me présenta sa patte :
Mais flut' ! pour sa patt' de s'chah !

Parlé. — Pourquoi !
Parce que...

Je suis Polonaise, oui-da !
Je me nomme Lodoïska,
Je me nomme Lodo, Loïs, Loka, Lodoïska.
Je suis Polonaise, oui-da !
Je me nomme Lodoïska,
Je me nomme Lodo, Loïs, Loka, Lodoïska.

J'ai prom'né mon physique
Aux États désunis [1],
Et j'ai vu l'Amérique
Se réduire en hachis.
Devant cet état de chose
J'ai dit : « Assez de c'micmac,
Z'ut ! tu n'auras pas ma rose.
Bord fleuri du Potomac ! »

Parlé. — Pourquoi ?
Parce que...

Je suis Polonaise, oui-da !
Je me nomme Lodoïska,
Je me nomme Lodo, Loïs, Loka, Lodoïska.
Je suis Polonaise, oui-da !
Je me nomme Lodoïska,
Je me nomme Lodo, Loïs, Loka, Lodoïska.

Aux Arabes d'Afrique,
Au milieu des déserts,

1. Cette chanson parut pendant la guerre du Sud contre le Nord des États-Unis. — La musique : chez M. Le Bailly, éditeur, rue de l'Abbaye, 2.

De ma voix sympathique
J'leur-z-ai chanté des airs;
Et je reviens fière et riche
De c'pays carbonisé,
Légère comme une biche :
Les chameaux l'ont bien passé.

Parlé. — Pourquoi ?
Parce que...

Je suis Polonaise, oui-da !
Je me nomme Lodoïska,
Je me nomme Lodo, Loïs, Loka, Lodoïska.
Je suis Polonaise, oui-da !
Je me nomme Lodo, Loïs, Loka, Lodoïska.

MA MIE

Air : *Ne raillez pas la garde citoyenne.*

Chanson, ma mie, est une bonne fille,
Qui se souvient des siècles d'autrefois;
Ses gais flonflons, son œil brun qui pétille,
Ont conservé la gaîté des Gaulois.

En son honneur, Brennus planta la vigne
Qu'il rapportait, dit-on, des champs romains;
Il comprenait que le vin seul est digne
Par ses glouglous d'inspirer des refrains.

Que ton nom soit : Carmagnole ou Lisette,
Ou Marseillaise, ou bien Mimi-Pinson;
Qu'importe à moi ! Belliqueuse ou coquette
Sous ton bonnet, je te revois, chanson.

Souvent, ma mie, ivre, je t'ai surprise,
Vidant les brocs d'un capiteux clairet,
Qu'un gros bourgeois ou qu'un chantre d'église
Venait t'offrir au fond d'un cabaret.

Combien aussi sous la verte tonnelle
N'as-tu pas ri de la fleur d'oranger,
Qu'on effeuillait pendant la ritournelle
D'un fin couplet rimé par Béranger !

Et puis encore, ô ma chanson, je t'aime,
Quand tu reviens l'œil émerillonné
D'un long souper à huis clos, en carême,
Où le plaisir a bien cotillonné !

Dans les prés verts, j'ai vu ton âme éprise
S'épanouir au doux parfum des fleurs,
Et l'ouragan se transformer en brise
Pour t'apporter les suaves senteurs.

Oui, je t'adore ou sérieuse ou folle,
Et je comprends tes écarts de pudeur,
Sachant fort bien qu'un peu de gaudriole
Ne peut pas nuire aux vertus de ton cœur.

A la caserne, adorable diablesse,
On applaudit à tes lazzi souvent ;
Mais on te trouve et grave et sans faiblesse
Quand il s'agit de marcher en avant !

J'aime ton vers railleur et satirique
Stigmatisant un pouvoir détesté ;
J'aime ta voix sur la place publique
Faisant entendre un cri de liberté.

Ne fus-tu pas, fougueuse Marseillaise,
Au premier rang pour combattre les rois,

Quand sans respect la royauté française
Foulait aux pieds et le peuple et les lois ?

Ne fus-tu pas sublime d'héroïsme
Quand la Patrie, un jour, fut en danger;
L'enivrement de ton patriotisme
Sauva Paris du joug de l'étranger.

Viens ma chanson, ma sœur en espérance,
Sous la charmille où je bois mon vin frais ;
Nous trinquerons à l'amour, à la France,
En étant fiers d'avoir un cœur français !

LA LIBERTÉ

Air du *Dieu des bonnes gens.*

Un jour viendra dans notre belle France,
Où nous pourrons chanter tous les refrains ;
Où nous pourrons boire à l'indépendance,
Sans nous cacher d'être républicains.
En attendant que ce beau jour arrive,
Il faut compter avec l'autorité ;
Elle nous guette, elle est sur le qui-vive...
Vive la liberté ! *(Bis.)*

Un jour viendra dans notre belle France,
Où nous rirons de ces plats courtisans
Qui savamment exploitent l'ignorance
De nos bourgeois et de nos paysans.
Le progrès veut l'instruction laïque
Pour apporter chez nous l'égalité :
Un peuple grand doit vivre en république.
Vive la liberté !

Un jour viendra dans notre belle France,
Où nous serons délivrés du clergé;
Il n'est pas loin, ce jour de délivrance,
Car la raison prépare son congé.
Non, ce n'est pas en payant pour la messe
Que l'on fait croire à la Divinité.
Laissons aller les dévots à confesse...
Vive la liberté!

Un jour viendra dans notre belle France,
Où l'on verra bien moins de sacristains.
N'avons-nous pas tous une conscience :
Pourquoi nourrir tant de noirs calotins?
Ces rats d'église ont des gens qui les aiment :
Que ces gens-là veillent à leur santé.
Nous n'aimons pas les doctrines qu'ils sèment...
Vive la liberté!

Un jour viendra dans notre belle France,
Où les enfants, guidés par les parents,
Conserveront leurs droits et leur croyance
En échappant aux mains des intrigants.
O saint devoir, probité de la vie,
Tu nous grandis par la fraternité!
Aimer son Dieu, c'est aimer la patrie.
Vive la liberté!

Janvier 1850.

PATACHON

Air de *Madame Favart*.

Patachon est des plus beaux types
Des Inutiles de Paris;
L'égoïsme est dans ses principes,
Il vit tout seul et sans amis.

Personne n'a connu son père,
Mais on dit, sans penser à mal,
Que bien des gens ont vu sa mère
Dans le grand monde... horizontal. *(Bis.)*

C'est un richard, il a des rentes
Qui lui viennent, suppose-t-on,
De certaines vieilles parentes
Qui n'ont jamais su que son nom.
Ce gentilhomme de rencontre,
Fils de l'amour et du hasard,
Avec succès toujours se montre;
C'est un gandin du boulevard.

Patachon dans le demi-monde
A conquis la célébrité;
Son doux regard, sa barbe blonde,
Le posent en divinité.
Car, pour ces dames recherchées
Comme prêtresses de Vénus,
Il a mille vertus cachées
Sous son manteau d'Antinoüs.

De toutes les magistratures
La plus lourde est le droit divin.
Il veut se ranger... des voitures,
Et mettre de l'eau dans son vin;
Car, las de la route suivie
Par son acabit folichon,
Il ne veut plus mener la vie,
La vie, enfin, de Patachon.

Le diable, un jour, s'est fait ermite
Pour s'adonner à l'oraison,
Eh bien, lui, Patachon, l'imite
En se rendant à la raison;

Il est tombé, quelle surprise !
Tout à coup en religion...
Mais il a choisi son église :
Mes amis, il s'est fait mormon !

MARTIN BIDAURÉ

Complainte[1].

Air de *Fualdès*.

Écoutez, peuples de France,
Ainsi que les habitants
Des pays environnants,
Comment dedans la Provence,
L'honorable Pastoureau,
De préfet devint bourreau.

Pour fonder l'second empire
Dans l'département du Var,
Monsieur Pastoureau-z-eut l'art
De s'conduir' comme un vampire,
En tuant les habitants
Qu'il appelait des brigands.

Sur le bord de la lisière
Des confins d'une forêt,
Cet astucieux préfet
Tendit une souricière :
Qu'est-ce qui s'y est fourré !
C'est Martin dit Bidauré.

1. Nous donnons cette complainte uniquement à cause de la popularité qu'elle obtint, lorsqu'elle courut manuscrite à Paris. (Note de l'éditeur.

Martin était honnête homme,
A Barjols il habitait;
Aussi monsieur le préfet
L'envoya fusiller comme
On fusille un insurgé,
Avec un fusil chargé.

Mais Dieu protégeait son âme.
Le Martin ne passa pas
Alors de vie à trépas;
Mais il était dans l'programme
Que ce pauvre malheureux
Malgré lui mont'rait aux cieux.

Martin veut revoir son chaume :
Il se relèv' tout sanglant,
Et s'en va clopin-clopant
Au beau château de la Beaume :
Mais le fermier du château
Le relivre à Pastoureau.

Ce protecteur d'la famille
Voyant cet homme meurtri,
Dit : « De quoi est-il pétri?
Vite, qu'on le refusille! »
— Cassagnac est spadassin [1]
Mais c'préfet est assassin.

Pour ce fait si plein de gloire,
On donna d'l'avancement [2]

1. M. Paul de Cassagnac faisait, sous Napoléon III, un argument de sa force à l'épée pour défendre l'empire.

2. Du Var, M. Pastoureau fut nommé préfet dans l'Indre-et-Loire. Et, lorsqu'il fut révoqué, en février 1870, le quatrain suivant parut dans plusieurs journaux ;

De préfet quittant l'uniforme,
Dont il fut si longtemps paré,
Pastoureau pense-t-il, sous l'orme,
Ne plus rêver *habit doré*.

Il mourut le 13 avril 1874, dans son lit, à Paris, après une courte maladie. Ses obsèques eurent lieu à Saint-Philippe du Roule.

A ce Pastoureau charmant :
Il règne dans l'Indre-et-Loire...
Moins généreux que l'destin,
Cet homm'-là t'ra son chemin.

A DELPHINE

Les larmes argentaient sa paupière baissée,
Lorsqu'un soir il fallut l'embrasser et partir.
Pourquoi donc pleurait-elle? — Un brûlant souvenir
A gravé son image au fond de ma pensée.

Blonde comme un épi mûri par le soleil
Dans les fertiles champs de la belle Italie,
En songe elle venait sourire à mon sommeil...
Bernerette à quinze ans n'était pas plus jolie[1] !

Les regards attendris de ses yeux langoureux
Enveloppaient mes sens d'une ivresse divine,
Ils apportaient la manne au poète amoureux
Qui, pour la mieux chanter, invoquait Lamartine.

Je mets toute mon âme à lui faire la cour;
De mon cœur à son cœur j'entreprends le voyage;
Si tout près d'aborder ma raison fait naufrage :
A toi, naïve enfant, mon dernier chant d'amour!

1. La *Bernerette* d'Alfred de Musset.

LA MUSE DE L'HISTOIRE

Mélodie

Chantée par Mme Keller-Caron à l'Alcazar-Lyrique.

Musique de M. J.-B. DE CONINCK.

Je suis la muse de l'histoire,
J'écris pour la postérité ;
Je chante tour à tour la gloire,
La patrie et la liberté.
J'ai vu les peuples de la Grèce
A Sparte honorer la valeur,
Et, dans Rome, j'ai vu Lucrèce
Mourir pour sauver son honneur

Moi, la muse noble et fière,
J'ai pour sœur la Vérité,
Et de mon flambeau j'éclaire
La marche de l'humanité.

J'ai vu la gloire au moyen âge,
Enivrant les peuples guerriers,
Semer le meurtre et le pillage
A travers des pays entiers.
La guerre ? mais c'est la famine !
La paix, c'est la prosperité !
La première fait la ruine,
La seconde, la liberté.

Moi, la muse noble et fière,
J'ai pour sœur la Vérité,
Et de mon flambeau j'éclaire
La marche de l'humanité.

Notre âge moderne raisonne;
Le travail est un saint devoir,
Et le progrès au pauvre donne
Du pain blanc au lieu de pain noir.
La France marche, elle progresse,
On sent un avenir meilleur ;
Les plus beaux titres de noblesse,
Sont les outils du travailleur.

Moi, la muse noble et fière,
J'ai pour sœur la Vérité,
Et de mon flambeau j'éclaire
La marche de l'humanité.

Oui, mais l'empire avec la force
Commet les plus sanglants abus;
Depuis Décembre, c'est la Corse
Qui tue en France les vertus.
Ah ! j'aimais mieux quatre-vingt-treize
Avec ses immenses excès !
Ne chantez plus *la Marseillaise,*
Français, vous n'êtes plus Français !

Moi, la muse noble et fière,
J'ai pour sœur la Vérité,
Et de mon flambeau j'éclaire
La marche de l'humanité [1].

7 mars 1853.

La musique : chez M. Michaëlis, éditeur, rue de Maubeuge, 45.

LA NORMANDIE

Rondeau.

A mon oncle Pierre Avenel, fermier, maire de Biville-la-Baignarde (*Pays de Caux*).

Air de la *Valse de Giselle*.

La Normandie a le doux privilège
D'être prodigue en sa fertilité,
C'est un pays qu'un Dieu clément protège
En pourvoyant à sa prospérité.

Ses femmes ont, et, moi, je vous l'assure,
Des agréments que bien d'autres n'ont pas;
Ses chevaux ont une mâle encolure,
Dont les sportsmen sur le turf font grand cas.

Le sol normand a de gras pâturages,
De beaux troupeaux et de riches fermiers.
Chaque masure, au milieu des herbages,
Vit à l'abri de plantureux pommiers.

Et ces vergers, quand l'été les embrase,
Sont pour la pomme un nouveau Paradis;
Aussi rend-elle au pressoir qui l'écrase
Un cidre d'or constellé de rubis.

Le cidre doux imite le champagne,
Quand on le sert dans un ventru pichet :
Son buveur trouve, en battant la campagne,
Ce plaisir vrai, qu'en trinquant il cherchait.

Bêtes et gens ont l'allure normande :
Le taureau beugle en rentrant vers le soir,

Fille et garçon ont la lèvre friande...
Allais, marchais ! tout ça tient au terroir.

La Normandie est un pays fertile,
La France sait l'estimer à son prix ;
Elle produit l'agréable et l'utile ;
Elle a son charme aussi bien que Paris.

Un roi normand de haute fantaisie
Avait pour sceptre un véritable pot.
Le cidre était sa royale ambroisie,
Et ses États le pays d'Yvetot.

Ce roitelet donnait le bon exemple,
En élevant jusqu'à lui Jeanneton ;
Le cabaret était son plus beau temple,
Et sa couronne un bonnet de coton.

Bien des marmots avaient tout son visage
Et sa tournure et son gai sans-façon ;
Le motif est, que dans plus d'un ménage,
Ce prince était l'ami de la maison.

L'ambition trouble souvent les têtes
En concevant d'impossibles projets ;
Lui ne songeait, à propos de conquêtes,
Qu'à conquérir l'amour de ses sujets.

Aussi sa cour, le fait est bien notoire,
Était le nid de tous les amoureux ;
Ils y venaient pour bien rire et bien boire ;
Sa Majesté s'enivrait avec eux.

La Normandie est fière, en ses annales,
D'avoir un roi comme on n'en vit jamais
Dans les héros de ces races royales,
Qui s'abritaient sous d'orgueilleux palais.

Et, si j'en parle ici, c'est pour mémoire :
Mon vers gaulois n'a plus à le juger;
Car ce bon roi, dont si simple est l'histoire,
Fut autrefois chanté par Béranger.

Improvisé à Calleville-les-Deux-Églises, pour un repas de famille.

LE BON BOURGEOIS

Air : *Toto, Carabo.*

Sous le céleste empire
De Napoléon Trois,
Le bourgeois
Pousse jusqu'au délire
Le respect et l'honneur :
Il a peur.

Quel Béotien !
Quel Arcadien[1] !
Il ne s'oppose à rien.
Tout est très bien,
Tout est fort bien
Pour ce bon citoyen.

A-t-il faim quand il mange ?
A-t-il soif quand il boit ?
Non, ma foi !

1. Une partie des membres de la Chambre des députés, la plupart bourgeois, avait ses réunions privées rue de l'Arcade. De là le surnom d'*Arcadiens*. La réaction était son drapeau. — Elle avait pour chef de file M. Granier de Cassagnac, qui touchait 160,000 francs par an sur les fonds secrets pour insulter les républicains. (Voir les *Pièces trouvées aux Tuileries après le 4 septembre 1870.*)

Sa maîtresse est un ange,
Qui n'aime en lui souvent
Que l'argent.

Quel Béotien !
Quel Arcadien !
Il ne s'oppose à rien.
Tout est très bien,
Tout est fort bien
Pour ce bon citoyen.

Ami de la routine,
Il voit dans le progrès
Des excès ;
Il maudit Lamartine [1],
Mais il pendrait Proudhon [2]
Pour de bon !

Quel Béotien !
Quel Arcadien !
Il ne s'oppose à rien.
Tout est très bien,
Tout est fort bien
Pour ce bon citoyen.

S'il arrive à la Chambre,
Il met la liberté
De côté ;
Du héros de Décembre
Il vote sans regret
Le budget.

1. Lamartine fut une des grandes figures de 1848. Il haïssait Napoléon Ier et méprisait Napoléon III. Ce dernier lui fit offrir la présidence du Sénat ; il refusa. Après sa mort, l'homme de Décembre voulut faire les frais de ses funérailles. La famille du poète refusa.

2. Savant publiciste, auteur de *la Propriété, c'est le vol,* qui effraya tant la bourgeoisie. — Il est mort à Paris, en 1865.

Quel Béotien !
Quel Arcadien !
Il ne s'oppose à rien.
Tout est très bien,
Tout est fort bien
Pour ce bon citoyen.

Pour instruire sa femme,
Il prend un confesseur
Directeur ;
Qui le fait, là, mais dame !
De par saint Escobar,
Bien cornard.

Quel Béotien !
Quel Arcadien !
Il ne s'oppose à rien.
Tout est très bien,
Tout est fort bien
Pour ce bon citoyen.

Le mot de République
Lui donne, en sa maison,
Le frisson ;
Si grande est sa panique,
Qu'il voit dans l'empereur
Un sauveur !

Quel Béotien ?
Quel Arcadien !
Il ne s'oppose à rien,
Tout est très bien,
Tout est fort bien
Pour ce bon citoyen.

LE PETIT FRÈRE DE LUCETTE

Air de *la Treille de sincérité.*

Fille sage,
Dans son village,
Messieurs, n'en soyez point surpris,
Vaut bien des filles de Paris. *(Bis.)*

Lucette était une orpheline
Au rire gai, franc et luron :
Sa taille mince, souple et fine
Accusait seize ans environ. *(Bis.)*
Lucette avait un petit frère
Qu'elle soignait bien tendrement,
Comme l'aurait soigné sa mère...
Lucette avait un cœur charmant.

Fille sage,
Dans son village,
Messieurs, n'en soyez point surpris,
Vaut bien des filles de Paris.

C'était un si beau brin de fille,
Qu'elle eut bientôt trois amoureux.
Le premier lui dit : « Ma gentille,
Je vous aime pour vos doux yeux.
Ne repoussez pas ma tendresse
D'un ton ironique et moqueur,
Je vous adore avec l'ivresse
Que l'amour puise au fond du cœur. »

Fille sage,
Dans son village,
Messieurs, n'en soyez point surpris,
Vaut bien des filles de Paris,

Le deuxième tint ce langage :
« Lucette, il me serait bien doux
De vous enlever au village
Et de vous couvrir de bijoux.
C'est à la ville qu'il faut être
Pour savourer tous les bonheurs ;
Il vous suffirait d'y paraître
Pour avoir mille adorateurs. »

Fille sage,
Dans son village,
Messieurs, n'en soyez point surpris,
Vaut bien des filles de Paris.

Le troisième, d'un ton sincère.
Dit : « Je vous aime simplement,
Ainsi que votre petit frère
Dont vous vous faites la maman.
Vous me montrez, chère Lucette,
Ce que l'on peut par amitié ;
Permettez donc que je me mette
Par amour, pour ça, de moitié. »

Fille sage,
Dans son village,
Messieurs, n'en soyez point surpris,
Vaut bien des filles de Paris.

« Soit ! répondit la jeune fille,
Je ne dois pas vous refuser ;
Si mon frère est de la famille,
Je consens à vous épouser.
Vos sentiments me touchent l'âme,
Vous êtes, vous, bon, généreux ;
Je veux bien être votre femme :
Mais... je vous aimerai pour deux. »

Fille sage,
Dans son village,
Messieurs, n'en soyez point surpris,
Vaut bien des filles de Paris.

RAOUL LE PAGE

Romance.

J'épouserais ma châtelaine
Si j'étais d'antique maison ;
Mais je suis sans domaine,
Je n'ai que mon cœur pour blason.

Ma maîtresse est jeune et belle :
C'est un ange de bonté ;
Son blond regard étincelle
De noblesse et de fierté.
Mais son gracieux visage
Perdrait toute sa douceur,
Si jamais Raoul le page
Laissait lire dans son cœur.

J'épouserais ma châtelaine
Si j'étais d'antique maison ;
Mais je suis sans domaine,
Je n'ai que mon cœur pour blason.

Guidé par sa main habile,
Son fringant coursier gaulois
Semble heureux d'être docile
Au faible son de sa voix.
Moi, son serviteur fidèle,
Je préviens tous ses désirs,
Et mon bonheur auprès d'elle
Est l'amour de mes soupirs.

J'épouserais ma châtelaine
Si j'étais d'antique maison;
Mais je suis sans domaine,
Je n'ai que mon cœur pour blason.

O mon Dieu ! bientôt peut-être
Un seigneur vieux et jaloux
D'Hélène deviendra maître
En devenant son époux.
Finisse alors ma misère !
Raoul, tu pourras mourir...
Et je quitterai la terre
Où j'étais né pour souffrir.

J'épouserais ma châtelaine
Si j'étais d'antique maison;
Mais je suis sans domaine,
Je n'ai que mon cœur pour blason.

LES DIAMANTS

OU

UN AVOCAT DU SECOND EMPIRE

Air : *Je vais bientôt quitter l'Empire.*

Ah ! voyez ma folie entière,
Moi, le fils d'un républicain,
J'ai pris pour femme une héritière
Du noble faubourg Saint-Germain. *(Bis.)*
Que voulez-vous ! la belle Elvire
Avait des yeux bleus si charmants !... *(Bis.)*
Pour m'enrichir, je dois servir l'empire :
Ma femme veut des diamants. *(Bis.)*

Comme avocat — pour sa famille —
J'avais eu quelques beaux succès,
Et l'on me colloqua la fille
Pour honoraires des procès.
Je fus faible, je dois le dire,
A l'endroit de mes sentiments...
Pour m'enrichir, je dois servir l'empire:
Ma femme veut des diamants.

J'ai forfait à la conscience
Pour les doux caprices du cœur;
Mais sur mes habits d'ordonnance
Je fais briller ma croix d'honneur.
Parfois, je me prends à maudire
Tous mes honneurs déshonorants...
Pour m'enrichir, je dois servir l'empire :
Ma femme veut des diamants.

On a remarqué ma souplesse
Savante, en plein conseil d'État;
Enfin, de bassesse en bassesse,
J'espère aller jusqu'au Sénat.
Alors — c'est le rêve d'Elvire ! —
J'aurai part aux gros traitements [1].
Pour m'enrichir, je dois servir l'empire :
Ma femme veut des diamants.

Mon Elvire fut très adroite,
Elle eut pour moi des protecteurs

1. Voici le chiffre des traitements de quelques-uns de nos hauts fonctionnaires sous le second empire :

Son Excellence M. Troplong :

Sénateur.	30,000 fr.
Président du Sénat.	130,000
(Logement en plus).	
Premier président de la Cour de cassation. . . .	35,000
Membre de l'Institut.	1,500
Total	196,500 fr.

Et dans la gauche et dans la droite :
Ce sont là des appuis flatteurs.
Même je me suis laissé dire
Qu'Elvire avait eu des amants...
Il le fallait ! — Je dois servir l'empire :
Ma femme veut des diamants.

Mais si le républicanisme
Broyait l'empire et l'empereur,
Et que plus tard l'orléanisme
Fût accueilli comme un sauveur[1],
Je servirais, sans trop rien dire,
La République et d'Orléans !...
En attendant, je dois servir l'empire :
Ma femme veut des diamants.

Les principes sont des bêtises
Qu'il faut laisser aux puritains :
Trop de vertu fait les sottises
De nos fougueux républicains.

LL. Exc. MM. le comte Baraguay-d'Hilliers, Regnault de Saint-Jean-d'Angely, Certain Canrobert, Bazaine :

Sénateur	30.000 fr.
Maréchal	30,000
(16 rations de cheval par jour et réduction du prix sur les chemins de fer.)	
Grand'croix de la Légion d'honneur	3,000
Commandant de corps d'armée	100,000
(Logement.)	
Chacun.	163,000 fr.

M. Rouher, 163.000 ; M. Vaillant, 228,000 ; M. Baroche, 130.000 ; M. le comte de Goyon, 160,000 ; M. Fleury, 119,000 francs.

La liste serait fort longue, si nous voulions poursuivre cette nomenclature instructive.

Voilà ce que l'on appelait les *gros traitements.*

1. L'auteur ne prévoyait pas alors les revendications pécuniaires des princes d'Orléans. La France mutilée, écrasée par cinq milliards à payer à la Prusse, leur donna néanmoins 40 millions. Depuis ils ont constamment conspiré contre la République. Le comte de Paris, s'étant posé en prétendant, fut expulsé de France le 22 juin 1886.

C'est avec le même sourire
Que je tourne aux gouvernements.
En attendant, je dois servir l'empire :
Ma femme veut des diamants.

Mai 1854.

UN BRAVE DE LA MER

Quand il est nuit et que la foudre gronde,
Je pense à Jean, un ami de vingt ans.
Il avait fait deux fois le tour du monde,
Et fut jeté là-bas sur les brisants.
J'entends toujours le bruit de la tempête,
Je vois encor l'éclair dans le ciel noir;
Jean au danger opposa cœur et tête,
En loup de mer il faisait son devoir.

Malgré les vagues menaçantes
Aux voix sourdes et rugissantes,
Jean Kérouan
Bravait toujours, sans trembler, l'océan.

Il revenait du banc de Terre-Neuve,
Ayant à bord un riche chargement;
Quinze ans de mer l'avaient mis à l'épreuve
Des grands périls que court un bâtiment.
Enfants et femme attendaient sur la plage,
La joie au cœur, l'instant de le revoir...
Mais l'ouragan, en dépit de sa rage,
Ne put lui faire oublier son devoir.

Malgré les vagues menaçantes
Aux voix sourdes et rugissantes,
Jean Kérouan
Bravait toujours, sans trembler, l'océan.

Il était là, commandant l'équipage
Avec sang-froid, au pied du grand hunier;
Il fut sublime en face du naufrage,
Et sur le pont il resta le dernier.
Il vit la mer entr'ouvrir son navire...
Dieu seul alors connut son désespoir!
Ses vieux amis sont tous là pour le dire :
C'est en héros qu'il a fait son devoir.

Malgré les vagues menaçantes
Aux voix sourdes et rugissantes,
Jean Kérouan
Bravait toujours, sans trembler, l'océan.

Au bord de la mer, 1850.

KORA

Je veux toujours t'aimer en amante fidèle;
Le contact amoureux de tes doigts caressants
Enivre de plaisir mes charmes palpitants.
L'amour est ma folie. Aime-moi, je suis belle.
N'attendons pas l'hiver pour jouir du printemps :
Je veux toujours t'aimer en amante fidèle.

Tout invite à l'amour dans l'ombre de la nuit;
Les étoiles du ciel, dans l'azur enchâssées,
Sont les yeux langoureux de belles trépassées
Qui cherchent du regard un cœur où l'amour luit;
Ce sont de leurs rayons que viennent nos pensées...
Tout invite à l'amour dans l'ombre de la nuit.

Mon cœur est embrasé, la volupté l'inonde!
Les fleurs ne font qu'aimer sur le bord des ruisseaux,

Et la forêt tressaille aux doux chants des oiseaux ;
Ils chantent le bonheur... Tout aime dans le monde.
Invente des plaisirs pour mes désirs nouveaux :
Mon cœur est embrasé, la volupté l'inonde !

Le baiser d'un amant est un baiser de Dieu.
La raison en amour est sœur de la folie.
Que n'aime-t-on toujours ? Quand on aime, on oublie !
Vois, ta lèvre altérée a mis ma lèvre en feu,
Je croyais mon cœur mort et tu lui rends la vie :
Le baiser d'un amant est un baiser de Dieu !

NOTRE CURÉ

Air : *C'est le gros Thomas.*

Notre cher curé
Est ce qu'on appelle un bel homme ;
Il est vénéré
Par ses ouailles, Dieu sait comme,
Pour certains fins minois
Qu'il s'est damné de fois !
Mais, que voulez-vous ! la nature
A l'amour ne peut faire injure.
Moi, je trouve vraiment,
Ce curé-là charmant.

Dans ses beaux sermons
Il prend le ton des bons apôtres,
Il nous dit : « Aimons,
Secourons-nous les uns les autres.
Frères multipliez,
Et vous, mes sœurs, priez.

Jésus protège la famille
Lorsque la marmaille y fourmille. »
Moi, je trouve vraiment,
Ce curé-là charmant.

On parle tout bas,
De ses bâtards dans le village ;
Tous ces petits gas
Ont sa tournure et son visage.
Les maris, ô mon Dieu !
Seuls, n'y voient que du feu.
Malgré ses excès de tendresse
Il n'en dit pas moins bien la messe,
Moi, je trouve vraiment,
Ce curé-là charmant.

Est-il criminel
Ce grand diseur de patenôtres,
Dont le but charnel
Est d'avoir les femmes des autres ?
Toujours le goupillon
Aima le cotillon ;
Et femme sait que la soutane
Est friande d'amour profane.
Moi, je trouve vraiment,
Ce curé-là charmant.

La paternité
Pour son cœur n'est point une chaîne,
Car, en vérité,
Il a le plaisir sans la peine.
S'il met au bénitier
Le doigt, c'est par métier.
Il redevient l'homme-mystère
Quand il rentre à son presbytère.
Moi, je trouve vraiment,
Ce curé-là charmant.

Quand il sera vieux
Nous verrons ce bon diable, ermite ;
Et faute de mieux
Croire aux vertus de l'eau bénite.
Mais il boira du vin
A l'office divin ;
Et puis, pour racheter les âmes,
Il prêchera contre les femmes.
Moi, je trouve vraiment,
Ce curé-là charmant.

LE CRI DE LA POLOGNE

Cantate.

La Pologne nous appelle,
Marchons au cri qu'elle a jeté ;
Vaincre en combattant pour elle,
C'est vaincre pour la liberté !

La vieille Pologne opprimée,
Dans un fier et suprême élan,
Soudain s'est changée en armée
Pour combattre en face un tyran [1] ;
Elle a brisé ses lourdes chaînes,
Laissant déborder de son cœur
Tous les affronts, toutes les haines
Qu'y jeta son martyriseur.

1. Napoléon III resta insensible aux dernières convulsions de la Pologne. Pour la secourir, il fallait la guerre, et il ne se sentait déjà plus assez fort pour en tenter l'aventure. Le régime impérial étiolait la France.

La Pologne nous appelle,
Marchons au cri qu'elle a jeté;
Vaincre en combattant pour elle,
C'est vaincre pour la liberté!

France, tu connais son courage,
En noble sœur, tends-lui la main;
Du Cosaque arrête la rage,
Car il sera trop tard demain.
Elle réclame par les armes
Sa place dans l'humanité :
Il faut du sang et non des larmes
Pour conquérir la liberté!

La Pologne nous appelle,
Marchons au cri qu'elle a jeté;
Vaincre en combattant pour elle,
C'est vaincre pour la liberté!

Tu sais qu'aux grands jours de bataille,
Aux champs de Leipsick et d'Eylau,
Elle se haussait à ta taille
Pour mieux défendre ton drapeau.
Ce glorieux passé l'enivre!
France, elle ne doit pas périr;
Elle renaît, elle veut vivre :
La laisseras-tu donc mourir?

La Pologne nous appelle,
Marchons au cri qu'elle a jeté;
Vaincre en combattant pour elle,
C'est vaincre pour la liberté!

Entends-tu le glas funéraire
Monter vers les cieux en pleurant?
C'est l'hécatombe sanguinaire
De ses fils morts en combattant.

France, ses droits sont légitimes,
Délivre-la des oppresseurs :
Sinon, du sang de ses victimes,
Un jour, naîtront d'autres vengeurs.

La Pologne nous appelle,
Marchons au cri qu'elle a jeté :
Vaincre en combattant pour elle,
C'est vaincre pour la liberté?

15 mars 1863.

BÉRANGER LE POÈTE NATIONAL

Air de *Béranger à l'Académie.*

De Béranger, je voudrais pour vous plaire,
Posséder l'art des vers mélodieux;
Mais je n'ai pas son talent populaire
Qui sut grandir un despote odieux.
Moi, je n'ai pas « flatté que l'infortune, »
Comme il le dit pour se donner raison [1].
J'aime Lisette ou Frétillon la brune
Dont les amours égayaient sa maison. *(Bis.)*

Oui, Béranger divinisa l'empire
En admirant ce Corse à cheveux plats,
Qui transforma dans un fatal délire
Les citoyens en d'ineptes soldats.

1. Béranger dit, pour s'excuser de son chauvinisme, qu'il n'a chanté Bonaparte que lorsqu'il fut le Napoléon de Sainte-Hélène. — Excuse puérile. — Avare de sa popularité, il n'osa pas publier toutes ses chansons napoléoniennes de son vivant; il les relégua dans ses œuvres posthumes. (Voir sa *Lettre à M. Perrotin.*)

Le chansonnier vanta dans la chaumière [1]
Les faits sanglants de ce tyran flatté;
La France alors s'élançait la première,
Le sabre en main, contre la liberté.

Dans ses chansons, cet homme a la manie
De se poser en rimeur ignorant;
Son galoubet, malgré tout son génie,
Se fait petit afin d'être plus grand.
Il se dit laid, chétif; il nous informe
Qu'on le croit noble et qu'il est roturier.
Puis il ajoute, et cela pour la forme :
« Moi, je ne suis qu'un pauvre chansonnier. »

N'écoutons pas, amis, ce faux bonhomme :
Aux Bonaparte il a tendu la main.
Ne chantons pas la colonne Vendôme :
Ce monument est noir de sang humain [2]
De Marengo les aigles trop altières
Partout en France ont jeté la terreur!...

1. Les chansons bonapartistes de Béranger ont puissamment contribué à l'avènement du second empire. La légende napoléonienne avait été, par lui, sentimentalement présentée au peuple. Ses poétiques couplets convertissaient les naïfs et les ignorants. Ils consacraient ce culte aveugle et stupide pour le nom de Napoléon, et voué au ridicule sous la dénomination de *chauvinisme*.

En un mot, il acclimata *sous le chaume* le souvenir de l'homme de Brumaire. Il avait fait, à l'usage des paysans, un dieu du vaincu de Waterloo. Le vote des campagnes pour le second empire en est la preuve. Aussi Napoléon III voulut-il que Béranger fût déclaré POÈTE NATIONAL et que les honneurs militaires fussent rendus à sa dépouille mortelle. « Ce pieux hommage, disait le préfet de police Piétri, était dû au poète dont les chants, consacrés au culte de la patrie, ont aidé à perpétuer, dans le cœur du peuple, le souvenir des gloires impériales. » — Béranger est mort le 16 juillet 1857.

2. La Commune de Paris décréta, le 13 avril 1871, la démolition de la colonne de la place Vendôme « comme étant un symbole de la force brutale et de la fausse gloire, une affirmation du militarisme, une insulte permanente des vainqueurs aux vaincus, etc. » Cette colonne fut abattue le 16 mai 1871, et réédifiée en 1872 par un décret de l'Assemblée. — Ces événements nous remettent en mémoire les vers qui furent pla-

On fit périr des familles entières
Pour n'avoir pas adoré l'empereur [1].

Je ne vois pas en l'homme de Brumaire
Un idéal de pouvoir paternel [2];
J'y vois, hélas! un Corse autoritaire
Se conduisant comme un grand criminel.
Le despotisme engendre la souffrance,
Les conquérants sont toujours des bourreaux.
Je voudrais voir la République en France
Des vieux partis déchirer les drapeaux.

A Béranger, par raison, je préfère
Ce franc buveur qu'on nommait Trinquefort :
La politique était toute en son verre
Qu'il emplissait, en riant, jusqu'au bord.
Et, quand le vin lui montait à la tête,
Le gros bon sens lui dictait sa chanson :
Napoléon n'était pas de la fête!...
Mes chers amis, saluons sa maison.

27 juillet 1857.

cardés à sa base, le lendemain de l'érection de la statue de Napoléon Ier au sommet de ce trophée de la force :

Tyran orgueilleux et farouche,
Si le sang que tu fis verser
Ici se pouvait amasser,
Il monterait jusqu'à ta bouche,
Et tu boirais sans te baisser.

1. Sous le second empire, la tradition impériale se continua : Cayenne et Lambessa ne furent-elles pas les sombres nécropoles de la démocratie?

2. L'empereur d'Autriche appelait Napoléon *le roi de la canaille*; Mme de Staël l'appelait *Robespierre à cheval,* signalant ainsi en lui la roture et la révolution.

NINI CHIGNON

Air : *Faut d'la vertu, pas trop n'en faut.*

Chantons, aimons Nini Chignon : } (*Bis.*)
C'est une fille de bon ton. }

A dix-sept ans, folle et volage,
Nini n'avait que sa beauté;
Elle a maintenant équipage,
Hôtel et popularité.

Chantons, aimons Nini Chignon :
C'est une fille de bon ton,

Au Jockey-Club on la protège;
C'est le bel astre du moment,
Les petits crevés font cortège [1]
Pour entrer dans son firmament.

Chantons, aimons Nini Chignon :
C'est une fille de bon ton.

Que de sots du second empire
La fatiguent de leurs fadeurs !
Mais elle sait compter et lire :
Elle cote haut ses faveurs.

Chantons, aimons Nini Chignon :
C'est une fille de bon ton.

Quand elle veut donner des fêtes,
Elle reçoit dans ses salons
Des diplomates vieux et bêtes
Et de très illustres fripons.

1. Ce fut Nestor Roqueplan qui baptisa du nom de *petits crevés* les fils de famille du second empire.

Chantons, aimons Nini Chignon :
C'est une fille de bon ton.

Si maintenant chance et richesse
Ont remplacé titre et blason,
C'est que l'honneur est à la baisse
Et la sagesse à Charenton.

Chantons, aimons Nini Chignon :
C'est une fille de bon ton.

Oh ! oui, c'est une bonne fille !
Elle a vraiment beaucoup de cœur :
Elle prend un fils de famille,
En même temps qu'un sénateur.

Chantons, aimons Nini Chignon :
C'est une fille de bon ton.

Dame ! elle sait battre monnaie
Avec le hasard et l'amour;
Pour l'avoir, il faut qu'on la paie :
Se vendre est dans les mœurs du jour.

Chantons, aimons Nini Chignon :
C'est une fille de bon ton.

L'empire habilement en France
Créa les nobles du crédit[1];
Aussi que de gens de finance
Elle fit passer par son lit !

Chantons, aimons Nini Chignon :
C'est une fille de bon ton.

On la voit souvent à l'office
En prière, le front courbé :

1. Allusion à certains titres de noblesse donnés par l'empereur. (Voir la note B, à la fin du volume.)

Elle a, dit-on, un fort caprice
Pour un certain petit abbé.

Chantons, aimons Nini Chignon :
C'est une fille de bon ton.

Dans ses attitudes ferventes
Elle a placé sa vanité ;
Elle sera, grâce à ses rentes,
Un jour, dame de charité.

Chantons, aimons Nini Chignon :
C'est une fille de bon ton.

L'EMPIRE, C'EST LA PAIX

Air : *Contentons-nous d'une simple bouteille.*

La paix, dit-on, est une providence
Pour un pays qui vit de liberté ;
Avec la paix doit régner l'abondance ;
La poule au pot est une vérité[1].
Saint Chauvin croit que le second empire
Pour les Français est un vrai paradis !
O mes amis n'allez pas sur son dire
Imprudemment consulter le pays ! } (*Bis.*)

Le saint Chauvin est un autre saint Pierre
Qui sur la foi prélève son denier ;

1. « *L'Empire, c'est la paix!* » — Louis-Bonaparte prononça ces paroles le 9 octobre 1852, devant la chambre et le tribunal de commerce de Bordeaux, pour répondre aux inquiétudes que le coup d'État avait éveillées en Europe, en remettant la France au pouvoir d'un Napoléon. — Lord Palmerston disait de Napoléon III : « Même quand cet homme n'ouvre pas la bouche, il ment. »

Pour ses croyants il a son reliquaire,
Il a pour Dieu Napoléon premier.
Oui, mais peut-on s'empêcher de sourire
Quand il nous dit : « L'empire, c'est la paix? »
Nous savons bien que le second empire
N'est qu'un banquet dont nous payons les frais.

Autour du trône on mène à grandes guides
La haute vie et la prospérité;
Ah! qu'il est loin, ce temps des vieux druides
Si renommé par son austérité!
Nos gens de cour se disent : « Courte et bonne!
Pour bien jouir, il faut tout employer;
N'attendons pas que le peuple raisonne,
Il pourrait bien se lasser de payer. »

L'ignorance est la misère de l'âme,
Comme l'or est l'opulence des rois.
Contre son bât le peuple en vain réclame,
Mais les âniers restent sourds à sa voix;
Pour l'occuper Chauvin l'emmène en Chine[1],
En lui mettant sa culotte de peau,
Et Populus bêtement s'imagine
Qu'on vit de gloire à l'ombre d'un drapeau.

Les lourds impôts doublent le paupérisme;
Les gros emprunts sont à l'ordre du jour.
Pour soutenir le nerf du chauvinisme,
Le cours de l'or vaut le son du tambour.
Pour les soldats, *l'empire, c'est la paye;*
Pour le pays, c'est la fatalité!
De tout cela personne ne s'effraye :
Ça doit durer à perpétuité.

1. C'est au retour de cette expédition, que M. le général Cousin-Montauban fut *enchinoisé* du titre de comte de Palikao.

LE VEAU DE M. CALVET

Air de *Cadet Roussel.*

Calvet, ceci n'est pas nouveau,
Adore l'empire et le veau. } (*Bis.*)
Du bien-être fervent apôtre,
Il soutient l'un, fait manger l'autre.

Ah ! ah ! ah ! oui, vraiment
Monsieur Calvet est bon enfant [1].

Il voudrait que ses électeurs
Eussent ses goûts et non les leurs ;
Dans cette voie il les attire
En tuant le veau pour l'empire.

Ah ! ah ! ah ! oui, vraiment
Monsieur Calvet est bon enfant.

Les paysans disent tout bas :
Mangeons notre part du veau gras ;
Monsieur Calvet pour le village,
Ne fera jamais davantage.

Ah ! ah ! ah ! oui, vraiment
Monsieur Calvet est bon enfant.

Une fois parti du pays,
Il ira nier à Paris

1. M. Calvet-Rogniat était alors le candidat officiel du département de l'Aveyron. — Dans le rapport que M. le marquis d'Andelarre fit à la Chambre pour valider l'élection de M. Calvet, en 1863, il est constaté que le veau offert par cet honnête impérialiste fut promené par les rues, avant d'être rôti, avec une pancarte au cou, où il y avait : *Veau de M. Calvet.* — M. Calvet-Rogniat mourut au mois d'août 1875 à Chamagneux (Isère), à l'âge de soixante-deux ans.

Que c'est au veau mis à la broche
Qu'il doit l'amitié de Baroche.

Ah ! ah ! ah ! oui, vraiment
Monsieur Calvet est bon enfant.

Sans le rôti, ce candidat
N'eût pas obtenu de mandat ;
Un électeur, par gourmandise,
Peut donc commettre une sottise.

Ah ! ah ! ah ! oui, vraiment
Monsieur Calvet est bon enfant.

Mais, pour le nommer de nouveau,
Oh ! ce n'est plus assez d'un veau !
Nous voulons qu'avec nous il sache
Qu'avec le veau nous faut la vache.

Ah ! ah ! ah ! oui, vraiment
Monsieur Calvet est bon enfant.

A finaud, finaud et demi,
Il paîra son titre d'ami,
De nous alors il pourra dire :
Ils ont tous *veauté* pour l'empire !

Ah ! ah ! ah ! oui, vraiment
Monsieur Calvet est bon enfant.

VICTOR HUGO EN EXIL

A MESSIEURS LES BOURGEOIS DE PARIS

Pour insulter Hugo, ressuscitez Thersite ;
Lâchez vos chiens, bourgeois : cet homme le mérite.
Depuis le Deux-Décembre, il a prophétisé
Tous les événements... Qu'il soit martyrisé !

Dans la nouvelle Athène, il glorifiait Sparte;
Son vers, haut justicier, condamnait Bonaparte;
Le peuple en lui trouvait un viril défenseur,
Et vous vilipendez ce fier libre penseur!

Quand César déchaîna l'homicide tempête [1]
Au milieu de Paris, vous tous courbiez la tête;
Lui relevait le front à travers la cité,
En marchant côte à côte avec la liberté!

Son respect pour le droit rehaussant son génie
Changeait votre colère en âpre calomnie;
Car le Napoléon surnommé *le Petit,*
Mieux que Hugo *le Grand* sied à votre appétit!

Vous avez applaudi le drame qui se joue,
Jetant à l'un de l'or, à l'autre de la boue :
L'avenir nous dira quel est l'homme d'honneur,
De notre grand poète ou de votre empereur [2].

1855.

1. *Les massacres du 2 décembre 1851.* — Un Comité de résistance avait été nommé parmi les représentants du peuple restés libres. Il se composait des citoyens Victor Hugo, Carnot, Michel (de Bourges) Madier de Montjau, Jules Favre, de Flotte et Schœlcher. Ce Comité lutta depuis le 2 décembre jusqu'au 6 et dut changer *vingt-sept fois* d'asile. — Victor Hugo resta à Paris jusqu'à la dernière chance de résistance. Le 11, tout espoir étant évanoui, il partit pour Bruxelles.

2. L'auteur fit remettre à Victor Hugo un exemplaire de la IV^e^ édition de ses *Chansons;* l'illustre et grand homme voulut bien l'en remercier en lui adressant la lettre suivante :

25 octobre 1875.

Vous m'avez envoyé votre livre. J'ai lu, je vous remercie.
Vous êtes un vaillant et noble esprit.
Je félicite dans le chansonnier le poète, et je salue dans le poète le citoyen.

VICTOR HUGO.

Victor Hugo est mort le 22 mai 1885. (Voir la note C à la fin du volume.)

PARIS-CHAMPAGNE

Chanson de Table

Musique de M. J.-Marc Chautagne.

Le bon vin de Champagne brille
Comme de l'or, dans le cristal ;
Il mousse, frétille et pétille !
Il a le reflet d'un métal ;
Sa couleur réjouit la vue,
Son piquant réveille le cœur,
Son ivresse douce, imprévue,
Sous son charme tient le buveur. (*Bis.*)

Paris-Champagne
Est un vin divin,
Pif ! paf ! tin tin !
Vive Paris-Champagne !

Paris-Champagne est un despote
Qui gouverne bien ses États ;
Rire et chanter est sa marotte,
On ne rit chez lui qu'aux éclats !
Il distribue avec largesse
L'illusion et la gaîté,
La folie est pour lui sagesse,
Et le plaisir l'égalité.

Paris-Champagne
Est un vin divin,
Pif ! paf ! tin tin !
Vive Paris-Champagne !

Parmi les femmes et les roses,
On le voit, à la Maison-d'Or,

Bénir des amours vite écloses
Entre Cocodette et Mondor.
Il donne beaucoup d'éloquence
Au gros banquier qui n'en a pas,
Et du riche étranger, en France,
Fait sauter roubles et ducats.

Paris-Champagne
Est un vin divin,
Pif! paf! tin tin!
Vive Paris-Champagne!

Au fond d'un verre de champagne,
Finette a trouvé l'autre jour,
Mobilier, maison de campagne
En échange de son amour.
Le luxe en sortant de son verre
Lui dit : « Je suis à toi demain! »
Le vin qui chasse la misère
Est un ami du genre humain.

Paris-Champagne
Est un vin divin,
Pif! paf! tin tin!
Vive Paris-Champagne!

LES

COMPTES FANTASTIQUES D'HAUSSMANN

Air : *Halte-là! halte-là!*

Quand Julien fait des boulettes [1]
C'est un bien grand pâtissier;
Quand Haussmann double nos dettes.
C'est un bien grand financier!

1. Julien, célèbre pâtissier parisien.

Et tous les jours il régale,
Comme architecte ou maçon,
Notre chère capitale
D'un beau plat de sa façon.

Ce préfet
Est parfait,
Il fait bien tout ce qu'il fait.

Ainsi qu'une tarte aux pommes,
Il triangule un quartier;
Ah! c'est le premier des hommes
Pour employer le mortier!
S'il crée une grande artère,
Il passe par-dessus tout,
Mais, en jetant tout par terre...
Et lui seul reste debout.

Ce préfet
Est parfait,
Il fait bien tout ce qu'il fait.

Ce préfet est homme rare,
Mais il est fort dépensier;
Édifice, rue ou square
Doivent au Crédit foncier [1];
Et, s'il nous amène un fleuve [2]
Par un aqueduc nouveau,
C'est qu'il faut qu'il nous abreuve...
Payons et buvons de l'eau!

Ce préfet
Est parfait,
Il fait bien tout ce qu'il fait.

1. Pour faire face aux dépenses nécessitées par les travaux de la ville, on aliéna, pendant quarante ans, les revenus futurs de Paris. Le traité, fait illégalement avec le Crédit foncier, fut ratifié par la Chambre, et une faculté d'emprunt de 465 millions fut laissée à la disposition de M. Haussmann. (Mars 1869.)
2. La Dhuys.

Ah ! les comptes fantastiques
D'Haussmann sont très contestés :
Nos députés élastiques
Les ont toujours adoptés.
On n'a jamais vu la Chambre
Désapprouver ce qu'il fait;
Elle dirait : « Ça sent l'ambre »,
S'il daignait lui faire un p...

Ce préfet
Est parfait,
Il fait bien tout ce qu'il fait.

On sait, par expérience,
Que jamais Rouher ne ment,
Et quelle est son influence
Dans notre gouvernement;
Ne sachant comment s'y prendre,
Notre Auvergnat s'est blousé,
Quand il a voulu défendre,
Le Paris haussmannisé [1].

Ce préfet
Est parfait,
Il fait bien tout ce qu'il fait.

1. Quarante et une voix refusèrent la sanction législative aux scandaleuses violations de la loi prouvées par l'opposition et avouées par M. Rouher, ministre d'État. La majorité a couvert de son approbation le dictateur de l'hôtel de ville, puisqu'elle a souffert qu'il restât maître de continuer le cours de ce que M. Rouher a bien voulu appeler des *irrégularités*.

CAMILLE

Viens, ma belle,
Une voix nous appelle
Au fond des bois.
Écoute-la, cruelle;
De l'amour, je crois,
C'est la voix.

Ta taille ondoyante, Camille,
A la souplesse du roseau;
Dis-moi donc quelle est ta famille;
Tiens-tu du sylphe ou de l'oiseau?
Es-tu perfide comme l'onde,
Toi, qu'on croirait fille des dieux?
Ton règne est-il en ce bas monde,
Ou dans l'azur profond des cieux?

Viens ma belle,
Une voix nous appelle,
Au fond des bois.
Écoute-la, cruelle;
De l'amour, je crois,
C'est la voix.

Dans l'eau d'une claire fontaine
Je t'ai surprise à te mirer;
Était-ce ta beauté hautaine
Qu'ainsi tu venais admirer?
J'ai vu dans le miroir limpide,
Plonger ton regard triomphant;
J'ai baisé sur le sable humide
L'empreinte de ton pied d'enfant.

Viens, ma belle,
Une voix nous appelle

Au fond des bois.
Écoute-la, cruelle;
De l'amour, je crois,
C'est la voix.

Ta vie est-elle le problème
D'un vieux sphinx sans compassion?
Ton amour est-il le poème
D'un cœur mû par la passion?
Ton corps divin a-t-il une âme?
Tes grands yeux noirs ont-ils des pleurs?
Je n'en sais rien,... mais sois ma femme,
Je t'adore,... sinon je meurs.

Viens ma belle,
Une voix nous appelle
Au fond des bois,
Écoute-la, cruelle;
De l'amour, je crois,
C'est la voix.

LE RÈGNE DES COCOTTES

Air du *Ballet des Pierrots.*

Sous ce beau règne tout progresse,
Le demi-monde est accepté,
Les soudards donnent la richesse
A qui possède la beauté. *(Bis.)*
Belmontet, moderne Catulle,
Chante les amours de César.
Auguste est mort, vive Augustule! *(Bis.)*
L'Élysée est un bal Musard[1].

1. Le bal Musard (Champs-Élysées), qui tirait son nom de son célèbre chef d'orchestre, était en vogue à cette époque et très fréquenté par la haute cocotterie.

Là, comtesse, baronne et fille
Séduisent les gens par les yeux,
Et les crevés, fils de famille,
Font litière de leurs aïeux.
Bou-Stra-Pa sans aucun scrupule [1]
Donne le bras à la Saint-Phar.
Auguste est mort, vive Augustule !
L'Élysée est un bal Musard.

Dans cette impériale orgie,
Le vice s'entoure de fleurs :
Nos conquérants de tabagie
En font galamment les honneurs;
Don Juan a plus d'un émule
Dans ces festins de Balthazar.
Auguste est mort, vive Augustule !
L'Élysée est un bal Musard.

En grande dame, la cocotte
Rançonne le petit crevé,
Tant pis d'ailleurs pour qui s'y frotte;
Elle tient le haut du pavé.
Le plus vertueux capitule :
Joseph entretient Putiphar.
Auguste est mort, vive Augustule !
L'Élysée est un bal Musard.

Cora Pearl, comme un bel archange [2],
Se fait adorer à genoux,

1. Nom composé de *Boulogne-Strasbourg-Paris*, et donné par le peuple à Napoléon III. (Voir la note D à la fin du volume.)

2. Le véritable nom de cette fille entretenue était *Emma Crouch*. Elle eut des amants qui se ruinèrent d'abord pour elle et qui se brûlèrent la cervelle ensuite. — Elle est morte dans la misère à Paris, le 10 juillet 1886, âgée de quarante-quatre ans, d'un cancer à l'estomac, après avoir gaspillé 20 millions environ. Le prince Jérôme, dit Plon-Plon, avait été un de ses entreteneurs passionnés. (Voir la note E à la fin du volume.)

Et ce n'est qu'en lettres de change
Qu'elle accepte les billets doux.
L'amour tient tout sous sa férule,
Depuis Morny jusqu'à Mocquard.
Auguste est mort, vive Augustule !
L'Élysée est un bal Musard.

Et c'est toi, généreuse France,
Qui paye en beaux et bons deniers
Les débauches du fils d'Hortense,
Le plus bas des palefreniers [1].
Dire que le bourgeois crédule
Fait son sauveur de ce pendard !
Auguste est mort, vive Augustule !
L'Élysée est un bal Musard.

MONSIEUR ALFRED

Air de Calpigi.

Monsieur Alfred n'est plus des nôtres :
Il a fait comme beaucoup d'autres [2],
A l'empereur il a vendu
Son tout petit individu. *(Bis.)*
Ce député de camelote
Porte à présent frac et culotte

1. Allusion au mot de Prevost-Paradol qui avait dit, en parlant de Napoléon III, que la France s'était donnée à un palefrenier. Plus tard, d'orléaniste qu'il était, Prevost-Paradol se rallia à l'empire. L'empereur l'envoya, en 1870, aux États-Unis pour représenter la France, et le malheureux, pris de remords d'avoir renié son parti, se suicida en se tirant un coup de revolver au cœur, le 19 juillet 1870. — Comme envoyé extraordinaire, il avait 90,000 francs de traitement, mais il était entré dans le salon gouvernemental par la même porte que M. Émile Ollivier, la porte de l'apostasie.

2. M. Alfred Darimon, après s'être fait nommer député de Paris par l'opposition républicaine, devint ardent bonapartiste. Il était l'ami intime d'Émile Ollivier ; c'est tout dire.

En l'honneur du petit chapeau...
Il a déserté son drapeau. *(Bis.)*

Monsieur Alfred est un parjure
Qui salit jusqu'à sa roture;
Car, descendant d'un perruquier,
Il se conduit comme un Pasquier [1].
Au séné passant la rhubarbe,
De rouge il n'a plus que la barbe;
Mais à la cour il fait le beau;
Il a déserté son drapeau.

Monsieur Alfred socialiste [2]
S'est fait fervent bonapartiste :
Pour vouloir manger de ce pain,
Fallait qu'il eût diablement faim.
Paris le fit sortir de terre;
Il n'était rien, l'ingrat préfère
Être familier du château...
Il a déserté son drapeau.

Soit par calcul, soit par bêtise,
Ainsi qu'on change de chemise,
Alfred a changé de serment :
Il est né pour le changement.
Quand on l'accueille aux Tuileries,
Il paye en basses singeries
Sa petite part du gâteau...
Il a déserté son drapeau.

Monsieur Alfred, là, fait la roue;
Mais c'est un paon que l'on bafoue,

1. Ancien pair de France, célèbre par le nombre de ses serments prêtés.
2. En 1849, M. Alfred Darimon était un des principaux rédacteurs du journal *le Peuple*, dirigé par Proudhon. Il en partageait alors toutes les idées.

Bien qu'il accepte le mandat
De mouche du char de l'État.
Un jour, il dira : « Qu'on fusille
De l'Élysée à la Bastille,
Je vaux Ponsard et Pastoureau [1] ! »
Il a déserté son drapeau !

LE CHANT DU PÈRE GIRAUD

A Eugène Delattre

Les deux Giraud, mes fils, étaient deux gas honnêtes,
C'étaient de braves cœurs, c'étaient de fortes têtes ;
Dieu les avait fait naître actifs, intelligents,
Et leur nature droite étonnait bien des gens.
Dans le fond de leur âme ils avaient pour devise,
Trois mots républicains : « Droit ! Liberté ! Franchise ! »
Ils croyaient à l'honneur !... Et, comprenez-vous ça ?
Pierre est mort à Cayenne, et Paul à Lambessa !

Un jour, on descendit sur la place publique ;
On avait, disait-on, fondé la République ;
Pierre et Paul, ce jour-là, jurèrent des deux mains
De vivre et de mourir en vrais républicains.
Ce gouvernement-là c'était leur rêverie ;
Pour eux, c'était le bien de la mère patrie

1. M. Ponsard, secrétaire général de la préfecture de la Nièvre, et M. Pastoureau, préfet du département du Var, entraînés par leur zèle, firent fusiller de sang-froid des républicains qui avaient pris les armes contre le coup d'État du 2 décembre 1851. Nous citerons, entre autres, l'exécution du cabaretier Thème, au bourg de Neuvy (Nièvre), et celle de Martin Bidauré, à la ville d'Aups (Var). Ce dernier fut fusillé deux fois. (Voy. *le Coup d'État*, par M. Eug. Ténot.)

Ils aimaient tant la France !... Et, comprenez-vous ça ?
Pierre est mort à Cayenne, et Paul à Lambessa !

Ils me disaient souvent : « Ne travaille plus, père !
Avec nous tu n'as pas à craindre la misère :
Nous sommes jeunes, nous ; repose tes vieux bras ;
Ta tâche est largement accomplie ici-bas ;
Nos poignets vigoureux conduiront la charrue,
Et toi, chez nous, assis sur le banc de la rue,
Tu pourras nous attendre... » Et comprenez-vous ça ?
Pierre est mort à Cayenne, et Paul à Lambessa !

Un soir, le tambour bat, on sonne, on crie : « Aux armes ! »
La voix du vieux tocsin semblait pleine de larmes...
Un prince violait la Constitution,
En décembre, en plein jour, devant la nation.
Ah ! l'indignation souleva les poitrines ;
Ils partirent tous deux, avec leurs carabines,
Pour faire leur devoir... Et, comprenez-vous ça ?
Pierre est mort à Cayenne, et Paul à Lambessa !

Et moi, j'attends la mort, je suis las de l'attendre...
Du haut du ciel, parfois, la nuit, je crois entendre
Les cris de mes enfants, deux martyrs : ô douleur !
S'ils ont perdu la vie, ils ont gardé l'honneur !
Ils marchaient pour le droit, ils sont morts pour la France !
Sur leurs tombes on met la honte et le silence ;
Mais moi, je parle d'eux... Ah ! vous comprenez ça :
Pierre est mort à Cayenne et Paul à Lambessa[1] !

1. Le *Chant du père Giraud* avait été interdit sous l'empire sur les théâtres et dans les concerts. L'auteur n'obtint le *vu et autorisé* de messieurs de la censure que le 26 mars 1879 (après huit refus). Cela s'explique : la République avait laissé en place tous les censeurs de l'empire, et ils étaient devenus plus bonapartistes que jamais !

LES STATUES

RÉFLEXIONS DE PITANCHARD

Scieur de long à la Villette

SUR LES HOMMES DE L'EMPIRE

Air du *Petit Ébéniste* (Ch. Plantade).

Que j'aime à voir élever des statues
Aux hommes d'État de l'empire,
En les voyant on peut se dire :
Que c'est comme un bouquet de fleurs !

PARLÉ : *En chœur, bis :*

Que c'est comme un bouquet de fleurs !

Peuple français, sous le second Empire,
Tu ne connus jamais la liberté;
Si, cependant, tout va de mal en pire,
C'est pour ton bien et ta félicité.

Que j'aime à voir élever des statues
Aux hommes d'État de l'empire,
En les voyant on peut se dire :
Que c'est comme un bouquet de fleurs !

PARLÉ : *En chœur, bis :*

Que c'est comme un bouquet de fleurs !

A son neveu ne faisons pas de peine :
Par les Anglais l'oncle fut isolé;
On le porta sans bruit à Sainte-Hélène,
Ce grand héros... ne l'avait pas volé[1].

1. Napoléon III fit remplacer la statue en *redingote grise* qui avait été érigée sur la colonne de la place Vendôme le 29 juillet 1833, par une statue en costume de César romain, et la redingote grise fut transportée à Courbevoie. Elle fut renversée de son nouveau piédestal le

Que j'aime à voir élever des statues
Aux hommes d'État de l'empire,
En les voyant on peut se dire :
Que c'est comme un bouquet de fleurs !

PARLÉ : *En chœur, bis :*

Que c'est comme un bouquet de fleurs !

Quand un tribun lâche la République
Pour s'enrichir sous les Napoléons,
C'est qu'il descend de Brutus le stoïque,
De père en fils, par les caméléons.

Que j'aime à voir élever des statues
Aux hommes d'État de l'empire,
En les voyant on peut se dire :
Que c'est comme un bouquet de fleurs !

PARLÉ : *En chœur, bis :*

Que c'est comme un bouquet de fleurs !

Toi, Béranger, l'ami du populaire,
Si tu chantas l'homme antiliberté,
C'est qu'Austerlitz t'aveuglait sur Brumaire,
Et tu croyais à sa capacité.

Que j'aime à voir élever des statues
Aux hommes d'État de l'empire,
En les voyant on peut se dire :
Que c'est comme un bouquet de fleurs !

PARLÉ : *En chœur, bis :*

Que c'est comme un bouquet de fleurs !

4 septembre 1870, et jetée à l'eau en amont du pont de Neuilly-sur-Seine. — Elle est aujourd'hui aux Invalides.

Sous Louis XVIII, voici la recette que donnaient les légitimistes pour faire un Napoléon :

Prenez du sang de Robespierre,
De la cervelle de Néron,
Ajoutez du cœur de Tibère ;
Vous aurez un Napoléon.

Dupin, Morny, Billault, ont des statues [1],
Haussmann aura la sienne après décès [2] ;
Il consigna l'histoire au coin des rues,
Avec le soin d'un Plutarque français.

Que j'aime à voir élever des statues
Aux hommes d'État de l'empire,
En les voyant on peut se dire :
Que c'est comme un bouquet de fleurs !

PARLÉ : *En chœur, bis :*

Que c'est comme un bouquet de fleurs !

Mais je sais bien, c'est ce qui me chagrine,
Que Sainte-Beuve et Baudin n'auront pas [3]
Leurs traits en pied fondus dans une usine
Pour honorer leur vie et leur trépas.

Que j'aime à voir élever des statues
Aux hommes d'État de l'Empire,
En les voyant on peut se dire :
Que c'est comme un bouquet de fleurs !

PARLÉ : *En chœur, bis :*

Que c'est comme un bouquet de fleurs !

---

1. Les statues de Morny à Deauville, de Billault à Nantes, de Dupin à Clamecy, etc., ont été érigées aux frais de l'État.

Morny était fils de la reine Hortense. Il avait pour père le colonel de Flahaut.

Dans une réception aux Tuileries, Mme de L*** s'étonnait d'entendre dire que M. de Morny était frère de l'empereur.

— Alors, ils ne sont pas du même lit ? demanda-t-elle.

— Non, madame, lui répondit-on, ils sont du même canapé.

2. M. Haussmann, préfet de la Seine, dans le remaniement qu'il fit de la ville de Paris, changea le nom d'un grand nombre de rues, et il en créa pour les principales voies qu'il ouvrit, afin d'approprier ses travaux à l'ère de l'empire. — Sébastopol, Magenta, Solferino, Turbigo, Puebla, etc., figurent dans la nouvelle nomenclature.

3. M. Sainte-Beuve, sénateur, fut enterré civilement, d'après ses dernières volontés.

Alphonse Baudin, représentant du peuple, mourut pour la justice et

LE DIEU DE LA MAISON

OU

LE CONCIERGE

Air : *Bon voyage, cher Dumollet.*

Saint Cloporte,
O mon patron !
Chez moi je règne en sultan de la Porte.
Saint Cloporte,
C'est en ton nom
Que je me fais le dieu de la maison.

Ils vous diront, mes charmants locataires,
Combien pour eux j'ai de respect humain :
Près du *premier,* j'ai de belles manières,
En m'inclinant, ma coiffure à la main.

Saint Cloporte,
O mon patron !
Chez moi je règne en sultan de la Porte.
Saint Cloporte,
C'est en ton nom
Que je me fais le dieu de la maison.

Avec celui de mon *deuxième* étage,
Je suis moins humble et sens moins le valet,
Je fais pour lui le vrai salut d'usage :
Sans m'incliner, je lève mon bonnet.

la liberté, le 3 décembre 1851. Il fut tué sur une barricade, au faubourg Saint-Antoine. « Est-ce que vous croyez que nous voulons nous faire tuer pour vous conserver vos vingt-cinq francs par jour? lui dit un ouvrier. — Demeurez-là encore un instant, mon ami, et vous allez voir comment on meurt pour vingt-cinq francs », répondit-il.

En effet, un quart d'heure après, Baudin tombait mortellement frappé d'un coup de feu, tiré par un nommé Fréjus, soldat du 19e de ligne, capitaine Petit.

Saint Cloporte,
O mon patron !
Chez moi je règne en sultan de la Porte.
Saint Cloporte,
C'est en ton nom
Que je me fais le dieu de la maison.

Quant au *troisième* avec un air honnête,
Je porte au front la main tout simplement ;
Et puis, j'envoie un bon signe de tête
Au *quatrième*... Il est du bâtiment.

Saint Cloporte,
O mon patron !
Chez moi je règne en sultan de la Porte.
Saint Cloporte,
C'est en ton nom
Que je me fais le dieu de la maison.

Pour le *cinquième*... avec un ton régence
Je le reçois... et parle sans façon,
Quant au salut : *moi, j'attends qu'il commence !*
Ne suis-je pas le dieu de la maison ?

Saint Cloporte,
O mon patron !
Chez moi je règne en sultan de la Porte.
Saint Cloporte,
C'est en ton nom
Que je me fais le dieu de la maison.

Après minuit, qu'il pleuve, grêle ou vente,
C'est par calcul que je suis tyranneau ;
Je fais le sourd au fond de ma soupente,
On n'entre pas sans graisser le marteau.

Saint Cloporte,
O mon patron !
Chez moi je règne en sultan de la Porte.

Saint Cloporte,
C'est en ton nom
Que je me fais le dieu de la maison.

Indiana, la reine des cocottes,
Pour se chausser a des goûts de gandins,
Je vois, un jour, à sa porte des bottes,
Le lendemain, j'y vois des escarpins.

Saint Cloporte,
O mon patron !
Chez moi je règne en sultan de la Porte.
Saint Cloporte,
C'est en ton nom
Que je me fais le dieu de la maison.

J'imite, hélas ! beaucoup de gens en place,
En sachant mettre à mon devoir un frein ;
Je suis au choix insolent ou bonasse,
Quand on me glisse un louis dans la main.

Saint Cloporte,
O mon patron !
Chez moi je règne en sultan de la Porte.
Saint Cloporte,
C'est en ton nom
Que je me fais le dieu de la maison.

J'ai transformé ma maison en boutique
Dont je sais vivre en adroit commerçant,
Et si je tourne à tous vents... ça s'explique
A mon budget je veux un excédent.

Saint Cloporte,
O mon patron !
Chez moi je règne en sultan de la Porte.
Saint Cloporte,
C'est en ton nom
Que je me fais le dieu de la maison.

Tel il faut être envers des locataires
Qui, sans égard, crottent vos escaliers ;
Ah ! si j'étais, moi, des propriétaires,
Ils ôteraient, pour monter, leurs souliers.

Saint Cloporte,
O mon patron !
Chez moi je règne en sultan de la Porte.
Saint Cloporte,
C'est en ton nom
Que je me fais le dieu de la maison.

LE SALTIMBANQUE

C'est Maniquet que l'on me nomme,
Je suis un jongleur surprenant ;
J'ai pris la place d'un grand homme
Par mon savoir-faire éminent.
Je sais apprivoiser les aigles
Avec du lard dans mon chapeau.
Je fais, selon toutes les règles,
Les exercices du drapeau.

En avant la musique !
Je suis l'unique,
Le grand, l'illustre Maniquet,
L'élève à Bilboquet.

Je suis le fruit de l'adultère
D'une reine et d'un amiral !
Je fus dix ans en Angleterre
Un saltimbanque sans rival ;

Le gobelet et la muscade,
Avec le temps, m'ont fait la main ;
Mais mon triomphe est la parade
En manteau d'empereur romain.

En avant la musique !
Je suis l'unique,
Le grand, l'illustre Maniquet,
L'élève à Bilboquet.

Je suis le banquier des banquistes,
Et Robert-Macaire et Bertrand,
Ces deux célèbres algébristes,
Sont tombés au deuxième rang.
A mon audace rien ne manque :
Nul en France ne peut nier
Que je prends l'argent à la Banque
Comme des œufs dans un panier.

En avant la musique
Je suis l'unique,
Le grand, l'illustre Maniquet,
L'élève à Bilboquet.

Entrez, entrez dans ma baraque !
On y voit des hommes sans cœur,
Et la France qui se détraque...
C'est fort gai, parole d'honneur !
Remarquez que mes automates
Sont souples dans leurs mouvements,
Ce sont de dignes diplomates
Cumulant les gros traitements.

En avant la musique !
Je suis l'unique,
Le grand, l'illustre Maniquet,
L'élève à Bilboquet.

LE RETOUR DU DÉPORTÉ

Ma femme me donna deux enfants frais et roses,
Ils naquirent jumeaux dans la saison des roses,
Pendant un vert printemps inondé de soleil.
Le sorcier leur prédit *un bonheur sans pareil!*
Charles et Frédéric ressemblaient à des anges
Qu'une divine main aurait mis dans les langes.
Chacun les admirait!... Dire que ces enfants
Ont jeté de la boue à mes quatre-vingts ans!

A leur instruction fut toute ma pensée;
Et, quand il en fut temps, je les mis au lycée.
Le latin leur déplut presque autant que le grec :
Frédéric fut un cancre et Charles un fruit sec.
Quand ils eurent vingt ans, je ne sus plus qu'en faire :
L'un devint bureaucrate et l'autre militaire. —
Sans science et sans cœur on se donne au hasard,
On accroche sa vie au manteau de César!

Ils avaient du physique : ils menèrent la vie :
Le matin chez Shylock, le soir chez Octavie.
Le Jockey-Club conduit dans un certain palais[1],
Ils augmentèrent, là, le nombre des valets. —
On se fait donc à tout? — Ah! quand on n'a plus d'âme
On ne sait pas rougir en devenant infâme! —
Des dieux de Bonaparte ils servirent l'autel :
L'un fut nommé préfet et l'autre colonel.

Ils apprirent le crime au métier d'antichambre.
Ils étaient prêts à tout quand vint le Deux-Décembre. —
Les honneurs et notre or payaient leur dévouement.
Des bandits n'auraient pas agi plus lâchement!

1. L'Élysée.

Quand la France râla sous le neveu du Corse,
Alors je retrouvai ma jeunesse et ma force :
Je voulus protester... Frédéric m'arrêta,
Charles me mit aux fers, et l'on me déporta.

Après vingt ans d'exil, je te revois, ô France !
Ma droiture n'a pas ployé sous ma souffrance.
Mes deux gredins de fils sont plus grands que jamais :
Ils n'ont pas de maisons, mais ils ont des palais.
Ils devraient être au bagne, ils sont aux Tuileries,
Se drapant fièrement dans leurs gredineries !
Enfin, je n'attends plus, pour mourir de douleur,
Qu'on nomme l'un ministre et l'autre sénateur.

LE PETIT VIN BLANC

A l'aube, j'ouvre ma croisée,
Pour humer l'air frais du coteau.
J'aime les pleurs de la rosée
Qui font le vin clairet nouveau.
Le vin que me verse Claudine
Me plaît par son goût aigrelet;
C'est le meilleur de la colline
On en boirait comme du lait.

Mon âme est ravie !
Petit vin blanc sans pareil;
Tu jettes dans ma vie
Un rayon de soleil.

Je ris des misères humaines,
O mon verre ! quand je te bois,
Tu viens redoubler dans mes veines
La chaleur de mon sang gaulois.

Je sens mieux le bonheur de vivre
Lorsque tu m'ouvres l'appétit;
Tu me charmes comme un vieux livre
Que le bon sens aurait écrit.

Mon âme est ravie !
Petit vin blanc sans pareil,
Tu jettes dans ma vie
Un rayon de soleil.

Si le cynique Diogène
Avait tiré de son tonneau [1]
Mon cher clairet, je crois sans peine
Qu'il aurait vu la vie en beau.
Il préférait au jus des treilles
La philosophie en plein vent;
Nous, aimons le vin en bouteilles
Et philosophons en buvant.

Mon âme est ravie !
Petit vin blanc sans pareil,
Tu jettes dans ma vie
Un rayon de soleil.

Le vin blanc, en montant les têtes,
Produit des effets merveilleux :
Il donne de l'esprit aux bêtes
Et de la bravoure aux peureux.
A moi Claudine paraît belle
Quand j'ai bu deux verres de trop;
Et, pour mieux courir après elle,
Tous mes désirs vont au galop.

Mon âme est ravie !
Petit vin blanc sans pareil,
Tu jettes dans ma vie
Un rayon de soleil.

1. Voir la note F à la fin du volume.

Sous le beau ciel de notre France,
La vigne pousse à pleins bourgeons,
Et c'est avec reconnaissance
Que nous, buveurs, nous y songeons.
Son bon vin n'est pas une altesse
Qui nous traite en plats courtisans,
Il met une pointe d'ivresse
Dans nos tostes de paysans.

Mon âme est ravie !
Petit vin blanc sans pareil,
Tu jettes dans ma vie
Un rayon de soleil.

LE SOUVENIR

ANNIVERSAIRE DU COUP D'ÉTAT DU 2 DÉCEMBRE 1851

Le souvenir d'un crime est souvent nécessaire.
L'aïeul à ses enfants doit parler du passé :
Surtout lorsqu'il s'agit d'un sombre anniversaire.
Dans un noir guet-apens Paris fut terrassé
Comme un lutteur surpris. Il inclina la tête
Devant le bras armé d'un bandit effronté;
Et cependant Paris ne craint pas la tempête :
Il resta foudroyé de tant de lâcheté.

Ah ! mes petits-enfants ! quand vous lirez l'histoire,
Vous direz : « Le grand-père a vu le coup d'État;
Nous l'écoutions narrer n'osant pas trop y croire,
A cet impérial et lugubre attentat.
Quoi ! l'oncle a fait Brumaire et le neveu Décembre,
Et c'est du sang humain que sort leur majesté?
Qui donc croirait cela? » — Paris, ce fier Sicambre,
Est resté foudroyé de tant de lâcheté.

Ce faux prince, un vrai gueux, un fauve sanguinaire,
Payait à ses valets le meurtre argent comptant.
Mandrin à son service avait pris Lacenaire :
Plus on versait de sang, plus on était content.
On tuait le vieillard, l'homme, l'enfant, la mère,
Au nom de ce sauveur de la société
En péril. Et Paris, si fort — pensée amère ! —
Paraissait foudroyé de tant de lâcheté.

Parjure à son serment, ce gredin deux fois traître,
Après avoir partout répandu la terreur,
Dit à ses aides : « Bien. Régnons. Je suis le maître. »
— La France assassinée avait un empereur. —
Enfants, souvenez-vous de ce que je vous conte,
Le Napoléon-Trois vola la liberté ;
Pendant vingt ans Paris en a subi la honte,
Et gémit aujourd'hui de cette lâcheté.

2 décembre 1868.

LE CANDIDAT OFFICIEL

OU

BONIMENT DE M. BOBICHON, MAIRE DE FOUILLIS-LES-ANES A SES ADMINISTRÉS, LE JOUR DES ÉLECTIONS, 1869.

Air de *la Femme à barbe.*

Nous avons un gouvernement
Qu'on ne trouve pas dans l'histoire,
C'est un phénomène vraiment
Qui de la France fait la gloire ;
Au moment des élections
Il nous fait des concessions ;

Il est si bon ! C'est sa manière
De plaire à la classe ouvrière [1].

Entrez, bourgeois et paysans !
Votez, mais votez dans mon sens.
Les démocs-socs auront beau dire,
Rien ne vaut le second empire ! *(Bis.)*

Grande est sa popularité,
Il la mérite à plus d'un titre;
Il aura pour l'honnêteté
Dans l'avenir un long chapitre,
Chez lui de très honnêtes gens
Touchent de très gros traitements;
Ils trouvent que le prolétaire
Peut vivre d'un mince salaire.

Entrez, bourgeois et paysans !
Votez, mais votez dans mon sens.
Les démocs-socs auront beau dire,
Rien ne vaut le second empire !

Notre candidat, c'est certain,
Est débonnaire et pacifique,
C'est un ancien républicain
Qui déteste la République.
Quand il eut changé de côté
Pour le Mexique il a voté [2];
Non, jamais pour la gloire en France
On ne regarde à la dépense.

1. En vertu d'un décret de l'empereur, l'exemption de la contribution mobilière fut étendue aux loyers de 250 à 400 francs, et la taxe qu'ils supportaient fut mise à la charge de la caisse municipale (décembre 1868).

2. L'expédition du Mexique fut désastreuse. C'était une idée napoléonienne. Elle eut pour dénouement l'exécution de Maximilien d'Autriche à Queretaro et un milliard de dettes pour la France. M. Rouher, au milieu des risées de l'Europe, appelait pompeusement cette expédition *la plus grande pensée du règne.*

Entrez, bourgeois et paysans !
Votez, mais votez dans mon sens.
Les démocs-socs auront beau dire,
Rien ne vaut le second empire.

Il fut de toutes les couleurs,
Il a passé la soixantaine,
Les plus âgés sont les meilleurs
Dans une chambre souveraine ;
Si, pendant que l'on parle, il dort,
C'est qu'il sait que l'État est fort,
Et qu'il ne faut pas contredire
Les grands ministres de l'empire !

Entrez, bourgeois et paysans !
Votez, mais votez dans mon sens.
Les démocs-socs auront beau dire,
Rien ne vaut le second empire.

Aussi, grâce au gouvernement,
Tout s'agrandit et tout prospère :
Même commercialement,
Nous l'emportons sur l'Angleterre.
On a des écoles partout,
Et des jésuites plus du tout[1],
Plus de classe aristocratique ;
On se croirait en République !

Entrez, bourgeois et paysans !
Votez, mais votez dans mon sens.
Les démocs-socs auront beau dire,
Rien ne vaut le second empire.

1. Les robes noires et l'aristocratie n'ont jamais eu plus de privilèges que sous le second empire.

LE CLAIR DE LUNE

Air du *Ménage de garçon*.

« Ninette, vous êtes charmante,
Daignez m'accorder un baiser;
Car, à votre âge, on est aimante :
Vous ne pouvez me refuser. *(Bis.)*
Oh ! ne faites pas la coquette,
Nous sommes seuls sur le chemin.
Laissez-moi vous baiser, Ninette, } *(Bis.)*
Laissez-moi vous baiser la main. }

« Voyez comme le clair de lune
Sourit à nos tendres discours.
Mon cœur est toute ma fortune
Et je vous aimerai toujours.
Vous n'êtes donc pas inquiète
D'approfondir le cœur humain ?
Laissez-moi vous baiser, Ninette,
Laissez-moi vous baiser la main.

« — Monsieur Arthur, dit l'innocente,
Écoutez donc ! J'entends du bruit.
— Non. C'est le rossignol qui chante,
Heureux au milieu de la nuit.
Arrêtons-nous, là, sur l'herbette,
Pour savourer son gai refrain.
Laissez-moi vous baiser, Ninette,
Laissez-moi vous baiser la main.

« — Chut ! On a marché, ce me semble.
Cachons-nous dans ce petit bois.
Soutenez-moi, j'ai peur, je tremble,
Monsieur Arthur, j'entends des voix.

— C'est le cri de quelque chouette
Qui maraude dans le lointain,
Laissez-moi vous baiser, Ninette,
Laissez-moi vous baiser la main.

« — Arthur, malgré moi je frissonne,
Et je sens fléchir mes genoux.
— L'un près de l'autre, ma mignonne,
Sous le feuillage, asseyons-nous.
Là, nous pourrons mieux en cachette
Admirer la lune en son plein.
Laissez-moi vous baiser, Ninette,
Laissez-moi vous baiser la main.

« — Cher Arthur, ma peur est si grande,
Que je n'ose rentrer chez nous.
— Dam ! consentez à ma demande
Et je m'en retourne avec vous.
— Bien vrai, s'écria la fillette.
— Je vous conduis jusqu'au moulin.
— Alors, baisez-moi, dit Ninette,
Baisez-moi, baisez-moi la main. »

L'IMMORTEL GÉANT

DÉCEMBRE 1869

O peuple de Paris ! va-nu-pieds héroïque,
Sois calme dans ta force, attends la République.
Un nouveau jour, pour toi, luit dans l'humanité :
C'est le soleil levant de la fraternité.
Tu n'es plus ce butor qu'on roue et qu'on bâtonne,
Ton cerveau s'illumine et ton bon sens rayonne.
Mais, immortel géant, de ta robuste main
Ensemence toujours le champ républicain.

Ta résurrection lentement se prépare,
Mets ta main sur ton cœur ; tu revivras, Lazare !
Tu sais bien que l'empire est un égout fangeux ;
Où se sont rassemblés tous les vrais partageux ;
On vit de tes sueurs, on rit de tes colères,
On s'en donne le droit puisque tu le tolères...
Mais, immortel géant, de ta robuste main
Ensemence toujours le champ républicain !

Ne voulant pas de maître et pas de dynastie,
Reste fort et prudent sous ta feinte inertie.
Sénateurs, chambellans, ministres, députés,
En palpant tes gros sous, rognent tes libertés :
— Patient, dédaigneux, honore la Courtille ;
Prouve bien ta raison à celui qui fusille...
Mais, immortel géant, de ta robuste main
Ensemence toujours le champ républicain !

Aux amis de Veuillot on élève des temples,
Les fils de Loyola donnent les bons exemples,
Coquille et Janicot deviennent libéraux [1]
Et nos troupiers se font soldats pontificaux :
On ne t'écoute plus, victime de l'empire,
On t'a coupé les crocs, — plus tard on fera pire...
Mais, immortel géant, de ta robuste main
Ensemence toujours le champ républicain !

Et tu sais, peuple fort, ce que cela veut dire :
Soldats, prêtres et plomb, en langue de l'empire.
Que fais-tu de ta voix et de tes bras puissants ?
Tes ongles ont poussé pourtant depuis vingt ans !
La France en deuil gravit la pente du Calvaire
Pour mieux porter à Dieu les pleurs du prolétaire...
Mais, immortel géant, de ta robuste main
Ensemence toujours le champ républicain !

1. Journalistes cléricaux.

Ce n'est point par l'exil, la mort, le rapt nocturne
Que tu dois triompher. Ton arme, à toi, c'est l'urne.
L'urne ! Poule aux œufs d'or de l'immense cité,
Qui contient dans ses flancs fortune et liberté.
Aussi garde-toi bien d'ensanglanter la rue,
Si tu veux retrouver ta liberté perdue !...
Mais, immortel géant, de ta robuste main
Ensemence toujours le champ républicain !

LES CASSE-TÊTE

Peuple français, peuple de braves,
Sous le sabre courbe le front,
Tes enfants seront des esclaves,
Tu ne comprends pas un affront;
Malgré ta force et ta vaillance,
Pauvre peuple déshérité,
Tu ne sais pas encore en France
Acclimater la liberté [1].

Un aigle avait laissé sur terre
Un vautour parmi ses neveux;
Ce carnassier-là sous sa serre
Tient la France par les cheveux,
Et tes députés à la Chambre
Ont reconnu sa majesté;
Depuis son crime de Décembre
Il soufflette la liberté.

Pour improviser une émeute,
On lance argousins et mouchards,

1. Voir la note G à la fin du volume.

Comme on lancerait une meute
Sur les passants des boulevards;
Le sang, le punch, sont de la fête [1]
Pour messieurs de l'autorité;
Et c'est à coups de casse-tête
Qu'ils protègent la liberté.

Partout on tue, on emprisonne,
Bicêtre est plein, Mazas s'emplit [2];
Dans son frac Piétri frissonne,
Et sous son froc Veuillot pâlit [3].
Les ratapoils du chauvinisme
Ont bâillonné la Vérité,
Et les geôliers du despotisme
Ont mis sous clef la liberté.

Le savoir est un diadème
Dont s'enorgueillit le savant ;
Pour devenir grand par toi-même,
Peuple, instruis-toi, marche en avant !
Par tes labeurs tu verras naître
L'ère de la prospérité ;
Pouvant alors parler en maître,
Tu garderas la liberté.

1. On donnait du punch aux agents de police, à la Préfecture et dans les mairies. Puis ils se ruaient sur les promeneurs et les assommaient à coups de casse-tête.

2. La plupart des Parisiens arrêtés sur le boulevard Montmartre furent enfermés dans ces prisons (juin 1869).

3. Piétri, Corse et préfet de police. — Le célèbre critique Sainte-Beuve a dit de Veuillot, rédacteur de l'*Univers :* « On ne réfute pas un écrivain aussi voué, à l'avance, au mépris de l'avenir. »

LE CHANT DE L'ATELIER

Peuples, soyons frères,
Plus de sang, plus de guerres !
Et de notre fraternité
Naîtra la liberté.

Nos ateliers sont pour nous les vrais temples
Où de la paix s'assemble le congrès ;
De nos labeurs les vertueux exemples
A nos enfants enseignent le progrès.
Nous sommes fiers, nous autres prolétaires,
O Liberté ! de crier en ton nom :
C'est au travail qu'il faut des volontaires,
Il n'en faut plus pour la chair à canon.

Peuples, soyons frères,
Plus de sang, plus de guerres !
Et de notre fraternité
Naîtra la liberté.

Nous avons tous l'amour de la Patrie,
Mais nous rêvons la gloire en travailleurs ;
Nous sommes, nous, soldats de l'industrie,
Le monde eut trop de Césars mitrailleurs.
L'art seul domine, il faut le reconnaître ;
Napoléon est moins grand que Fulton.
Dieu, citoyens, ne nous a pas fait naître
Pour devenir de la chair à canon.

Peuples, soyons frères,
Plus de sang, plus de guerres !
Et de notre fraternité
Naîtra la liberté.

Peuples, assez de combats, de conquêtes,
Notre avenir doit être plus humain;
Détournons-nous de ces sanglantes fêtes,
Pour nous unir et nous tendre la main.
Ne souffrons plus de pouvoir despotique;
Aux fils des rois il faut répondre : « Non ! »
Laissez-nous vivre en paix, en république[1];
L'homme n'est plus de la chair à canon.

Peuples, soyons frères,
Plus de sang, plus de guerres !
Et de notre fraternité
Naîtra la liberté.

LE RÉVEIL

ÉLECTIONS DE PARIS, MAI-JUIN 1869

Air de *Béranger à l'Académie.*

Peuple, aujourd'hui, ton grand bon sens étonne
Rome et Paris, le pape et l'empereur;
Le despotisme en perdra sa couronne.
L'ouvrier rit et le bourgeois a peur.
Les chassepots à Rome ont fait merveille[2]
Pour un pouvoir tombant de vétusté;

1. « Le parti démocratique est le seul en progrès, parce qu'il marche vers le monde futur. »

CHATEAUBRIAND. (*Mémoires d'outre-tombe.*)

2. Quand Garibaldi, aussi grand général que grand citoyen, marcha sur Rome, en 1867, il eut pour adversaire le général de Failly, à la tête des troupes françaises. Ce dernier, dans son bulletin de la bataille de

L'urne fait mieux : un peuple se réveille !
Paris debout marche à la liberté. *(Bis.)*

Napoléon, l'illustre tueur d'hommes [1],
Vécut longtemps du soleil d'Austerlitz ;
Cet astre encore éblouit nos Prudhommes [2],
Soyons cléments pour ces pauvres esprits.
Le fer n'est plus l'argument de la force,
L'idée est tout : c'est la fraternité.
La tyrannie, un jour, sortit de Corse :
Ç'est du scrutin que sort la liberté.

Le peuple voit que la France est sevrée
Des droits sacrés que ses aînés ont eus ;
Sa forte main déchire la livrée,
Il paye encor, mais il ne chante plus [3].
Il parle haut ; sa voix rompt l'équilibre
Qui supprimait sa souveraineté.
Il sent enfin qu'il peut se rendre libre :
C'est de lui seul qu'il veut la liberté.

O Rochefort, du feu de ta lanterne [4]
Tu lui montras les abus du pouvoir.
Un atelier vaut mieux qu'une caserne,
Le peuple apprend, fera son devoir.

Mentana, dit : *Les chassepots ont fait merveille.* On s'en servait pour la première fois sur un champ de bataille. Garibaldi est mort dans l'île de Caprera, le 3 juin 1882. A cette nouvelle, la Chambre des députés qui siégeait leva la séance, pour rendre hommage, au nom de la France, à ce grand homme en qui s'incarnait la démocratie humaine.

1. Napoléon Ier, devant cinquante mille cadavres, disait : « Une nuit de Paris réparera tout cela. »

2. Prudhomme est le type du bourgeois, créé par Henry Monnier.

3. Allusion au mot de Mazarin. Ce ministre disait, en parlant des mécontents qui le chansonnaient : *Ils chantent, ils payeront.*

4. Le premier numéro de la *Lanterne* parut le 30 mai 1868. — Onze numéros seulement furent publiés en France ; au douzième, Henri Rochefort était à l'étranger, sous le coup de vingt-deux mois de prison et de 30,000 francs d'amende. Il n'en continua pas moins, à Bruxelles, sa publication qui contribua puissamment à la chute de l'empire.

Le noir cancer qui ronge sa poitrine
Vient des impôts mis sur la pauvreté :
Le *statu quo* consacre la routine,
Quand le progrès mène à la liberté.

On sait que l'homme au regard glauque et terne
Qui, pour régner, gaspille notre argent,
Ne peut braver l'éclat de ta lanterne
Quand tu défends le peuple intelligent.
L'ouvrier veut avoir le droit de vivre :
Jusqu'à présent ce droit fut contesté.
Marche en avant, on n'aura qu'à te suivre
Pour conquérir enfin la liberté.

ÉMILE AU CABINET

Air : *Muses des bois et des accords champêtres.*

« Sire, autrefois, j'étais de la Montagne,
Un des vrais *cinq* de l'opposition [1] !
Mais, aujourd'hui, modeste Charlemagne,
Je viens à vous, mû par l'ambition.
Je suis sans peur et surtout sans reproche.
Je tends la main à monsieur Guilloutet;
J'ai dans le cœur les vertus de Baroche :
Je suis donc bon à mettre au cabinet.

« Jeune, j'aimais le vieux Caton d'Utique,
Je me croyais l'étoffe d'un tribun;
J'ai renié pour vous la République :
Rester Gros-Jean n'a pas le sens commun.

1. Les *cinq* étaient : Jules Favre, Hénon, Ernest Picard, Émile Ollivier et Alfred Darimon. Hénon seul est resté fidèle aux principes démocratiques. Il est mort maire de la ville de Lyon, sous la République de 1870.

Du ciel, Morny m'inspire et me protège,
Je me suis fait l'ami de Belmontet,
Et de messieurs Dugué, David et Mège [1] :
Je suis donc bon à mettre au cabinet.

« Paris, un jour, eut foi dans mes paroles,
Il me nomma pour vous admoneste r ;
J'ai pris sur moi de renverser les rôles
Sans m'abaisser même à le consulter.
Je suis plus fort que monsieur La Roquette [2],
Accordez-moi sa place, s'il vous plaît ;
A temps pour ça j'ai fait la girouette :
Je suis donc bon à mettre au cabinet.

« Je ne suis plus le fils de Démosthènes [3],
Car mon vieux père est un républicain ;
Il était né pour vivre dans Athènes,
Moi, je suis né pour faire le Pasquin ;
Et dans vos eaux je nage en écrevisse !
Pour arriver, qui donc aurait mieux fait ?
J'étais tribun et me voilà Jocrisse !
Je suis donc bon à mettre au cabinet. »

Alors Émile étala son programme :
L'empire fort avec la liberté.
Puis il jura sur son cœur, sur son âme,
Sur son portier, ample fidélité.

1. Membres obscurs de la Chambre des députés, mais tous dévoués au régime impérial.

2. M. Jean-Louis-Victor-Adolphe Forcade La Roquette, frère utérin du maréchal Saint-Arnaud, était alors ministre de l'intérieur (décembre 1869).

3. Démosthène Ollivier était représentant du peuple en 1848. Il appartenait à la gauche. Il fut exilé au 2 décembre 1851. — Aristide Ollivier, frère d'Émile et rédacteur du journal *le Suffrage universel*, fut tué en duel, le 21 juin 1851, par M. Fernand de Ginestous, légitimiste, à Montpellier, à la suite d'une altercation politique. Il était républicain. M. le vicomte de Ginestous eut lui-même la poitrine traversée par le sabre de son adversaire, et il a vécu trente-quatre ans avec un seul poumon, car il n'est mort que le 27 octobre 1885, à Montpellier.

L'empereur dit : « Soit ! mais soyez sincère,
Vous avez l'âme et l'habit d'un valet.
Formons ensemble un nouveau ministère :
Vous êtes bon à mettre au cabinet [1]. »

L'AMI DES LOUPS

Je suis un fou,
Un loup-garou ;
Que voulez-vous !
A présent, c'est dans mes goûts
D'aimer les loups.

Depuis longtemps, j'ai quitté le village,
Et je suis fou pour les gens du pays.
Dans les grands bois, je vis comme un sauvage;
Parmi les loups, j'ai trouvé des amis.
Si vous saviez, hélas ! combien je souffre,
Vous prendriez en pitié mon malheur.
Ma tête brûle... et mon cœur est un gouffre
Dont chaque pli recèle une douleur.

Je suis un fou,
Un loup-garou ;
Que voulez-vous !
A présent, c'est dans mes goûts
D'aimer les loups.

J'aime les loups, ils semblent me comprendre
Quand je leur dis : « J'adorais Madelon.

1. Le *cabinet Ollivier* fut constitué le 2 janvier 1870. — Il se composait de MM. Émile Ollivier, Napoléon Daru, de Parieu, de Talhouët, Chevandier de Valdrôme, Ségris, Buffet, Louvet, Lebœuf, Rigault de Genouilly et Maurice Richard. (Voir la note H, à la fin du volume.)

Ah ! Madelon était charmante et tendre !...
Elle a jeté la honte sur mon nom.
Qu'elle était belle et qu'elle avait de charmes !
Doux souvenirs que nos douces amours ?
Je la revois au travers de mes larmes...
Elle est partie et je l'aime toujours. »

Je suis un fou,
Un loup-garou ;
Que voulez-vous !
A présent, c'est dans mes goûts
D'aimer les loups.

J'étais heureux de l'appeler ma femme,
Autour de moi, j'avais des envieux ;
Mais dans la honte elle a noyé son âme :
Et le chagrin de jeune m'a fait vieux.
« A moi les loups ! Venez dans la clairière ;
Venez à moi, j'ai besoin de vous voir.
J'ai déserté ma riante chaumière,
Où mon amour causa mon désespoir. »

Je suis un fou,
Un loup-garou ;
Que voulez-vous !
A présent, c'est dans mes goûts
D'aimer les loups.

LA VACHE A GAMBON

Air de Calpigi.

Jadis, sous un roi despotique,
Pour désigner un hérétique,
On s'écriait : « C'est un Judas !
Il est de la vache à Colas. » *(Bis.)*

Aujourd'hui, mes amis, pour dire
Qu'un Français n'aime pas l'Empire,
Nous avons un nouveau dicton :
« Il est de la vache à Gambon. » *(Bis.)*

Gambon trouvant que l'on abuse
Des droits du fisc, il se refuse
A payer tous les lourds impôts
Dont on nous frappe à tout propos.
Mais le peuple prenant à tâche
De lui rendre à ses frais la vache[1]
Qu'on vendit devant sa maison :
Il est de la vache à Gambon.

Toutes les fois qu'un homme honnête
A l'arbitraire tiendra tête,
Un pouvoir fort et maladroit
En vain contestera ce droit.
En lui voyant donner l'exemple
De chasser les vendeurs du temple,
Le peuple dira : « C'est un bon !
Il est de la vache à Gambon. »

On a, sur la place publique,
Des pantins comme en politique
Équilibristes singuliers,
Mangeant à tous les râteliers.
Et voyez-en les conséquences :
Quoique donnant des espérances,
On ne dit pas de Darimon[2] :
« Il est de la vache à Gambon. »

1. Le journal *la Marseillaise* ouvrit, dans ses colonnes, une souscription pour le rachat de la vache du citoyen Gambon (janvier 1870). Il recueillit de nombreuses offrandes.
Voir la note I à la fin du volume.
2. Renégat politique déjà nommé.

Mais tout homme n'est pas à vendre :
Il ne s'agit que de le prendre
Dans les rangs des hommes de cœur,
Qui ne vivent que pour l'honneur.
A Rochefort allez donc dire :
« Aimez-vous le second Empire ? »
Rochefort vous répondra : « Non [1]. »
Il est de la vache à Gambon.

LES FUNÉRAILLES DE VICTOR NOIR

12 JANVIER 1870

Nous étions là cent mille, ô spectacle sublime !
Maudissant l'assassin et pleurant la victime.
Le nom de Victor Noir emplissait tous les cœurs.
On se serrait la main, aveuglé par les pleurs [2].
Un ciel gris, morne et froid, comme un grand linceul
Sur le peuple éploré laissait tomber son ombre. [sombre,
Nous étions là cent mille, étouffant nos sanglots,
Prêts à mourir debout, devant les chassepots.

Mais la mort, attachée au service du trône,
Eut un peu de pudeur ; — cela vraiment étonne !
Elle était consignée, elle ne parut pas ;
Oui ; mais, dans la caserne, elle était l'arme au bras,

1. Rochefort sortit de Sainte-Pélagie, où il était détenu illégalement, pour faire partie du gouvernement du 4 septembre 1870 ; mais il donna sa démission le 1er novembre, pour ne pas se trouver complice des mesures réactionnaires que prenaient ses collègues contre le peuple parisien.

2. Victor Noir et Ulric de Fonvielle, témoins de Paschal Grousset, rédacteur du journal *la Marseillaise*, étaient allés, à Auteuil, demander une réparation d'honneur au prince Pierre Bonaparte, qui avait insulté le parti démocratique. Le prince, dans son propre salon, assassina Victor Noir d'un coup de revolver tiré au cœur, à bout portant (10 janvier 1870).

Attendant et guettant!... Ah! prends-y garde, empire,
Dieu, hasard, peuple et sang, tout contre toi conspire!...
Nous étions là cent mille, étouffant nos sanglots,
Prêts à mourir debout, devant les chassepots.

L'historien pâlit en écrivant l'histoire :
Le pouvoir, c'est la force, et la honte, la gloire.
Qui donc arrêtera tous ces exploits sanglants?
Et qui donc a tué cet enfant de vingt ans?
Mais c'est un Bonaparte, — un véritable Corse [1],
Qui prend pour la justice et la haine et la force!...
Nous étions là cent mille, étouffant nos sanglots,
Prêts à mourir debout, devant les chassepots.

Sa jeune fiancée accompagnait la bière
Que le peuple portait lui-même au cimetière...
O belle fiancée, où sont vos rêves d'or?
Camille, on a tué votre pauvre Victor [2];
En le frappant au cœur, on a frappé la France!
Le peuple seul est grand, attendez la vengeance.
Nous étions là cent mille, étouffant nos sanglots,
Prêts à mourir debout, devant les chassepots.

Le peuple est un lion qui rugit et menace.
Il regarde, front haut, l'empire face à face.
Il n'est plus cette brute à qui l'on passe au cou
Le carcan de la peur en guise de licou.
Il sait tout ce qu'il vaut sous sa mâle guenille,
Il sait que son aïeul a rasé la Bastille!
Nous étions là cent mille, étouffant nos sanglots,
Prêts à mourir debout, devant les chassepots.

---

1. Pierre Bonaparte fut jugé et acquitté par l'honorable magistrature du second empire, le 28 mars 1870.
2. Victor Noir devait épouser M^lle^ Camille Aubenas, fille d'un ancien magistrat de Pondichéry.

L'AMI PRINTEMPS

Chanté par M. Thiéron à l'Eldorado.

Musique de M. Charles Hubans

L'ami Printemps est un poète
Qui nous ramène les beaux jours,
La fleur s'entr'ouvre pour sa fête,
Et l'oiseau chante ses amours.
Il rend la joie à la nature,
En deuil des neiges de l'hiver,
Et tout autour de la masure
Étend son moelleux tapis vert.

O merveille !
Tout se réveille,
A la ville, aux champs,
Grâce à l'ami Printemps.

Du coq la note gutturale
Réveille les bois endormis;
Il sonne l'heure matinale
Comme l'horloge du pays.
Un sang bouillant monte à sa crête,
Son regard pétille d'ardeur;
La basse-cour, heureuse, est prête
Pour les amours de monseigneur.

O merveille !
Tout se réveille,
A la ville, aux champs,
Grâce à l'ami Printemps.

Jeannette, sans y rien comprendre,
Éprouve un trouble bienheureux;
Jean lui paraît plus cher, plus tendre...
Ah ! qu'il est beau, son amoureux !

C'est qu'une voix tendre et follette
Vient épeler le mot « Bonheur »
A l'oreille de la fillette.
L'oreille est le chemin du cœur.

O merveille !
Tout se réveille,
A la ville, aux champs,
Grâce à l'ami Printemps.

Dam ! comme elle, Jean est sensible
A l'influence du printemps ;
A vingt ans, est-il donc possible
De rester sage bien longtemps ?
Jeannette, amoureuse et gentille,
Jamais ne manque un rendez-vous ;
Si bien, qu'il faut que la famille
Des amants fasse des époux.

O merveille !
Tout se réveille,
A la ville, aux champs,
Grâce à l'ami Printemps.

Oui, le Printemps est un poète
Aussi fringant qu'un bachelier.
Son soleil, en riant, arrête
Le ruisseau pleureur du hallier.
Le vieillard, qui se sent renaître,
L'accueille comme un bienfaiteur ;
« Ta chaleur, dit-il, me pénètre,
Je te salue, ô bon docteur ! »

O merveille !
Tout se réveille,
A la ville, aux champs,
Grâce à l'ami Printemps [1].

1. La musique : chez MM. Enoch, éditeurs, boulevard des Italiens, 27

A L'AMÉRICAINE, O GUÉ !

FÉVRIER 1870

Air : *La bonne aventure, ô gué !*

Paris, la grande cité,
La chose est certaine,
Acclame la liberté
Comme souveraine.
Les patriotes français
Voudraient vivre désormais,
A l'américaine
O gué !
A l'américaine !

Canrobert avec son rrran [1],
La chose est certaine,
Prouve son amour du sang.
Quel croquemitaine !
Mais le peuple a ses instincts
De l'empire bien distincts...
A l'américaine
O gué !
A l'américaine !

Aujourd'hui, les calotins,
La chose est certaine,
Donnent la main aux chauvins
En buvant leur haine ;

1. Le 12 janvier 1870, le jour des funérailles de Victor Noir, toutes les troupes de l'armée étaient sous les armes. On demanda au maréchal Canrobert s'il redoutait l'émeute. « Avec deux de mes régiments armés de chassepots, dit-il, rrran, rrran, rrran ! et l'ordre sera rétabli. » — Ce grand homme de guerre se rendit, avec Bazaine, aux Prussiens, à Metz. (Octobre 1870.) — Il touchait officiellement, de l'empire 163,000 francs par an.

Pour sortir de cet enfer,
Faut-il donc un revolver...
A l'américaine
O gué !
A l'américaine !

Alors l'armurier Galand [1],
La chose est certaine,
Est pour nous par son talent
Une bonne aubaine,
Car ses revolvers mignons
Deviendront nos compagnons :
A l'américaine
O gué !
A l'américaine !

Nous rirons des guets-apens,
La chose est certaine,
Que tendent les chenapans,
Dont la ville est pleine;
Avec ces beaux joujoux-là,
Bandits, on vous mouchera :
A l'américaine
O gué !
A l'américaine !

LA SOCIÉTÉ DES GOURDINS-RÉUNIS

Air : *Veillons au salut de l'empire.*

Veillons au salut de l'empire,
Veillons au maintien des gandins;
On aura beau faire et beau dire :
L'empire a besoin de gourdins.

1. Galand, armurier, inventeur de revolvers et fusils qui portent son nom.

Rallions-nous au chant des *Pompiers de Nanterre*[1] ;
Ce chant patriotique est bien digne de nous !
Vous verrez, à ce cri de guerre,
Paris succomber sous nos coups. *(Bis.)*

Saint Gourdin, il faut que tu croies
A nos privilèges sauvés ;
Le Capitole avait ses oies,
L'empire a ses petits crevés.
Rallions-nous au chant des *Pompiers de Nanterre ;*
Ce chant patriotique est bien digne de nous !
Vous verrez, à ce cri de guerre,
Paris succomber sous nos coups.

Remplaçons la gendarmerie,
Par nos bons gourdins-réunis ;
Basile est de la confrérie,
Nous irons tous en Paradis.
Rallions-nous au chant des *Pompiers de Nanterre ;*
Ce chant patriotique est bien digne de nous !
Vous verrez, à ce cri de guerre,
Paris succomber sous nos coups.

Figaro porte la soutane
Et révère saint Chassepot,
Depuis qu'il met sa tête d'âne
Dans le chapeau rond de Veuillot.
Rallions-nous au chant des *Pompiers de Nanterre ;*
Ce chant patriotique est bien digne de nous !
Vous verrez, à ce cri de guerre,
Paris succomber sous nos coups.

Le bon Veuillot, cet honnête homme,
A foi dans saint Martin-Bâton ;

1. Chanson que les orgues de Barbarie rendirent populaire (1869). La *Société des Gourdins-Réunis* sortit des bureaux du *Figaro*. Elle avait pour président un sieur Prévet, ami de M. de Villemessant.

S'il nous revient jamais de Rome [1]
Nous le mettrons dans du coton.
Rallions-nous au chant des *Pompiers de Nanterre;*
Ce chant patriotique est bien digne de nous!
Vous verrez, à ce cri de guerre,
Paris succomber sous nos coups.

Villemessant, en politique,
Est une personnalité
Qui vaut bien la statue antique
Qu'on appelle la Probité.
Rallions-nous au chant des *Pompiers de Nanterre;*
Ce chant patriotique est bien digne de nous!
Vous verrez, à ce cri de guerre,
Paris succomber sous nos coups.

Par zèle, dans les cas extrêmes,
Nous parcourrons les boulevards;
Nous nous ferons mouchards nous-mêmes
Pour mieux moucharder les mouchards.
Rallions-nous au chant des *Pompiers de Nanterre;*
Ce chant patriotique est bien digne de nous!
Vous verrez, à ce cri de guerre,
Paris succomber sous nos coups.

Et dans notre *rousse* nouvelle
Nous mettrons Cochin, Janicot,
Coquille et toute leur séquelle
Pour graisser la patte à Jocko [2].

1. Louis Veuillot alla à Rome et y resta pendant le concile œcuménique, pour soutenir l'infaillibilité du pape (1870). Il s'est toujours posé en *paladin* de l'Église et n'en a jamais été que le *baladin*.

2. Jocko, singe habitant le palais des Tuileries, que S. M. l'impératrice avait rapporté d'Égypte, lors de son voyage à l'inauguration du canal de Suez, en 1869.

Rallions-nous au chant des *Pompiers de Nanterre ;*
Ce chant patriotique est bien digne de nous !
Vous verrez, à ce cri de guerre,
Paris succomber sous nos coups.

Faisons grand pour sauver l'empire [1],
Son docteur le dit au plus bas ;
Si le ridicule conspire,
L'empire n'en reviendra pas.
Rallions-nous au chant des *Pompiers de Nanterre ;*
Ce chant patriotique est bien digne de nous !
Vous verrez, à ce cri de guerre,
Paris succomber sous nos coups.

Guizot, Thiers et les deux Chambres
Au moribond tâtent le pouls ;
Pour le saigner aux quatre membres,
Il ne manque plus que Falloux [2].
Rallions-nous au chant des *Pompiers de Nanterre ;*
Ce chant patriotique est bien digne de nous !
Vous verrez, à ce cri de guerre,
Paris succomber sous nos coups.

9 mars 1870.

1. L'expression *faire grand* fut mise à la mode par M. Clément Duvernois, en parlant de l'empire. Ce monsieur, de républicain socialiste, devint le confident du chef de l'État. Il est connu sous le nom de l'*Égérie des Tuileries.* — Il a pris la fuite après la débâcle de Sedan ; Londres eut le bonheur de lui donner asile. Le tribunal de police correctionnelle lui a créé, en 1874, de nouveaux loisirs, pour le punir d'avoir voulu *faire grand* dans la direction de la Banque territoriale d'Espagne.

2. Orateur distingué, grand éleveur de bêtes à cornes, et l'un des chefs du parti clérical. — M. Falloux, comte de Coudray, était né en 1811. Il est mort le 6 janvier 1886, à Angers, lieu de sa naissance.

L'HOMME-DÉCEMBRE

AVRIL 1870

La France est devenue une nation vile,
Nos pères étaient grands et nous sommes petits.
Les Français ont perdu leur puissance virile;
Ils n'ont plus que du ventre et de grands appétits.
Le peuple meurt de faim, le bon bourgeois engraisse,
Et la Bourse est le pouls de la stabilité.
L'Homme-Décembre rit en étranglant la Presse!
Et j'ose encore, moi, parler de liberté,
D'égalité,
Et de fraternité.

Nous n'avons plus l'honneur des sublimes batailles;
Plus nous tomberons bas, plus nous monterons haut
Lorsque retentira le glas des représailles;
La France sortira de sa honte, il le faut!
Nous, les braves vaincus, nous vivons d'espérances,
Nous faisant un devoir de notre probité.
L'Homme-Décembre rit en prenant nos finances [1]...
Et j'ose encore, moi, parler de liberté,
D'égalité,
Et de fraternité.

O France! n'est-ce pas qu'il a raison, cet homme,
De te considérer comme une vache à lait?
Il refait à Paris ce que l'on fait à Rome.
Allons! tournons la meule et payons, c'est parfait!

1. Voir la note J, à la fin du volume.

A ses nobles valets, payons les armoiries,
Payons toujours, payons pour tous, ô lâcheté !
L'Homme-Décembre rit au fond des Tuileries...
Et j'ose encore, moi, parler de liberté,
D'égalité,
Et de fraternité.

Chacun subit gaîment les lois de l'arbitraire.
Le mari vend sa femme, et le frère sa sœur.
Le droit de l'empire est la force militaire,
On vit au jour le jour et l'on *blague* l'honneur !
Les mœurs ne craignent plus le bruit ou le scandale,
L'époque sans pudeur perd sa virginité.
L'Homme-Décembre rit au nom de la morale...
Et j'ose encore, moi, parler de liberté,
D'égalité,
Et de fraternité.

Mais, quand les travailleurs de la sainte canaille,
Qui cache sa misère à l'ombre des faubourgs,
Laissant, pour le fusil, la lime ou la tenaille,
Diront : « Frères, marchons, en avant les tambours ! »
Le flot emportera l'impérial vampire
Qui plongea dans le sang sa fauve majesté [1]...
Nous n'en aurons pas moins subi vingt ans d'empire :
Mais nous pourrons enfin parler de liberté,
D'égalité,
Et de fraternité.

1. Les prévisions de l'auteur ne se sont pas réalisées. Ce fut Guillaume de Prusse qui fit la besogne du peuple français.

(Note de l'éditeur.)

L'ÉCRITOIRE D'ARGENT

Air : *Rendez-moi mon écuelle de bois.*

« Quelle belle écritoire d'argent,
Quelle belle écritoire [1] !
Dit Laboulaye en y logeant
L'encre d'un pitre de la foire :
Quelle belle écritoire d'argent,
Quelle belle écritoire !

« Je tiens cette écritoire d'argent,
Je tiens cette écritoire,
De Strasbourg, pays indulgent
Pour mon peu de verve oratoire,
Je tiens cette écritoire d'argent,
Je tiens cette écritoire ! »

« — Rendez-nous l'écritoire d'argent,
Rendez-nous l'écritoire,
Dit Strasbourg, car en y songeant,
Votre civisme est illusoire ;
Rendez-nous l'écritoire d'argent,
Rendez-nous l'écritoire !

« Rendez-nous l'écritoire d'argent,
Rendez-nous l'écritoire !
Ollivier en vous protégeant,
Vous a fait tourner, c'est notoire [2].

1. La ville de Strasbourg, pour indemniser M. E. Laboulaye des frais de sa candidature *républicaine* dans le Bas-Rhin, lui envoya un encrier en argent, véritable objet d'art, d'un grand prix.

2. M. Laboulaye, sur la promesse de devenir ministre de l'instruction publique dans une nouvelle combinaison ministérielle de M. E. Ollivier fit une circulaire pour engager ses concitoyens à voter *oui* pour le plébiscite du 8 mai 1870.

Rendez-nous l'écritoire d'argent,
Rendez-nous l'écritoire !

« Rendez-nous l'écritoire d'argent,
Rendez-nous l'écritoire !
Car vous n'irez plus propageant
L'instruction obligatoire ;
Rendez-nous l'écritoire d'argent,
Rendez-nous l'écritoire !

« Rendez-nous l'écritoire d'argent,
Rendez-nous l'écritoire !
Entrez au Sénat, c'est urgent,
Si vous voulez un auditoire [1] ;
Rendez-nous l'écritoire d'argent,
Rendez-nous l'écritoire !

« Rendez-nous l'écritoire d'argent,
Rendez-nous l'écritoire !
Là, vous aurez en émargeant,
Trente mille francs de pourboire ;
Rendez-nous l'écritoire d'argent,
Rendez-nous l'écritoire ! »

« — Je garde l'écritoire d'argent,
Je garde l'écritoire !
Répond Laboulaye en rageant,
Ma conduite est très méritoire ;
Je garde l'écritoire d'argent,
Je garde l'écritoire !

« Je garde l'écritoire d'argent,
Je garde l'écritoire !

1. M. Laboulaye, après s'être rallié à l'empire, fut obligé de suspendre le cours qu'il faisait au Collège de France. Les étudiants le sifflèrent et lui jetèrent des gros sous, en l'ahurissant par le cri : *Au Sénat !* sur l'air des *Lampions*. (Mai 1870.)

Sous l'Empire, on est arrangeant,
L'apostasie est une gloire [1] ?
Je garde l'écritoire d'argent,
Je garde l'écritoire ! »

LE PLÉBISCITE

OU

LE MAITRE ET LE DOMESTIQUE

Air de *Pandore.*

Deux grands hommes, aux Tuileries,
Causaient entre eux un certain soir ;
L'un portait mille broderies,
Et l'autre le simple habit noir ;
Le premier dit d'un ton fébrile :
« Je suis un vrai Napoléon !...
— Majesté, répondit Émile,
Majesté vous avez raison. » *(Bis.)*

« La cuisine du plébiscite,
Reprit le maître, a du succès ;
Faisons donc bouillir la marmite
Avec les bons *oui* des Français [2].

1. Depuis, M. Edouard Laboulaye a fait amende honorable devant l'Assemblée de Versailles, dont il est membre, de son adhésion au second empire. Il est revenu à la République sans avoir perdu pourtant la prudence qui caractérisa jadis tous ses actes (1875).

2. Le plébiscite du 8 mai 1870 donna les résultats suivants 7,350,142 OUI ; 1,528,825 NON ; 112,275 bulletins nuls. — Toutes les grandes villes eurent la majorité des *Non.* — Mais les campagnes dirent généralement *Oui.* C'est ce qui fit donner alors à Napoléon III le surnom d'*empereur rural.*

Il aime, ce peuple imbécile,
Tous les ragoûts de ma façon !
— Majesté, répondit Émile[1]
Majesté, vous avez raison. »

« J'ai dans ma main le ministère
Et dans ma manche le Sénat;
Je fais la paix, je fais la guerre,
Enfin, c'est moi qui suis l'État.
Mon peuple est un mouton docile
Dont je sais tondre la toison...
— Majesté, répondit Émile,
Majesté, vous avez raison. »

« Malgré moi, je perds mon prestige,
Tout s'amoindrit autour de nous;
Mon arbre fléchit sur sa tige,
Cher Ollivier, le voyez-vous?
Mes courtisans ont l'âme vile,
Je n'en attends que trahison...
— Majesté, répondit Émile,
Majesté, vous avez raison. »

« Au Sénat, Figaro, je pense
Ferait un très bon sénateur :
Il oublîrait les lis de France
Dans ce grand égout collecteur,
Ce serait un moyen habile
De redorer son faux blason...[2]
— Majesté, répondit Émile,
Majesté, vous avez raison. »

1. M. Émile Ollivier, après le coup d'État, avait dit publiquement qu'il serait le *spectre* du Deux-Décembre; malgré ce serment solennel, en 1869 il devint le premier ministre du second empire.

2. M. de Villemessant se servit de toute l'influence de son journal pour le triomphe du plébiscite. (Voir la note K à la fin du volume.)

« Corrompre tout mon entourage
Avec de très gros traitements,
Fut toujours mon truc le plus sage
Pour m'assurer les dévoûments.
Aussi, je vois d'un œil tranquille
Les points noirs naître à l'horizon...
— Majesté, répondit Émile,
Majesté, vous avez raison. »

« Les effluves républicaines
Font à la France un sang nouveau,
Et le mien vieilli dans mes veines
Ne monte plus à mon cerveau;
Mais, malgré mon état sénile,
Je reste au Louvre en garnison...
— Majesté, répondit Émile,
Majesté, vous avez raison. »

Mai 1870.

PAPA GRAND'PÈRE

Musique de M. GOURLIER.

Quand la nature a perdu son sourire,
Quand le soleil pâlit à l'horizon,
Et que l'hiver aux travailleurs vient dire :
« Quittez les champs, rentrez à la maison : »
Il est un coin aimé de la famille,
Où le bonheur conserve son ciel bleu;
Le grillon chante et le foyer pétille :
C'est le coin du feu.

Dans mon fauteuil, en de longs jours j'espère,
Contre le Temps, ma foi! je me défends,

Et l'on m'appelle un bon papa grand'père;
Ils sont si gais, mes tout petits-enfants!
Si ma bonté va jusqu'à la faiblesse :
Avec plaisir je vous en fais l'aveu.
Le paradis d'une heureuse vieillesse :
C'est le coin du feu.

A la veillée, un cœur jeune babille,
Et c'est en vain qu'il veut dissimuler;
Jean ne dit pas que Jeannette est gentille,
Les amoureux s'entendent sans parler,
Leurs doux regards sont remplis de caresses;
On sent qu'on aime, en frissonnant un peu.
Le rendez-vous des premières ivresses :
C'est le coin du feu.

Moi, vieux soldat, de nos gloires passées
J'ai conservé le pieux souvenir;
Vers mon drapeau retournent mes pensées,
Lui que l'honneur sut toujours bien tenir.
Ah! que ne puis-je, au cri de la patrie,
Combattre encor pour sa grandeur et Dieu!
Mais le bivac où maintenant... je prie :
C'est le coin du feu.

Au coin du feu souvent je dors et rêve;
A mon réveil faites un bon accueil,
Car le récit que devant vous j'achève
Pour confident n'eut que mon grand fauteuil.
Les envieux font vertu de l'envie;
Vivez en paix, amis, voilà mon vœu...
Moi, ce que j'aime au déclin de la vie :
C'est le coin du feu [1].

1. La musique : chez M. Le Bailly, éditeur, rue de l'Abbaye, 2.

LE TE DEUM

Air : *Eh ! qu'est-c' qu'ça m'fait à moi ?*

Amis, on vient de me dire
Qu'on discute, en très haut lieu [1],
S'il faut mêler le bon Dieu
Au peuple qui ne sait lire.

Faut-il un *Te Deum*,
Pour le salut de l'empire ?
Faut-il un *Te Deum ?*
Quod erat demonstrandum.

Contre nos droits tout conspire :
Tartufe veille au Sénat,
Et, dans le conseil d'État,
Nos Cujas ont le délire !

Faut-il un *Te Deum*,
Pour le salut de l'empire ?
Faut-il un *Te Deum ?*
Quod erat demonstrandum.

On fait la hausse et la baisse
A la Bourse, quel gâchis !
Mais aussi que d'enrichis
Se disent : « Sauvons la caisse ! »

Faut-il un *Te Deum*,
Pour le salut de l'empire ?
Faut-il un *Te Deum ?*
Quod erat demonstrandum.

1. Après le vote du plébiscite, on parla de faire chanter un *Te De* à Notre-Dame, pour remercier Dieu de l'ignorance des habitants campagnes.

La Marguerite a voiture [1]
Depuis qu'un vieux vient la voir;
Par elle on pourrait avoir
Une bonne préfecture.

Faut-il un *Te Deum,*
Pour le salut de l'empire?
Faut-il un *Te Deum?*
Quod erat demonstrandum.

A l'armée on crétinise
Les fils de nos paysans;
Jugez donc, après neuf ans [2],
De leur dose de bêtise.

Faut-il un *Te Deum,*
Pour le salut de l'empire?
Faut-il un *Te Deum?*
Quod erat demonstrandum.

Les dévots et la prêtraille
Accaparent les honneurs,
Et du haut de leurs grandeurs
Au bon sens livrent bataille.

Faut-il un *Te Deum,*
Pour le salut de l'empire?
Faut-il un *Te Deum?*
Quod erat demonstrandum.

1. Mlle Marguerite Bellanger, jolie blonde aux yeux noirs, ancienne actrice du théâtre des Délassements-Comiques, était alors la maîtresse favorite de l'empereur. La liaison de Sa Majesté avec Mlle Françoise Lebœuf, dite Marguerite Bellanger, commença à Vichy en 1863. Elle était née de petits fermiers du village de la Villebernier (Maine-et-Loire). (Voir la note L à la fin du volume.)

2. Le second empire avait porté de sept à neuf ans le temps du service militaire, cinq ans dans l'armée active et quatre ans dans la réserve (Loi de 1868).

Avec ton œil de satyre
Si tu sortais du néant,
Devant ce gouffre béant,
Voltaire, je vois ton rire.

Faut-il un *Te Deum,*
Pour le salut de l'empire?
Faut-il un *Te Deum?*
Quod erat demonstrandum.

Mai 1870.

LES GARÇONS D'ANGOULÊME

Garçons d'Angoulême,
Hélas! gardez-vous,
Entre nous,
De prendre quand même
La dondaine! *(Bis.)*
Une épouse aux yeux doux,
Entre nous.
Digue, digue dou!
Entre nous,
Hou!

Moi, j'en ai pris une
Qui me fait des tours
Tous les jours;
Car c'est une brune,
La dondaine!
Qui fête les amours
Tous les jours!
Digue, digue dou!
Tous les jours!
Hou!

Mais je la sermonne,
Car je suis jaloux
Entre nous;
Oui, mais la luronne
La dondaine!
Me fait ses grands yeux doux
Entre nous.
Digue, digue dou!
Entre nous,
Hou!

Je lui dis : « Ma femme,
Ayez moins d'amours
Tous les jours;
La maison réclame,
La dondaine!
Un peu votre concours
Tous les jours.
Digue, digue dou!
Tous les jours!
Hou! »

Elle dit : « Mon homme,
Ça dépend des goûts,
Entre nous.
De Paris à Rome,
La dondaine!
Je n'irai pas pour vous
Entre nous,
Digue, digue dou!
Entre nous,
Hou! »

« Mais qu'allez-vous faire
Seule aux alentours,
Tous les jours?
— Je vais chez ma mère
La dondaine!

Méditer vos discours
Tous les jours,
Digue, digue dou !
Tous les jours,
Hou ! »

Garçons d'Angoulême,
Il faut, savez-vous,
Entre nous,
Que celle qu'on aime
La dondaine ;
Soit plus bête que vous,
Entre nous,
Digue, digue dou !
Entre nous,
Hou !

(*Imité d'une vieille chanson.*)

LE CRIME-EMPEREUR

A MADAME VASSEL-FRÉVILLE

Qui avait écrit à S. M. Napoléon III, pour son fils, officier au 9e hussards, emprisonné à Oran.

Cet homme, noble dame, est Héliogabale,
Revenu du néant dans la peau d'un coquin
Avec tous les instincts d'un fauve cannibale ;
Et trouvant bon pour lui le sceptre d'un Tarquin.
Il a mis sous ses pieds la grandeur de la France.
Tu ne le croyais pas ? Reconnais ton erreur.
Son cœur est insensible à la mâle souffrance :
Ce prince, sous la pourpre, est le crime-empereur.

Cet homme, à la tribune, en face de la Chambre
N'avait-il pas juré d'aimer la liberté?
Et cependant, la nuit, une nuit de décembre,
Du peuple il confisqua la souveraineté.
Se faisant l'assassin de notre République,
Il répandit partout le sang et la terreur;
Et tu veux que ce traître écoute ta supplique?
Ce prince, sous la pourpre, est le crime-empereur.

Élevé par toi, mère, un enfant est honnête;
Croyant à ton amour, il doit croire au serment,
Fort de sa conscience, il leva haut la tête
Quand il se vit pour maître un pareil garnement.
Songea-t-il un instant à briser son épée?
Non. Il ne voulut pas qu'on crût qu'il avait peur.
Il conspira pour dire à la France trompée :
« Ce prince, sous la pourpre, est le crime-empereur. »

Ton Eugène, ton fils, ta vie, ô pauvre veuve!
Fut vendu lâchement. Arrêté, condamné,
Aux prisons il subit une héroïque épreuve,
Mais n'en brave pas moins son geôlier couronné.
Républicain, soldat, cœur de bronze et grande âme,
Il méprise, en lion, du tigre la fureur;
Et, comme lui, tu dis, ô courageuse femme :
« Ce prince, sous la pourpre, est le crime-empereur. »

Ce fourbe par la force assure sa puissance.
Mère, résigne-toi[1]. Dieu venge les enfants
Dont un martyre horrible éprouve la vaillance;
Leurs cris vers l'avenir s'envolent triomphants!
Devant ce plat despote au front la haine monte,
Ce héros de pavé n'est qu'un vil massacreur!
Un jour, la France aussi dira, pleine de honte :
« Ce prince, sous la pourpre, est le crime-empereur[1]. »

1. Voir la note M à la fin du volume.

LA MORT D'ARMAND BARBÈS

28 JUIN 1870

Un râlement lugubre au loin s'est fait entendre :
Sombre sanglot humain que ce cri de douleur[1] !
Cette voix de l'exil au peuple vient d'apprendre
Qu'Armand Barbès est mort drapé dans son honneur.
Barbès, cher souvenir, grande et noble vaillance !
Le peuple fièrement, à ce deuil glorieux,
Leva la tête, et dit, en regardant la France :
« En fut-il dans l'empire un seul qui valût mieux ? »

Barbès représentait la conscience humaine,
Il mettait haut l'honneur revendiquant le droit;
Il dédaignait la peur, il méprisait la haine,
Et toujours sans broncher vers le but marcha droit.
Il affronta la mort et dompta la souffrance[2].
C'était, en politique, un preux de loyauté;
Il était, tête et cœur, tout entier à la France :
Honnête homme il est mort; pleure-le, Liberté !

Tu ronges ton frein, peuple. On rit aux Tuileries.
Maître Ollivier-Scapin, en bel habit de cour,
Joue à Néron goutteux ses plates fourberies [3].
Du cirque de la honte il veut faire le tour.

1. Armand Barbès est mort en Hollande, à La Haye, le 26 juin 1870; il était né à la Guadeloupe en 1809. La ville de Carcassonne lui a élevé une statue le 26 décembre 1886. Ses cendres sont dans le domaine de Fourtou, près de la ville. C'est là qu'il avait passé son enfance.

2. Il fit dix-sept années de prison et resta seize ans en exil. En 1839, Barbès avait été condamné à mort par la Chambre des pairs. Victor Hugo demanda sa grâce au roi Louis-Philippe et l'obtint (Voir la note N à la fin du volume).

3. Le jour où l'on apprit à Paris la mort de Barbès, Napoléon III avait un violent accès de goutte. La Bourse baissa.

Et la France souillée à ce jeu s'associe.
Hercule n'a-t-il pas, un jour, tué Cacus ?
Attends. — Le Panthéon de la démocratie
Compte parmi ses morts un grand homme de plus.

Pour ne pas prolonger son valeureux martyre,
La mort tendit les bras vers ce grand citoyen,
Et l'emporta tué par dix-huit ans d'empire,
Mais superbe et fidèle au culte plébéien.
La fange impériale où le bourgeois se vautre,
Ne salira jamais ses hauts faits libéraux...
Barbès, républicain, nous honore; il est nôtre !
La révolution en lui perd un héros.

LA CALOTTE D'ÉMILE OLLIVIER

Émile avait alors la foi démocratique,
L'idéal de sa vie était la République ;
Le peuple lui croyait les austères vertus
D'un antique tribun... Cet heureux temps n'est plus.
Bien des gens admiraient Émile et Démosthène,
Le vieux père et le fils, le roseau près du chêne;
L'arbre sous la tempête est tombé foudroyé[1],
Mais le roseau non pas, le petit a ployé.

Émile en trahissant son mandat populaire[2]
Assouplit son organe et rentra sa colère.
Il quitta le pavois des hardis orateurs
Sans plus se soucier du vœu des électeurs.

1. Démosthène Ollivier, député de Marseille, était le père d'Émile. Il fut déporté au coup d'État de décembre 1851, comme ardent républicain.
2. Octobre 1867.

« Si l'empereur, dit-il, me prend à son service :
« C'est qu'il veut du Pouvoir couronner l'édifice. »
Et, du vice-empereur voulant se donner l'air,
Il mit une calotte à l'instar de Rouher[1].

Et, s'octroyant l'emploi de la mouche du coche,
Il devint le rival du courtisan Baroche.
« Aussi qu'est devenu ton bonnet phrygien,
« Cet emblème si fier que tu portais si bien?
« En servant un coquin que le crime, seul, loue,
« Ton honneur populaire est tombé dans la boue;
« De la honte pour toi le bagne s'est ouvert :
« Le bonnet qu'il te faut, traître, est le bonnet vert. »

15 janvier 1868.

L'AIGLE-VAUTOUR

7 AOUT 1870

L'aigle affamé de chair humaine
S'est envolé vers le vieux Rhin,
Voulant sur la terre germaine
Faire un repas de souverain[2].
Son ambition sanguinaire,
Instinct vorace, au cœur le mord ;
Pour nappe il a pris un suaire,
Et pour amphitryon la mort.

CHŒUR DES PAYSANS.

Notre empereur est un grand homme :
Il se rit des Parisiens;

1. M. Rouher était surnommé le *vice-empereur* et portait à la Chambre une calotte noire. Émile Ollivier crut devoir en faire autant, ce qui lui attira les plaisanteries de la presse.
2. L'empereur avait déclaré la guerre à la Prusse le 15 juillet 1870.

Il a sauvé notre Saint-Père à Rome,
Il mangera les Prussiens [1].

Vouté, cassé, goutteux, débile,
Il dit au Hasard : « Fais-moi grand.
Je suis oiseau de proie habile,
J'écris ma gloire avec du sang.
Pour moi l'avenir se dévoile;
Je vois ma place au Panthéon :
J'ai pour me guider une étoile :
L'astre du grand Napoléon. »

Notre empereur est un grand homme :
Il se rit des Parisiens;
Il a sauvé notre Saint-Père à Rome,
Il mangera les Prussiens.

Le Hasard lui dit : « Fils d'Hortense [2],
Je te soutiens depuis vingt ans ;
C'est trop, beaucoup trop, pour la France
Dont tu perds les nobles élans.
Tu n'es pas la pucelle Jeanne
Pour sauver une nation;
On voit tes deux oreilles d'âne
Percer sous ta peau de lion. »

Notre empereur est un grand homme :
Il se rit des Parisiens;

1. Napoléon III, comme général en chef de l'armée du Rhin, fit acte d'incapacité notoire.

2. Hortense de Beauharnais, fille de Joséphine, première femme du général Bonaparte et épouse de Louis Bonaparte, roi de Hollande, accoucha à Paris, le 29 avril 1808, de celui qui fut Napoléon III. Ce qui fit dire à un chansonnier d'alors :

Le roi de Hollande
Fait de la contrebande,
Et sa femme en son huis
Fait de faux Louis.

Elle avait alors pour amant l'amiral hollandais Verhuell. Le roi Louis désavoua cet enfant, et sa protestation existe aux Archives de La Haye. — Voir la note O à la fin du volume.

Il a sauvé notre Saint-Père à Rome,
Il mangera les Prussiens.

« Alors, Hasard, tu m'abandonnes ?
— Certes. J'ai fait assez pour toi.
— Quels sont les motifs que tu donnes ?
— Écoute bien : voici pourquoi :
D'un aiglon tu tenais la place
Dans le nid où tu vis le jour ;
Je te croyais aigle de race,
Mais tu n'es qu'un affreux vautour. »

Notre empereur est un grand homme :
Il se rit des Parisiens ;
Il a sauvé notre Saint-Père à Rome,
Il mangera les Prussiens.

LA PATRIE EN DANGER

9 AOUT 1870

Aux armes ! La France entière
A son honneur à venger ;
Citoyens, à la frontière !
La patrie est en danger[1] !

Les vieux soldats de l'Allemagne
Ont franchi le Rhin en vainqueurs ;
Demain, ils seront en Champagne,
Foulant nos champs, brisant nos cœurs[2].

1. Les généraux Douai, Frossard, etc., etc., furent successivement battus dans les premiers jours de l'entrée en campagne contre l'armée prussienne.

2. La presse de Berlin disait alors :
« Le but de la guerre est de briser l'orgueil français et de dédommager l'Allemagne en annexant la Lorraine à la Bavière et l'Alsace au grand-duché de Bade, érigé en royaume, avec Strasbourg pour capitale. »
Et l'on riait de ce projet à la cour de Napoléon III.

En avant, enfants de la France !
La liberté rend fier et fort.
Votre ardeur est notre espérance :
Il faut la victoire ou la mort.

Aux armes ! la France entière
A son honneur à venger ;
Citoyens, à la frontière !
La patrie est en danger !

Les soldats de quatre-vingt-douze,
Pour l'héroïsme étaient bien nés ;
Brave jeunesse, sois jalouse
De la gloire de tes aînés ;
La France alors déjà meurtrie
Se releva par leur valeur,
Accepte d'eux, pour la patrie,
Cet héritage de l'honneur.

Aux armes ! la France entière
A son honneur à venger ;
Citoyens, à la frontière !
La patrie est en danger !

En avant ! suivons les ornières
De leurs canons républicains :
Elles conduisent aux frontières
De ces altiers peuples germains.
Alsace, Vosges et Lorraine
Comptez sur nos bras valeureux ;
La jeunesse républicaine
Sera digne de ses aïeux !

Aux armes ! la France entière
A son honneur à venger ;
Citoyens, à la frontière !
La patrie est en danger !

CHAUVIN

Air du *Vieux Drapeau*.

Par la volonté d'un despote,
Nos chers enfants étaient partis...
Ils sont tombés anéantis
A Wissembourg et Gravelotte.
Du haut des airs, corbeaux, vautours,
Guettent leurs corps jonchant la terre.
La belle chose que la guerre!
Sonnez, clairons! battez tambours!

« Ne plaignez pas les militaires,
Me dit un grognard d'autrefois.
Admirez ma jambe de bois,
J'ai figuré dans vingt affaires.
Au moindre rantanplan, j'accours;
A moi, Chauvin, la gloire est chère! »
La belle chose que la guerre!
Sonnez, clairons! battez, tambours!

« Au camp entouré de fumée
On boit sans vin, on dort sans lit;
L'on va, l'on vient, l'on obéit,
L'oreille au guet, mèche allumée,
On s'entr'égorge tous les jours,
Au lendemain ne pensant guère. »
La belle chose que la guerre!
Sonnez, clairons! battez tambours!

« On dit : « Vieux soldat, vieille bête! »
Nous méritions le nom de grand,
Quand Bonaparte en conquérant
Marchita superbe à notre tête.

Alors nous fêtions les amours
Par le viol et l'adultère. »
La belle chose que la guerre !
Sonnez, clairons ! battez, tambours !

« On tuait les hommes, les femmes,
On dévalisait les maisons ;
Sous prétexte de trahisons
Tout disparaissait dans les flammes.
Ah ! mon cœur s'en souvient toujours,
Pour le troupier quel doux salaire ! »
La belle chose que la guerre !
Sonnez, clairons ! battez, tambours !

« Oui, nos aigles impériales
Ont vaincu bien des potentats :
Tout en dévastant les États
Nous rançonnions les capitales [1].
Au canon nous avions recours
Pour légitimer l'arbitraire. »
La belle chose que la guerre !
Sonnez, clairons ! battez, tambours ! »

Pauvre vieux, tu n'es qu'une brute,
Dans une culotte de peau ;
Ta gloire a perdu son drapeau
En le traînant de lutte en lutte ;
Et, pour charmer tes derniers jours
Tu t'admires en ta misère.
La belle chose que la guerre !
Sonnez, clairons ! battez, tambours !

1. Ceci nous rappelle le quatrain du second empire, écrit sur les murs des Tuileries :

Des deux Napoléons, les gloires sont égales,
Quoique chacun suivit des chemins inégaux :
Le premier de l'Europe a pris les capitales,
Le second de la France a pris les capitaux.

Hélas ! le chauvinisme en France
Tient lieu de toutes les vertus ;
Il n'enfante pas de Brutus,
Il rétrécit l'intelligence.
Pour plaire aux histrions des cours,
Caïn tue encore son frère.
La belle chose que la guerre !
Sonnez, clairons ! battez, tambours !

LE DEUX SEPTEMBRE

J'ai vu, la nuit, en rêve, une femme voilée ;
Son costume était sombre et son front attristé.
Elle pleurait, assise, auprès d'un mausolée
Sur lequel on lisait : « Ci-gît la Vérité [1]. »
Elle tourna vers moi ses yeux remplis de larmes ;
Elle me dit : « Entends ces sifflements d'obus,
Ces cris désespérés mêlés au bruit des armes !
La patrie est en deuil, ami, ne chantons plus.

« Observe le maintien de nos grands personnages :
On sent la trahison percer sous leur serment ;
Ils ont beau mettre un masque, on lit sur leur visage :
Tout craque sous leurs pieds, c'est un écroulement.
Là-bas, le canon gronde et la France chancelle ;
Ils rougissent enfin des honneurs qu'ils ont eus !
Quels sont donc les projets que leur âme recèle ?
La patrie est en deuil, ami, ne chantons plus.

1. M. Cousin-Montauban, comte de Palikao, alors ministre de la guerre, connaissant nos désastres, refusa de dire la vérité à MM. les membres de la Chambre des députés. Il en avait été instruit par le colonel Dastugue, du 11e chasseurs, qui était venu par le train express du champ de bataille de Sedan à Paris.

« C'est un sauve-qui-peut sans doute qu'ils méditent :
Leur personne d'abord, et notre France après;
Leur basse ambition fait encor qu'ils hésitent,
Mais vienne le danger, à s'enfuir ils sont prêts.
Ils sont passés pour eux ces beaux jours de folie
Où le vice effronté souffletait les vertus.
Le calice est amer, ils nous laissent la lie !
La patrie est en deuil, ami, ne chantons plus.

« L'espace est sillonné par des voix inconnues
Qui se parlent tout bas, qui colportent partout
Des présages affreux. La peur nous vient des nues.
On sait sans écouter; sans voir on entend tout.
Paris est entouré d'un horrible mystère :
Sommes-nous triomphants, ou sommes-nous vaincus ?
Que se passe-t-il donc pour la France sur terre ?
La patrie est en deuil, ami, ne chantons plus. »

Et qui parlait ainsi ? — C'était Chanson, ma mie,
Ma Fée à moi, ma Muse. Elle pleurait, hélas !
Cherchant à réveiller la valeur endormie
Des *héros* de l'empire... Elle ne pouvait pas.
N'ayant point dans la gorge un chant de *Marseillaise,*
Elle invoquait en vain le sang des Décius[1],
Et Badingue à Sedan se rendait à son aise.
La patrie est en deuil, Chanson, ne chantons plus.

Paris, le 3 septembre 1870.

1. Voir la note P, à la fin du volume.

SEDAN

OU

LA CULBUTE DU SECOND EMPIRE

Cet empire honteux que la France renie
Où trônait Marguerite à côté d'Eugénie,
Dont la cour descendue aux pudeurs de hasard
Ne faisait plus rougir la pourpre de César ;
Où les plats courtisans, transformés en sicaires,
N'étaient que des bandits et de hardis faussaires,
A donc enfin glissé dans son gouffre béant !. .
Après Strasbourg, Boulogne, il lui fallait Sedan [1].

Néron, Caracalla, monstres de Rome-empire,
Dans leur ignominie, hélas ! n'ont pas fait pire !
Ces empereurs étaient de bien vils scélérats,
Mais ils ne vendaient point l'honneur de leurs soldats;
Le nôtre, a trafiqué de la France envahie,
Il l'a déshonorée après l'avoir trahie ;
Il est resté toujours voleur de grands chemins
En voulant égaler les empereurs romains.

France, console-toi. La République crie :
« J'ai dans le cœur l'amour sacré de la patrie !
A moi d'anéantir les Vandales du Rhin
Pour mieux glorifier le peuple souverain !

1. C'est Jean Fournial, de Treignac (Corrèze), alors simple grenadier, qui mit la main sur Louis Bonaparte, à Strasbourg, en 1836. L'aventurier, pour se tirer de ce mauvais pas, offrit au grenadier croix, argent, pension, grade. Le grenadier répondit en croisant la baïonnette et maintint ainsi son prisonnier jusqu'au moment où il fut mis en lieu de sûreté. Jean Fournial est mort vers les premiers jours de l'année 1876 dans son village.

Les frais de l'expédition de Boulogne ont été payés, à Londres, par un nommé Rapallo, agent de Louis Bonaparte, avec de faux billets de l'Échiquier, fabriqués par Sidney-Smith, commis de la Trésorerie, qui pour ce crime, a été déporté à Botany-Bay.

Aux armes, citoyens ! A nous la rude tâche !
Le Napoléon Trois s'est rendu comme un lâche,
Serrons les rangs ! Sauvons la Patrie en danger,
C'est aux républicains de chasser l'étranger.

Marchons tous aux remparts. Défendons la muraille,
Affrontons sans pâlir l'obus et la mitraille.
Tous sont égaux au feu : Richesse et Pauvreté;
Frères, devant la mort, aimons la Liberté.
Paris, fils belliqueux de la brave Lutèce,
Découvre sa poitrine à Berlin qui le blesse;
Il sera Saragosse ou Moscou s'il le faut.
Mais il veut, en tombant, relever le front haut [1].

Siège de Paris, 18 septembre 1870.

LE SIÈGE DE PARIS

1er FÉVRIER 1871

Marchons tous aux remparts. Défendons la muraille
Affrontons sans pâlir l'obus et la mitraille.
Paris, 18 septembre 1870.

Quand j'écrivais ces vers, je vivais d'espérance,
Pensant naïvement au salut de la France.
Je croyais à Trochu comme on croit à l'honneur,
Ne le supposant pas un soldat sans valeur [2].

Ce Breton bretonnant, aux allures de reître,
Sous l'habit d'un héros avait un cœur de prêtre.
Il disait des *Ave* pour sauver le pays;
Si bien que l'on a pris l'imprenable Paris.

1. La faiblesse de M. Jules Favre et l'incapacité de M. Trochu en décidèrent autrement. Paris fut livré à l'armée prussienne le 28 janvier 1871, après *cent cinquante* jours de siège.

2. Par décret de l'empereur, daté de Châlons, 17 août 1870, le général Trochu fut nommé gouverneur de Paris et commandant en chef de toutes les forces chargées de pourvoir à la défense de la capitale.

Pendant cinq mois entiers Paris fut héroïque.
Paris sentait sa force avec la République,
Et sous son vieux drapeau vaillamment combattit.
Paris fut aussi grand que Trochu fut petit.

O tache indélébile aux pages de l'histoire !
Pour ce sot, la défaite était une victoire.
Les canons de l'église étaient ses vrais canons,
Et les vrais citoyens peuplaient les cabanons.

Oui, Paris supporta les horreurs de la guerre
En s'enorgueillissant des maux de sa misère,
Lorsque Trochu-dévot livrait Trochu-César
Aux noirs affiliés de Veuillot-Escobar.

Ah ! l'héroïsme alors devint de la démence
En enviant le sort de Sagonte et Numance ! ..
Et Bismarck, triomphant, inscrivit son succès
Au livre d'or de Prusse avec le sang français.

PARIS CERNÉ

OCTOBRE 1870

Paris, l'œil inquiet, interroge la plaine :
Pensif sur le rempart, il sonde l'horizon.
Les ennemis sont là. — Que fais-tu donc, Bazaine ?
Es-tu l'homme-devoir ou l'homme-trahison ?
Grand et fier, es-tu mort devant Metz la Pucelle
Comme un Léonidas avec tes compagnons ?
— Paris, en t'attendant, veille et fait sentinelle.
Pour l'honneur de la France, il charge ses canons.

Après Sedan livré, Paris leva la tête.
Il rugit. Bras et cœur, tout en lui frissonna.
Dans le charnier humain, il vit sa place prête...
Eh bien ? — Il a Bismarck, Rome avait Porsenna.
La patrie a grandi son âme fraternelle
Et des lâches son sang effacera les noms.
— Aussi Paris, debout veille et fait sentinelle.
Pour l'honneur de la France, il charge ses canons.

Bravant l'hiver, bravant la famine, il espère !
Mais peut-il vaincre, ayant Trochu pour gouverneur ?
L'épouse suit l'époux, et l'enfant suit le père
Dans le chemin où vont le devoir et l'honneur.
L'homme des faubourgs court où le danger l'appelle,
La mort ne le fait pas trembler. Il dit : « Luttons ! »
— Et, nuit et jour, Paris veille et fait sentinelle.
Pour l'honneur de la France, il charge ses canons.

Tout à coup, une voix cria, sortant de l'ombre :
« Parisiens, malheur à vous ! Tout est perdu !
— Pourquoi ? L'armée a donc succombé sous le nombre ?
Bazaine s'est battu ! — Bazaine s'est rendu [1] ! »
Personne ne croyait à l'horrible nouvelle.
Marmont, duc de Raguse, a donc des rejetons ?
— Mais qu'importe ! Paris veille et fait sentinelle.
Pour l'honneur de la France, il charge ses canons.

(Siège de Paris.)

1. Le 10 décembre 1873, les chefs de l'armée française siégeant à Trianon (château de Versailles), en haute cour de justice militaire, ont condamné à mort, à l'unanimité, le maréchal Bazaine, pour avoir manqué au devoir et à l'honneur. — Voir la note Q, à la fin du volume.

TROCHU LE JÉSUITE

SIÈGE DE PARIS

Musique du peuple.

Il a perdu la France en face de Guillaume :
Il est fier de cet exploit-là.
De notre République il a fait un fantôme
Que de sa main il souffleta.

Il a lassé Paris, enivré par la poudre,
La fusillade et le canon;
Ce général pouvait avoir en main la foudre,
Il préfera le goupillon.

Sous son frac, le mensonge, et sous son froc, l'astuce,
Disaient au peuple : « Halte-là ! »
Rome contre Paris doit surpasser la Prusse.
Et sur l'autel il l'immola.

Ce jésuite avait peur du lion populaire,
Il craignait son œil et sa dent.
D'une honte sanglante il lui fit un suaire
Taillé sur celui de Sedan.

Au pieux bénitier il puisait ses pensées,
Il communiait comme un saint;
Et nos troupes étaient, chaque jour, écrasées
Par ordre de ce capucin.

LA FAIM

Le spectre de la vie est un grand spectre sombre,
Morne, blafard, horrible, affreux,
Qui traîne sa maigreur et ses haillons dans l'ombre
Comme sa lèpre un vieux lépreux.

Moi, je l'ai rencontré dans les quartiers fétides
Et noirs, rampant le long des murs;
Son œil cave, enchâssé dans un réseau de rides,
M'a lancé des regards impurs.

J'ai frémi quand j'ai vu que ce vampire infâme
Hantait le bouge et le taudis,
Pour torturer des corps dont il arrachait l'âme,
En riant des pleurs et des cris.

J'ai vu sur son visage étinceler la joie
Aux souffrances des malheureux,
Et sa lèvre sourire en emportant sa proie
Serrée entre ses bras osseux.

Des milliers de martyrs jonchent sa sombre route,
Son corps hideux suinte la mort.
Il jette dans le cœur du pauvre, goutte à goutte,
Le déshonneur et le remord.

O riches! secourez le malheureux qui tombe
Sous son impitoyable main :
Car ce spectre drapé dans un linceul de tombe
Est inflexible : c'est la faim!

LES MARINS AU PLATEAU D'AVRON

Musique de M. JULES JAVELOT.

Depuis Jean Bart, nos fiers marins sur l'onde
Ont égalé nos plus braves soldats;
On parle d'eux aux quatre coins du monde,
Leur vrai courage honore leurs combats;
Sur leurs vaisseaux ils étaient las d'attendre
Que l'ordre vînt de franchir l'Océan;
Quand tout à coup un cri se fait entendre
A l'horizon de l'extrême Orient :
C'est le canon, c'est la voix de la France,
Qui crie : « A moi ! Je suis frappée au cœur !
Sauvez Paris, ma dernière espérance;
A vous, marins, de venger mon honneur ! »

Ils sont tombés pour sauver le pays;
Rendons honneur à leur noble vaillance !
Ils combattaient pour notre belle France.
En défendant Paris,
Cette vieille cité,
Ils mêlaient à leurs cris :
« Patrie et Liberté ! »

Avron a vu leur stoïque courage,
Ils étaient là comme sur leur vaisseau;
La hache en main allant à l'abordage,
Ils ont gravi les flancs nus du plateau.
En affrontant les obus et les balles,
Ils étaient un contre dix Allemands;
Quoique luttant à chances inégales,
La mort en vain éclaircissait leurs rangs.

Oui, ces marins venant de l'Atlantique,
On les a vus, sur le plateau d'Avron,
Dans un combat à jamais historique,
Prendre et sauver jusqu'au dernier canon.

Ils sont tombés pour sauver le pays;
Rendons honneur à leur noble vaillance!
Ils combattaient pour notre belle France.
En défendant Paris,
Cette vieille cité,
Ils mêlaient à leurs cris :
« Patrie et liberté! »

Ils voulaient tous mourir pour la patrie,
Car ils avaient des âmes de héros,
Eux qui, bravant la tempête en furie,
Sortaient vainqueurs de la fureur des flots,
Hélas! malgré leur valeur protectrice,
Paris resta dans son cercle de fer.
Notre ennemi sut leur rendre justice :
Il admirait ces braves de la mer.
Ils étaient grands dans leur mâle héroïsme,
Mais par le sort leur cœur fut annulé...
Que n'avions-nous tous leur patriotisme?
Paris n'aurait jamais capitulé!

Ils sont tombés pour sauver le pays;
Rendons honneur à leur noble vaillance!
Ils combattaient pour notre belle France.
En défendant Paris,
Cette vieille cité,
Ils mêlaient à leurs cris :
« Patrie et liberté! »

ÉMIGRATION DE CES PETITES DAMES A VERSAILLES

SIÈGE DE PARIS

Air : *Bon voyage, cher Dumollet.*

A Versaille,
Dans le château,
Les Prussiens, nuit et jour, font ripaille;
A Versaille,
Dans le château,
Les Prussiens ont planté leur drapeau.

L'ami Badingue, en perdant la bataille [1],
A ruiné nos plus riches amants;
Mais il faut vivre; allons vite à Versaille,
Où sont campés messieurs les Allemands.

A Versaille,
Dans le château,
Les Prussiens, nuit et jour, font ripaille;
A Versaille,
Dans le château,
Les Prussiens ont planté leur drapeau.

Notre âme, hélas! fut toujours attendrie
Par les beaux yeux d'un épais coffre-fort;
L'amour n'a plus d'honneur ni de patrie
Quand il se vend gaîment au poids de l'or.

1. Badingue, Badinguet, sont les sobriquets donnés à l'empereur par le peuple. — Le maçon dont il prit les habits pour s'évader de Ham s'appelait Badinguet.
Voir la note R à la fin du volume.

A Versaille,
Dans le château,
Les Prussiens, nuit et jour, font ripaille;
A Versaille,
Dans le château,
Les Prussiens ont planté leur drapeau.

Paris bloqué n'est plus la ville folle,
Où circulaient les chèques, les mandats;
Nos chers marquis, nos ducs de Rocambole,
Pour fuir se sont déguisés en soldats.

A Versaille,
Dans le château,
Les Prussiens, nuit et jour, font ripaille;
A Versaille,
Dans le château,
Les Prussiens ont planté leur drapeau.

Venez! Inès vous montrera la route;
L'état-major lui laisse plein pouvoir.
Ils sont viveurs, ces mangeurs de choucroute;
Savoir aimer, pour eux, c'est tout savoir

A Versaille,
Dans le château,
Les Prussiens, nuit et jour font ripaille;
A Versaille,
Dans le château,
Les Prussiens ont planté leur drapeau.

Vous trouverez une grasse opulence
Entre les bras de ces bons Prussiens,
Ils volent tout et pillent tout en France;
A votre tour, plumez-les. Moi, j'en viens.

A Versaille,
Dans le château,

Les Prussiens, nuit et jour, font ripaille ;
A Versaille,
Dans le château,
Les Prussiens ont planté leur drapeau.

Là, Vil-Méchant, ce fameux journaliste,
Qui tous les mois change d'opinion,
Des opulents tient le haut de la liste ;
Pour s'enrichir, il s'est fait espion.

A Versaille,
Dans le château,
Les Prussiens, nuit et jour, font ripaille ;
A Versaille,
Dans le château,
Les Prussiens ont planté leur drapeau.

Le petit Chose, un batteur de bitume,
Ce *reporter* d'un journal du matin,
En homme habile utilise sa plume :
Il vend Paris pour vivre de Berlin.

A Versaille,
Dans le château,
Les Prussiens, nuit et jour, font ripaille ;
A Versaille,
Dans le château,
Les Prussiens ont planté leur drapeau.

Versailles ! c'est... le pays de Cocagne !
La guerre y fait passer le boulevard,
La rue y boit à pleins bords le champagne [1] ;
C'est notre droit d'en avoir notre part.

1. Au XIII^e siècle, les Allemands avaient déjà leur réputation faite Le Dante, dans le XVII^e chant de l'*Enfer*, les traite de *lurchi*, goulus ou ivrognes.

A Versaille,
Dans le château,
Les Prussiens, nuit et jour, font ripaille;
A Versaille,
Dans le château,
Les Prussiens ont planté leur drapeau.

Laissons Paris attristé se morfondre;
Paris, sans feu, sans pain, est un tombeau.
En attendant que son espoir s'effondre :
Faisons l'amour, voyons la vie en beau.

A Versaille,
Dans le château,
Les Prussiens, nuit et jour, font ripaille;
A Versaille,
Dans le château,
Les Prussiens ont planté leur drapeau.

L'Allemand est l'ennemi de la France,
Mais il n'est point l'ennemi du plaisir.
Celles de nous qui n'ont pas eu de chance
Feront, là-bas, leur pelote à loisir.

A Versaille,
Dans le château,
Les Prussiens, nuit et jour, font ripaille;
A Versaille,
Dans le château,
Les Prussiens ont planté leur drapeau.

Je vous dirai, sans fleurs de rhétorique,
Vendons-nous cher, nous aurons du succès.
Avoir le sac est notre politique,
L'or d'outre-Rhin vaut bien l'argent français.

A Versaille,
Dans le château,
Les Prussiens, nuit et jour, font ripaille;

A Versaille,
Dans le château,
Les Prussiens ont planté leur drapeau.

Maquillons-nous pour rehausser nos charmes,
Faisons nos yeux pour enflammer les cœurs;
Avec l'amour mettons-nous sous les armes
Pour mieux ravir le butin aux vainqueurs.

A Versaille,
Dans le château,
Les Prussiens, nuit et jour, font ripaille;
A Versaille,
Dans le château,
Les Prussiens ont planté leur drapeau.

Partons gaîment, saint Trochu nous protège :
On entre, on sort comme on veut de Paris;
A nos coupés, ses Bretons font cortège
Pour nous mener chez nos bons ennemis.

A Versaille,
Dans le château,
Les Prussiens, nuit et jour, font ripaille;
A Versaille,
Dans le château,
Les Prussiens ont planté leur drapeau.

Décembre 1870.

LES PAUVRES

SIÈGE DE PARIS

J'ai vu ce grand Paris, victime de l'empire,
Voulant se relever de son abaissement;
Je l'ai vu bien se battre et bravement sourire
Devant les noirs boulets du canon allemand.

J'ai vu le frêle enfant sur le sein de sa mère
Demander par ses cris une goutte de lait;
Mais le sein épuisé, tari par la misère
Refusait de sauver le pauvre enfantelet.

La mère allait pieds nus, dans la boue et la neige,
Chercher à la mairie un impuissant secours.
Hélas! qu'ils ont souffert pendant ce cruel siège
Ceux dont la mort n'a pas voulu prendre les jours!

Sur le rempart, le père allait monter la garde
Une pensée au cœur : l'honneur de son pays.
Il espérait! Tandis que l'affreuse camarde
Franchissait l'humble seuil de son morne taudis.

Mon Dieu! qu'il faisait froid sur ces longs remparts sombres
Qu'un mortel vent glacé balayait en sifflant;
Leurs nombreux défenseurs ressemblaient à des ombres
Cheminant dans la nuit sur un terrain sanglant.

La sentinelle au loin, à son poste immobile,
Avait le cou tendu, l'œil au guet, l'arme au bras;
Elle essayait en vain, dans son zèle inutile,
De voir un ennemi qui ne se montrait pas.

Sur chacun la misère exerçait son empire,
Un jour, le bois manqua; plus tard, ce fut le pain...

Alors des pauvres gens commence le martyre :
Celui-ci meurt de froid, celui-là meurt de faim.

La mansarde devient un endroit de supplice :
Devant un berceau vide une mère est en deuil.
De la mort la douleur s'est faite la complice,
Changeant un petit lit en un mince cercueil.

Paris, malgré ses maux, conserve sa vaillance.
Au feu, l'ouvrier marche à côté du bourgeois;
Un théâtre se ferme, il devient ambulance;
La peur, contre le sang, n'élève pas la voix.

On veut vaincre ou mourir plutôt que de se rendre!
— Monsieur le Gouverneur pensait tout autrement! —
Qu'importe! A nos enfants, Paris est fier d'apprendre
Qu'il avait espéré jusqu'au dernier moment [1].

10 janvier 1871.

TROCHU LE BEDEAU

SIÈGE DE PARIS

Il fallait un soldat; on avait un bedeau [2].

Paris livré n'a plus sur les yeux un bandeau;
Son foudroyant regard en traversant la nue
Surprend la Vérité sortant tremblante et nue
De l'antre épiscopal. On l'emprisonnait là.

1. Voir la note S à la fin du volume.
2. Jules-Louis Trochu, gouverneur de Paris, Breton du Morbihan et catholique pratiquant comme Jules Favre, fit dire, pendant le siège, des prières à l'église Saint-Étienne du Mont, en l'honneur de sainte Geneviève pour la délivrance de Paris (en 1870), et il invitait les Parisiens à suivre son exemple. — On n'est pas plus sot!

Geneviève, en courant au-devant d'Attila,
Ne peut plus attendrir cet arrogant barbare
Que la rage rend fou, que la fureur égare,
Et qui revient haineux contre ce fier Paris
Qu'il avait épargné, par miracle, jadis.

Le peuple ne croit plus aux vertus de l'hostie
Que la dévotion sort de la sacristie,
Pour arrêter le bras d'un Guillaume-fléau ;
Au fer il faut un preux et non pas un bedeau.
Notre-Dame d'Auray n'a plus son vieux prestige,
Sa foi s'évanouit devant le fait patent :
Il faut que le prieur se change en combattant,
Car les krupps ne sont pas des engins ordinaires
Que l'on peut démonter en braquant des prières... [1]
Aussi Paris le Grand piteusement a chu
En ne rencontrant pas un homme dans Trochu.

Il avait bien moins peur, ce fervent catholique,
Du conquérant du Rhin que de la République.

Paris, 16 janvier 1871.

MONSIEUR LE GOUVERNEUR DE PARIS

Ce mangeur de bon Dieu, l'honneur du séminaire,
Fut, devant le danger, inepte militaire ;
Aussi, pendant cinq mois, monsieur de Saint-Trochu
Jusqu'aux pieds de Bismarck de *chute* en *chute* a *chu*.

19 janvier 1871.

1. Voir la note T à la fin du volume.

LE SANG

1870

Couchés, brisés, hachés par l'horrible mitraille,
Les mourants sur les morts s'appuyaient pour mourir;
Et du fond des forêts aux bruits de la bataille
Les corbeaux alléchés se hâtaient d'accourir.
Leur croassement rauque était le glas funèbre
Qui succédait, sinistre, à l'œuvre du canon...
Pour les âges futurs le sang rendait célèbre
Un champ dont les Français voudraient cacher le nom!...
Ah! sois maudit, Napoléon!

Partout du sang, la mort! A travers la nuit noire,
On entendait au loin la plainte d'un mourant;
Touchant au cœur, ce cri réveillait la mémoire,
C'était un vieil ami, quelquefois un parent.
On écoutait alors d'une oreille affolée
Pour recueillir l'adieu du pauvre moribond...
Plus rien! — L'âme s'était brusquement envolée,
Quittant un corps troué comme on quitte un haillon.
Ah! sois maudit, Napoléon!

Quand l'aube du jour vint éclairer le carnage,
Le dernier des blessés avait rejoint les morts.
Bismarck, vainqueur, était un très grand personnage,
Et dans le sang marchait sans le moindre remords.
La dévastation régnait en souveraine
Où la charrue avait fécondé la moisson,
Et le fermier pleurait en regardant la plaine
Que promettait fertile une belle saison.
Ah! sois maudit, Napoléon!

Honnête laboureur, tu pleures la récolte
Que ton rude travail avait su préparer

Contre le sang humain ton esprit se révolte;
Dans quels raisonnements vas-tu donc t'égarer?
Qu'importe une moisson au conquérant superbe
Dont la postérité doit conserver le nom?
Aujourd'hui, l'incendie a dévoré la gerbe;
Demain, il détruira la grange et la maison.
Ah! sois maudit, Napoléon!

Insensé, tu crois donc avoir le droit de vivre
En dehors des périls des royaux attentats?
La guerre forcément à ses hasards te livre;
Ta personne, tes biens dépendent des soldats.
Si tu vis entouré d'une chère famille,
Peux-tu pour la sauver payer une rançon?
Non. — Ton garçon est grand et ta fille est gentille;
Bien. — On prendra ta fille, on tuera ton garçon.
Ah! sois maudit, Napoléon!

Guillaume, un vieux Teuton de la vieille Allemagne,
En relevant le gant que lui jetait un fou,
Voulait parodier Brennus et Charlemagne
En prenant de sa main la France par le cou :
Le hasard des combats seconda son audace;
Sa couronne royale en reçut un fleuron,
Mais la France y perdit la Lorraine et l'Alsace.
Et leur sein déchiré saigne sous son talon.
Ah! sois maudit, Napoléon!

PARIS LIVRÉ

Campés, je les ai vus, dans les Champs-Élysées,
Ces Prussiens vainqueurs de l'homme de Sedan.
Paris ouvert était l'objet de leurs risées;
Mais ils baissaient les yeux sous son regard ardent,
Tout campés qu'ils étaient dans les Champs-Élysées.

La France ensanglantée était encor debout
Chassant d'un pied meurtri la bande impériale.
Trochu s'humiliait platement jusqu'au bout.
Mais Paris conservait son âme martiale
En voyant que la France était encor debout.

Un rugissement sourd semblait se faire entendre
Dans les quartiers armés de la grande cité;
Les citoyens de cœur pouvaient seuls le comprendre :
Paris étant livré contre sa volonté,
Son rugissement sourd semblait se faire entendre.

Paris livré! Français, voilà le résultat.
On traita son honneur comme on traite une affaire.
Sa honte n'était plus qu'une raison d'État.
Trochu n'enviait pas la mort de Beaurepaire [1].
Aussi Paris livré, voilà le résultat.

Paris pouvait tenir et chasser les Vandales!
Trochu fut effrayé de son élan guerrier.
Il fallait dégrader ce preux des capitales
Qui chassa tant de rois du fond de leur terrier;
Paris pouvait tenir et chasser les Vandales!

Trochu ne s'est rendu que par humanité.
Est-ce qu'on est humain lorsque l'on fait la guerre?
Trochu, pour racheter son incapacité,
Aurait bien pu mourir... mais il n'y songea guère.
Trochu ne s'est rendu que par humanité.

C'est triste de passer sous les fourches caudines
Quand on pouvait avoir le trépas de Desaix.
Le souvenir, un jour, gonflera les poitrines,
Le sang crîra : *Revanche!* aux cœurs vraiment français.
Seul, Trochu restera sous les fourches caudines.

1. Voir la note U à la fin du volume.

O Prusse, tes succès ont doublé ton orgueil !
Tes krupps ont mitraillé la gloire de la France;
Ton bras victorieux a cloué son cercueil
Ayant pour fossoyeur l'illustre fils d'Hortense.
Oui, Prusse, tes succès ont doublé ton orgueil.

Bismarck fit à la France une guerre barbare
Digne de Tamerlan et digne d'Attila.
La revanche à venir lentement se prépare...
Nos enfants seront grands et braves ce jour-là.
Bismarck fit à la France une guerre barbare.

Les pères sont tombés sur la rive du Rhin,
Mais les fils grandiront sous la haine française.
Lorsque retentira la trompette d'airain,
La France partira chantant *la Marseillaise*
Pour réveiller les morts sur la rive du Rhin.

Février 1871.

FRANÇOIS DEBERGUE

ÉPISODE DE L'INVASION DE 1870

Les fruits dans les vergers faisaient craquer les branches,
La prairie avait soif, les routes étaient blanches,
Les fleurs en pleine terre émerveillaient les yeux,
L'été se contemplait dans ses jours radieux.
Septembre souriait au firmament superbe,
L'oiseau chantait sur l'arbre, et l'insecte sous l'herbe;
Sur le cep fatigué mûrissait le raisin,
Et mon vieux jardinier cultivait mon jardin [1].

1. François Debergue était le jardinier de l'auteur. (Voir la note V à la fin du volume.)

On n'aurait jamais cru que nous avions la guerre :
Bougival, dans son coin, ne s'en occupait guère.
Cependant quelques-uns avaient l'esprit chagrin
Sachant qu'on se battait vaillamment sur le Rhin.
Le vieux François Debergue appuyé sur sa bêche
Songeait : « Connaissez-vous, me dit-il, la dépêche?
On prétend, mais c'est faux, que l'ennemi nous bat... »
Il niait la défaite ayant été soldat.

Debergue, ancien lignard de vieille renommée,
Avait pris autrefois Anvers avec l'armée.
Il avait conquis là ses galons de sergent.
Ah ! c'est qu'il était brave autant qu'intelligent !
Pouvait-il, en effet, supposer la défaite :
Lui qui n'avait battu de sa vie en retraite?
Non. Il croyait qu'un chef avait bras, tête et cœur :
Quand il était vêtu d'un habit d'empereur.

Le brave se trompait. Napoléon fut lâche
Et surtout trop petit pour accomplir sa tâche.
Il avait détalé de Forbach à Châlons;
C'est ainsi qu'il marchait cet aigle... à reculons.
Après Châlons, Sedan, la débâcle était prompte !
Et par le drapeau blanc il arbora sa honte.
En apprenant cela, François Debergue dit :
« Je te vengerai, France; empereur, sois maudit ! »

On vit, huit jours plus tard, au haut de la colline,
Des uhlans qui sortaient de la forêt voisine;
Ils étaient cinq ou six, lance au poing, à cheval,
Et tout tranquillement venaient à Bougival.
Ils servaient d'avant-garde aux soldats de la Prusse
Que conduisaient alors le pillage et l'astuce.
Debergue avait bien vu leur ombre à l'horizon,
Pour les voir de plus près il quitta la maison.

Il marcha derrière eux sur le bord de la route.
L'évidence à son cœur ne permit plus de doute :

C'était bien l'ennemi qui nous envahissait,
Tandis que l'empereur là-bas se prélassait.
Il s'arrêta; revint en dévorant ses larmes.
« Ah! dit-il en jurant, si nous avions des armes! »
Noble cri des lutteurs courageux ou rusés,
Qui lutteraient encore ayant les reins brisés.

Il voulut malgré tout combattre à sa manière.
Comme un fauve, sans bruit, qui sort de sa tanière,
Il va, prenant le soir pour voile protecteur,
Couper le télégraphe avec son sécateur[1].
On rétablit le fil, mais il le coupe encore
Jusqu'à ce qu'il fût pris pour ce fait qui l'honore.
Prisonnier, ses regards pleins de rayonnements
Faisaient baisser la tête aux soldats allemands.

Bismarck blâmait tout haut cet acte d'héroïsme;
Tout bas, il en vantait le grand patriotisme.
Il voyait en Debergue un homme fort, bien né,
Oui, mais trop dangereux pour être pardonné.
Le stoïque vieillard ne demanda point grâce,
Il ne redoutait pas de voir la mort en face.
A ses juges, il dit : *Messieurs, je suis Français;*
Condamnez-moi; demain, je recommencerais.

D'audacieux vainqueurs que pouvait-il attendre?
Du reste, il ne pensa jamais à se défendre.
Les plus braves, vaincus, en guerre ont toujours tort.
Aussi condamna-t-on le patriote à mort.
Debergue conserva toute son assurance,
Orgueilleux d'avoir fait son devoir pour la France.
On voulut le sauver en payant sa rançon :
« Non, gardez votre argent », dit-il de sa prison.

1. Le télégraphe établi de Bougival à Versailles par les Prussiens passait devant la terrasse, donnant sur la route, de la propriété de l'auteur.

Ce héros, soutenu par la foi qui l'enivre,
Semble transfiguré pour mieux cesser de vivre.
Il aspire à montrer lui-même aux ennemis
Comment tombe un Français qui défend son pays.
Il veut qu'on le fusille où s'est commis le crime.
On accède aux désirs de ce vieillard sublime.
Il sera donc conduit au champ le plus voisin
Des arbres et des fleurs qu'il aimait, son jardin.

Avons-nous dans l'histoire ou de Sparte ou de Rome
Un citoyen plus humble et plus grand que cet homme?
Debergue reste fier devant tous ces soldats
Honteux d'être bourreaux, eux, grands par vingt combats.
Il attend. On l'emmène et son front s'illumine!...
Dix-huit balles bientôt trouèrent sa poitrine;
C'en est fait!... Et le bruit du feu de peloton
Va se perdre en pleurant dans l'écho du vallon.

La guerre avait ouvert d'insondables abîmes
Où bien des cœurs vaillants tombèrent en victimes,
La France, chers vaincus, n'oublîra pas vos noms,
Sa main les écrira dans tous ses Panthéons.
Debergue appartenant au rang des prolétaires
Confirme par sa mort les vertus populaires;
De ces déshérités admirons les efforts,
Honorons les vivants et saluons les morts.

Bougival, 1871.

VISION

Valse.

Cette nuit-là, j'étais à ma fenêtre,
Jetant au ciel mes regards affolés :
Il me semblait alors que tout mon être
S'expatriait aux azurs étoilés.

L'émotion contractait ma poitrine,
Je soupirais en pensant à celui
Dont la voix douce, amoureuse et câline
Parle d'amour sous mon balcon, la nuit.

Une valse aérienne
M'apportait ses soupirs,
Et ma main dans la sienne
Trahissait mes désirs.
Et tous deux vers les hautes cimes,
Portés sur les bras des Amours,
Ivres de spectacles sublimes
Nous murmurions : « Aimons toujours ! »

« Auprès de moi, lui disais-je, est ta place.
Dieu nous a faits, ami, pour être époux :
Abandonnons nos âmes à l'espace;
Et de baisers bien doux enivrons-nous. »
Sa lèvre en feu brûlait ma chevelure;
Le vrai bonheur pour nous était venu,
Et nous sentions l'ivresse la plus pure
Nous transporter dans un monde inconnu.

Une valse aérienne
M'apportait ses soupirs,
Et ma main dans la sienne
Trahissait mes désirs.
Et tous deux vers les hautes cimes
Portés sur les bras des Amours,
Ivres de spectacles sublimes
Nous murmurions : « Aimons toujours ! »

Dans ce beau rêve, ô mon Dieu ! j'étais folle,
Tout s'agitait, tournait autour de moi.
Le vent plaintif répétait ma parole,
Comme un écho fidèle plein d'émoi,
Je me plaisais dans ce charmant délire :
De ma raison la dernière lueur,

De mon amour fantastique sourire,
Chaos divin des élans de mon cœur.

Une valse aérienne
M'apportait ses soupirs,
Et ma main dans la sienne
Trahissait mes désirs.
Et tous deux vers les hautes cimes
Portés sur les bras des Amours,
Ivres de spectacles sublimes
Nous murmurions : « Aimons toujours ! »

LE PAYSAN DE 1872

OU

LE BON DIEU RÉPUBLICAIN

Chant rustique

Créé par A. Potel du théâtre des Bouffes-Parisiens.

Musique de M. Ch. Hubans.

Chaque matin, un grand soleil se lève
A l'Orient splendide et radieux;
Dans les bourgeons il fait monter la sève,
Pour nous donner des vins délicieux.
Le cep est fier, sur le coteau rustique,
De se courber sous le poids du raisin.
Amis, il faut aimer la République,
Car le bon Dieu s'est fait républicain[1].

1. La musique chez M. Bathlot, éditeur, rue de l'Échiquier, 39.

Le temps est beau, la moisson sera belle;
Les gerbes d'or font l'orgueil de nos champs.
Nos braves bœufs, repus d'herbe nouvelle,
Restent couchés comme des fainéants.
Sous le ciel bleu, notre sol revendique
Les droits sacrés du grand labeur humain.
Amis, il faut aimer la République :
Car le bon Dieu s'est fait républicain.

Le rossignol, de sa voix cadencée,
Dit sa chanson aux brises de la nuit;
Jean dit aussi le fond de sa pensée
Chez sa promise, où l'amour le conduit.
Et l'abondance au foyer domestique
Double la joie en doublant notre gain.
Amis, il faut aimer la République :
Car le bon Dieu s'est fait républicain.

Le paysan et l'ouvrier des villes
Auront leur part de la prospérité;
Le blé, le vin de nos plaines fertiles,
Conserveront leur robuste santé.
Soyons contents, l'année est magnifique;
Les malheureux au moins auront du pain.
Amis, il faut aimer la République :
Car le bon Dieu s'est fait républicain.

Ma femme, hier, écoutant la nature,
A mis au monde un énorme garçon;
Ma vache ensuite, au bout de la pâture
A fait deux veaux, à l'ombre d'un buisson.
C'est un bonheur qui, grâce au ciel, s'explique,
Et que j'espère encore l'an prochain.
Amis, il faut aimer la République :
Car le bon Dieu s'est fait républicain.

C'est à l'an mil huit cent soixante-douze
Que nous devrons notre affranchissement;

Pour mon pays mon cœur bat sous ma blouse,
J'ai confiance en son gouvernement.
Il ne faut plus de pouvoir monarchique[1];
L'avenir s'offre à nous clair et certain.
Amis, il faut aimer la République :
Car le bon Dieu s'est fait républicain.

La France veut vivre libre, affranchie
Des vieux partis et de leurs prétendants;
Donc, pour ne plus subir la monarchie,
Nommons des gens républicains fervents.
Et le progrès, ce flot démocratique,
Submergera l'antique droit divin.
Amis, il faut aimer la République :
Car le bon Dieu s'est fait républicain.

ALPHONSE BAUDIN

REPRÉSENTANT DU PEUPLE

Mort pour la République, le 3 décembre 1851.

Enfants, venez, venez au cimetière,
Le peuple y pleure un de ses vieux amis[2] !
A sa douleur joignez votre prière,
Après vingt ans, ce deuil nous est permis.

1. « Puisque aucun pouvoir, parmi nous, n'est inviolable, puisque le sceptre héréditaire est tombé quatre fois, puisque le bandeau royal attaché par la victoire s'est dénoué deux fois de la tête de Napoléon, puisque la souveraineté de Juillet a été incessamment assaillie, *il faut en conclure que ce n'est pas la République qui est impossible, mais la monarchie.* »

(CHATEAUBRIAND, *Mémoires d'outre-tombe,* tome XI.)

2. Baudin était docteur en médecine, et, à Paris, rue des Martyrs, n° 1, il s'était fait le médecin des pauvres. Il les soignait gratuitement.

Qu'en votre esprit le nom du mort se grave;
O chers enfants, pensez-y désormais!
Baudin tomba, pour le droit, comme un brave,
En grandissant, ne l'oubliez jamais.

César l'eût fait assassiner à Rome;
Napoléon, à Paris, l'a tué.
Parce qu'en lui la loi s'était faite homme,
Quand le pays s'était prostitué.
Baudin était de ceux que l'on vénère;
O chers enfants, pensez-y désormais!
Du sang versé Paris se régénère,
En grandissant, ne l'oubliez jamais.

Paris n'est plus sous la poigne du crime
Qui garrotta vingt ans la liberté.
Il peut enfin, reconnaissant, sublime,
Vouer le juste à l'immortalité.
Baudin est grand comme un martyr biblique,
O chers enfants, pensez-y désormais!
L'homme de cœur meurt pour la République;
En grandissant, ne l'oubliez jamais [1].

NAPOLÉON III

Il est mort dans son lit, le héros de Boulogne;
Il est mort, ce héros qui peupla Lambessa,
Celui qui sans pitié, celui qui sans vergogne
Trempa son sceptre d'or dans le sang qu'il versa.

1. Le 22 septembre 1888, la ville de Nantua a élevé une statue à Baudin. L'héroïque défenseur de la République est représenté au moment où il crie aux soldats de Louis Bonaparte : *Ne tirez pas, je suis le Droit et la Loi.* (Voir la note X, à la fin du volume.)

Criminel, il est mort sur la terre étrangère [1]
Comme il devait mourir : frappé par le remords.
France, pardonne-lui sa gloire mensongère...
Dieu saura le juger au tribunal des morts.

La tombe, c'est la paix. La lumière commence.
Laissons la Vérité rendre son jugement.
Pour le mieux oublier, oublions sa démence,
Et que notre pardon devienne un châtiment.
Honoré d'un grand nom, il exploita la gloire,
Se donnant d'un César tous les pompeux dehors.
Si son règne fait tache aux pages de l'histoire,
Dieu saura le juger au tribunal des morts.

Peuple, ne poursuis pas cet homme de ta haine;
La pitié lui vaut mieux : il fut lâche à Sedan.
Sa mort doit affermir ta foi républicaine :
Un peuple souverain n'est jamais un tyran.
Devant l'abaissement de sa race maudite,
Montrons-nous citoyens, soyons bons, soyons forts.
Se venger d'un vaincu la tâche est trop petite :
Dieu saura le juger au tribunal des morts [2].

11 janvier 1873.

1. Napoléon III est mort à l'âge de soixante-quatre ans, en Angleterre, à trois lieues de Londres, dans le petit village de Chislehurst, le 9 janvier 1873, à dix heures quarante-cinq minutes du matin. (Voir la note Y à la fin du volume.)

2. Nous soumettons aux méditations de ceux qui réclament un quatrième Napoléon comme empereur des Français, l'anagramme qui suit :

Napoléon, empereur des Français,

donne, lettre pour lettre, la phrase suivante, qui peint assez bien l'état dans lequel tomberait le pays s'il était livré à un nouvel empire :

La France, épuisée, perdra son nom.

LE ROYAUME DES POTS

Air : *Je loge au quatrième étage.*

J'ai fait un étrange voyage,
J'arrive du pays des Pots;
On m'a regardé comme un sage
Dans ce bon royaume des sots. *(Bis.)*
Je vous avoue avec franchise
Que, malgré tout ce qu'on en dit,
Leur proverbiale bêtise
Vaut tout autant que notre esprit. *(Bis.)*

Chez nous, dans notre ère nouvelle,
C'est toujours les nécessiteux
Qui tiennent les pieds de l'échelle
Que monte un richard vaniteux.
Chez eux, lorsque le prolétaire
Veut redresser ses droits faussés,
On est sûr que le pot de terre
Grossit le tas des pots cassés.

Chez nous, le simple bourgeois flatte
Le grand du jour dont il dépend;
Il lui graisse même la patte
Pour mieux arriver en rampant.
Chez eux, pour une bonne grâce,
On attend rarement en vain,
Car les pots fêlés, gens en place,
Reçoivent tous les pots de vin.

Chez nous, les fats, porteurs d'épée,
Se prennent pour des conquérants,
Et, tous, ils ont une épopée
A l'usage des ignorants.

Chez eux, le poseur militaire
Se donne à peu près le même air;
Aussi combien de pots de terre
Sont brisés par les pots de fer.

Dans ce royaume magnifique,
Régnait le plus grand des coquins;
A sa place, la République
Se fonda sans républicains.
Croyez-vous qu'en vont mieux les choses ?
On vient de doubler les impôts.
Ah ! qu'il est grand le pot aux roses
De ce gouvernement des pots.

LES BUVEURS D'EAU

Air des *Deux Sœurs de charité.*

Monsieur Cagot le catholique
A trop d'esprit pour faire un sot;
Il est fort laid quant au physique,
Mais au moral il est dévot. *(Bis.)*
L'internationale noire
En fit son vaillant champion,
Aussi soutient-il avec gloire
Les miracles du goupillon.

Mes chers frères,
Marchons en prières
A la voix d'un pareil bedeau,
Croyons tout et buvons de l'eau. *(Bis.)*

O le brave homme, ô le saint homme !
O le fervent ultramontrain !
Il a pour le prêtre de Rome
Le saint respect d'un sacristain.

Pour arracher à l'athéisme
Les penseurs qui sentent la hart,
Il enseigne le catéchisme...
Mais le catéchisme poissard.

Mes chers frères,
Marchons en prières
A la voix d'un pareil bedeau,
Croyons tout et buvons de l'eau.

Il vit de la bêtise humaine
En lui disant que blanc est noir ;
L'odeur de sa foi chrétienne
Remplit toujours son encensoir.
Pour lui les eaux de la Salette
Sont un remède à tous les maux;
Croyants, allez à la buvette
Des Salettois et des Lourdeaux.

Mes chers frères,
Marchons en prières
A la voix d'un pareil bedeau,
Croyons tout et buvons de l'eau.

On dit tout bas que l'eau de Lourdes
Vaut moins que l'eau d'un charlatan ;
C'est là la plus grosse des bourdes,
Je crois qu'elle vaut tout autant.
Cagot parle comme un oracle,
Écoutez ce qu'il en dira ;
Henri cinq, l'enfant du miracle,
A foi dans cet apôtre-là.

Mes chers frères,
Marchons en prières
A la voix d'un pareil bedeau,
Croyons tout et buvons de l'eau.

Sa belle âme n'est point bégueule
Sous son masque aux attraits divins;
Sa sainte plume est forte en gueule
Et son cœur bat pour tous les saints.
D'un air béat son front s'affuble
Pour honorer son cher métier,
Son habit vaut une chasuble
Et sa sébile un bénitier.

Mes chers frères,
Marchons en prières,
A la voix d'un pareil bedeau,
Croyons tout et buvons de l'eau.

Septembre 1873.

UNE NUIT D'ESPAGNE

Sérénade.

Musique de M. Francis Chassaigne.

Sous mon balcon
Julio chante
Une chanson
Vive et brûlante.
Sa voix, la nuit,
Me rend heureuse...
Oui, mais le bruit
Me rend peureuse;
Au moindre bruit
Je suis peureuse.

Non, non, n'ayons pas peur :
C'est l'onde qui murmure,
C'est le bruit de mon cœur
Qui trouble la nature,

C'est le souffle du vent
Qui s'éveille à l'aurore...
L'horizon, au levant,
De pourpre se colore :
Chante, ami, chante encore !

O mon amant !
Je me sens vivre
Quand doucement
Ton chant m'enivre.
Pourtant j'ai peur,
Mon cher et tendre,
Car mon tuteur
Peut te surprendre.
Mon vieux tuteur
Peut nous surprendre.

Non, non, n'ayons pas peur :
C'est l'onde qui murmure,
C'est le bruit de mon cœur
Qui trouble la nature,
C'est le souffle du vent
Qui s'éveille à l'aurore...
L'horizon lentement
De pourpre se colore :
Chante, ami, chante encore !

Au firmament
Brille une étoile
Qui du néant
Perce le voile.
C'est pour nous deux
Qu'elle rayonne,
Mon cœur heureux
D'amour frissonne,
Amour des cieux
Que Dieu nous donne.

Non, non, n'ayons pas peur :
C'est l'onde qui murmure,
C'est le bruit de mon cœur
Qui trouble la nature,
C'est le souffle du vent
Qui s'éveille à l'aurore...
L'horizon lentement
De pourpre se colore :
Chante, ami, chante encore !

O nuit d'amour !
O nuit d'ivresse!
Voici le jour,
Adieu tendresse.
Qu'il souffre, hélas !
Mon cœur d'amante !
On vient là-bas.
Je suis tremblante...
J'entends des pas...
Tout m'épouvante !...

Non, non, pas de frayeur,
C'est Julio qui gagne,
Sur son coursier sauveur,
Les bois de la montagne.
Et le souffle du vent
Qui s'éveille à l'aurore
M'apporte en souriant
Ces deux mots : Je t'adore..
Chante, ami, chante encore [1].

1. La musique chez M. E. Beauvois, éditeur.

LA BOUTEILLE

Air du *Ballet des Pierrots.*

A table, on a chanté la treille,
L'amour, les flonflons, les glouglous;
Je vais célébrer la bouteille,
Mes amis, pour boire avec vous.
Et la chanson que j'ai dû faire
Sur un thème aussi suranné;
Suffira pour fêter, j'espère,
Le jour heureux où je suis né. } (*Bis.*)

Pour apprécier la bouteille,
Il faut la juger au bouchon;
On la contemple sale et vieille
Avec un moussu capuchon.
La rotondité de son ventre
Révèle le vin généreux
Que dans ses flancs le temps concentre
Pour les gourmets, ses amoureux.

Du vrai buveur cette compagne
Vient de Bordeaux, Reims ou Mâcon,
De la Hongrie ou de l'Espagne
Sous forme d'un charmant flacon.
Son aspect réveille en notre être
Les plus délicats appétits;
Merci, bon soleil, qui fais naître
Ces vins constellés de rubis!

Bouteille vide est corps sans âme;
Quand les reflets d'un ciel brumeux
Passent sans rayons et sans flamme
Sur nos vignobles si fameux,

J'envierais, en cette occurrence,
D'un Josué l'art sans pareil,
Et sur nos meilleurs crus de France,
Moi, j'arrêterais le soleil [1].

Alors de nos grappes vermeilles
J'extrairais un nectar nouveau,
Et chez moi tonnes et bouteilles
Encombreraient cave et caveau.
Ainsi j'aurais donc en réserve
Les perles d'or des fins glouglous
Qui mettent notre esprit en verve
Pour boire au bonheur entre nous.

Bouteille pleine est une vierge
Qu'on honore en la violant,
Et cette ivresse qu'elle héberge
Sort joyeusement de son flanc.
Son temple est une vaste salle,
Ou parfois un salon discret ;
Jadis, au *Rocher de Cancale,*
Désaugiers l'immortalisait.

Son temple est aussi la tonnelle
Où l'Amour, en gai desservant,
Chante une vive ritournelle
Dont le cœur s'enivre en buvant.
Oh! que de serments éphémères
Se sont prêtés dans ce saint lieu,
Et que de bien douces chimères
Pour un jour ont fait croire à Dieu !

1. Quitte à passer pour hérétique, et n'en déplaise à feu Josué, l'auteur a profité de l'erreur biblique pour les besoins de sa cause ; mais la science a prouvé que le soleil est un point fixe et que la terre gravite autour de lui.

Là Margot, Sifflotte, Risette
Ont donné plus d'un chaud baiser,
Entre deux verres de piquette...
Histoire de fraterniser.
A la guerre comme à la guerre,
Lorsque l'on boit son vin sans eau,
Quelques bouteilles, ce n'est guère,
Pour voir vraiment la vie en beau.

A moi la bouteille est utile,
Je la caresse dans mon coin ;
Elle rend mon bonheur facile;
Être content est un besoin ;
J'y trouve un regain de jeunesse
Et des souvenirs amusants...
Elle remet l'âme en liesse
Du vieux rimeur de soixante ans.

Bougival, 9 octobre 1883.

LE VIEUX RÉPUBLICAIN

Air d'*Aristippe*.

Nous l'avons donc enfin la République,
Disait gaîment un vieux républicain.
Un coup de foudre a balayé la clique
Dont s'entourait Sa Majesté Pasquin.
Quelle leçon pour notre pauvre France,
Et quel remords pour ces honnêtes gens,
Qui se faisaient, en toute confiance,
De ces pantins les humbles partisans. *(Bis.)*

Ne parlons plus de ces hontes passées,
Occupons-nous de l'horizon prochain
Qui s'ouvre immense aux humaines pensées
Dont est si fier un vieux républicain.

Quatre-vingt-neuf! immortel Évangile
De tout pays qui veut l'Égalité,
Est là pour dire au pouvoir qui vacille :
On n'est bien fort qu'avec la Liberté.

Oui nous l'avons, amis, la République;
Mais, pour pouvoir toujours la conserver,
Ayons au cœur une vertu civique,
Et soyons prêts sans cesse à le prouver.
Des potentats l'auréole est flétrie,
Les oripeaux ont souillé nos palais :
Français, vivons pour la mère patrie,
Ne soyons plus un peuple de valets.

Occupons-nous avec persévérance,
Des campagnards que l'erreur abrutit ;
Ces pauvres gens rouillés par l'ignorance
Prennent pour vrai ce qu'au prône on leur dit.
Autour de nous répandons la lumière :
Les cagoulins n'ont plus droit de cité,
Et le bon sens entrant dans la chaumière
Porte avec lui partout la vérité.

Guidons l'enfant, afin d'en faire un homme.
Enseignons-lui ses devoirs et ses droits.
Il ne faut plus avoir recours à Rome,
Pour établir le respect de nos lois.
Les hommes noirs et leur hypocrisie
Assez longtemps ont tenu l'encensoir,
En nous vantant un Dieu de fantaisie
Qui met les gens sous un grand éteignoir.

Les guérisons par l'eau de la Salette,
Le saint Eunuphe et le précieux sang[1],

1. Les femmes stériles font le pèlerinage de Saint-Eunuphe, pour devenir fécondes. Elles lui grattent le ventre avec un couteau et jettent la poussière qui en résulte dans le boire de leur mari. Puis elles ont beaucoup d'enfants — ou point.

Font concurrence à la simple amulette
Vendue un sou par un bon charlatan.
Sauvons l'enfant de ces grossiers mensonges
Que poétise un honnête chrétien
En construisant au milieu de doux songes
Un paradis dont il ne connaît rien.

Le paradis, c'est notre intelligence,
Le paradis, c'est la prospérité
Que le travail apporte en récompense
Au travailleur, dans notre humanité.
L'instruction seulement fertilise[1]
Le sol profond d'un grand peuple ouvrier;
L'école doit passer avant l'église,
Dieu le sait bien : travailler, c'est prier.

BUVONS A L'AMITIÉ

Chanté par Viala à l'Alcazar d'Été.

Musique de M. J. Marc Chautagne.

Dieu m'a donné pour rente viagère :
Les grands soleils des beaux jours de l'été,
Les doux baisers de la brise légère,
Un cœur rempli d'amour et de gaîté.
De ces trésors, ma foi ! je me contente,
Et le plaisir à ma table est admis.
Je suis heureux quand une soif ardente
Autour de moi réunit mes amis.

1. Les dépenses de la Prusse (1875) pour l'instruction publique sont de 2 *marcs* (2 fr. 50) par tête. Le budget de l'instruction publique, en France, lorsqu'on déduit les sommes destinées aux cultes et aux beaux-arts, n'est que de 37 millions de francs, c'est-à-dire 1 franc par tête. — La France est donc dans une situation tout à fait défavorable vis-à-vis de l'Allemagne, au point de vue de l'instruction publique.

Buvons à l'amitié !
Et, sans pitié
Pour nos flacons,
Faisons sauter tous les bouchons.

Il faut aimer pour être heureux sur terre !
C'est l'amitié qui conduit à l'amour ;
Les amoureux ne font pas un mystère
Du vrai bonheur qu'ils ont eu, tous, un jour.
Avec le temps, tout passe, tout s'efface,
La passion n'a pas d'éternité :
Quand l'amour part l'amitié le remplace
Pour excuser son infidélité.

Buvons à l'amitié !
Et, sans pitié
Pour nos flacons,
Faisons sauter tous les bouchons.

Jadis j'aimais Marguerite, une blonde
(J'y pense encore avec émotion),
Fille charmante, à taille fine et ronde,
Chef-d'œuvre enfin de la création.
Je l'adorais, mais elle fit la fière
Et de nos cœurs notre amour s'envola.
Puis, par caprice, elle épousa Jean-Pierre...
Un vieil ami, le vin, me consola.

Buvons à l'amitié
Et, sans pitié
Pour nos flacons,
Faisons sauter tous les bouchons.

Oui, l'amitié nous venge de la haine.
C'est un bienfait pour nous pauvres mortels ;
Les nations dans une ère prochaine
En son honneur construiront des autels.

En nous aimant, ayons un but unique :
Vivre et mourir en vrais républicains.
Peuples, sachez que c'est la République
Qui vous rend forts en unissant vos mains.

Buvons à l'amitié
Et, sans pitié
Pour nos flacons,
Faisons sauter tous les bouchons [1].

JOB LE MONTAGNARD

Entendez-vous vibrer la cloche funéraire ?
A genoux, compagnons, c'est Job qu'on porte en terre.

Vous l'avez tous connu, cet enfant de nos monts,
Dont le pied assuré foulait les hautes cimes ;
Nos grands gouffres pour lui n'étaient pas trop profonds;
Son œil ne tremblait pas au-dessus des abîmes :
C'était le bien-aimé des fertiles vallons.
Entendez-vous vibrer la cloche funéraire ?
A genoux, compagnons, c'est Job qu'on porte en terre.

Hier, il gravissait lentement le chemin
Qui, creusé dans le roc, mène aux montagnes blanches;
Il suspendit son chant pour me serrer la main,
Et puis il disparut tout joyeux sous les branches
De nos vieux sapins noirs, en disant : « A demain ! »
Entendez-vous vibrer la cloche funéraire ?
A genoux, compagnons, c'est Job qu'on porte en terre.

1. La musique : chez M. Labbé, éditeur, rue du Croissant, 20.

Demain, ô pauvre Job ! demain c'est aujourd'hui !
Brisés par nos sanglots, nous entourons ta bière ;
L'écho de ta chanson dans la montagne a fui,
Pour s'en aller à Dieu comme va la prière,
Quand du fond d'un bon cœur elle s'adresse à lui.
Entendez-vous vibrer la cloche funéraire ?
A genoux, compagnons, c'est Job qu'on porte en terre.

Tes pas n'effraîront plus le timide chamois,
La montagne oublîra ta marche cadencée
A travers les rochers, les bruyères, les bois ;
Et, quand viendra la nuit, Ketty, ta fiancée,
Sur ta tombe, éplorée, embrassera ta croix.
Entendez-vous vibrer la cloche funéraire ?
A genoux, compagnons, c'est Job qu'on porte en terre.

Vers toi s'était tourné le regard du malheur,
Lorsque, pour t'emporter, s'élança l'avalanche,
Tu devais mourir là, dans ta force et ta fleur.
En vain ta vieille mère et t'appelle et se penche
Sur ton corps. Elle est folle ; elle est frappée au cœur.
Entendez-vous vibrer la cloche funéraire ?
A genoux, compagnons, c'est Job qu'on porte en terre.

La douleur a tari les larmes de ses yeux,
Ton nom s'est arrêté sur sa lèvre tremblante
Et c'est par la pensée, en regardant les cieux,
Qu'elle monte vers toi, dans sa raison absente,
Espérant te revoir au séjour des heureux.
Entendez-vous vibrer la cloche funéraire ?
A genoux, compagnons, c'est Job qu'on porte en terre.

MIRO

Miro, mon chien, est un braque superbe,
Poil blanc et roux, vif et fort de jarret.
Il faut le voir se faufiler dans l'herbe
Le nez au vent et tomber en arrêt.
Malheur alors au gibier qu'il évente,
Quand sous son œil une bête a frémi,
Elle est perdue; il la prend palpitante...
Miro, mon chien, est mon meilleur ami.

Ce braque anglais est un fier chien de chasse,
Mais, avant tout, il est mon compagnon;
A mon foyer, il occupe la place
Que prit, un soir, une folle Mignon.
Quand me quitta cette ingrate maîtresse,
Sur le moment, mon cœur en a gémi;
Oui; mais Miro me garde sa tendresse :
Ce brave chien est mon meilleur ami.

Miro me dit : « Je te serai fidèle ! »
(Il parle avec ses yeux intelligents.)
On devrait bien le donner pour modèle
Aux gens tarés qui prêtent des serments.
Il n'aime pas qu'un inconnu le flatte.
Il ne rend pas un service à demi.
N'essayez pas de lui graisser la patte,
Il vous mordrait; c'est mon meilleur ami.

Quand je mourrai, je veux que l'on m'enterre
Comme on enterre un humble citoyen,
Et que l'on grave au burin sur la pierre :
« A bien des gens il préféra son chien. »

Pour mon Miro, je vaudrai plus qu'un frère,
Quand je serai pour toujours endormi :
Vous le verrez venir au cimetière
Pour me pleurer; c'est mon meilleur ami.

A MADEMOISELLE MIMI B***

POUR FÊTER SA QUINZIÈME ANNÉE

Vous êtes heureuse de dire,
Mimi, que vous avez quinze ans,
Et vos lèvres ont le sourire
Tendre et doux des fleurs, au printemps.

Au loin une aurore nouvelle
Pour vous se lève en ce moment;
Vous êtes une *demoiselle,*
Et pour le monde et pour maman.

Dans ce mot que de belles choses !
Vos quinze ans vous les apprendront;
En attendant, les lis, les roses
Resplendissent sur votre front.

A votre âge tout est liesse !
Le rire est l'écho du bonheur;
Rien n'est si beau que la jeunesse,
Les oiseaux chantent dans le cœur.

Au printemps la feuille naissante
Reverdit les sentiers déserts;
Puis une brise caressante
Vient agiter les rameaux verts.

De ce bel instant de la vie,
Le Temps, qui marche, est l'ennemi;
Mais la route en est bien unie
Pour Mademoiselle Mimi.

Bougival, 29 février 1884.

LA FÊTE DES FRANCS-MAÇONS

(BANQUET DE LA ▭ DES COSMOPOLITES)

Air : *Quand les bœufs vont deux à deux.*

Trinquons ! et toc ! et tin tin tin !
Frères, jusqu'à demain matin,
Buvons, chantons, célébrons
La fête des Francs-Maçons.

Aujourd'hui que l'allégresse
Commande à notre sagesse,
Nous pouvons bien sans façon
(Puisque nous sommes à table),
Envoyer nos maux au diable
Sur l'aile d'une chanson.

Trinquons ! et toc ! et tin tin tin !
Frères, jusqu'à demain matin,
Buvons, chantons, célébrons
La fête des Francs-Maçons.

La douce philosophie
De la Franc-Maçonnerie
Nous rend forts contre le mal;

Ses enfants bravent l'orage,
Qui sur eux fond avec rage
Du trône pontifical.

Trinquons ! et toc ! et tin tin tin !
Frères, jusqu'à demain matin,
Buvons, chantons, célébrons
La fête des Francs-Maçons.

Le maçon ressent la flamme
Des vertus qu'il a dans l'âme,
Voilà son plus sûr soutien ;
Brave, poltron ou timide,
Toujours son esprit le guide
A ne faire que le bien.

Trinquons ! et toc ! et tin tin tin !
Frères, jusqu'à demain matin,
Buvons, chantons, célébrons
La fête des Francs-Maçons.

Je connais plus d'un profane
Qui de nos banquets ricane
En les blâmant sans pitié ;
Grâce, pour son ignorance,
Qui de notre ordre ainsi tance
La fraternelle amitié.

Trinquons ! et toc ! et tin tin tin !
Frères, jusqu'à demain matin
Buvons, chantons, célébrons
La fête des Francs-Maçons.

Pour le rit de nos mystères
Que nous importent, mes frères,
Des Aristarques moqueurs ?
S'il nous fallait leur répondre,
N'est-il pas pour les confondre :
La droiture de nos cœurs ?

Trinquons ! et toc ! et tin tin tin !
Frères, jusqu'à demain matin,
Buvons, chantons, célébrons
La fête des Francs-Maçons [1].

MES CINQUANTE ANS

Air : *J'ai vu partout dans mes voyages.*

Béranger, l'ami de Lisette,
A cinquante ans se disait vieux ;
Et de la charmante grisette
Il reniait les jolis yeux.
Quoi ! déjà vous étiez parjure,
Cher poète, à l'amour des sens ?
Ah ! pour Lisette quelle injure !
On n'est pas vieux à cinquante ans.

Un demi-siècle, je vous jure,
Du cœur n'éteint pas tout le feu ;
Si vous accusiez la nature,
C'était pour cacher votre jeu.
Vous faisiez donc le faux bonhomme
Pour mieux dissimuler vos dents
Et mordre encore dans la pomme ?
On n'est pas vieux à cinquante ans.

« Son impuissance n'est que feinte,
Disait Lisette à Frétillon.
Il bénit moins souvent la sainte
Pour ménager le goupillon.
Mais quand mon regard lui rappelle,
Les doux plaisirs de nos printemps :

1. Ces couplets furent improvisés au banquet de Juillet, qui eut lieu aux *Vendanges de Bourgogne*. L'auteur était alors orateur de la □ *des Cosmopolites.*

Il rentre vite à la chapelle.
On n'est pas vieux à cinquante ans. »

Moi, j'ai, malgré la cinquantaine,
Gardé ma joie et ma santé.
Sur mon vaisseau, chose certaine,
Mon pavillon est bien porté.
Lorsque j'embarque ma maîtresse,
Près d'elle je passe mon temps
A rendre hommage à sa tendresse.
On n'est pas vieux à cinquante ans.

J'aime l'amour, la poésie !
Je pense à la mort sans émoi.
S'il lui prenait la fantaisie
De venir me trouver chez moi,
Je lui parlerais de la sorte :
« O mort ! vous perdez vos instants,
Passez, vous vous trompez de porte. »
On n'est pas vieux à cinquante ans.

9 octobre 1874.

PINGOT LA GOBINETTE

Paysannerie

Chantée par Mme Blangy à l'Alcazar-Lyrique.

Musique de M. Le Neva.

Un soir en traversant le bois,
Bibelin, bibelot;
Pin pin, bibelot;
Pingologot,
Pingot, pingot, la gobinette !
Je rencontrons l'fils à François.
Pin, bibelot, pingot, la gobinois.

Quel biau garçon l'fils à François,
Bibelin, bibelot;
Pin pin, bibelot;
Pingologot,
Pingot, pingot, la gobinette!
Mais c'est un coq bêt' comme un' oie,
Pin, bibelot, pingot, la gobinois.

On dirait d'loin un vrai putois,
Bibelin, bibelot;
Pin pin, bibelot;
Pingologot,
Pingot, pingot, la gobinette,
Tout seul il a d'la barbe comm' trois,
Pin, bibelot, pingot, la gobinois.

Il m'dit : « Tes yeux me rend'nt tout coi,
Bibelin, bibelot;
Pin pin, bibelot;
Pingologot,
Pingot, pingot, la gobinette!
Pour toi, j'irais au fond des bois,
Pin, bibelot, pingot, la gobinois. »

Il prit ma taille entre ses doigts,
Bibelin, bibelot;
Pin pin, bibelot;
Pingologot,
Pingot, pingot, la gobinette!
A bas les patt's, mon p'tit François,
Pin, bibelot, pingot, la gobinois.

C'est biau d'aimer, j'savons pourquoi,
Bibelin, bibelot;
Pin pin, bibelot;
Pingologot,

Pingot, pingot, la gobinette !
Qui me l'a dit ? C'est mon p'tit doigt,
Pin, bibelot, pingot, la gobinois.

Près de la mar' comme autrefois.
Bibelin, bibelot ;
Pin pin, bibelot ;
Pingologot,
Pingot, pingot, la gobinette !
Nous nous assîm's au même endroit,
Pin, bibelot, pingot, la gobinois.

Il voulut là me cajolait,
Bibelin, bibelot ;
Pin pin, bibelot ;
Pingologot,
Pingot, pingot, la gobinette !
Dans l'eau, je l'fis dégringolait.
Pin, bibelot, pingot, la gobinois.

Cett' chanson servira d'leçon,
Bibelin, bibelot ;
Pin pin, bibelot ;
Pingologot,
Pingot, pingot, la gobinette !
Aux gens qu'ont du poil au menton,
Pin, bibelot, pingot, la gobinois [1].

1. La musique : chez M. Le Bailly, éditeur, rue de l'Abbaye, 2.

LE BONHEUR

Chanson de noce.

Air : *Brigadier, répondit Pandore.*

Imitons à table nos pères,
Par la gaîté soyons unis ;
Un bon convive entre deux verres
N'est-il pas entre deux amis ?
Du vin vieux la douce influence
Se fait sentir chez le buveur...
Car, s'il vous disait ce qu'il pense,
Vous sauriez qu'il pense au bonheur. } (*Bis.*)

Dans un repas de mariage
L'amour est à l'ordre du jour,
Plaisir et fête tout engage
L'amoureux à faire sa cour ;
Mais, hélas ! respect et prudence
Arrêtent l'élan de son cœur...
Car, s'il vous disait ce qu'il pense,
Vous sauriez qu'il pense au bonheur.

Le marin pensant à sa belle
Méprise le flot irrité ;
Mais ses yeux suivent l'hirondelle
Qui vole avec rapidité.
« Si tu vas, lui dit-il, en France,
Emporte un soupir de mon cœur... »
Car, s'il vous disait ce qu'il pense,
Vous sauriez qu'il pense au bonheur.

Quand le berger va dans la plaine
Avec son chien et son troupeau,

Le pâturage est son domaine,
Il se croit le roi du hameau ;
Mais s'il voit Fanchon qui s'avance,
Il cueille et lui donne une fleur...
Car, s'il vous disait ce qu'il pense,
Vous sauriez qu'il pense au bonheur.

La mariée, ô joie extrême !
Ses doux yeux nous donnent l'espoir
Que, dans neuf mois, pour un baptême,
Nous pourrons, ici, nous revoir.
D'un bébé l'heureuse naissance
Au mari fera grand honneur...
Car, s'il vous disait ce qu'il pense,
Vous sauriez qu'il pense au bonheur.

Maintenant, remplissons nos verres,
Trinquons à nos jeunes époux,
Souhaitons-leur des jours prospères,
De leur ivresse enivrons-nous !
Le mari meurt d'impatience,
Accusant minuit de lenteur...
Car, s'il vous disait ce qu'il pense,
Vous sauriez qu'il pense au bonheur.

LES LÉGUMES DE JACQUES

Paysannerie

Chantée par Mme Blangy à l'Alcazar.

Musique de M. Le Neva.

Je courtisons la belle Jeanne,
C'est un brin d'fille appétissant,
Pour ses appas chacun se damne,
Moi, je n'suis pas si paysan.

Je l'aurai ben coûte que coûte,
J'suis enjoleux, faut qu'all' m'écoute :
Vive le vin !
Vive le vin, vive l'amour :
Voilà le jour.

Dans l'temps son père était bon drille,
Sa mère aimait les amoureux :
J'eann' tient beaucoup de sa famille,
Ça se lit ben dans ses grands yeux,
Elle a surtout un bon gros rire,
Il en dit plus qu'il n'en veut dire :
Vive le vin !
Vive le vin, vive l'amour :
Voilà le jour.

Le mois dernier, je vis la belle :
Dans mon jardin, je l'emmenai.
« Que m'voulez-vous, Jacques ? dit-elle.
— Venez, venez, je vous l'dirai :
J'allons cueillir de la salade,
Des artichauts à la poivrade :
Vive le vin !
Vive le vin, vive l'amour :
Voilà le jour. »

« Les artichauts, ça m'est contraire,
J'aimerais mieux un bon garçon.
— Un bon garçon ? j'suis votre affaire,
Car, pour aimer, j'avons du bon.
A tous les deux nous f'rons la paire...
Verse du vin tout plein mon verre :
Vive le vin !
Vive le vin, vive l'amour :
Voilà le jour. »

La Jeanne alors m'fit une œillade,
Et me dit : « Vos légum's sont beaux,

Je sens qu'en cueillant vot' salade,
Je prends goût à vos artichauts. »
Puis, le soir même, heureuse et fière,
Elle avait bu dans mon grand verre :
Vive le vin !
Vive le vin, vive l'amour :
Voilà le jour.

Ah ! si l'amour poussait en terre
Dans mon jardin j'en planterais,
A tous les gens qui voudraient plaire,
Sans hésiter j'en donnerais;
Mais, sans cultur', cett' plant' divine,
C'est dans le cœur qu'all' prend racine :
Vive le vin !
Vive le vin, vive l'amour :
Voilà le jour [1].

LA BELLE LISON

Chantée par M^lle^ Marguerite Baudin, aux Porcherons.

*Musique d'*Auguste Grenet.

Zon zon zon,
Chez la belle Lison
On fait très bonne chère
En toute saison.
Son picton
Est si clair et si bon,
Qu'on laisse au fond du verre
Souvent sa raison.

1. La musique : chez M. Le Bailly, éditeur, rue de l'Abbaye.

Lison n'est pas fière
Avec le buveur,
Sa brune paupière
Reflète son cœur.

Zon zon zon,
Chez la belle Lison,
On fait très bonne chère
En toute saison.
Son picton
Est si clair et si bon,
Qu'on laisse au fond du verre
Souvent sa raison.

Son œil affriole
Tous les jolis gas;
Et la gaudriole
Ne la blesse pas.

Zon zon zon,
Chez la belle Lison,
On fait très bonne chère
En toute saison.
Son picton
Est si clair et si bon,
Qu'on laisse au fond du verre
Souvent sa raison.

L'aimable luronne
Sous ses airs discrets,
A, je le soupçonne,
De bien doux secrets.

Zon zon zon,
Chez la belle Lison,
On fait très bonne chère
En toute saison.

Son picton
Est si clair et si bon,
Qu'on laisse au fond du verre
Souvent sa raison.

Sa gaillarde mine
Tire le regard;
Sa ronde poitrine
Est un objet d'art.

Zon zon zon,
Chez la belle Lison,
On fait très bonne chère
En toute saison.
Son picton
Est si clair et si bon,
Qu'on laisse au fond du verre
Souvent sa raison.

Sur elle l'on glose :
On a vu souvent
Chez elle, à nuit close,
Entrer un galant.

Zon zon zon,
Chez la belle Lison,
On fait très bonne chère
En toute saison.
Son picton
Est si clair et si bon,
Qu'on laisse au fond du verre
Souvent sa raison.

Mais celui qu'elle aime,
Peut-on le savoir?
Est-ce bien le même
Qui vient chaque soir?

Zon zon zon,
Chez la belle Lison,
On fait très bonne chère
En toute saison.
Son picton
Est si clair et si bon,
Qu'on laisse au fond du verre
Souvent sa raison.

Cette femme unique
Sait par ses vertus,
Ce que sa boutique
Rapporte d'écus.

Zon zon zon,
Chez la belle Lison,
On fait très bonne chère
En toute saison.
Son picton
Est si clair et si bon,
Qu'on laisse au fond du verre
Souvent sa raison.

Aussi notre brune
Veut vendre son fond;
Elle a fait fortune
En donnant du bon.

Zon zon zon,
Chez la belle Lison,
On fait très bonne chère
En toute saison.
Son picton
Est si clair et si bon,
Qu'on laisse au fond du verre
Souvent sa raison[1].

1. La musique : chez M. Le Bailly, éditeur, rue de l'Abbaye, 2.

LE FILLEUL DU PAPE

Air : *La Treille de Sincérité.*

Très Saint-Père
En vous j'espère,
Prince je suis et j'ai la foi;
Mon cher parrain, protégez-moi. *(Bis.)*

Maman, la célèbre Espagnole
Vient tout droit de l'Escurial[1];
Papa, le fils d'une créole,
Est un pur sang impérial. *(Bis.)*
Le sort, en ses bizarreries,
Les avait unis pour toujours;
Et ce fut dans les Tuileries
Que je naquis de leurs amours.

Très Saint-Père
En vous j'espère,
Prince je suis et j'ai la foi;
Mon cher parrain, protégez-moi.

En filleul ardent catholique,
J'admets l'infaillibilité,
La sagesse de l'Encyclique
Et votre souveraineté.
Je respecte aussi le saint chrême
Qui m'arriva du Vatican
Pour l'heureux jour de mon baptême,
Par un prélat peu gallican.

1. Voir la note Z, à la fin du volume.

Très Saint-Père
En vous j'espère,
Prince je suis et j'ai la foi;
Mon cher parrain, protégez-moi.

En mérite, je ne le cède
A personne malgré mon rang.
Je suis fort au vélocipède,
L'orthographe, c'est différent.
J'égale un clown en gymnastique;
A Wolwich j'ai moins de succès;
Par un Anglais en rhétorique,
Je fus battu pour mon français.

Très Saint-Père
En vous j'espère,
Prince je suis et j'ai la foi;
Mon cher parrain, protégez-moi.

Vous bénîtes le Deux-Décembre
Qui sauva le trône et l'autel,
Maudissez le Quatre-Septembre
Qui nous frappa d'un coup mortel.
A Sedan, papa, dans sa gloire,
De mourir avait fait serment;
La défaite vaut la victoire
Quand on tombe aussi noblement.

Très Saint-Père
En vous j'espère,
Prince je suis et j'ai la foi;
Mon cher parrain, protégez-moi.

Mettez votre armée en campagne !
Prélats, jésuites, capucins,
Hommes noirs de France et d'Espagne;
Invoquez la Vierge et les saints.

En mon nom faites des miracles,
Et les intrigants et les sots
Nous aplaniront les obstacles,
Je les paîrai sur les impôts.

Très Saint-Père
En vous j'espère,
Prince je suis et j'ai la foi :
Mon cher parrain, protégez-moi.

Oh ! maman serait bien contente
De revoir l'empire et sa cour !
Que l'occasion se présente,
Je refais Boulogne ou Strasbourg.
Je m'appuîrai sur la caserne :
La force est un très bon agent ;
Papa m'apprit comme on gouverne :
Tout s'incline devant l'argent.

Très Saint-Père
En vous j'espère,
Prince je suis et j'ai la foi ;
Mon cher parrain, protégez-moi.

Septembre 1873.

TOUT Y EST

Mot donné.

Air de *la Gardeuse d'ours* (Hervé).

On dit que je suis une fille
Qui peut bientôt se marier.
Ce jour-là, pour être gentille,
Je ne me ferai pas prier.

Voyez, je me porte à merveille !
J'ai de l'œil et j'ai du jarret.
Où trouverait-on ma pareille ?
Regardez-moi bien, tout y est.

Troloïdio, loïdio,
Troloïdio, loïdio.
Hein !

Je suis toujours joyeuse et franche.
J'aime toujours à m'amuser ;
Aussi, lorsque vient le dimanche,
Au bal, le soir, je vais danser.
Vite, en place ! vite, on commence !
Je pars au premier coup d'archet.
Quand on a le cœur à la danse,
Soyez bien sûr que tout y est.

Troloïdio, loïdio,
Troloïdio, loïdio.
Hein !

Un enjôleur, le grand Hilaire,
L'autre jour, me dit comme ça :
« Vous êtes belle à point, ma chère,
Et, moi, je m'y connais, oui-da ! »
De sa prunelle boursouflée
Il reluqua dans mon corset.
Il reçut une giroflée
Qui lui prouva que tout y est.

Troloïdio, loïdio,
Troloïdio, loïdio.
Hein !

Si l'an qui vient je me marie,
Je veux choisir un beau garçon
Qui près de moi, toute la vie,
Tiendra sa place en la maison.

En revenant de chez le maire,
On dira : « Quel couple parfait !
Ils ont ce qu'il faut pour se plaire. »
Ah ! que c'est malin ! Tout y est.
Troloïdio, loïdio,
Troloïdio, loïdio.
Hein !

L'ASSEMBLÉE DE VERSAILLES

A propos de la dissolution et du vote du 15 juin 1875 sur l'enseignement supérieur.

Air : *Allez-vous-en gens de la noce.*

Allez-vous-en, gens de la Chambre,
Allez-vous-en chacun chez vous !
Partez en juillet ou décembre,
Mais pour de bon soyez dissous.
Vous brillerez par votre absence:
C'est quelque chose assurément !
Partez gaîment,
En ce moment,
On a pour gouverner la France
Un excellent Gouvernement.

Nous allons voir les robes noires
Dominer l'Université,
Et faire, d'après leurs grimoires,
Le bonheur de l'humanité [1].

1. Le 17 juin 1875, l'Assemblée de Versailles avait livré le haut enseignement au cléricalisme, aux adhérents du *Syllabus*. Cette loi rendait la personnalité civile aux diocèses, restreignait la liberté des cours et conférences et ôtait à l'État la collation des grades.

La Foi vaut mieux que la Science,
Dit Dupanloup éloquemment [1],
Aussi vraiment,
En ce moment,
A-t-on pour gouverner la France
Un excellent Gouvernement.

La charitable confrérie
Dont l'hostie est le gagne-pain,
A pris dans la charcuterie
Son défenseur ultramontain [2].
Saint Antoine n'eût pas, je pense,
Mieux débité son boniment.
Aussi vraiment,
En ce moment,
A-t-on pour gouverner la France
Un excellent Gouvernement.

Foin de la savante canaille
Qui trône dans nos Facultés [3],
Elle ne vaut pas la prêtraille
Pour enseigner les vérités;
Et pour nos bacheliers commence
Le règne du Saint-Sacrement.
Aussi vraiment,
En ce moment,
A-t-on pour gouverner la France
Un excellent Gouvernement.

1. M. Dupanloup démandait le monopole de l'enseignement pour les jésuites.

2. M. Chesnelong, marchand de jambons à Bayonne, ancien député officiel sous l'empire, et depuis agent de la royauté légitime, vint, comme champion de l'*ordre moral*, lire un discours à la tribune de l'Assemblée, pour la défense des congréganistes. Il était alors député des Basses-Pyrénées.

3. M. Lefort, professeur de médecine opératoire à la Faculté de Paris, avait été dénoncé à la tribune, par M. Dupanloup, comme indigne d'enseigner. Il en avait été de même pour le docteur Sémerie, qui répondit à l'intolérant prélat par une lettre vertement écrite.

O chers députés, sans vergogne,
De vos discours délivrez-nous;
Pour faire pareille besogne
Nous n'avons plus besoin de vous.
Vous mettez trop de complaisance
A voter le relèvement.
Aussi vraiment,
En ce moment,
A-t-on pour gouverner la France
Un excellent Gouvernement.

Vous avez fait la République;
Mais vos préfets n'en parlent pas;
C'est au régime monarchique
Que la plupart pensent tout bas.
Et, sans remords de conscience,
Ces gens touchent un traitement.
Aussi vraiment,
En ce moment,
On a pour gouverner la France
Un excellent Gouvernement.

Allons, messieurs, quittez Versailles,
Votre Assemblée a fait son temps;
En célébrant ses funérailles
Les électeurs seront contents.
Ils sont à bout de patience,
N'y mettez pas d'entêtement,
Puisque vraiment,
En ce moment,
On a pour gouverner la France
Un excellent Gouvernement.

19 juin 1875.

JEAN-PAUL

OU

L'AMOUR DE LA PATRIE

Chanté par Mlle Amiati à l'Eldorado.

Musique de M. Charles Malo.

Regardez, mes amis, ce portrait de famille
Pendu le long du mur sous les rideaux du lit;
C'est Jean-Paul. La bravoure en son regard pétille.
Devinant sa valeur, sa mère, un jour, lui dit :
« Marche à l'honneur ! La France épuisée est meurtrie;
Pars, mon fils, suis ton cœur et reviens triomphant.
Le soldat doit avoir l'amour de la patrie.
Ta mère, à la maison, prîra pour son enfant. »
Cela s'explique,
Mes amis,
Elle aimait son pays
Et la République.

Il quitta le sarrau pour l'habit militaire,
En gardant la fierté du paysan lorrain,
Et partit pour se battre en simple volontaire.
La mort fauchait alors sur les rives du Rhin.
Marchant au premier rang à travers la fumée,
Jean-Paul ne craignait pas, comme on dit, pour sa peau;
Aussi fut-il cité devant toute l'armée
Pour avoir enlevé, de ses mains, un drapeau.
Cela s'explique,
Mes amis,
Il aimait son pays
Et la République.

Jean-Paul, après la guerre, a revu le village,
De ses faits glorieux il ne se vantait pas.

Son amour pour la France augmentait avec l'âge.
Il nous disait toujours en parlant des combats :
« Mes enfants, que ceci dans votre esprit se grave :
L'honneur du nom français ne doit jamais périr.
Le soldat patriote aime à combattre en brave,
Mourir à l'ennemi, c'est noblement mourir. »
Cela s'explique,
Mes amis,
Il aimait son pays
Et la République.

« Contre tous les Prussiens je garderai ma haine
Jusqu'à l'heure attendue où la France dira :
Délivrons de Bismarck l'Alsace et la Lorraine.
Un long cri de vengeance alors retentira,
J'y mêlerai ma voix, si je le puis encore,
Et, fier, je reprendrai ma place au premier rang,
Pour rendre la victoire au drapeau tricolore.
Une tache à l'honneur se lave avec du sang. »
Cela s'explique,
Mes amis,
Il aimait son pays
Et la République.

Mais le brave Jean-Paul mourut de ses blessures,
Après avoir souffert longtemps parmi les siens ;
Pour dernier rêve il eut : les batailles futures
Où les Français vainqueurs écrasaient les Prussiens.
— Et, pendant que sa mère, à genoux, pleure et prie,
Un ami vient et dit : « Sur ton corps, nous jurons
D'aimer autant que toi, Jean-Paul, notre patrie...
Nous ne t'oublîrons pas et nous te vengerons ! »
Cela s'explique,
Mes amis,
Il aimait son pays
Et la République.

LA FEMME DE FEU

Ballade.

Notre village avait perdu la tête;
Chacun pour soi disait des *Oremus.*
Chacun avait un air un peu plus bête,
Le vieux sonneur oubliait l'*Angelus.*
La nuit venue, on verrouillait sa porte
En adressant sa prière au bon Dieu.
Enfin chacun tâchait de faire en sorte
De se garder de la femme de feu.

Jeunes filles
Gentilles,
Pour l'amour de Dieu,
Méfiez-vous de la femme de feu.

On avait peur. Le monde est si crédule!
Moi, je voulus en avoir le cœur net.
Par un beau soir, après le crépuscule,
Près de l'étang, j'allai faire le guet.
Je voulais voir de mes yeux cette ondine
Qui, disait-on, flamboyait sur les eaux;
Et, là, je vis cette femme divine
Sortir en feu du sein des verts roseaux.

Jeunes filles
Gentilles,
Pour l'amour de Dieu,
Méfiez-vous de la femme de feu.

De ma cachette, au milieu des grands saules
Je contemplai ses charmes ravissants.
Ses longs cheveux tombaient de ses épaules
Pour serpenter tout autour de ses flancs;

Et fasciné comme par un beau rêve,
Je me croyais encore au temps jadis :
Il me semblait voir une nouvelle Ève
Embellissant un nouveau Paradis.

Jeunes filles
Gentilles,
Pour l'amour de Dieu,
Méfiez-vous de la femme de feu.

Son pied mignon tâta l'eau transparente,
Et son beau corps disparut dans l'étang.
L'eau me parut alors phosphorescente
En devenant rouge comme du sang.
J'eus le frisson, malgré tout mon courage,
Et ma frayeur passa dans mon cerveau
Quand je la vis s'avancer à la nage...
J'eus la berlue et je tombai dans l'eau.

Jeunes filles
Gentilles,
Pour l'amour de Dieu,
Méfiez-vous de la femme de feu.

J'ai su depuis que cette forme humaine
Qui dans les eaux, la nuit, batifolait,
Était la fille au vieux fermier Dumaine...
Je l'avais prise, hélas ! pour un follet.
Alors l'amour en mon cœur fit tapage.
Au célibat je voulus dire adieu :
Je l'épousai. — Depuis lors, le village
Ne parle plus de la femme de feu.

Jeunes filles
Gentilles,
Pour l'amour de Dieu,
N'ayez plus peur de la femme de feu.

HISTOIRE DE NANON

Racontée par elle-même, après souper, un soir de carnaval.

Pot pourri.

Air : *Contentons-nous d'une simple bouteille.*

C'est à mon tour de conter mon histoire,
Joyeux amis, je cède à vos désirs ;
N'oublions pas qu'en chantant il faut boire
Et que le rhum redouble nos plaisirs.
Alimentez ce large bol en flamme,
Qu'à nos cerveaux il porte la gaîté ;
Soignons nos corps, quant à notre pauvre âme,
Pour son salut elle a l'éternité.

Air de *Madame Grégoire.*

Ce fut un beau jour,
Dans l'étable de ma grand'mère,
Qu'un brûlant amour
Me donna Jean-Claude pour père :
O Dieu ! qu'il était laid !
Mais ma mère l'aimait ;
Il lui plaisait pour sa vaillance,
Car, si j'ai bonne souvenance,
C'était du canton
Le plus fameux luron.

Air de *Cadet Roussel.*

Ma mère n'avait que quinze ans, *(Bis.)*
Des jolis yeux, de belles dents, *(Bis.)*
Mais on jasait sur son corsage,
La veille de son mariage...
Ah ! ah ! ah ! oui, vraiment,
Jean-Claude fut un bon enfant.

Air : *Ah! le bel oiseau, maman!*

Si Jean Claude eut ses primeurs,
Beaucoup d'autres,
Bons apôtres,
Surent, en adroits flatteurs,
Profiter de ses faveurs.
Hélas! on disait à Jean
Au bout d'un mois de ménage,
Que je tenais de maman,
Mais de lui bien davantage!
Si Jean-Claude eut ses primeurs
Beaucoup d'autres,
Bons apôtres,
Surent, en adroits flatteurs,
Profiter de ses faveurs.

Air : *Halte-là! halte-là!*

Je grandis dans le village
Avec de forts jolis traits;
A quatorze ans, j'étais sage,
On enviait mes attraits.
Je me sentais bonne fille,
Pour aimer mon cœur battait;
Follette, vive et gentille,
De tous côtés on disait :
« Maintenant, *(Bis)*
C'est tout à fait sa maman. »

Air du *Juif-Errant*.

Pour quêter un sourire,
J'avais trente galants,
Mais pouvais-je sourire
Aux yeux de mes parents?
Ils me gardaient si bien
Qu'il ne m'arriva rien.

Air : *J'ai vu partout dans mes voyages.*

Pour la sagesse, la première,
Mon triomphe était assuré,
J'avais le front d'une rosière
Et l'appui du bon vieux curé;
Mais notre cousin Boniface
Un jour écrivit à maman...
Sa lettre, voici la préface
De mon malheur, triste roman. } *(Bis.)*

Air du *Roi d'Yvetot.*

Boniface était sacristain
D'une importante église,
Cet emploi, pour lui, c'est certain,
Valait une prêtrise.
Aussi, morbleu ! quel bon vivant !
Toujours chantant, toujours buvant,
Riant !
Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
Quel bon sacristain c'était là !
Là là.

Air de *Mazaniello.*

Il nous priait avec instance
De venir le voir à Paris;
Il mettait tant de complaisance
Qu'avec mon père, je partis.
Il proposait de nous conduire
Tous deux au bal de l'Opéra;
Ce fut assez pour nous séduire,
Car nous voulions connaître ça. } *(Bis.)*

Air : *Aussitôt que la lumière.*

Mon cousin tint sa promesse,
Et, dès le samedi soir,

Après sa dernière messe,
Il déposa l'encensoir.
Puis, endossant le costume
D'un balochard de bon ton,
Il nous dit : « C'est la coutume,
Jean-Claude, habillez Nanon. »

Air : *Tontaine, tonton.*

J'étais heureuse que la soie
Remplaçât mon grossier coton,
Tonton, tonton,
Tontaine, tonton.
Je ne me sentais plus de joie,
Je ne me croyais plus Nanon,
Tonton,
Tontaine, tonton.

Air : *Je loge au quatrième étage.*

L'Opéra, quelle belle chose !
O quel tumulte ! ô que de cris !
C'est une gaie apothéose
Des folles amours de Paris. *(Bis.)*
Les disciples de la folie
Ont fait leur temple de ce bal :
Ah ! que la vie est embellie
Par les plaisirs du carnaval ! } *(Bis.)*

Air de *Préville et Taconnet.*

Je fus bientôt malgré moi séparée
De mon bon père et de mon cher cousin;
Dans tout ce bruit, j'allais seule égarée,
Quand un monsieur vint me prendre la main. *(Bis.)*
« Vous êtes belle et votre taille est fine,
Dit-il tout bas, et vos regards sont doux,
Charmante enfant, pourquoi donc pleurez-vous?
Apprenez-moi qu'est-ce qui vous chagrine
Est-ce un amant, est-ce un mari jaloux? » } *(Bis).*

Air : *Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans.*

A ce monsieur je dis mon aventure
Et les soucis qui me navraient le cœur.
Vite, il m'offrit son bras et sa voiture.
Je crus en lui trouver un protecteur.
Pour mon malheur, je ne savais l'adresse
De la maison de l'imprudent cousin;
Mais mon Mentor me dit : « Point de tristesse!
Mais, je connais l'honnête sacristain. » *(Bis.)*

Air du *Ballet des Pierrots.*

Il me conduisit, le perfide,
Dans un fort bel appartement
Dont l'aspect luxueux, splendide
Me plut de suite infiniment.
Il me dit alors : « Ma gentille,
Consens à me donner ta foi,
J'aime ton regard qui scintille...
Et ces richesses sont à toi. » *(Bis.)*

Air : *Il pleut, il pleut, bergère.*

Mon âme trop légère
Écouta son discours,
Il me semblait sincère :
Je croyais aux amours.
Cédant à sa promesse,
Je lui donnai mon cœur...
Sa première caresse
Fut celle d'un trompeur.

Air : *A la façon de Barbari.*

Le temps nous donne des leçons,
Je l'ai vu par moi-même,
Avec ceux qui sont fanfarons,
Il faut être de même.

Ils nous offrent en bon aloi,
La faridondaine, en guise de foi,
Je veux toujours agir ainsi,
Biribi,
A la façon de Barbari,
Mon ami.

Air : *Suzon sortant de son village.*

Moi, je ne veux passer ma vie
Que par moments voluptueux.
J'ai pour idole la folie
Et pour fortune mes beaux yeux.
Le badinage
Est à mon âge
Le culte seul des cœurs libres et francs.
Pour la sagesse,
Je le confesse,
Je ne l'attends qu'avec mes cheveux blancs.
Pleine d'ardeur, je m'abandonne
Aux caresses de mes amants.
Ivre, sous leurs baisers brûlants,
Je me dis : « Courte et bonne ! » *(Bis.)*

XINÈS

Musique de M. G. Dubois.

J'aime votre beauté plantureuse et sereine,
J'aime vos grands yeux noirs éblouissants d'amour ;
Vous avez en vos pas l'allure d'une reine
Et sur votre front pur l'aurore d'un beau jour.

Votre vibrante voix a des ondes sonores
Qui portent des frissons dans les replis du cœur ;

Mais j'entends au lointain sous les verts sycomores
Rire de mon aveu l'écho froid et moqueur.

Puis-je donc vous aimer sans ces espoirs d'ivresse,
Sans ces illusions, sans ces doux sentiments
Que cherche un cœur ému dans une enchanteresse ?
Votre âme indifférente est sourde à mes tourments.

Faut-il qu'on vous implore, ou faut-il qu'on vous brave
Pour arriver du songe à la réalité ?
Que m'importe, Xinès ! je me fais votre esclave,
Car tous mes rêves d'or sont dans votre beauté.

LA PEAU DU LION

OU

UN DÉPUTÉ DE 1871

Air : *A la façon de Barbari.*

Messieurs, disons la vérité
Sur notre Démosthène ;
C'est un très riche député,
De souche fort ancienne,
Nous l'avions choisi pour son nom,
La faridondaine,
La faridondon !
Il s'est mis pour notre parti,
Biribi,
A la façon de Barbari,
Mon ami.

Il avait pris pour étendard
La foi républicaine;
Nous le croyions un montagnard,
Il siège dans la plaine.
De berger, il s'est fait mouton,
La faridondaine,
La faridondon!
Sachons-lui gré de tout ceci,
Biribi.
A la façon de Barbari,
Mon ami.

C'était un ami du pouvoir,
La chose est bien certaine;
Aussi, vota-t-il sans savoir,
Les impôts. Quelle veine!
Admirant sa haute raison,
La faridondaine,
La faridondon!
Nous devons lui dire : « Merci,
Biribi,
A la façon de Barbari,
Mon ami. »

Ce député, par ses travaux
Se croit un phénomène;
Parmi les fourbes, les dévots,
L'ambition le mène.
Il étouffe l'instruction,
La faridondaine,
La faridondon!
Et vote un budget amoindri,
Biribi,
A la façon de Barbari,
Mon ami.

Ah ! s'il veut se représenter
Pour la Chambre prochaine :
« Sur nos voix vous pouvez compter,
Lui dirons-nous sans gêne,
Vous preniez la peau du lion,
La faridondaine,
La faridondon !
Nous vous renommerons ici,
Biribi,
A la façon de Barbari,
Mon ami. »

Nous devons chercher désormais
Une âme citoyenne,
Vaillante et généreuse, mais
De race plébéienne.
Après cette rude leçon,
La faridondaine,
La faridondon !
Il ne faut plus être obéi,
Biribi,
A la façon de Barbari,
Mon ami.

MISANTHROPIE

Alceste a bien raison : avec une âme honnête,
On ne peut estimer tous nos *hommes du jour ;*
Avides des honneurs pour arriver au faîte,
Ils foulent sous leurs pieds Vertu, Patrie, Amour.

Je ne fréquente plus les salons du grand monde ;
On y rencontre trop de pieds plats et de sots.
Le paon, homme d'État, y montre sa faconde,
Et le dindon pédant y brille par ses mots.

Je ne hante jamais les zélés de l'église :
Ils font trop peu de cas de notre humanité.
Je laisse ces gens-là confits en leur sottise
Et sais me contenter de mon obscurité.

Je crois qu'il est un Dieu, sans aller à confesse,
Je crois aux vrais amis dans le coin d'un bon feu.
Tartufe n'y vient pas au sortir de la messe,
Avec son air béat, pour insulter à Dieu.

Trop faible pour lutter, dans une vaste arène
Je n'ai jamais tenté d'être victorieux;
Aux plus forts j'ai laissé, sans envie et sans haine,
Placer le laurier d'or sur leur front glorieux.

Ma barque sur la mer trace à peine un sillage.
La brise qui la pousse est un zéphir ami;
Et doucement conduite elle aborde à la plage,
Sans troubler le repos du côtier endormi.

UN DÉPUTÉ CONSERVATEUR

Candidat au Sénat.

ÉLECTIONS DE 1876

Air : *Halte-là*

Électeurs, en vous j espère,
Je fus votre député;
Vous savez comment j'opère
Pour garder la liberté.
En arrivant à la Chambre,
Je fus très indépendant;

J'ai béni le Deux-Décembre,
Et glorifié Sedan :
J'ai du cœur,
De l'honneur,
Nommez-moi donc sénateur.

Un argument sans réplique
Vous séduira promptement :
Je trouve la République
Un bien sot gouvernement.
Je prends l'argent qu'on me donne
Comme venant du pouvoir;
Cela ne nuit à personne,
Je ne fais que mon devoir.
J'ai du cœur,
De l'honneur,
Nommez-moi donc sénateur.

J'ai combattu l'anarchie
Qui ruinait le pays;
Je voudrais la monarchie
Pour moi seul et mes amis.
Je vois tout ce qui se passe,
J'ai l'œil fort américain.
Donnons donc le coup de grâce
Au parti républicain.
J'ai du cœur,
De l'honneur,
Nommez-moi donc sénateur.

Dans la session dernière
J'ai voté pour de Chambord,
Croyant de cette manière
Me mettre avec le plus fort.
Mais, à présent que la chance
Tourne pour les d'Orléans,

Votons tous avec la France
Pour ces riches prétendants.
J'ai du cœur,
De l'honneur,
Nommez-moi donc sénateur.

Je vous dis ce que je pense
Sans farder la vérité;
Et j'attends ma récompense
En toute sérénité [1].
La reprise des affaires
Dépend des conservateurs;
La plupart de mes confrères
Sont d'affreux perturbateurs.
J'ai du cœur,
De l'honneur,
Nommez-moi donc sénateur.

Après tout, si cette clique
Qui dirige le scrutin
Conservait la République,
Je serais républicain.
La ligne que j'ai suivie
A consolidé l'État;
Je mériterais à vie
Un bon fauteuil au Sénat.
J'ai du cœur,
De l'honneur,
Nommez-moi donc sénateur.

Décembre 1875.

1. M. Buffet, alors ministre de l'intérieur, avait dit à la Commission chargée de la loi électorale que les élections pour la nouvelle Chambre de 1876 se feraient avec sérénité.

LE MARTYR DE LA SOUTANE

OU

CONFESSION D'UN CURÉ DE CAMPAGNE

Amis, écoutez-moi. Pour rester vraiment homme,
N'appartenez jamais au pontife de Rome;
Ne vous faites jamais, malgré vous, serviteur
De celui qu'on appelle un divin Rédempteur.
Il ne faut pas, amis, quand l'enfant vient de naître,
Qu'une volonté dise : « Enfant, tu seras prêtre. »
Mon pauvre père a dit ces trois mots ténébreux.
Voilà pourquoi je ne suis pas heureux.

Et l'on a fait de moi ce qu'on fit de bien d'autres,
En exaltant le sort de ces humbles apôtres
Qui mouraient saintement en mourant pour la Foi.
Tant d'abnégation ne fut jamais en moi.
Pourtant je sers l'autel en fervent catholique;
Je crois en Jésus-Christ sans être fanatique :
Un curé fanatique est un fou dangereux.
Voilà pourquoi je ne suis pas heureux.

Amis, ma conscience est rebelle aux oracles,
Ma raison n'admet pas ces sublimes miracles
Inventés pour nourrir la superstition.
Je mets plus de bon sens dans ma dévotion.
Un curé bien honnête est rare, je vous jure;
Le célibat n'est pas un fait de la nature :
Vivre seul, toujours seul, est un martyre affreux.
Voilà pourquoi je ne suis pas heureux.

Et cependant mon cœur s'émeut, palpite et vibre.
Sa voix souvent me dit : « Pourquoi n'es-tu pas libre
D'abandonner ton âme à cette ardeur des sens
Qui trouble ton esprit de désirs incessants ?
Toi, ne devrais-tu pas connaître cette ivresse
Qui naît sous un baiser frémissant de tendresse ? »
— Je ne puis que du ciel devenir amoureux !
Voilà pourquoi je ne suis pas heureux.

Quand, dans notre village, un père de famille
Trouve un bon paysan pour épouser sa fille,
Tout mon être s'emplit de regrets insensés,
Et je deviens jaloux des jeunes fiancés.
Je pleure en maudissant le joug qui me condamne
A ne plus être un homme en portant la soutane,
Et je ronge mon frein de n'être pas comme eux.
Voilà pourquoi je ne suis pas heureux.

Quand, en confession, une femme charmante
M'avoue en rougissant ses doux péchés d'amante,
Contre l'amour charnel je fais une oraison,
En me disant tout bas : « La nature a raison. »
Au nom du Créateur, je censure, je blâme
Ces attrayants plaisirs qui ravissent mon âme !
C'est mon fruit défendu que cette vie à deux !
Voilà pourquoi je ne suis pas heureux.

Vierge, je dois passer au travers de la vie
Traînant comme un boulet ma fièvre inassouvie !
Je ne suis rien qu'un monstre enseignant la vertu
Sans avoir en champ clos pour elle combattu.
Aux arguments des sens j'oppose le mensonge,
Essayant d'être vrai dans cet horrible songe,
Où tout me semble faux, stupide, monstrueux !
Voilà pourquoi je ne suis pas heureux.

Mon père, en ignorant, m'a jeté dans ce gouffre
Où j'ai déjà souffert tout ce qu'un damné souffre.

Il avait écouté les conseils d'un prélat,
Afin de m'exempter, un jour, d'être soldat.
A dix ans, je vêtis le froc du séminaire
Pour m'affranchir, à vingt, du devoir militaire.
Puis, au pied des autels, je prononçai mes vœux !
Voilà pourquoi je ne suis pas heureux.

Oh ! dès ce moment-là, je ne fus plus un être.
Je fus un instrument sous un habit de prêtre ;
J'oubliai mes parents pour ne penser qu'à Dieu.
Je ne me trouvais bien que seul dans le saint lieu.
Les orgues m'enivraient dans mon rôle d'ascète !
Au sacrifice alors la brebis était prête :
Mon âme était au ciel, à terre étaient mes yeux.
Voilà pourquoi je ne suis pas heureux.

Quand je revins à moi, ma vie était flétrie.
Le paradis était mon unique patrie.
J'en montrais le chemin à mes paroissiens :
Je faisais des bigots et non des citoyens.
Ce n'est pas de ces gens qu'il faut à notre France
Si l'on veut la guérir de sa longue souffrance ;
L'égoïsme n'a pas les instincts généreux.
Voilà pourquoi je ne suis pas heureux.

Il lui faut, mes amis, la sage République
Que fait l'homme sensé sur la place publique,
A la face de Dieu, franchement, au grand jour :
Alors pour son honneur on aura de l'amour.
On se sentira fier du pays qu'on habite
Et sa place au soleil deviendra trop petite...
Oui, mais les cléricaux ici-bas sont nombreux.
Voilà pourquoi je ne suis pas heureux.

Frères, comprenez bien ce que je viens de dire.
Ce n'est pas pour blâmer, ce n'est pas pour médire,
C'est pour me soulager de ma noire douleur.
Je suis si torturé par mon dévot labeur !

J'étais né pour avoir une chère famille,
Des enfants bien-aimés, un garçon, une fille...
Mais e n'ai que l'espoir du bonheur dans les cieux ;
Voilà pourquoi je ne suis pas heureux.

Décembre 1875.

LETTRE A UN AMI

Rondeau

Chanté au banquet donné à M. Rameau,
député de Seine-et-Oise, le 30 juillet 1876, à Bougival.

Air de *la Vie parisienne.*

Vous me priez de vous écrire
Poste restante, au Saint-Gothard ;
J'ai bien des choses à vous dire
Depuis votre brusque départ.
Je m'adonne à la politique,
Cher ami, pour passer mon temps,
Et je vois que la République
Ne fait plus trop de mécontents.

Le vieux marquis de Verte-Allure
Vient tous les soirs à Tortoni ;
L'amour rajeunit sa tournure
Depuis qu'il courtise Fanny.
Dans le faux luxe, il s'encanaille
Et prend les airs d'un vrai milord ;
Mais, quand il retourne à Versaille :
« Vivent les lis ! vive Chambord ! »

Buffet ne bat plus que d'une aile ;
Son influence est *à quia ;*
Ses partisans, malgré son zèle,
Ne chantent plus *alleluia.*

Le pauvre homme croit à l'empire
En protégeant les hommes noirs ;
La messe, en son béat délire,
Est le plus cher de ses devoirs.

Il maigrit, il se ride, il rage
De voir la raison triompher.
Pendant son dernier ballottage,
Mon cher, il faillit étouffer.
Paray-le-Monial et Lourdes,
La Bernadette et Maximin,
Lui servent de lanternes sourdes
Pour le guider en son chemin.

De Broglie est resté le même :
Il fait toujours la bouche en cœur,
Il se croit beau, galant, il s'aime !
Il est ironique et moqueur.
Infatué de sa personne,
Il pose pour le bel esprit ;
Comme un hanneton il bourdonne,
Et comme un fruit sec il écrit.

Sa prétentieuse éloquence
Dans la droite a quelque succès ;
Elle ne tire à conséquence
Que par ses fautes de français.
Monseigneur Dupanloup lui passe
Tout son pathos *in partibus*,
Pourvu qu'il suive saint Ignace
Et la lettre du *Syllabus*.

Laboulaye a tourné casaque ;
Aussi les gauches de crier :
Il se conduit comme un Cosaque
Mais il ne rend point l'encrier [1].

1. Voir la note AB à la fin du volume.

Lui se dit : « Sénateur à vie !
Mettons notre veste à l'envers,
Et suivons la ligne suivie
Par mons Veuillot de l'*Univers.* »

Quelle besogne cléricale
Font ces messieurs dans le Sénat !
De la République légale
Ils méditent l'assassinat.
Mais en vain dans l'ombre on conspire,
La Nation veut ce qu'elle a.
A Chaillot ! les gens de l'empire !
Rira bien qui dernier rira.

Pendant que vous êtes en Suisse
Humez l'air de la liberté ;
Car c'est le seul pays qui puisse
Vous en fournir à volonté.
Ma plume tombe, minuit sonne,
Ma lettre partira demain.
Et pour finir, je vous griffonne :
« Ami, je vous serre la main. »

LE CHANT DES BRAVES

OU

LES MORTS QUI CHANTENT

Interprété par M. Vialla à l'Alcazar.

Musique de M. Alfred d'Hack.

La grande Nation était blessée au flanc.
C'était pendant l'hiver. Du Nord venait la guerre,
Trouant de pas sanglants la neige, linceul blanc.
La France n'était plus ce qu'elle était naguère.

La Gervaise avait vu partir son fiancé
Avec ceux qui s'offraient pour sauver la Patrie.
La mort, au coin d'un bois, sur eux avait passé
Faisant de ces enfants une horrible tuerie.
Dans la nuit, depuis lors,
A ce que dit Gervaise,
On entend tous ces morts
Chanter la *Marseillaise.*

Ils avaient succombé, ces braves de vingt ans,
Comme Léonidas devant les Thermopyles ;
Et les feux qui rendaient leurs regards menaçants
Ne s'étaient pas éteints dans leurs yeux immobiles ;
A leurs fronts valeureux contractés par la mort
Leur dernière pensée était restée entière !
Ils payaient chèrement la raison du plus fort.
Un grand trou fut leur tombe, un bois leur cimetière.
Dans la nuit, depuis lors,
A ce que dit Gervaise,
On entend tous ces morts
Chanter la *Marseillaise.*

Quand ils étaient partis, Gervaise avait seize ans ;
Elle chantait comme eux ce chant de délivrance
Qui transforme en héros les jeunes combattants.
Son cœur avait l'amour, son âme l'espérance ;
Mais tout cela n'est plus qu'un morne souvenir
Qui passe comme un songe au travers de sa vie...
Le soir, elle se fait un devoir de venir
Prier sur le tombeau des morts pour la Patrie.
Dans la nuit, depuis lors,
A ce que dit Gervaise,
On entend tous ces morts
Chanter la *Marseillaise.*

La France enfin parvint à sauver son honneur
En bravant du destin les sanglantes morsures ;

Le soleil a rendu les prés verts au faneur
Et la paix a guéri les profondes blessures.
Gervaise n'a rien vu de tout ce changement,
Mais elle entend toujours ces jeunes gens stoïques
S'en allant au combat en chantant vaillamment...
La France s'en souvient aussi, morts héroïques !
Dans la nuit, depuis lors,
A ce que dit Gervaise,
On entend tous ces morts
Chanter la *Marseillaise.*

Elle croit au retour de son beau fiancé
Dont le dernier adieu retentit dans son âme ;
Elle le voit charmant comme par le passé,
Et plus que jamais pense à devenir sa femme.
O chère illusion ! ô rêve inattendu !
Qui cachez à l'esprit une douleur immense
En trouvant un espoir dans le bonheur perdu,
Vous rendez à la folle, heureuse, la démence.
Dans la nuit, depuis lors,
A ce que dit Gervaise,
On entend tous ces morts
Chanter la *Marseillaise* [1].

LE SENTIER AUX PRUNES

A mon ami Eug. Imbert.

Air du *Ménage de garçon.*

« Te souviens-tu, bonne Nichette,
De ce bel âge où, bien heureux,
Nous gaulions, le soir en cachette,
Des prunes dans le chemin creux ? (*Bis.*)

1. Musique chez Labbé, éditeur, rue du Croissant, 20.

Car, pour en manger quelques-unes
Ensemble en revenant des champs,
Nous prenions le sentier aux prunes...
Ce temps-là, c'était le bon temps. } (*Bis*)

« — Mais, avant toi, le grand Nicaise
Fut le premier qui m'en gaula ;
Aussi, j'étais toujours très aise
De passer avec lui par là.
J'aimais les vertes et les brunes.
Je m'en donnais à belles dents ;
Mon Dieu ! les excellentes prunes !
Ce temps-là, c'était le bon temps.

« Après lui, le cousin d'Élise
(Je puis te le dire aujourd'hui),
Connaissant bien ma gourmandise
Souvent m'emmenait avec lui.
Ses forces étaient peu communes :
Il gaulait fort, dur et longtemps.
Il couvrait le sentier de prunes.
Ce temps-là, c'était le bon temps.

« Enfin, jusqu'au galant Eustache,
Qui me secoua son prunier !
Avec joie il prenait à tâche
De remplir vite mon panier.
Entre ses coups point de lacunes,
Sa gaule allait dans tous les sens.
Quitte à meurtrir toutes ses prunes...
Ce temps-là, c'était le bon temps.

« Mon cœur, voyant la vie en rose
Ne fut pas du tout effrayé,
Quand tu voulus prendre à nuit close
L'étroit sentier si bien frayé.

Oh ! ce n'était pas pour des prunes
Qu'avec moi tu venais aux champs !
Je savais tes bonnes fortunes...
Ce temps-là, c'était le bon temps.

« A présent, Jobin, mon cher homme,
Tu gaules bien moins qu'autrefois ;
Je ne vais pas le dire à Rome :
L'amour a vidé son carquois.
« — Femme, entre nous, point de rancunes,
Car avec Claire, en son printemps,
J'avais été souvent aux prunes...
Ce temps-là, c'était le bon temps. »

J'Y SUIS, J'Y RESTE

Air : *Ah ! daignez m'épargner le reste.*

Moi, royaliste consommé,
Moi, de souche aristocratique,
Par la Chambre je fus nommé
Président de la République.
Monsieur Thiers s'étant retiré,
Je prends sa place sans conteste.
Merci, d'être le préféré !
Mes bons messieurs, j'y suis, j'y reste. *(Bis.)*

La France entre quatre partis
En ce moment est divisée ;
De leurs armes le cliquetis
Arrive jusqu'à l'Élysée.
Tout en hurlant avec les loups,
Mon ministère vous l'atteste,
Je sais fort bien parer les coups.
Mes bons messieurs, j y suis, j'y reste.

L'Aigle, qui brilla par son vol,
Prit tout dans ses serres d'acier,
Et le Coq, qui rasait le sol,
Fut plumé par ce carnassier.
Le Lis, la plus belle des fleurs,
Est aussi noble que modeste...
Oui, mais autres temps autres mœurs !
Je les vaux bien : j'y suis, j'y reste.

La Chambre à mon honnêteté
A confié la République;
Je dois garder sa liberté,
Et protéger sa politique.
Premier magistrat du pays,
L'honneur me met, je vous l'atteste,
Au-dessus de tous les partis.
Aussi, messieurs, j'y suis, j'y reste.

La Loi fut toujours mon devoir,
Malgré ma plus chère espérance
De voir Henri Cinq au pouvoir
Pour faire ton bonheur, ô France !
Mais je comprends que son retour
Aujourd'hui serait bien funeste...
Et la République, à son tour,
Me répondra : « J'y suis, j'y reste[1]. »

1. M. Mac-Mahon donna sa démission de président de la République, sa conscience ne lui permettant pas de garder un poste qui le forçait d'agir contre ses opinions politiques. Il était légitimiste. L'auteur, dans sa chanson, parle comme il aurait voulu qu'il parlât ; malheureusement, M. le duc de Magenta n'était pas à la hauteur voulue pour remplir la première magistrature du pays, et il aima mieux descendre noblement du pouvoir que de faire les affaires des royalistes, qui le regardaient comme un nouveau Monk.

A ce sujet on fit le quatrain suivant :

Mac-Mahon, soldat convaincu,
Loyal, mais avide de gloire,
Tu vas donc avoir dans l'histoire
Le même rôle que Monk (1660) eut !

Le victorieux général Monk fit proclamer Charles II roi d'Angleterre en 1660, à la place de la République.

LES FRÈRES DE LAIT

Rondeau.

Air de *Rose et Marguerite.*

Sur un bon lit, une dame du monde,
Fit en criant un tout petit garçon;
Le même jour, gaîment, Jeanne la blonde,
Sur un grabat, accoucha sans façon.

Le frêle enfant de la riche bourgeoise
Avait, dit-on, l'aspect d'un séraphin;
Moi, de maman, la pauvre villageoise,
J'avais les traits... les traits d'un meurt-de-faim.

Nous avions droit tous deux à l'existence,
Lui, qu'il vécût, c'était ce qu'il fallait!
Pour l'élever on rogna ma pitance;
Le nouveau-né fut mon frère de lait.

Au même sein nous trouvâmes la vie.
Maman nous tint sur pied d'égalité.
L'intérêt, là, sans haine et sans envie,
Réunissait richesse et pauvreté.

Ernest et Jean vivaient en petits frères,
Il leur semblait avoir le même sang.
Ce rêve, hélas! pour moi ne dura guères.
En grandissant, chacun reprit son rang.

Lui n'avait eu que la peine de naître
Pour échapper aux malheurs inconnus;
Mais, moi, j'avais un mauvais sort pour maître,
Le sort des gens qui vont toujours pieds nus.

Sur le pavé je vécus sans souffrance,
Et, sans rougir, je mendiais mon pain.
« Va, c'est ton droit, me disait l'Ignorance,
Il faut manger ; aux passants tends la main. »

Que voulez-vous ? cette affreuse parole
Légalisait mon état d'indigent.
On aurait dû m'envoyer à l'école ;
On n'instruit pas ceux qui n'ont pas d'argent.

Ah ! l'ignorance engendre la paresse,
Et la paresse a les instincts mauvais.
Un malheureux poussé par sa détresse
Devient souvent un gibier de palais.

Le tribunal alors lui fait un crime
De mendier sur les bords du chemin,
Et, sans pitié, le jette dans l'abîme
Où se corrompt le meilleur cœur humain.

Il sort voleur des mains de la Justice,
Et la vertu n'est plus dans son grenier ;
Il reverra sa geôle protectrice,
Car la prison nourrit le prisonnier.

Instruisez donc l'enfance et la jeunesse ;
L'instruction est leur part de bonheur.
Riches, tâchez qu'un enfant pauvre naisse
Avec l'espoir de garder son honneur.

Ernest instruit, sous sa mise honorable,
Fait avec Jean un contraste parfait.
L'un est né riche et l'autre misérable :
Les dirait-on jamais frères de lait ?

Le peuple veut des lois humanitaires
Pour protéger ses enfants nouveau-nés.

Vous restez sourds aux cris des prolétaires?
Je vous maudis, hommes qui gouvernez!

Mais, malgré vous, en ce siècle prospère,
Nous serons, nous, un jour, plus respectés,
Car le progrès, agrandissant sa sphère,
Vous rendra bons, messieurs les députés.

LE SEIZE MAI

(MINISTÈRE DE BROGLIE, DE FOURTOU, ETC.)

Air du *Carnaval*.

Au temps jadis, costume, habit, livrée
Indiquaient bien la naissance ou le rang;
Mais aujourd'hui la France est délivrée
De ce régime et c'est fort différent.
Mons de Fourtou, grand serviteur de Rome,
Ami du pape, est d'un tel acabit,
Qu'il dit toujours : C'est l'habit qui fait l'homme,
Quand nous disons, nous, l'homme fait l'habit.

Il nous ramène aux vieux us et coutumes
En ramassant les loques du passé;
Il rétablit panaches et costumes,
Dont le bon sens s'était débarrassé.
Ce partisan de notre ancienne France
Pour secourir la routine aux abois,
Et nous montrer sa royale espérance
Prend ses décrets dans le fatras des lois.

Les préjugés, avec magnificence,
Sortent sacrés de leur antiquité,
Et la faveur est un droit de naissance
Dont ce ministre abuse en liberté.

Obéis donc, France, aux nobles avides
Foulant aux pieds un peuple d'artisans
Et reniant ces principes stupides
Qui font voter jusques aux paysans.

Les prêtres sont des professeurs modèles
Qu'il faut donner à nos jeunes enfants;
Le Sacré-Cœur accorde à ses fidèles
Le paradis quand ils sont pénitents.
Un citoyen à l'enfer se condamne
S'il ne se fait le dévot du saint Lieu...
Encensons donc ces béats en soutane
Qui font métier des faveurs du bon Dieu.

De Fourtou veut encor le droit d'aînesse,
Et la corvée, et le droit du seigneur.
Le peuple doit engraisser la noblesse,
Pour lui vraiment c'est un excès d'honneur.
Mais la fierté des classes orgueilleuses
Ne suffit point pour gouverner l'État;
Surtout devant ces masses travailleuses
D'où sort vainqueur le Prolétariat [1].

Valets du Christ, courtisans d'une altesse,
Preux ruinés des plus vieilles maisons,
Quand le Progrès marche à grande vitesse,
Vous ne pouvez arborer vos blasons.
On ne veut plus d'un *bon Roy catholique,*
La sainte Ampoule a perdu ses vertus...
Il vous faut vivre avec la République.
Serfs et manants, messeigneurs, ne sont plus.

31 mai 1877.

1. *Les hommes du 16 mai,* comme on appelle ce ministère de Broglie, ont reçu, en 1879, de la Chambre des députés, *un vote de flétrissure* pour leur conduite inqualifiable pendant le temps qu'ils furent au pouvoir. Ils voulaient, ni plus ni moins, mettre la monarchie à la place de la République.

MON ENTERREMENT CIVIL

Air des *Trois Couleurs*.

Il faut mourir, c'est la règle commune.
Résignons-nous. C'est bien, ainsi soit-il !
Pensons alors et sans tristesse aucune,
A notre simple enterrement civil.
Je veux sortir de mon humble demeure
En citoyen qui vécut sensément.
O mes amis ! puisqu'il faut que je meure,
Ne pleurez pas *(bis)* à mon enterrement.

L'honnêteté fut toute ma noblesse,
Et l'amitié compose mon clergé ;
Le gros bon sens est une arme qui blesse
Dame Routine et le sieur Préjugé.
Libre penseur jusqu'à ma dernière heure,
Sans m'émouvoir je fais mon testament.
O mes amis ! puisqu'il faut que je meure,
Ne pleurez pas *(bis)* à mon enterrement.

Un père aimé m'enseigna dès l'enfance
A marcher droit dans le sentier du bien.
Il me disait : « Aime avant tout la France.
On est bon fils étant bon citoyen. »
La poule au pot pour le peuple est un leurre;
Quand c'est un roi qui la promet, il ment !
O mes amis ! puisqu'il faut que je meure,
Ne pleurez pas à mon enterrement.

Bien le bonsoir, messieurs les gens d'église,
Je pars sans vous pour un monde meilleur...
Tout seul, bigots, j'ai bouclé ma valise,
En fredonnant mon dernier vers railleur.

Je sais qu'en vain ma raillerie effleure
Vos cerveaux creux, blindés d'aveuglement !
O mes amis ! puisqu'il faut que je meure,
Ne pleurez pas à mon enterrement.

D'un vieux passé ne prenons pas l'ornière :
De fleurs des champs entourez mon cercueil,
Escortez-moi sans bruit et sans bannière :
C'est dans le cœur que doit être le deuil.
Et, si mon nom en votre esprit demeure,
Ce souvenir sera mon monument.
O mes amis ! puisqu'il faut que je meure,
Ne pleurez pas à mon enterrement.

LA RÉSURRECTION DE SAINT IGNACE

Avènement du ministère de Broglie-Fourtou

16 MAI 1877

Air : *J'arrive à pied de province.*

On m'apprend que saint Ignace[1]
Est ressuscité,
Et qu'il fait pleuvoir la grâce
Sur la liberté.
En bon jésuite, il s'apprête
A nous rendre heureux.
Bons Français, courbons la tête ;
Tout est pour le mieux.

1. Ignace de Loyola, fondateur de l'ordre des jésuites.

Le grand parti catholique,
La Vierge et les saints
Suppriment en République,
Les républicains.
Maximin et Bernadette [1]
En sont radieux!
Bons Français, courbons la tête;
Tout est pour le mieux.

Baujard a pris l'auréole
D'un bel Antony;
Quoique différant d'école,
Il vaut Germiny.
La cléricaille discrète
Les aime tous deux.
Bons Français, courbons la tête;
Tout est pour le mieux.

On chuchote à la caserne
Que les capucins
De notre France moderne
Sont les médecins,
Et qu'ils ont seuls la recette
De combler nos vœux.
Bons Français, courbons la tête;
Tout est pour le mieux.

Ignace est, je le confesse,
Un renard subtil
Qui nous envoie... à la messe
D'un ton fort civil.
Ayons l'âme satisfaite,
Aspirons aux cieux!
Bons Français, courbons la tête;
Tout est pour le mieux.

1. Maximin Giraud, marchand de l'eau et de la liqueur de la Salette. Bernadette, la voyante (Voir la note AC à la fin du volume).

Le bruit court qu'en ce brave homme
Le Saint-Père a foi ;
Aussi nous savons qu'à Rome
Ignace fait loi.
Mac-Mahon, qui n'est pas bête,
Se met avec eux.
Mes amis, courbons la tête;
Tout est pour le mieux.

Sous le dévot ministère[1]
Tout va bien aller;
Et le vieux loup prolétaire
Aura beau hurler.
Déjà tout Paris répète :
« C'est miraculeux ! »
Mes amis, courbons la tête ;
Tout est pour le mieux.

22 mai 1877.

1. Ce ministère se composait de MM. de Broglie, président du conseil, de Fourtou, Decazes, Brunet, Berthaut, Caillaux, Pâris, de Meaux et Gicquel des Touches. — Tous plus ou moins cléricaux et monarchistes.
Rendons ici justice à M. Émile de Girardin pour l'admirable campagne qu'il fit contre ce ministère, dit du *Seize Mai*. L'énergie qu'il déploya dans sa virile opposition fit avorter le coup d'État projeté. Les républicains, en récompense de son patriotisme, lui donnèrent, à la Chambre, le siège de M. Thiers, décédé député du IX^e^ arrondissement. — Pour notre part, nous croyons que M. Émile de Girardin, en combattant pour la liberté, a beaucoup fait pour le salut de la République; il a racheté ainsi sa conduite de 1849. — Les hommes du 16 mai ont été flétris par la Chambre de 1879, et cet ordre de flétrissure, voté par les députés, a été affiché officiellement dans toutes les communes de France.

LES FRELONS POLITIQUES

Air : *J'suis né Paillasse.*

Broglie au nom des d'Orléans
Est un fier pédagogue.
Il fait comme ces charlatans
Qui débitent leur drogue.
Laissons-le poser,
Laissons-le jaser,
L'élection approche.
Allons au scrutin
Notre bulletin
Préparé dans la poche.

Cassagnac est le chevalier
De la vieille Eugénie,
Et c'est pour Oreillard Premier
Qu'il a tant de génie.
Laissons-le brailler
Et s'égosiller
Pour son petit Gavroche.
Allons au scrutin,
Notre bulletin
Préparé dans la poche.

Fourtou, valet du goupillon,
Est un joli jésuite
Qui fait du pauvre Mac-Mahon
Un donneur d'eau bénite.
Gloria tibi!
Mais ton pain béni
Sent par trop la brioche.
Allons au scrutin
Notre bulletin
Préparé dans la poche.

Dupanloup n'est pas cardinal
Et combat pour le pape;
S'il compromet le maréchal
C'est pour avoir la chape.
Laissons ce cagot
Croquer le marmot
En sonnant fort sa cloche.
Allons au scrutin
Notre bulletin
Préparé dans la poche.

Ces gens sont une légion
De la plus belle espèce.
Plus monte leur ambition,
Plus la France s'abaisse..
Si pour l'avenir
Ils veulent partir
Ils manqueront le coche.
Allons au scrutin
Notre bulletin
Préparé dans la poche.

Contre ces frelons du pays
La probité proteste;
Ministres passent, mes amis,
Tandis que Peuple reste.
Et si l'église a
Plus d'un Loyola,
Nous avons plus d'un Hoche.
Allons au scrutin
Notre bulletin
Préparé dans la poche.

Août 1877.

UN YANKEE

Air : *J'ai vu partout dans mes voyages*

Hier, je reçus à ma table
Un citoyen américain;
Mon hôte fut peu charitable
Pour notre État républicain.
Ce fils de la libre Amérique
En souriant me dit tout bas :
« Vous vous dites en République?
Mais on ne s'en douterait pas. } *(Bis.)*

« Votre belle France est la proie
Des hommes noirs aux doigts crochus;
Partout encore l'on emploie
Des gens tarés, des gens déchus.
Votre gouvernement s'applique
A récompenser les Judas.
Vous vous dites en République?
Mais on ne s'en douterait pas.

« Il faut, ami, que tout s'épure
Dans un pays de liberté;
Il faut que la magistrature
Sache garder l'honnêteté;
Et que s'humanise la clique
Des beaux marquis de Carabas.
Vous vous dites en République?
Mais on ne s'en douterait pas.

« Fourtou, par sa folle équipée,
A multiplié les abus
Au point que la robe et l'épée
S'autorisent du *Syllabus*.

Dupanloup dispose et trafique
Des magistrats et des soldats.
Vous vous dites en République ?
Mais on ne s'en douterait pas. »

Tout honteux, je baissais la tête
En entendant ces vérités.
Le peuple me semblait bien bête
D'abandonner ses libertés
A cette race jésuitique
De fourbes et de renégats [1].
Nous nous disons en République,
Mais on ne s'en douterait pas.

Août 1877.

MA BELLE FRANCE

Chanson

Créée par Mme Bordas au Grand Concert-Parisien.

Musique de M. J.-M. Chautagne.

Le soleil fleurit la campagne
En ouvrant les bourgeons nouveaux ;
Et la Bourgogne et la Champagne
Se parent de leurs verts coteaux.
Le raisin mûrit sous la treille,
Cachant dans son grain argenté
Le vin de la dive bouteille
Qui donne à tous joie et santé.

1. Le ministère qui entra aux affaires le 14 octobre 1877 sauva la rance. M. Dufaure remplaçait M. de Broglie comme président du conseil, et M. de Marcère, M. de Fourtou comme ministre de l'intérieur.

Le doux séjour de l'espérance
Par le bonheur si renommé,
C'est la France,
Mon pays bien-aimé,
Ma belle France !

En France on aime et l'on espère,
On fait œuvre de charité ;
L'artisan voit l'ère prospère
Qui naît de la fraternité.
Les enfants vont tous à l'école ;
Aujourd'hui lire, c'est du pain.
Chacun apporte son obole
A l'avenir republicain.

Le doux séjour de l'espérance
Par le bonheur si renommé,
C'est la France,
Mon pays bien-aimé,
Ma belle France !

Du Progrès soyons les apôtres
Dans ses principes généreux ;
Aimons-nous bien les uns les autres,
C'est bon de faire des heureux.
Aussi faut-il que l'on s'applique
A vivre honnête et respecté.
Les bienfaits de la République
Font adorer la liberté.

Le doux séjour de l'espérance
Par le bonheur si renommé,
C'est la France,
Mon pays bien-aimé,
Ma belle France !

AU CAVEAU STÉPHANOIS

L'ÉTÉ

Air : *Repas en voyage*[1].

Quand le soleil brille
Avec majesté
L'été,
En nous tout pétille.
Vive la gaîté !

De mon cœur la fibre
Délicate et libre
Détruit l'équilibre
De mes sens agités.
Jusque dans mon âme
Tout brûle ou s'enflamme,
Un regard de femme
Trouble mes facultés.

Quand le soleil brille
Avec majesté
L'été,
En nous tout pétille.
Vive la gaîté !

Belle est la nature
En pleine parure

1. Ou le *Pan pan bachique* (Désaugiers).

Quand sous la ramure
Les oiseaux sont heureux.
Il m'est doux d'entendre
Et voudrais comprendre
Le langage tendre
De ce monde amoureux.

Quand le soleil brille
Avec majesté
L'été,
En nous tout pétille.
Vive la gaîté !

J'aime, par exemple,
Que mon œil contemple
Comme un divin temple
Un humble cabaret.
L'air de la campagne
M'enivre et me gagne,
N'ayant, pour champagne
Qu'un innocent clairet.

Quand le soleil brille
Avec majesté
L'été,
En nous tout pétille.
Vive la gaîté !

Et, sous la caresse
D'une chère ivresse,
J'ai pour ma maîtresse
L'ardeur de mes vingt ans.
Florine, à son âge
Plus folle que sage,
Avec moi partage
Le trouble de mes sens.

Quand le soleil brille
Avec majesté
L'été,
En nous tout pétille.
Vive la gaîté !

A travers mon verre
J'aperçois Glycère
Venant de Cythère
Au bras d'Acrobatus.
Et la Gaudriole
Fait la cabriole
Au bord du Pactole
En l'honneur de Vénus !

Quand le soleil brille
Avec majesté
L'été,
En nous tout pétille.
Vive la gaîté !

Ah ! que de fillettes
Qui s'en vont seulettes
Cueillir des noisettes
Font au bois de faux pas !
Sous leur blanc corsage
Bat un cœur volage
Qui de mariage
Ne s'inquiète pas.

Quand le soleil brille
Avec majesté
L'été,
En nous tout pétille.
Vive la gaîté !

Là, ma rêverie
Trouve en la prairie

L'image chérie
D'un paisible bonheur.
Je nargue, ô mon verre !
L'affreux caractère
D'une belle-mère
Devant les prés en fleur.

Quand le soleil brille
Avec majesté
L'été,
En nous tout pétille.
Vive la gaité !

Je vis à ma guise
Loin de la Sottise,
Mais je fraternise
Avec la Liberté.
Pour remplir la tonne
La vigne bourgeonne
Et moi je fredonne
Mon refrain de l'Été :

Quand le soleil brille
Avec majesté
L'été,
En nous tout pétille.
Vive la gaité !

BUVONS A LA GLOIRE

Chanson

Créée par M. Pacra, à l'Eldorado.

Musique de M. J.-Marc Chautagne.

Au bon vieux temps, Bacchus mettait sa gloire
A faire honneur aux vertus du raisin.
Sa coupe pleine, il aimait à la boire
Pour la remplir encore de bon vin.
Plus d'un buveur d'humeur calme et sévère
Au fond d'un broc a laissé sa raison,
Quand Désaugiers trouvait au fond du verre
Le gai refrain d'une vive chanson.
Nous, buvons à la gloire
De ceux qui ne sont plus ;
Honorons leur mémoire
Et chantons leurs vertus.

A l'homme échut la vigueur et la taille ;
Mais Jeanne d'Arc, une femme, a prouvé
Que le pays sur les champs de bataille
Par la valeur pouvait être sauvé.
De nos héros au Temple de la Gloire
Mettons les noms pour la postérité,
Car le courage illustrant notre histoire
Nous rend tous fiers de notre liberté.
Nous, buvons à la gloire
De ceux qui ne sont plus ;
Honorons leur mémoire
Et chantons leurs vertus.

Oui, notre France éclaira le vieux monde
En invoquant et Voltaire et Rousseau,
Leur œuvre était la semence féconde
D'où sont sortis Kléber, Hoche et Marceau.
Leur siècle fut une époque héroïque,
La *Marseillaise* a proclamé son nom ;
Et pour sa gloire, un jour, la République
En leur honneur ouvrit le Panthéon.
Nous, buvons à la gloire
De ceux qui ne sont plus ;
Honorons leur mémoire
Et chantons leurs vertus.

Fêtons encore, amis, dans notre verre
Ces inconnus qu'on connaîtra demain,
Ces vrais savants qui bravent la misère
Pour une idée utile au genre humain.
L'existence est une longue agonie
Pour ces penseurs qui travaillent pour tous ;
Eux seuls souvent ont foi dans leur génie.
Ils ont raison. Ils sont plus grands que nous !
Nous, buvons à la gloire
De ceux qui ne sont plus ;
Honorons leur mémoire
Et chantons leurs vertus [1].

1. La musique, chez Labbé, éditeur, rue du Croissant, 20.

LE CENTENAIRE DE VOLTAIRE

30 MAI 1878

Musique de M. CHARLES HUBANS.

CHŒUR.

Gloire à toi, Voltaire,
Bienfaiteur de l'humanité,
La France, en ce grand jour, par sa voix populaire,
Au nom de la Patrie et de la Liberté,
Consacre, devant tous, ton immortalité.

Toi, l'apôtre fervent de la philosophie,
Tu jetas sa morale au cœur du genre humain.
Le Progrès te comprend, t'aime et se glorifie
D'avoir vu ton savoir lui tracer le chemin.
Ton esprit lumineux éclaire notre monde,
Comme l'astre qui brille au fond du firmament,
Et ton vaste génie, embrassant tout, féconde
Les champs de l'avenir de son rayonnement.

Gloire à toi, Voltaire,
Bienfaiteur de l'humanité,
La France, en ce grand jour, par sa voix populaire,
Au nom de la Patrie et de la Liberté,
Consacre, devant tous, ton immortalité.

Ta raison, ô Voltaire, égala ton courage,
Tu combattis l'erreur, tu frappas les abus.
Tu ne voyais jamais le danger, mais l'outrage ;
Ton équité partout demandait des vertus.
De Calas innocent et condamné pour crime,
Tu sauvas la mémoire en noble rédempteur.
Aussi le siècle admire en toi l'homme sublime
Et voudrait élever sa gloire à ta hauteur.

Gloire à toi, Voltaire,
Bienfaiteur de l'humanité,
La France, en ce grand jour, par sa voix populaire,
Au nom de la Patrie et de la Liberté,
Consacre, devant tous, ton immortalité.

La Révolution a grondé dans ta tête,
Comme un volcan bouillant gronde en ses profondeurs;
Quand, en quatre-vingt-neuf, elle eut dit : *Je suis prête !*
Tu parlas par la voix de ses grands orateurs,
Tu courbas sous les lois l'acerbe despotisme,
Tu créas pour le peuple un monde tout nouveau
Où la libre pensée éteint le fanatisme,
Où le bon sens humain met tout à son niveau.

Gloire à toi, Voltaire,
Bienfaiteur de l'humanité,
La France, en ce grand jour, par sa voix populaire,
Au nom de la Patrie et de la Liberté,
Consacre, devant tous, ton immortalité.

Avec un apparat solennel, grandiose
Tes disciples nombreux viennent après cent ans
Montrer à l'univers par ton apothéose
Qu'ils contemplent toujours tes labeurs éclatants.
Ton grand œuvre pour eux du bien est le symbole;
Leurs pères l'ont aimé, leurs enfants l'aimeront;
Et cette fête ajoute encore à l'auréole
Qui depuis si longtemps resplendit sur ton front.

Gloire à toi, Voltaire,
Bienfaiteur de l'humanité,
La France, en ce grand jour, par sa voix populaire,
Consacre, devant tous, ton immortalité[1].

1. Cette cantale fut exécutée par neuf cents orphéonistes, sous la direction de M. Ch. Hubans, au cirque Myers, place du Château-d'Eau, à Paris, au moment où l'on enleva le voile qui recouvrait l'admirable

LA LICE CHANSONNIÈRE

Chanson de réception.

Air du *Carnaval.*

De la chanson vous êtes les apôtres,
Vous propagez le rire et la gaîté ;
Je suis heureux, messieurs, d'être des vôtres,
C'est un honneur dont je suis très flatté.
Dans vos banquets l'esprit brille à son aise,
Et la critique y donne des leçons ;
J'en suis ravi, car ma muse est française,
Et son amour est l'amour des chansons.

Je suis heureux, messieurs, d'être des vôtres,
Pour ajouter ma voix à vos refrains.
A Béranger offrons nos patenôtres,
Nous fréquentons son église et ses saints ;
Nos *Oremus* pétillent d'allégresse,
A sa santé notre vin est tiré,
Et c'est ainsi que nous disons la messe
Pour célébrer Lisette et son curé.

Dans vos banquets, l'esprit brille à son aise,
On n'y voit pas Tartufe et Loyola,
La gaudriole y vient cueillir la fraise
Sans que la Lice en pousse des holà !

statue de Voltaire, due au talent de M. Caillé. Cette fête de reconnaissance nationale était présidée par M. Laurent Pichat, sénateur, assisté de M. Engelhard, président du Conseil général de la Seine, et de M. Ch. Hérisson, président du Conseil municipal de Paris ; plus de huit mille personnes y assistaient.

La musique : chez M. G. Hartmann, rue Neuve-Saint-Augustin.

A notre cour point de flatteurs serviles,
Le gai savoir de plein droit est admis;
Le franc parler en chasse les Basiles
Pour n'y laisser que de joyeux amis.

J'aime à chanter et ma muse est française.
Elle a toujours chanté la liberté;
Et mon cœur bat lorsque la *Marseillaise*
Conduit la France à la postérité.
Il bat encor quand le progrès entr'ouvre
Cet avenir des horizons prochains;
Car Charles Neuf n'habite plus le Louvre
Et les Français se font républicains.

La République à vous toutes, mesdames [1],
Aussi découvre un splendide horizon;
A son foyer chauffez vos belles âmes
Pour vous grandir aux yeux de la raison.
Aimez vos fils jusqu'à l'idolâtrie.
Un cœur de mère en a tous les moyens;
Mais donnez-leur l'amour de la patrie,
En République il faut des citoyens.

8 janvier 1879.

FRANCE ET RÉPUBLIQUE

Chant national.

Musique de FRANCIS CHASSAIGNE.

La République sage, aimée et triomphante,
Découvre à tous les yeux un avenir meilleur
En voulant qu'une paix féconde et bienfaisante
Comble de tous ses dons le peuple travailleur.

1. Aux banquets de janvier et de juillet, les dames sont admises.

Elle n'est plus cette ère où notre belle France
Inquiète, doutait de la prospérité ;
Elle oublie aujourd'hui ses longs jours de souffrance
Et met sur son drapeau : « Travail et Liberté. »
Saluez donc la grande République
Vous, citoyens, peuples et rois !
Elle veut être, et forte et pacifique,
En mettant son honneur dans le respect des lois.

Dans leurs tombeaux de gloire ont tressailli nos pères,
Eux, dont la mort grandit la Révolution,
En voyant tout à coup s'apaiser les colères
Et venir les partis devant la Nation.
La République alors trouva sa délivrance
Dans un républicain ennemi des excès,
Et qui, sortant du peuple, aime avant tout la France !
Jules Grévy sera le Jefferson français[1].
Saluez donc la grande République
Vous, citoyens, peuples et rois !
Elle veut être, et forte et pacifique,
En mettant son honneur dans le respect des lois.

Le pays rayonnant entre dans l'atmosphère
D'un temps tout de labeur et de tranquillité ;
Il devra sa grandeur à la voix populaire,
Son bien-être viendra de la fraternité.
Avec ce président plus de France meurtrie,
Son amour du progrès seconde notre espoir.
Et son âme s'exalte au nom de la patrie !
Grévy restera grand en faisant son devoir.

1. Thomas Jefferson, troisième président des États-Unis d'Amérique. Né à Shadwell (Virginie), en 1743, mort en 1826. — Il avait étudié le droit sous White, et devint aussi célèbre avocat que grand patriote. Il fut deux fois président, en 1801 et 1805. Il était venu en France, en 1783, avec Adams et Franklin. Il disait depuis, en souvenir de la réception qui leur avait été faite : « Tout homme a deux patries, la sienne et la France. »

Saluez donc la grande République [1]
Vous, citoyens, peuples et rois !
Elle veut être, et forte et pacifique,
En mettant son honneur dans le respect des lois [2].

30 janvier 1879.

OLIVETTE

A deux, il est charmant de vivre
Dans un petit coin, loin du bruit
Où tranquillement l'on s'enivre
De l'idéal que l'on poursuit.
L'excès de la passion donne
Au cœur des rêves insensés...
Tu dois te souvenir, mignonne,
De l'ivresse des jours passés.

Tu serais infidèle
A nos tendres amours ?
Je n'en crois rien, ma belle,
Et je t'aime toujours.

Toi, dont le franc éclat de rire
Vibrait comme un timbre argentin,
Maintenant sur ta lèvre expire
Comme un regret, comme un chagrin.

1. Les Chambres, jugeant encore digne de la première magistrature du pays M. Jules Grévy, le réélurent président après sept années accomplies (durée de la présidence). Mais il fut obligé de quitter ce poste si honorable, la deuxième année de sa seconde présidence, à cause de la protection qu'il accordait à M. D. Wilson, son gendre, pour le trafic des croix de la Légion d'honneur, qui se faisait sous le toit même de l'Élysée. — Il se retira, abandonné de tous et atteint dans son honneur d'homme intègre et de grand patriote, le 2 décembre 1887.

2. M. Michaëlis, éditeur, rue de Maubeuge, 45.

Ne vois-tu plus la vie en rose
Comme jadis tu la voyais?
Olivette, dis-m'en la cause :
Je t'aime autant que je t'aimais.

Tu serais infidèle
A nos tendres amours?
Je n'en crois rien, ma belle,
Et je t'aime toujours.

Dans ma mansarde, humble et petite,
Nous fûmes pourtant très heureux;
Les semaines y passaient vite
Car nous étions bien amoureux.
Ton goût, devenant moins modeste,
Pour tes amours veut un palais...
Oh! je ne te dirai pas : « Reste! »
Mais je ne t'oublierai jamais.

Tu serais infidèle
A nos tendres amours?
Je n'en crois rien, ma belle,
Et je t'aime toujours.

LES DEUX MÈRES

OU

LA MORT D'UN PRINCE

A Saint-Cloud, Eugénie ambitieuse et folle,
Tout autant que peut l'être une femme espagnole,
Dit à la France, un jour, d'un ton calme et serein :
« La guerre est déclarée. On ira sur le Rhin.

C'est ma guerre! Mon fils pour gouverner doit boire
A la coupe de sang que verse la victoire. »
La France répondit : « Reviens de ton erreur,
Un fils de paysan vaut un fils d'empereur.

« La gloire des combats est une gloire amère;
J'en connais les douleurs : comme toi, je suis mère,
Et je porte le deuil de mes braves enfants
Tombés pour la patrie en soldats triomphants.
Chasse de ton esprit la funeste pensée
D'entreprendre en ton nom une guerre insensée.
— C'est ma guerre, te dis-je ! et j'y tiens fermement.
Ah ! Bismarck, nous l'aurons votre Rhin allemand ! »

Et l'on vit du palais la meute chamarrée
De croix et de galons partir pour la curée
Que l'on devait offrir, de Forbach à Berlin,
Pour relever l'empire, alors sur son déclin.
Ah ! ce n'était partout que pompons et qu'aigrettes!
L'empereur gâteux dit entre deux cigarettes :
« Eugénie a raison; marchons tous en avant ! »
Et lui-même marcha comme un pantin vivant.

L'armée avait pour chefs des guerriers d'antichambre
Dont les nobles chevrons dataient du Deux-Décembre.
Musqués, frisés, gantés, ces messieurs allaient là,
Comme ils auraient été souper chez Métella.
Nos soldats, mal guidés, mais murailles vivantes,
N'en défiaient pas moins les tactiques savantes...
Et pourtant l'empereur comme un lâche soudan,
Pour les livrer à Metz les trahit à Sedan.

Les peuples ont toujours la mauvaise habitude
De montrer pour les grands trop de mansuétude.
On plaignait l'empereur et non ces fils vaillants
Qui succombaient pour lui dans ces drames sanglants,

Et croyez-vous aussi que l'on plaignait les veuves
Au milieu du chaos de ces dures épreuves ?
Eugénie, en sentant l'empire s'écrouler
Ne pensait plus au sang qu'elle avait fait couler.

Le rêve, l'emportant dans les augustes sphères,
La rendait insensible aux cris des pauvres mères.
Aujourd'hui son cœur bat et ses yeux ont des pleurs,
Son âme est descendue aux humaines douleurs.
Sa fierté s'humilie en face de la France :
Elle semble, en perdant sa plus chère espérance,
Surprise de subir l'égalité du sort :
« Ah ! dit-elle, on meurt donc, puisque mon fils est mort ? »

Ce fils, en imitant les conquérants superbes,
Fut pris, occis, au Cap, parmi les hautes herbes,
Avec Able et Rogers, deux obscurs compagnons
Dont l'histoire déjà ne sait plus les deux noms.
C'est qu'ils n'étaient pas, eux, d'impériale race,
Et qu'il faut qu'ici-bas chacun garde sa place.
Plaint-on leurs mères ? — Non. Elles sont du troupeau
Qui donne ses petits pour sauver le drapeau.

Ce prince écervelé, digne enfant de sa mère,
Rêvait un Deux-Décembre en invoquant Brumaire ;
Le sang de Waterloo, la honte de Sedan,
Éveillaient ses instincts naïfs de prétendant.
Il s'efforçait de croire à son droit de naissance.
Ces bons Zoulous en ont débarrassé la France,
Et l'Angleterre a fait les frais du corbillard.
Bonaparteux, priez pour ce cher Oreillard[2].

Juin 1879.

1. Le fils de Napoléon III avait été ainsi surnommé à cause de la dimension exagérée de ses oreilles.
2. Voir la note AD à la fin du volume.

LA NEIGE

Voici le froid, voici la neige.
Vous, riches, que le ciel protège,
Soyez humains et généreux
En secourant les malheureux.

Le temps est sombre et du nord vient la bise,
L'arbre n'a plus sa parure d'été,
La fleur est morte aux baisers de la brise,
L'oiseau frileux a perdu sa gaîté.
Bientôt la neige, envahissant la terre,
Recouvrira la plaine et les labours;
On sent l'hiver apportant la misère
Aux pauvres gens qui peuplent les faubourgs.

Voici le froid, voici la neige.
Vous, riches, que le ciel protège,
Soyez humains et généreux
En secourant les malheureux.

Il a neigé. Les pauvres sont à plaindre
Dans la mansarde, où, logés à l'étroit,
On voit le père aux durs labeurs s'astreindre
Pour préserver les siens contre le froid.
Il les nourrit; mais, si le travail manque,
Que fera-t-il pour payer son loyer?
Il n'a pas, lui, de titres à la Banque,
Mais il aura la misère au foyer.

Voici le froid, voici la neige.
Vous, riches, que le ciel protège,
Soyez humains et généreux
En secourant les malheureux.

Si l'on savait les maux de la misère,
Chacun voudrait pouvoir la soulager.
Le père est triste et souffrante est la mère,
Et les enfants demandent à manger !
On a vendu tout ce qu'on pouvait vendre
Pour apaiser les horreurs de la faim ;
La maladie alors sans plus attendre,
Se montre et dit : « La mort viendra demain. »

Voici le froid, voici la neige.
Vous, riches, que le ciel protège,
Soyez humains et généreux
Pour soulager les malheureux.

9 décembre 1879.

MES CHANSONS

A HENRI AVENEL

Mes chansons sont les cris, les flonflons et les larmes
Qu'un humble chansonnier a trouvés dans son cœur ;
Elles ont célébré la Patrie et les armes,
L'amour et l'amoureux, la table et le buveur.

Elles ont trop souvent perdu leur gai sourire
Devant une infamie ou quelque lâcheté ;
C'est que l'auteur, hélas ! vécut en plein empire,
Et que l'orgie alors remplaçait la gaîté.

Devant le crime armé l'homme baissait la tête,
Robert Macaire avait pour ministre Bertrand ;
L'apocryphe neveu de l'empereur-conquête
Dans le palais des rois posait en conquérant.

Gallet, Collé, Panard, vos chansons pouvaient rire
Avec la Gaudriole au fond d'un cabaret;
Vos refrains engendraient *le bachique délire*
En infusant l'esprit dans votre vin clairet.

Votre temps, je le sais, avait la joie aux lèvres;
Le sergent Bellerose était fier de Catin;
Les marquises aimaient à ressentir les fièvres
Que donnait à leurs sens un souper libertin.

Plus d'un abbé galant près de sa pénitente
Remplaçait l'*Oremus* par la chanson d'amour,
Et l'orgueilleux traitant, par sa vie opulente,
Effaçait les blasons des seigneurs de la cour.

Puis, un jour, on chanta la *Belle Bourbonnaise:*
C'était la royauté descendue aux haillons;
La France dans ses flancs portait la *Marseillaise,*
Qui devait aux combats mener nos bataillons.

L'univers admira cette époque féconde :
Le Panthéon s'ouvrait à l'immortalité;
La Justice changeait l'équilibre du monde,
La Révolution chantait la Liberté.

Chénier, Rouget de l'Isle et Fabre d'Églantine
Ont tous les trois écrit des refrains renommés;
A cette époque aussi la rouge guillotine
Avait aux carrefours ses poètes aimés.

La France aime à chanter : la chanson est française;
Elle chante le sang, le vin, l'or, les amours.
Tous les sujets lui vont. Et, ne vous en déplaise,
Elle chante partout, elle chante toujours.

Chez les restaurateurs Julliet et Baleine :
Barré, Ségur, Gouffé, Brazier, Piis, Désaugiers,

A table, ont tous fêté Comus, Momus, Silène,
Et les braves *guerriers* dormant sur leurs *lauriers*.

Vainqueur, le Despotisme alors faisait merveille !
Les crimes de la Gloire étalaient ses vertus ;
Et les soldats chantaient la guerre et la bouteille,
Buvant à la guinguette aux malheurs des vaincus.

Enfin, Béranger vint comme un nouveau Malherbe,
Et le premier en France ennoblit la chanson
En lui donnant le ton satirique et superbe.
Le bon sens fut son arme et l'esprit son blason.

Après lui sont venus Debraux, Festeau, Colmance,
Pierre Dupont, Clairville et bien d'autres, ma foi !
Différant de drapeau, mais tous aimant la France.
Ils célébraient en elle ou le peuple ou le roi.

Ma muse chansonnière aime la politique,
Et Némésis parfois assombrit sa gaîté ;
Elle m'a toujours dit : « Chante la République
En haine de l'Empire et de la Royauté. »

24 février 1880.

LE FARFADET

Romance.

Musique de M. CHARLES MALO.

Le Farfadet va, vient et passe
Dans le ciel de la nuit ;
De son vol dans l'espace
Mon cœur surprend le bruit.

Il m'apporte sous son aile
Une bonne nouvelle
De celui que discrètement
J'aime si tendrement.

L'espoir d'une bien douce ivresse
De mon être s'est emparé,
Quand sous un regard de tendresse
Mon âme émue a soupiré.
Il est noble celui que j'aime,
Je suis fière de son amour,
Il est pour moi le bien suprême,
Heureuse, j'attends son retour.

Le Farfadet va, vient et passe
Dans le ciel de la nuit;
De son vol dans l'espace
Mon cœur surprend le bruit.
Il m'apporte sous son aile
Une bonne nouvelle
De celui que discrètement
J'aime si tendrement.

Je lui donne ma vie entière,
Je ne pourrais vivre sans lui;
Dieu bon! exaucez ma prière :
Faites qu'il revienne aujourd'hui.
La nuit, à l'heure où tout sommeille,
Je vis avec son souvenir,
Pensive, j'écoute, je veille :
Je veux l'entendre revenir.

Voici le Farfadet qui passe
Dans le ciel de la nuit;
De son vol dans l'espace
Mon cœur surprend le bruit.

Il m'apporte sous son aile
Une bonne nouvelle
De celui que discrètement
J'aime si tendrement.

Esprit follet, esprit de l'ombre,
Va lui dire, en ami prudent,
Qu'à cette heure tranquille et sombre,
Je t'ai pris seul pour confident.
Reprends ta course cadencée,
Et vers l'objet de mes amours
Porte ma brûlante pensée,
Dis-lui que je l'aime toujours.

Adieu, beau Farfadet qui passes
Dans le ciel de la nuit,
Ton vol dans les espaces
Se perd au loin sans bruit.
Emporte donc sous ton aile
Une bonne nouvelle
Pour celui que discrètement
J'aime si tendrement.

LE PAYS NORMAND

Chanté par M. Hervier au Grand Concert-Parisien.

Musique de M. A. DE VILLEBICHOT[1].

La Normandie a ses usages,
Ses légendes et ses romans;
Les gars, dans les moindres villages,
Sont tous de fameux garnements.

1. La musique se trouve chez Labbé, éditeur, rue du Croissant.

La blonde moisson de la plaine
Aux travailleurs sourit toujours,
Et l'oiseau, sur l'orme ou le chêne,
Raconte au ciel bleu ses amours.

Les Normands, les Normandes,
Sont des gens biens bâtis;
Car les filles sont grandes
Et les garçons bien pris;
Ah! qu'ils sont bien bâtis
Les Normands, les Normandes!

La terre, au soc, n'est point rebelle,
Et donne abondante moisson;
L'amour au cœur de chaque belle
Tout bas fredonne sa chanson.
Les femmes valent bien les hommes
Dans cet admirable pays,
Et, quand vient la saison des pommes,
On se croirait au paradis.

Les Normands, les Normandes,
Sont des gens bien bâtis;
Car les filles sont grandes
Et les garçons bien pris;
Ah! qu'ils sont bien bâtis
Les Normands, les Normandes!

Rose pour devenir meunière
Choisit le garçon du moulin,
Jeanne voulant être fermière
Fait les yeux doux au grand Colin.
C'est donc ainsi que tout s'arrange
Avec plaisir, avec raison;
Avoine et blé vont à la grange
Et le bonheur à la maison.

Les Normands, les Normandes,
Sont des gens bien bâtis ;
Car les filles sont grandes
Et les garçons bien pris ;
Ah ! qu'ils sont bien bâtis
Les Normands, les Normandes !

Le cidre de la Normandie
Vaut le champagne capiteux,
Et, si quelqu'un le répudie,
C'est le Champenois vaniteux ;
On le boit gaîment en famille,
Ce nectar qui sent le terroir ;
En bouteille il saute, pétille,
Et vous grise... c'est son devoir.

Les Normands, les Normandes,
Sont des gens bien bâtis ;
Car les filles sont grandes
Et les garçons bien pris ;
Ah ! qu'ils sont bien bâtis
Les Normands, les Normandes !

FAR NIENTE

A MES AMIS DE LA LICE CHANSONNIÈRE

Air d'*Octavie*.

Chattement dorloté par ma belle maîtresse,
J'égrène sans compter le chapelet des ans ;
Ma Fornarine, à moi, s'appelle la Paresse [1],
Et je m'endors heureux dans ses bras caressants.

1. La Fornarina était la maîtresse de Raphaël Sanzio.

L'amour d'un rimeur est, pour elle, légitime;
Bien d'autres avant moi furent ses amoureux.
De l'aimer à mon tour, peut-on me faire un crime ?
Adam, le premier homme, était né paresseux.

Comme l'oiseau craintif au milieu de la mousse,
J'ai su placer mon nid à l'abri d'un buisson;
Ignoré, je vis là, sans bruit et sans secousse;
Comme un bon paysan vivrait en sa maison.

Mais le souvenir reste au fond de ma pensée
Comme un astre brillant suspendu dans les cieux;
Il cherche à réveiller ma Muse délaissée,
Qui jadis avait place à vos banquets joyeux.

Chaque mois, de mon coin, je vous vois tous à table,
Entourant de gaîté le président Baillet,
Qui domine les chants de son creux formidable...
Auquel il joint encor le bruit de son maillet.

Hachin, notre doyen, chansonne en philosophe,
Chebroux ne chante pas comme chante Péan[1];
Puis de Louis de Courmont la vigoureuse strophe
Flagelle en rugissant quelque plat courtisan.

Plus loin, je vois Jeannin à côté d'Adeline,
Préparant son larynx pour ses couplets touchants,
C'est du Berquin chanté par une mandoline;
La morale en ses vers égale ses accents.

Échalié, Petit-Pierre ont la verve gauloise;
Nadot, Cahen, Leconte et Luth sont tour à tour
Chaudement inspirés par la muse grivoise,
Pour fêter à pleins bords et le vin et l'amour.

1. M. Charles Péan, secrétaire de *la Lice*.

Je devrais, je le sens, citer ceux que j'oublie ;
Vous formez à vous tous un ensemble complet.
Le vin que vous buvez est un nectar sans lie,
Qui laisse au chansonnier, dans la gorge, un couplet.

Chantez donc, Licéens, chantez la République ;
Car la chanson doit faire honneur à son pays !
Mon cœur est avec vous, il bat... cela s'explique
Au bonheur qu'il éprouve en pensant aux amis.

Bougival, juillet 1881.

LA SOUTANE

A MON AMI ÉDOUARD HACHIN

Air : *Amis, dépouillons nos pommiers* (Doche père).

Mon père, un jour, me dit : « Garçon,
Tu n' s'ras pas militaire.
J'ai vu pour toi l'abbé Chausson ;
J' vas t' mettre au séminaire.
Pour êtr' calotin
T'apprendras l' latin,
Faut pas rester un âne.
Ton gentil minois
Fera bien, je crois,
Mon fils, sous la soutane. »

L' lendemain, l'abbé m'écrivit :
« Écoutez votre père...
La patrie est, sans contredit,
Dans un bon presbytère.
Quoique le rabat
Voue au célibat,

Bien sot qui s'y condamne !
Moi, je n' suis pas d' bois,
Mais l'on n' voit, je crois,
Qu'un saint sous ma soutane. »

On me badigeonna l'esprit
De latin de cuisine,
Mais j' préférais à Jésus-Christ
Les beaux yeux d' ma cousine.
Ah ! c'est qu'en effet
Rien n'était mieux fait
Que ma petit' Suzanne !
Et, n'étant pas d' bois,
Tout mon êtr', je crois,
Flambait sous ma soutane.

Au fond du confessionnal
Je fis bien des conquêtes ;
Mon prestige sacerdotal
Captivait cœurs et têtes ;
Puis venaient chez moi,
Conquis's à la foi,
Bourgeoise et courtisane ;
Et, n'étant pas d' bois,
Je fis plus d'un' fois
Des trous à ma soutane.

Je suis content, assurément,
D'être célibataire.
De trois marquis's je suis l'amant,
A titre de vicaire.
En moins de deux ans
J'ai fait trois enfants...
Ah ! vraiment, je me damne !
Car n'étant pas d' bois,
Je peux bien parfois
Être homm' sous ma soutane.

De ma cousin' le cher époux
Est rar'ment sous les armes ;
Un tel défaut est, entre nous,
Un affront pour ses charmes.
Moi, par parenté
Et par charité,
Je console Suzanne.
Car, n'étant pas d' bois,
En cousin je dois
Agir sous ma soutane.

Un curé doit se dévouer
Pour le salut des âmes ;
Avec adresse il doit louer
La faiblesse des dames.
Aux cœurs délaissés
Que j'ai confessés,
Moi, j'apporte la manne ;
Et, ma foi ! je crois,
N'étant pas de bois,
Honorer la soutane.

LA CINQUANTAINE DE MATHILDE

Ce jour, onze septembre, est pour nous jour de fête,
Mathilde. Un demi-siècle a passé sur ta tête
Sans aigrir ta pensée et sans vieillir ton cœur ;
Ta vie épanouie est toujours en sa fleur.

Notre toit campagnard n'a pour toute parure
Que le ciel bleu, les fleurs, les oiseaux, la verdure ;
Dans ce modeste asile on vit indépendant ;
Le foyer est petit, mais le bonheur est grand.

Loin des ambitieux et des bruits de la ville
L'âme se fortifie et n'est jamais servile.
Elle peut se parer de la mâle fierté
Qui veut pour notre France : Honneur et Liberté !

En parcourant ainsi simplement la carrière,
La conscience peut regarder en arrière
Sans voir dans son passé le remords ou la peur.
Les souvenirs aimés sont les parfums du cœur.

Partage notre joie amicale et sereine,
Mathilde, pour fêter gaîment ta cinquantaine.
Qu'à tes longs jours futurs un toste soit porté !
Henri se joint à moi pour boire à ta santé.

11 septembre 1881.

PARIS LE GRAND

Créé par M^lle^ Amiati à l'Eldorado.

Musique de J. Marc Chautagne.

Je viens de faire un long voyage,
J'ai parcouru bien des pays,
J'ai vu plus beau que mon village,
Mais rien ne surpassant Paris ;
Car Paris, cette ville immense,
Qui contient, dans ses larges flancs,
L'amour, l'esprit et la science,
Fait des hommes de ses enfants.

Paris, étoile d'espérance,
Brille au ciel de la France,
Et de sa clarté
Guide l'humanité.

Partout, j'ai vu de jeunes femmes,
Resplendissantes de beauté,
J'ai brûlé mon cœur à leurs flammes
Sans y trouver la volupté.
Et même la Circassienne,
Type de l'art pour le sculpteur,
Ne vaut pas la Parisienne
Au sourire provocateur.

Paris, étoile d'espérance,
Brille au ciel de la France,
Et de sa clarté
Guide l'humanité.

A Paris, l'esprit court les rues,
Il vient aux filles aisément.
Ah! que de gloires disparues
Lui durent leur rayonnement!
Rien, à Paris, n'est terre à terre,
Et tout s'évalue à son prix.
L'esprit, jugez-en par Voltaire,
Est un article de Paris[1].

Paris, étoile d'espérance,
Brille au ciel de la France;
Et de sa clarté
Guide l'humanité.

L'industrie est scientifique,
Ses bras et ses reins sont d'acier;
Elle illustre la République
Ainsi que l'univers entier.
A son grand foyer la science
Perfectionne les labeurs,

1. Voltaire est né à Paris en 1694 et y est mort en 1778.

En éveillant l'intelligence
De son peuple de travailleurs.

Paris, étoile d'espérance,
Brille au ciel de la France,
Et de sa clarté
Guide l'humanité.

LE NEUF OCTOBRE

ANNIVERSAIRE DE MA NAISSANCE

Air du *Carnaval*.

Ce beau repas préparé pour ma fête
Me donne, amis, un regain de gaîté;
Aussi je veux que ma muse se prête
A célébrer avec vous ma santé.
Depuis longtemps, elle rit, chante et fronde;
Elle naquit en mil huit cent vingt-trois,
Sous Louis dix-huit, monarque inique, immonde,
Qui mit sa part de honte au front des rois.

Mon père aimait l'honneur et la science,
Il me gara des bons frères fesseurs,
De ces coquins qui flétrissent l'enfance
Et font la guerre aux vrais libres penseurs.
Ces noirs frocards, qui voudraient sur la terre
Changer un fleuve en un petit ruisseau,
Ont dispersé les cendres de Voltaire
Et profané les mânes de Rousseau.

J'ai bien rêvé sur les bancs du collège
Aux temps fameux des Grecs et des Romains,

J'ai contemplé César et son cortège,
César vainqueur des Gaulois, des Germains.
Par son génie enfantant la victoire,
Il fait honneur au métier de soldat,
Mais il nous montre aussi combien la gloire
Est pour le peuple un long assassinat.

Puis j'eus vingt ans, une folle maîtresse,
Des cours à suivre et de joyeux amis;
Je gaspillais tes fleurs, ô ma jeunesse!
Mais le plaisir montait à mon taudis :
Je vous aimais, gentille Pomponnette;
Vous n'aviez pas de robe de satin,
Mais vous aviez vos charmes de grisette!
Qu'on admirait au vieux quartier Latin.

Obéissant au courant politique,
En Février, je fis aux carrefours
Le coup de feu pour notre République,
La poudre alors remplaçait les discours.
Elle n'est plus la vieille monarchie;
En souverain le peuple peut agir,
Son esprit s'ouvre aux bienfaits de la vie
Et du travail dépend son avenir.

Lorsqu'à l'amour l'âge a coupé les ailes,
Mes chers amis, je pourrais vous chanter :
A l'amitié restons toujours fidèles...
Mais suis-je donc ici pour radoter?
Je suis ici pour honorer la treille
De la Bourgogne et du sol bordelais :
Vidons encore une dive bouteille :
A bas Freppel et vive Rabelais! [1]

Bougival, 9 octobre 1882.

1. Freppel, un évêque député du Finistère, très bavard et très remuant.

BELLE ET PAUVRE

Air de *l'Orage* (Simon.)

« O Mignonne ! j'admire,
En la fleur de tes ans,
Tes grands yeux, ton sourire
Et tes appas naissants;
J'aime ta voix câline
Comme un écho des bois;
Ta taille souple et fine
Tiendrait dans mes dix doigts.

Pauvre, c'est la misère
Qui tourne autour de toi;
Je suis millionnaire,
Aimons-nous, sois à moi.
Me comprends-tu, Mignonne,
Dis-moi, me comprends-tu ?
Le Vice enivre et donne
Bien plus que la Vertu.

— Quel étrange langage!
Dit Mignonne en courroux.
Moi, je veux rester sage.
Mais qui donc êtes-vous ?
— Je suis ami du Vice
Et serai ton vainqueur;
Je suis tout au service
Des écarts de ton cœur.

— Vous me voyez tremblante,
Monsieur, de vos discours.
— Ta gorge étincelante
Est le nid des amours.

Ta vie à son aurore
S'entr'ouvre aux floraisons,
Et l'amour-soleil dore
Pour toi les horizons.

Si Dieu te créa belle,
Enfant, c'est pour charmer;
Ne sois donc pas rebelle
Au doux plaisir d'aimer.
Les trésors de jeunesse
S'en vont avec les jours;
L'or est une richesse
Qu'on peut garder toujours.

Tes parents, en apôtres,
T'ont prêché la Vertu;
La Vertu, pour vous autres,
C'est le fruit défendu;
C'est travailler sans cesse,
Pour ne rien amasser;
C'est flétrir la jeunesse,
Qui ne fait que passer.

Mais le Vice, au contraire,
Est l'amant des plaisirs;
Il ne cherche qu'à plaire,
Affolé de désirs.
Point de pensée amère
Au front de ses vingt ans,
Car sa vie éphémère
N'est qu'un heureux printemps.

Le Vice est l'opulence
Dans un charmant boudoir
Où plus d'une Excellence
Entre matin et soir ;

Où l'âme inassouvie
D'amours incandescents,
S'enivre d'ambroisie
Dans la coupe des sens. »

Mignonne, bien heureuse,
Sent son corps s'embraser
A la flamme amoureuse
D'un amoureux baiser ;
Et tout à coup, charmée
D'un fol enivrement,
S'abandonne pâmée
Aux bras de son amant.

Au lointain, minuit sonne.
Elle entr'ouvre les yeux.
Auprès de sa personne
Pas le moindre amoureux.
Mais fil, soie et dentelle...
L'ouvrage inachevé !
« Ah ! j'ai dormi, dit-elle. »
Mignonne avait rêvé.

VIVENT LES MORTS !

Allons ! emplis ma coupe, elle est large et profonde,
Enfant, remplis-la jusqu'aux bords ;
J'y veux trouver l'oubli des ennuis de ce monde.
Adieu, Vivants ! vivent les Morts !

Pour moi, depuis vingt ans, la vie est un mensonge
Fantasque, subtil et moqueur,
Qui torture mon être. Et chaque nouveau songe
Arrache un débris de mon cœur.

Sous le linceul épais qui recouvre mon âme,
Mon corps a le frisson fatal ;
Je sens qu'en moi l'amour n'a plus rien pour sa flamme :
L'amour, c'est Dieu ; Dieu, c'est le mal.

Je n'eus jamais la foi pour lutter et pour croire.
Quand l'amour des sens est venu :
J'ai trouvé bon d'aimer des filles après boire,
Me faisant gloire d'un sein nu.

J'aimais de ces Vénus les caprices vivaces,
Irréfléchis, provocateurs,
Qui vendaient pour suffire à leurs instincts voraces
Des baisers lascifs et menteurs.

Sans le moindre serment, on s'aimait pour une heure
Comme des fous passionnés ;
Tous ces beaux sentiments d'amour n'étaient qu'un leurre,
Car ils mouraient aussitôt nés.

Adieu, Zoé la blonde ! adieu, Nina la brune !
Que j'adorais si follement !
Demain, les fossoyeurs de la fosse commune
Piétineront sur votre amant.

Emplis encor ma coupe, elle est large et profonde ;
Enfant, remplis-la jusqu'aux bords ;
J'y cherche le trépas sans regrets pour ce monde.
Adieu, Vivants ! vivent les Morts !

LE VENDREDI SAINT

Air : *Ah! bravo, caro Calpigi* (Salieri).

« Vendredi saint, je vous salue.
Ne restez donc pas dans la rue
Quand un dîner de fin gourmet,
Dont la carte est de Monselet,
Est préparé chez Bonvalet.
Là, vous verrez comme on vous aime,
Malgré bon Dieu, Pape et Carême
En votre honneur est ce festin,
Mon pauvre vieux Vendredi saint. (*Bis.*)

« Du Paradis, monsieur saint Pierre
Vous a laissé venir sur terre,
Près des dévots passer un jour;
Mais votre teint n'est pas fait pour
Leur vanter le divin séjour.
En vous voyant on dit : « La table,
« Là-haut, n'est pas très confortable ! »
Vous avez l'air d'un meurt-de-faim,
Mon pauvre vieux Vendredi saint.

« Approchez-vous donc de la glace,
Et regardez-vous bien en face :
Le doux régime clérical
Vous a donné l'air sépulcral
D'un incurable d'hôpital.
Asseyez-vous, prenez un verre,
Et commencez par le madère.
Notre tisane, c'est le vin,
Mon pauvre vieux Vendredi saint. »

Libres penseurs, soyons aimables
Pour ce saint des plus vénérables,
Et qu'une tranche de pâté,
En l'assaisonnant de gaîté,
Le remette en bonne santé.
Et quand viendront rôt et poularde,
Nous trinquerons à la Camarde !
« Bacchus est notre médecin,
Mon pauvre vieux Vendredi saint. »

Et Vendredi saint nous tint tête,
Il fut le héros de la fête.
Il prit de tout, but comme un trou ;
De ce saint, maigre comme un clou,
Le ventre était en caoutchouc.
Du haut du ciel, Dieu cria : « .....
Ce n'est plus un saint, c'est une outre !... »
Au dessert, ce qu'il était plein !...
Mon pauvre vieux Vendredi saint.

Au Paradis, son domicile,
Le retour ne fut point facile.
Il s'était fait tant engraisser,
En continuant de nocer,
Qu'à la porte il ne put passer.
Saint Pierre dit : « Le misérable
Aime bon vin et bonne table !...
Avec lui j'irai, l'an prochain,
Pour faire le vendredi saint. »

ÉDOUARD HACHIN

Président d'honneur de la Lice chansonnière.

Chanson à propos de sa cinquantième année de sociétariat chantée au banquet du 6 septembre 1882.

Air : *Amis, voici la riante semaine* (Meissonnier).

Notre confrère Hachin est par son âge
Un des témoins du berceau licéen ;
Contemporain du fondateur Lepage,
C'est aujourd'hui notre aimable doyen.
Sa douce vie a cinquante ans de *Lice,*
Oui, cinquante ans de toasts et de flonflons ;
Jugez combien sa muse inspiratrice
Dut lui dicter de charmantes chansons !

Heureux il fut d'avoir pour camarades
Chanu, Petit, Colmance et Perchelet ;
Ces vrais rimeurs appuyaient leurs rasades
Du trait mordant d'un vigoureux couplet.
Dans la gaîté de leurs refrains à boire,
L'esprit plaçait de sévères leçons.
La *Lice* alors commençait son histoire
En produisant de joyeuses chansons.

Hachin aimait par goût la politique,
Ayant en lui cet instinct plébéien
Qui dit au cœur : « Ce n'est qu'en République
Qu'on peut avoir l'âme d'un citoyen. »
Quand d'Orléans s'en vint aux Tuileries,
Son vers hardi visa la royauté ;
Dans ses couplets, à fines railleries,
On entendait gronder la Liberté.

La chanson est une arme dangereuse
Lorsque l'esprit en dirige les coups ;
Elle est aussi folle, aimante, amoureuse
Quand elle dit : « Jeunes gens, aimez-vous ! »
Hachin la traite en licéen pratique [1],
Il la grandit pour la voir mieux fleurir ;
La chanson est comme la République :
En grandissant, elle ne peut mourir.

Mon cher Hachin, ma main presse la tienne,
Applaudissant ton œuvre de chansons ;
Je suis content que ta muse appartienne
A l'Art gaulois que nous tous chérissons.
Du chansonnier, la *Lice chansonnière*
A fait un jour son président d'honneur ;
Oui, mais de l'homme elle est encor plus fière,
Car elle sait ce qu'il a dans le cœur.

Hachin, pour nous, est un chef de famille ;
C'est le meilleur, je crois, des grands-papas.
Quand d'heureux traits notre verve fourmille,
Il dit : « La *Lice* enfin ne vieillit pas. »
C'est une enfant dont il eut la tutelle ;
Pour elle il tint ce qu'il avait promis.
Nous comprenons sa bonté paternelle,
Et parmi nous il n'a que des amis.

1. *Licéen*, c'est par ce mot, qui est un *barbarisme*, que se désignent les membres de la *Lice chansonnière*.

RETOUR DES BEAUX JOURS

Chanté par Mlle Liovent à l'Eldorado.

Musique de M. FÉLIX WACHS[1].

Le mois d'avril ravive la nature
En ramenant les feuilles et les fleurs ;
Les bois, les prés dans leur verte parure
Sont émaillés des plus vives couleurs.

Sous le feuillage
Du vert bocage,
Oiseaux des champs,
J'aime vos chants.
Chaque journée
Est fortunée ;
Chaque buisson
A sa chanson.

Lorsque je vois l'humble et simple fauvette
A robe grise, au petit bec si fin,
Je crois revoir la gentille grisette
Qui roucoulait au vieux quartier Latin.

Sous le feuillage
Du vert bocage,
Oiseaux des champs,
J'aime vos chants.
Chaque journée
Est fortunée,
Chaque buisson
A sa chanson.

Le rossignol sous une touffe d'herbe
Contre la brise abrite ses petits ;

1. M. Le Bailly, éditeur, rue de l'Abbaye, 2.

Et le coucou fat, amoureux, superbe,
Prend, chers oiseaux, sa place dans vos nids.

Sous le feuillage
Du vert bocage,
Oiseaux des champs,
J'aime vos chants.
Chaque journée
Est fortunée ;
Chaque buisson
A sa chanson.

La grande Ursule aime à faire la dame,
Elle voudrait épouser Jean Guillou ;
Si, par hasard, elle devient ta femme,
Mon ami Jean, prends bien garde au coucou.

Sous le feuillage
Du vert bocage,
Oiseaux des champs,
J'aime vos chants.
Chaque journée
Est fortunée ;
Chaque buisson
A sa chanson.

Petits oiseaux, chantez, battez des ailes,
Enivrez-vous des parfums de l'été,
A vos amours restez toujours fidèles,
Il est si doux d'aimer en liberté !

Sous le feuillage
Du vert bocage,
Oiseaux des champs,
J'aime vos chants.
Chaque journée
Est fortunée,
Chaque buisson
A sa chanson.

GAMBETTA

A MON AMI EUGÈNE SPULLER

Un long cri déchirant a passé sur le monde ;
Et la France en ressent une douleur profonde.
Paris est stupéfait, anéanti, surpris.
Qu'est-il donc arrivé pour émouvoir Paris ?
On a vu s'envoler l'Espérance sereine
Qui consolait encor l'Alsace et la Lorraine,
Et des larmes couler à Metz, Strasbourg, Belfort...
On pleure Gambetta, le grand Français est mort !

Il est mort entouré des rayons de sa gloire,
Illustrant à lui seul un feuillet de l'histoire ;
Il est mort en chemin comme est mort Mirabeau,
Mais en laissant un nom sans tache à son tombeau.
Tribun audacieux, courageux et stoïque,
Il rehaussait la France avec la République ;
Il voulait retrouver pour elle la fierté
Que possède un pays fort de sa liberté.

A ses amis soldats dans sa parole franche,
Il disait clairement qu'il voulait la revanche.
Il préparait la France à des jours glorieux,
Changeant les chefs vaincus en chefs victorieux.
Il voulait rétablir cette invincible armée
Dont l'Europe enviait jadis la renommée ;
Il avait fait tout bas le serment d'Annibal,
De rendre à son pays l'honneur national.

Donc, son plus cher espoir, sa plus douce pensée,
Était de relever notre France abaissée ;
Et, quand vers la frontière il dirigeait la main,
Son geste semblait dire : « Attendez à demain,

Frères ! nous serons forts, nous briserons la chaîne
Qui courbe sous son poids l'Alsace et la Lorraine.
Et, reprenant sur vous sa souveraineté,
La France vous rendra Patrie et Liberté. »

Éclairé par l'ardeur de son patriotisme,
Il voyait l'ennemi dans le cléricalisme ;
Sous le masque béat des plus fervents dévots,
Il lisait des instincts de méchants et de sots.
L'Église lui semblait un dangereux repaire
Où Tartufe viveur frôle Rodin austère ;
Où le prêtre, du fond d'un confessionnal,
Compromet pour la Foi l'honneur national.

Son âme, généreuse et grande et bien trempée,
Ne confondit jamais le cierge avec l'épée,
Ni le divin mensonge avec la vérité ;
Deux souffles l'animaient : Patrie et Loyauté.
Il voulait qu'à l'enfant l'instruction laïque
Enseignât les bienfaits de notre République,
Afin qu'il échappât aux superstitions
Qu'un passé despotique impose aux nations.

Quand les hordes du Nord envahirent la France,
Gambetta n'eut qu'un but, un seul, la délivrance.
Par ses mâles discours il aguerrit la peur ;
A sa voix, le pays sortit de la stupeur.
Sa grande activité, sans cesse renaissante,
Endigua dans ses flots la Prusse envahissante.
Que n'avait-il alors un pouvoir souverain,
Pas un seul Allemand n'eût repassé le Rhin !

Une paix insensée arrêta sa vaillance,
Réduisant au néant bravoure et vigilance.
Trochu le catholique avait rendu Paris,
Bravant dévotement la honte et le mépris.

Et Gambetta rugit comme un lion qu'on blesse,
Lui qui marchait au feu sans aller à la messe.
Celui-là, France, avait, n'étant pas un prôneur,
La sainte ambition de sauver ton honneur.

Au parlement, il fut tout aussi sympathique,
Et son audace en Mai sauva la République.
N'ayant rien de l'esprit compassé du rhéteur,
Il se montra toujours admirable orateur.
Son immense talent lui créa bien des haines,
Mais sans jamais troubler ses mœurs républicaines ;
Sa force lui donnant une extrême bonté,
Il oubliait l'injure avec fraternité.

A ce grand patriote au-dessus de nos tailles,
La France consacra de nobles funérailles.
Magistrature, Armée, Écoles, Députés
Et tous les délégués de nombreuses cités
Vinrent pieusement rendre un dernier hommage
A son vaste génie illuminant notre âge.
Léon Gambetta mort est plus grand que vivant,
Et son ombre nous crie : « En avant ! en avant[1] ! »

Janvier 1883.

A MATHILDE

Mon fouet vigoureux à la triple lanière
A daubé sur plus d'un de la belle manière ;
J'ai frappé dans le tas de ces vils courtisans
Qui du crime doré s'étaient faits partisans ;

1. Voici quelques lignes écrites par Gambetta au bas d'un de ses portraits : *Tout pour la patrie. Il faut l'aimer sans rivale ; il faut être prêt à lui sacrifier jusqu'à nos plus intimes préférences. — Patriote avant tout, je ne mets rien au-dessus de ce titre.*

L. GAMBETTA.

Voir la note AE à la fin du volume.

J'ai dévoilé les mœurs de ces catins mondaines
Dont un César moderne admirait les fredaines,
Et j'ai montré du doigt au peuple le chemin
Qui conduit au devoir par le respect humain.

Mathilde, je ne puis, au déclin de la vie,
Oublier l'existence avec toi poursuivie :
Ton âme citoyenne acclamait mes refrains
Quand mon vers démasquait nos faux républicains.
Que de fois ton regard éleva mon courage !
Que de fois ton sourire atténua ma rage !
Quand je montrais, du doigt, au peuple le chemin
Qui conduit au devoir par le respect humain.

Nous n'avons plus vingt ans, ô ma chère compagne !
Et nous ne faisons plus de châteaux en Espagne.
Nous avions nos amours, nos rêves étoilés :
Que sont-ils devenus ? Ils se sont envolés !...
Nous voyagions alors au pays des chimères,
Cherchant pour les vaincus des coupes moins amères...
Pour mieux montrer du doigt au peuple le chemin,
Qui conduit au devoir par le respect humain.

Quand je ne serai plus, Mathilde, ouvre mon livre ;
En relisant mes vers, tu me verras revivre ;
Ils te rappelleront mes sentiments chéris,
Et ton cœur te dira : « Paul aimait son pays.
Et, s'il exécrait tant l'empire despotique,
C'est qu'il voulait la France en grande République.
Il a montré du doigt au peuple le chemin
Qui conduit au devoir par le respect humain. »

12 septembre 1883.

LE 14 JUILLET

Visite à l'arbre de la Liberté de la machine de Port-Marly.

STANCES

Dédiées à mes jeunes concitoyens de l'école communale de Bougival, en ma qualité de membre de la Commission scolaire.

Jadis, le Droit divin gouvernait tout en maître;
Pour lui, la multitude était un vil troupeau;
Mais *quatre-vingt-neuf* vint, et le peuple put naître
En réclamant ses droits, arborant son drapeau.

Alors un grand soleil se lève sur le monde,
Réchauffant tous les cœurs, éclairant les esprits;
La Bastille se rend, la Liberté se fonde :
Vivre libre ou mourir! est le cri de Paris.

Le vieux passé vaincu tombe avec la Bastille,
Entraînant avec lui la Féodalité;
Un astre inattendu dans un nouveau ciel brille :
C'est le soleil du Peuple et de la Liberté.

Cet arbre vigoureux pour nous est un symbole.
On l'a planté petit, il est devenu grand;
Le peuple a fait de même; et c'est grâce à l'école
Qu'à présent l'ouvrier peut être au premier rang.

Le travail bien compris grandit l'intelligence,
Il découvre à l'esprit des horizons nouveaux,
Il chasse devant lui la honte et l'indigence
Et dit au travailleur : « Voilà ce que tu vaux. »

Vous, bourgeois, artisans; vous, travailleurs des plaines,
Qui passez chaque jour sous ce vert peuplier,

Songez en souriant aux temps des châtelaines :
Le château maintenant vaut moins que l'atelier.

Le seigneur a perdu son arrogant prestige,
Le vassal s'est fait homme au souffle du progrès ;
Et c'est la volonté de nous tous qui dirige
La voix de nos élus qui siègent aux congrès.

La paix est le meilleur agent démocratique ;
Le travail, l'union, vivent de liberté ;
La France grandissante aime la République
Qui la conduit heureuse à la postérité.

Chers enfants, vous à qui l'école est coutumière,
Profitez des auteurs français, grecs ou romains ;
Le soleil du peuple est cette vive lumière
Qui répand ses rayons dans les cerveaux humains.

Oui, c'est la République, en bonne et digne mère,
Qui de monter bien haut vous donne les moyens ;
Le premier échelon, c'est l'école primaire :
Les enfants studieux font de bons citoyens.

Bougival, 14 juillet 1883.

BIBI

Air : *Contentons-nous d'une simple bouteille* (Mouret).

La conscience est un juge sincère
Qui souvent dit tout bas la vérité ;
A parler franc, je ne l'écoute guère,
Et je me plais dans la perversité.

J'ai pour ami Duval, une trouvaille !
Un cœur qui fait honneur au genre humain;
Et je me dis : faut-il être canaille
Pour lui serrer, en souriant, la main !

Ah ! Duval m'aime, il me rend des services,
Du vol-au-vent, à table, sans façon,
Il m'a toujours donné les écrevisses,
Et du pain frais l'entame, le croûton.
Il se mettrait, comme on dit, sur la paille
Pour ne pas faire à Bibi du chagrin;
Et je me dis : faut-il être canaille
Pour lui serrer, en souriant, la main !

C'est un ami, tout me le persuade;
Ses sentiments sont tous de bon aloi,
Mais ses discours sentent trop la pommade;
J'en suis jaloux; ça, c'est plus fort que moi.
Que voulez-vous? je ne suis pas de taille
A le tomber, je le déchire un brin....
Et je me dis : faut-il être canaille
Pour lui serrer, en souriant, la main !

Duval est bien à la Banque de France.
Quand je n'ai pas d'argent pour m'amuser,
Je vas à lui tout droit, de préférence;
C'est un ami, peut-il me refuser?
Pour lui, c'est rien; constamment il travaille,
Mais moi... souvent, je ne suis pas en train.
Et je me dis : faut-il être canaille
Pour lui serrer, en souriant la main !

Monsieur veut être un homme politique,
Il prend des airs de futur député;
Il crie au club : Vive la République !
Et sous son toit : A bas la Liberté !

Sa femme pleure et s'ennuie; elle bâille...
Je voterai contre lui, c'est certain.
Et je me dis : faut-il être canaille
Pour lui serrer, en souriant, la main!

Connaissez-vous sa femme? — Non? — Un ange!
Un petit ange abandonné des cieux,
Avec lequel, et c'est à ma louange,
Pour le moment, je suis très bien... au mieux.
C'est par amour que sa vertu déraille;
Je l'ai menée hier à Saint-Germain.
Mon vieux Duval! Ah! je suis bien canaille
De te serrer, en souriant, la main!

Tu peux mourir, et jusqu'au cimetière
J'irai, guidé par ma vieille amitié;
Car, tu le sais, je t'aime comme un frère :
Nous avons tout partagé par moitié.
Si la vie est une longue bataille,
La mort guérit du plus profond chagrin.
En attendant ta mort, Bibi-Canaille
Te serre encore, en souriant, la main.

2 décembre 1883.

LA JEUNESSE

Rondeau.

J'aime ces feux follets de la vingt.ème année,
Symboliques esprits des premières amours,
Dont les serments prêtés durent une journée
Et dont le cœur vieilli se rappelle toujours.

A vingt ans est-il donc bien étonnant qu'il naisse
En nous de ces élans capiteux de gaîté,

Où sombre le Bon Sens, où trône la Jeunesse,
Où le corps pour aimer est riche de santé ?

Non. La raison alors n'entrave pas la vie,
Le chemin qu'on veut suivre est long à parcourir,
Et l'on passe gaîment de Pompon à Sylvie
Sans que le goût d'aimer ne vienne à se tarir.

Un rayon de soleil illumine notre âme,
Le Rêve nous conduit de désirs en désirs,
Et Vénus apparaît charmante dans la femme
Qui découvre à nos sens l'ivresse des plaisirs.

La Nature verdoie et le ciel est en fête !
Allons, Pompon, c'est l'heure : Es-tu prête à partir,
Toi, que pour le plaisir l'amour a si bien faite
Et dont le cœur volage est sourd au repentir ?

Nous allons à Clamart courir dans les broussailles,
Pour oublier Paris par trop collet monté,
Et qui porte en ses flancs Trianon et Versailles
Depuis que le Haut Vice est une Majesté.

Ce qu'il nous faut à nous, c'est l'air de la campagne,
Les cris de galopins, le sifflement du vent,
Un litre de piquette en guise de champagne,
Et ce gai débraillé du buveur bon vivant.

Ah ! qu'elle est adorable alors notre maîtresse,
Fumant, comme un pacha, du tabac d'Orient,
En cherchant à masquer l'atteinte de l'ivresse
Par un jargon moqueur qui s'envole en riant !

Hélas ! que reste-t-il des longs éclats de rire
De ces jours consacrés aux infidélités ?
Un livre déchiré que l'on ne peut plus lire
Et qu'on trouvait charmant par ses impiétés.

D'un passé bien-aimé ma mémoire est ravie,
Et chez moi je retrouve, au fond d'un vieux carton,
Un bouquet tout fané de la belle Sylvie
Et le ruban fripé du bonnet de Pompon.

Mes sens ont un réveil devant ces témoignages,
Et malgré moi les pleurs envahissent mes yeux...
Qu'il était bon le temps de ces amours volages !
Ah ! j'étais jeune alors, à présent je suis vieux.

Malgré cela mon cœur se réchauffe, s'oppresse
En entendant vibrer la voix du Souvenir.
Il bat, mais c'est en vain. Il n'est que la jeunesse !
Et pour aimer encore il ne peut rajeunir.

LE MINISTÈRE CATHOLIQUE

ÉLECTIONS BELGES DU 10 JUIN 1884.

Air du *Carnaval* (Béranger).

Les cléricaux triomphent en Belgique ;
L'esprit de Rome a troublé les cerveaux.
Les gens de bien du parti catholique
Vont inventer des miracles nouveaux.
Belges, priez pour ce divin régime,
Qui va grandir vos nombreuses cités ;
La voix de Dieu vous sauve de l'abîme
Que sous vos pas creusaient vos libertés. (*Bis.*)

Le prêtre règne en personne et gouverne :
Léopold Deux n'est que l'ombre d'un roi ;
Le séminaire est la sainte caserne
D'où sont sortis les soldats de la Foi.

Belges, portez crucifix et rosaire,
Du fanatisme acceptez les arrêts;
Il faut toujours, pour qu'un peuple prospère,
Que la routine étrangle le progrès.

Il ne faut plus d'instruction laïque,
Les bons curés se chargent de l'enfant.
Prier suffit maintenant en Belgique
Pour faire honneur au parti triomphant.
Belges, la messe est l'unique spectacle
Qu'il faut offrir aux cœurs épris de Dieu.
Inclinez-vous devant le tabernacle
Des tonsurés, ces blagueurs du saint lieu.

Sur le Brabant, dans sa magnificence,
La papauté répand tous les bienfaits.
On voit déjà les pauvres dans l'aisance
Et les penseurs *expier leurs forfaits.*
Tous les maris ont leur femme fidèle,
Le confesseur répond de sa vertu;
Belges, croyez, et tenez la chandelle...
Car : *Beati pauperes spiritu.*

Tout est changé : vos enfants sont des anges,
Et la Belgique un pays merveilleux.
Le blé, l'avoine, abondent dans les granges,
Grâce à Malou, tout est miraculeux.
Ce clérical se lave à l'eau bénite
Tous les matins, en fervent pratiquant;
Mais de ce saint la niche est trop petite,
On la fera plus grande au Vatican.

En France on a des réactionnaires,
Comme Buffet, Brun, de Broglie, Allou,
Esprits malsains, sortis des séminaires,
Qui voudraient bien imiter saint Malou;

Mais le bon sens dans le peuple domine :
On ne croit plus aux discours des cafards;
On laisse aux sots la mission divine
Du Vatican et des Vaticanards.

UN DINER DE FAMILLE

A MATHILDE POUR LE JOUR DE SA FÊTE

Horace en courtisan aimable,
Vantait la médiocrité[1]
En menant la vie agréable
Près des grands de l'antiquité.
Flatteur d'Auguste et de Mécène,
L'ex-volontaire de Brutus[2]
N'avait pas rapporté d'Athène
La foi romaine et ses vertus.

Son vers harmonieux, facile,
Chantait, d'un rythme original,
Cette adulation servile
Que flétrit si bien Juvénal.
Chez nous le fier Caton d'Utique
Aurait eu place à nos repas...
Où l'on boit à la République,
Des courtisans il n'en faut pas.

1. *Mediocritas aurea.*

2. Horace avait été envoyé à Athènes par son père pour étudier la philosophie; ce fut là qu'il s'engagea dans le parti de Brutus et de Cassius. Devenu tribun d'une légion, il assista à la bataille de Philippes, en Macédoine, et prit la fuite après le second combat. Ayant été compris dans l'amnistie, il revint à Rome.

Horace célébrait Auguste,
Et Béranger Napoléon;
Nous trouvons, nous, beaucoup plus juste
De célébrer Anacréon.
Du rire, en apôtres sévères,
Conservons les éclats vainqueurs,
En ayant du vin dans nos verres
Et de l'amitié dans nos cœurs.

Chantons les femmes et les roses,
En poésie elles sont sœurs;
Ne faisons pas d'apothéoses
Aux sanguinaires oppresseurs.
La Liberté guidant nos âmes,
Dans nos cerveaux de plébéiens,
Saura déterminer nos dames
A nous faire des citoyens.

Chantons l'honneur et l'espérance
Dans nos plus chers épanchements,
Effaçons sur le sol de France
Les pas des soldats allemands.
Combattons l'esprit de conquêtes
Par la douce fraternité,
Et laissons présider nos fêtes
Par l'immortelle Liberté.

Le champ de Mars de la famille
Est, pour nous, la salle à manger;
Les plats fument, la gaîté brille
A la barbe de l'étranger.
Et lorsque le bon vin commence
A développer la raison :
C'est par un toste qu'on encense
La maîtresse de la maison.

Le choc des verres est la joie
Que manifeste le plaisir ;
Chaque convive alors déploie
Ses sentiments tout à loisir.
Il faut qu'en ce moment suprême
Surgisse au moins une chanson
Qui dise à tous combien l'on aime
La maîtresse de la maison.

C'est à Mathilde, épouse et mère,
Que ces couplets sont adressés
Et par le fils et par le père
En souvenir des ans passés.
Ils la proclament bonne et bonne
Et cela sans comparaison !...
Ils connaissent mieux que personne
La maîtresse de la maison.

12 septembre 1884.

L'APPÉTIT

Air : *Aussitôt que la lumière* (maître Adam).

Lorsque j'ai le ventre à table,
Je sens petit à petit
L'influence délectable
Des mets sur mon appétit.
Rien que leur arome enivre
Mon estomac diligent ;
Je veux ainsi toujours vivre...
L'appétit vient en mangeant.

Si j'étais millionnaire,
J'élèverais un autel
Au sublime art culinaire,
Dont le dieu serait Vatel.
J'inscrirais dans ma cuisine,
Sur une plaque d'argent,
Cette sentence divine :
L'appétit vient en mangeant.

Rose est très appétissante
Avec son blanc cotillon,
Sa tournure ravissante
Et son pied de Cendrillon.
Un doux regard sert d'emblème
A son front intelligent;
Plus on la voit, plus on l'aime :
L'appétit vient en mangeant.

Rose, un soir, tendre et gentille,
Ne voulant rien refuser,
Me permit, en bonne fille,
De lui prendre un doux baiser;
Mon cœur redoublant de battre,
A son air encourageant,
Fit si bien, que j'en pris quatre :
L'appétit vient en mangeant.

Rose, hélas ! n'est plus la Rose
Qui contentait un désir;
Elle a du chic, elle pose
En déesse du plaisir.
Elle trouve que pour elle
En public il est urgent
De briller autant qu'Adèle :
L'appétit vient en mangeant.

Par un savant maquillage,
Elle répare des ans
Cet irréparable outrage
Si redouté des galants.
Elle embellit la nature
Pour plaire au plus exigeant,
Mais elle a chevaux, voiture...
L'appétit vient en mangeant.

Entre la femme et la table,
J'ai partagé mes amours;
J'aime encor minois aimable,
Bon dîner me plaît toujours;
Mais n'ayant plus cette flamme
Qui me rendait si changeant,
Je sens que près d'une femme :
L'appétit part en mangeant.

UN MARI MODÈLE

Air : *Suzon sortant de son village* (Dalayrac).

Moi, je suis un mari modèle;
Regardez-moi, ça doit se voir.
A Paméla je suis fidèle
Et n'écoute que mon devoir.
Elle est charmante,
Elle est aimante;
Tout mon bonheur se lit dans ses grands yeux.
Sa taille est fine,
Sa main divine;
On lui croirait de célestes aïeux.

Si transparente est sa belle âme
Et son doux sourire est si beau
Que je me jetterais à l'eau
Par amour pour ma femme. *(Bis.)*

Comme Azor je reste à la niche
Pour mieux faire ses volontés ;
Heureusement que je suis riche :
Ses caprices sont respectés.
Robe nouvelle,
Soie et dentelle
Sortent toujours des meilleures maisons ;
Sa couturière
Est la première
Pour inventer la mode des saisons.
Enfin, grâce à mes soins, Madame
Peut avoir tout ce qu'il lui plaît,
Car j'ai les vertus d'un valet
Par amour pour ma femme.

Lorsque j'étais célibataire,
J'aimais le rire et la chanson ;
Sans avoir l'esprit de Voltaire,
J'avais la gaîté du pinson ;
Mais à cette heure,
En ma demeure
On n'entend plus fredonner un refrain ;
Mon cœur morose
En sa névrose,
N'a plus l'ardeur d'un joyeux boute-en-train ;
Et sur ma galère je rame
Comme un esclave dans mon coin ;
Je suis bête à manger du foin
Par amour pour ma femme.

Me croyant de l'intelligence,
Je me disais libre penseur ;

Et pourtant, malgré ma défense,
Ma femme a pris un confesseur.
Et par faiblesse,
Moi je la laisse
Avec ferveur avaler le bon Dieu.
Tout bas j'enrage,
Mais sans tapage;
Les yeux baissés, nous sortons du saint lieu.
Ah! ma conduite vaut un blâme!
Je le sais, je devrais lutter...
Mais non, je suis à fouetter,
Par amour pour ma femme.

Et pour comble : Ma belle-mère
Avec moi se croit tout permis.
Ce qu'elle rend ma vie amère
Ne peut se dire, ô mes amis!
Elle jacasse
Et me tracasse
Par ses conseils et son grand dévoûment;
Cette mégère,
Oh! m'exaspère,
En trouvant noir ce que j'ai trouvé blanc.
Vraiment, j'en ai la mort dans l'âme!
Chez moi, tous les jours, la voilà.
Et j'embrasse ce monstre-là...
Par amour pour ma femme.

En ménage je voulais être
Un bon mari pour Paméla;
Et je croyais rester le maître,
La loi me donnant ce droit-là.
Mais, ô misère!
La belle-mère
A compromis mon bonheur à venir,
Et mon épouse
D'elle est jalouse...
Elle m'a dit hier : Faut en finir!

Tu m'aimes trop; éteins ta flamme :
Elle commence à me lasser...
Ah ! — Eh bien, je vais divorcer...
Par amour pour ma femme. *(Bis.)*

L'ALLIANCE FRANCO-ALLEMANDE

Paris, Berlin unis? ô citoyens, qu'entends-je!
D'où sort donc cette voix à la rudesse étrange?
Elle nous vient du Nord et du pays germain,
Le chancelier de fer, dit-on, nous tend la main.
Ce Cimbre conquérant, ce fusilleur de braves,
Cet ivrogne de sang et ce videur de caves
Veut nous donner sans doute un baiser de Judas?
Il a pillé la France. Oh ! ne l'oublions pas!

Des rives de la Sprée aux rives de la Seine,
Cet homme a répandu, comme un poison, la haine;
Ce barbare moderne au front sombre et fatal
Avait pour tout génie un cerveau féodal.
Ce Prussien superbe, un Goth n'eût pas fait pire,
Après avoir brisé l'empereur et l'empire,
Humilia, trahis, nos malheureux soldats.
Le fils venge le père. Oh ! ne l'oublions pas!

A l'acerbe Bismarck la gloire fut facile :
Son adversaire était un viveur imbécile;
La populace alors aimait cet histrion
Qui se croyait César étant Césarion ;
Et qui substituant l'empire à la Patrie
Envoyait en riant la France à la tuerie;
Ce lâche ayant eu peur d'un glorieux trépas,
Il rendit son épée... Oh ! ne l'oublions pas!

La France d'aujourd'hui, la grande République
N'est pour rien dans cet acte infâme et sans réplique
Qui d'un stigmate affreux marqua l'empire au front,
Mais elle prend sa part de ce sanglant affront.
Tant que la Prusse aura l'Alsace et la Lorraine,
La France doit songer à la guerre prochaine ;
Car c'est du sang versé dans de mâles combats
Que naîtra la victoire... Oh ! ne l'oublions pas !

Tant que la Prusse aura l'Alsace et la Lorraine,
En France sourdement fermentera la haine,
Haine patriotique inhérente au devoir,
Que tout républicain dans le cœur doit avoir ;
Aussi nous repoussons l'alliance allemande.
L'intérêt disparaît quand le devoir commande.
La volonté du peuple est la loi des États
Où gouverne le droit. Oh ! ne l'oublions pas !

Au cri de liberté, quoi qu'on dise ou qu'on fasse,
Répondront les Français de Lorraine et d'Alsace ;
Nous aurons, ce jour-là, le légitime orgueil
De sauver de Bismarck Metz et Strasbourg en deuil.
Strasbourg fut, autrefois quand elle était française,
Le berceau de Kléber et de la *Marseillaise ;*
Et Metz donna son sang dans d'immortels combats
Pour l'honneur de la France. Oh ! ne l'oublions pas !

Quand de la délivrance apparaîtra l'aurore,
Le martial clairon de sa note sonore
Donnera le signal de la marche en avant.
La France sans broncher mettra l'épée au vent,
Et, redressant alors sa haute et forte taille,
Déploîra son drapeau pour la grande bataille :
Les opprimés vers elle, heureux, tendront les bras,
En trouvant des sauveurs dans ses vaillants soldats.

9 octobre 1884.

LE BON VIN

Air : *Vaut bien mieux moins d'argent.*

Le bon vin
Est divin,
Multiplions nos rasades;
Aux refrains des chansons
Camarades,
Gaîment buvons !

L'homme a le don de boire
Et de manger sans faim;
Il peut se mettre en train
A toute heure, c'est notoire !

Le bon vin
Est divin,
Multiplions nos rasades;
Aux refrains des chansons
Camarades,
Gaîment buvons !

Bien boire, c'est magique,
Ça vaut un médecin
Dont le jus du raisin
Serait le seul spécifique.

Le bon vin
Est divin,
Multiplions nos rasades;
Aux refrains des chansons
Camarades,
Gaîment buvons !

A table, dans nos verres,
Nous puisons la gaîté
Pour fêter la santé,
Comme faisaient nos grands pères.

Le bon vin
Est divin,
Multiplions nos rasades ;
Aux refrains des chansons
Camarades,
Gaîment buvons !

Il est dans nos programmes
De boire tous les jours :
A l'esprit, aux amours,
Aux mille charmes des femmes.

Le bon vin
Est divin,
Multiplions nos rasades ;
Aux refrains des chansons
Camarades,
Gaîment buvons !

Notre muse bachique,
Souvent se fait honneur,
Aux vignes du Seigneur
De retrousser sa tunique.

Le bon vin
Est divin,
Multiplions nos rasades ;
Aux refrains des chansons
Camarades,
Gaîment buvons !

Clarisse, une diablesse,
Au franc rire, à l'œil noir,

Aime aussi du pressoir
La délicieuse ivresse.

Le bon vin
Est divin,
Multiplions nos rasades;
Aux refrains des chansons,
Camarades,
Gaîment buvons!

Ne voit-on pas la joie
Toujours sortir du vin,
Tandis que le chagrin
Au fond du verre se noie?

Le bon vin
Est divin,
Multiplions nos rasades;
Aux refrains des chansons,
Camarades,
Gaîment buvons!

Le mari de Clairette
Se croit des plus cocus,
Mais il ne le croit plus
Quand il est un peu *pompette.*

Le bon vin
Est divin,
Multiplions nos rasades.
Aux refrains des chansons,
Camarades,
Gaîment buvons!

C'est du cep de nos vignes
Que vient l'esprit français,
Trinquons à ses succès,
Et restons-en toujours dignes.

Le bon vin
Est divin,
Multiplions nos rasades;
Aux refrains des chansons
Camarades,
Gaîment buvons!

LES TROIS FILLES DE LA RÉPUBLIQUE

A AUGUSTE VACQUERIE

Le Napoléon Trois avait livré la France
Malgré Wimpffen, malgré les cent mille soldats
Qui dans le cœur encor gardaient une espérance,
Et dont le sang bouillait pour de nouveaux combats.
Moins Français que ce roi dans les champs de Pavie,
Sous les murs de Sedan il trembla pour ses os,
Et toute honte bue il préféra la vie
A l'honneur de mourir comme meurt un héros.

Tout à coup dans Paris parut la République.
Sa formidable voix retentit jusqu'aux cieux;
Et, trouvant un écho sur la place publique,
Elle arrêta les fous et les ambitieux.
Elle offrit son concours à la France éplorée,
Et, d'un geste, chassa les aigles, les vautours
Qui composaient alors la jeunesse dorée
Dont la morgue emplissait la ville et les faubourgs.

« France, pour te sauver, dit-elle, prends mes filles :
La fière *Liberté*, la juste *Égalité*
Et la *Fraternité*, dont les vieilles bastilles
Étouffaient les clameurs contre la Royauté.

Avec elles, le grand et vrai patriotisme
N'a plus pour le progrès un horizon étroit;
Avec elles, la Force et le noir Despotisme
N'ont plus de cabanons pour enfermer le Droit.

La *Liberté* triomphe et fait du peuple un homme.
Galilée a raison de l'Inquisition,
Jean Huss peut attaquer l'autorité de Rome
Sans craindre le bûcher de la dévotion.
Partout vont le Devoir et la Libre Pensée;
Le livre dans l'esprit projette la clarté :
Le sens commun s'impose à la foule insensée;
Le Mensonge pâlit devant la Vérité.

Avec l'*Égalité* s'en va le privilège.
Un homme en vaut un autre! Et le droit du seigneur
N'est plus de ces abus que le trône protège.
Aujourd'hui, pauvre ou riche, à chacun son honneur!
Les hommes sont égaux devant la loi moderne,
Et Diogène peut réclamer son soleil.
La Justice prononce et le Bon Droit gouverne :
Jamais le Vatican n'admit rien de pareil.

Puis, la *Fraternité* supprime les frontières,
Elle ouvre ses deux bras aux peuples opprimés,
Elle brave des rois les menaces altières,
Et tous les malheureux par elle sont aimés.
Elle va visiter la mansarde et la cave[1];
La misère en tous lieux accueille son bienfait.
Elle adoucit le ton du maître envers l'esclave,
Et sa récompense est dans le bien qu'elle a fait. »

« O chère République! aimons-nous, dit la France.
Je crois à ta parole et l'espoir m'est rendu.

1. Allusion aux caves de Lille où souffrirent et moururent tant de pauvres ouvriers!

Ta profonde amitié guérira ma souffrance
En remplaçant en moi le sang que j'ai perdu.
Et puis, je reprendrai la place politique
Que mon rang m'assignait au concert des États,
Si tu mets dans mon cœur l'amour patriotique
Que Carnot inspirait jadis à mes soldats. »

Depuis quinze ans, la France avec la République
A fait tant et si bien, que les aventuriers
Qui rêvent le retour d'un pouvoir monarchique,
En renards très prudents restent dans leurs terriers.
C'est qu'un peuple libre est un lion redoutable !
Malheur à l'ennemi qui tombe sous sa dent !
Sa majesté longtemps ne serait pas à table,
S'il lui fallait croquer un royal prétendant.

Bougival, avril 1885.

VOYAGE AU PAYS DU BONHEUR

A HENRI ET F. MATHILDE

La vie est un bien doux voyage
Quand on le fait en amoureux ;
Jeunes époux, c'est à votre âge
Que les voyageurs sont heureux.
L'amour sur sa locomotive
Vous emporte à toute vapeur,
Et vous irez, quoi qu'il arrive,
Au charmant pays du bonheur.

Le ciel, les bois, les prés, les grèves,
Tout, dans ce pays merveilleux,
Des réalités fait des rêves
Qui tiennent des temps fabuleux ;

Aussi l'amour, par politesse,
Devient l'interprète du cœur,
Et conduit à toute vitesse
Les fiancés vers le bonheur.

Aimer n'est point une chimère,
Cœur printanier est cœur galant,
Coupe d'amour n'est point amère
Quand le nectar en est brûlant.
Buvez donc ce divin breuvage
Que l'amour verse en votre honneur,
Et partez, enfants, bon voyage,
Pour le cher pays du bonheur.

O jeunes gens, comme on vous aime !
Les vieux sont là pour vous bénir ;
Nous sommes en ce jour suprême,
Nous, le passé, vous, l'avenir.
Aimez-vous bien ; aimer, c'est vivre.
Respirez la jeunesse en fleur,
Dont le parfum si bien enivre
Dans le doux pays du bonheur.

En entrant dans ce nouveau monde,
Vous aimerez en liberté,
Et l'astre à chevelure blonde
Jettera sur vous sa clarté.
Dans ce beau royaume de Tendre
D'où vient le langage du cœur,
Il est facile de s'entendre,
Car on ne pense qu'au bonheur.

Moi, je connais un vieil usage
Qu'on doit suivre, jeunes époux ;
C'est, quand on revient de voyage,
D'apporter aux siens des joujoux.

Rapportez-nous donc quelque chose,
Pour nous charmant, pour vous flatteur,
Par exemple : un gros bébé rose...
Qu'on trouve au pays du bonheur.

7 septembre 1885.

LE NOUVEAU QUARTIER LATIN

1845-1885

Air du *Carnaval.*

Le mois dernier il me prit fantaisie
De faire un tour au vieux quartier Latin,
Pour y goûter certaine poésie
Laissée en moi par un passé lointain.
Dans mon esprit je voyais la *Chaumière*
Où le *cancan* se faisait applaudir...
Elle est bien loin, ma jeunesse première,
Et tout cela n'est plus qu'un souvenir. *(Bis.)*

Après avoir *chahuté* chez Lahire,
Nous entonnions quelques refrains salés,
Folles chansons aux effets de gros rire,
Que nous lancions vers les cieux étoilés.
Pochardinette et la *grande Eulalie*
Faisaient chorus avec *Flora-Zéphir*...
Qu'ils étaient gais, ces accents de folie !
Et tout cela n'est plus qu'un souvenir.

Qu'il est changé, ce quartier moyen âge
Que j'ai connu sans soleil et sans air !
L'étudiant n'y vit plus en ménage ;
Il se tient mieux et n'en est pas plus fier.

Plus de bérets; la pipe est mal portée.
Moi, de mon temps, je fumais à loisir
Au Luxembourg ma pipe culottée...
Et tout cela n'est plus qu'un souvenir.

Des boulevards ont remplacé les rues
De ce quartier noir, humide, glacé ;
Et les maisons maintenant disparues
Ont emporté l'histoire du passé.
Lorsque Bullier pétillait d'allégresse[1],
Dans ses bosquets, un soir, j'ai vu venir
Béranger vieux sourire à la jeunesse[2],
Et tout cela n'est plus qu'un souvenir.

En vain partout j'ai cherché Bernerette,
Blonde grisette aux regards amoureux,
Oiseau chanteur de la pauvre chambrette
Où je passai tant de moments heureux.
Elle n'est plus la compagne chérie
Qui m'apportait la coupe du plaisir
Pour m'enivrer d'une ivresse attendrie,
Et tout cela n'est plus qu'un souvenir.

J'ai bravé là le pouvoir despotique
Du roi qui fut le dernier de nos rois;
C'est en criant : Vive la République !
Que dans le Louvre a retenti ma voix.
En Février, la Liberté captive
De ses geôliers parvint à s'affranchir;
L'étudiant l'acclamait sur sa rive,
Et tout cela n'est plus qu'un souvenir.

1. Bullier, acquéreur de la *Chartreuse*, bal public, qu'il transforma et baptisa *Closerie des Lilas*. Avec le temps, on dit simplement : BULLIER.
2. Le jeudi 11 juillet 1850. — Il habitait alors rue d'Enfer, n° 113 aujourd'hui rue Denfert-Rochereau, en face du jardin du Luxembourg

Si la grisette à présent a voiture,
C'est que son cœur exploite ses amants ;
Mais le quartier pour sa gloire future,
N'en a pas moins les mêmes sentiments.
Si l'étiquette, en chassant la bohème,
Des paresseux a détruit l'avenir,
C'est fort heureux, et je vois par moi-même
Que le quartier n'est plus qu'un souvenir.

Les étrangers ont jeté la richesse
Au spacieux boulevard Saint-Michel,
Et la science, attrayante déesse,
A leurs labeurs donne un but fraternel.
Ces chers élus du Temple des Écoles
Feront l'orgueil d'une époque à venir ;
Et comme moi, Roumains, Anglais, Créoles,
De ce quartier garderont souvenir.

QUIGNIOT

A EUGÈNE POTTIER

Quigniot est le nom d'un homme qu'on envie
Et respecte. Il était simple ouvrier. Sa vie
Est celle d'un héros obscur, modeste et grand.
Il s'est fait immortel en restant à son rang.
Champion convaincu du droit égalitaire,
Il mettait avant tout le sort du prolétaire ;
Adversaire constant d'un pouvoir détesté [1],
Il avait pour devise : Honneur et Liberté.

1. Le règne de Louis-Philippe.

Quigniot réclamait dans sa foi libérale,
Les droits de l'ouvrier, justice sociale
Due au peuple peuplant les immondes faubourgs
Dont la misère noire emplit les carrefours.
Il demandait du pain pour l'homme qui travaille,
Pour ce déshérité qui couche sur la paille
Où l'attend, tôt ou tard, un dénoûment fatal :
Le trépas, loin de tous, sur un lit d'hôpital.

Le nom de Quigniot que Paris apprécie,
Figure au livre d'or de la Démocratie.
Ami d'Armand Barbès et de Martin-Bernard,
Il les accompagnait comme un porte-étendard,
En arborant sans peur la même politique:
Il rêvait le bien-être avec la République.
C'est pour t'avoir aimée, ô sainte Liberté !
Qu'il marqua de son sang, au front, la royauté [1].

2 mars 1886.

BAZAINE A MADRID

18 AVRIL 1887

Mon vers, après seize ans, au pilori ramène
Celui qui révolta la conscience humaine;
Celui qui livra Metz, ses drapeaux et ses forts,
Et qui, depuis ce temps, survit à ses remords [2].
Bazaine enfin, ce traître ambitieux de gloire,
Dont la France effaça le nom de son histoire.
Ce soldat que la guerre avait tant illustré,
Est déjà pour le monde un mort déshonoré.

1. Insurrection du 12 mai 1839. (Voir la note AF à la fin du volume.)
2. La veille de la reddition de Metz, qui eut lieu le 28 octobre 1870, le colonel et les officiers du 1er grenadiers de la garde, n'écoutant que la voix de l'honneur, avaient déchiré le drapeau du régiment et en avaient partagé les morceaux entre les soldats.

Un hidalgo, Nuñez, le reçoit à ses fêtes,
Sans scrupule, à Madrid, avec des gens honnêtes.
Ce noble, en descendant au rang des chambellans,
A perdu la fierté des vieux preux castillans ;
Il voit la trahison avec indifférence,
Il ne la juge pas comme on la juge en France,
Puisque l'honneur lui dit qu'il est rationnel
De tomber aussi bas qu'un pareil criminel.

Hier, Louis Hillairaud, un ardent patriote,
Ne pouvant pardonner Metz, Sedan, Gravelotte,
A poignardé Bazaine. Eh bien, il eut grand tort,
Ce vengeur de la France. Est-ce qu'on tue un mort ?
Un traître ne vaut pas qu'un brave l'assassine ;
Laissons-le donc en proie au remords qui le mine.
Bazaine en livrant Metz avait livré Paris,
Bazaine doit mourir de honte et de mépris[1] !

LA VIEILLE CHANSON A L'ÉDEN-CONCERT EN 1885

Musique de PAUL HENRION.

Oui, je suis vieille et ma voix est cassée,
Mais j'ai gardé tout l'esprit de mon art ;
Je ne suis pas encore trépassée,
Moi qui buvais avec le bon Panard.
Daignez m'entendre, ici, je vous apporte
De mon vieux temps les plus beaux souvenirs ;
N'aimons-nous pas l'amour et les plaisirs ?
Voilà pourquoi je frappe à votre porte.
Gentil Éden, je suis de la maison,
Ouvrez la porte à la vieille chanson. *(Bis.)*

1. Voir la note AG à la fin du volume.

En mon printemps j'étais légère et folle,
Quand je fêtais les vignes du Seigneur,
Et la gaîté me donnant la parole,
A tous les toasts je faisais grand honneur.
Il m'arrivait de me mettre en goguette
En dégustant alors, chez Ramponneau,
Le vin joyeux de son meilleur tonneau.
Ah ! que d'heureux j'ai faits à la guinguette !
Accueillez-moi, je suis de la maison ;
Ouvrez la porte à la vieille chanson.

Dans la mansarde, en gentille grisette,
Pour un baiser j'ai donné mes seize ans;
Et sous le nom modeste de Lisette
J'ai de mon cœur suivi tous les élans.
Ah ! je voyais l'adorable jeunesse
S'ouvrir en moi comme la fleur au jour,
Et j'échangeais l'amour contre l'amour
Pour mieux sentir l'excès de ma tendresse.
Accueillez-moi, je suis de la maison ;
Ouvrez la porte à la vieille chanson.

J'ai vu Manon et le garde française
Aux Porcherons boire au destin des rois;
Puis j'ai chanté la *Belle Bourbonnaise,*
Et jusqu'au trône on entendit ma voix.
Mais quand mon luth vibrait pour la satire,
J'avais bien soin que mon couplet moqueur
Contînt un trait à l'adresse du cœur,
Pour mieux toucher ceux que visait mon rire.
Accueillez-moi, je suis de la maison;
Ouvrez la porte à la vieille chanson.

Quatre-vingt-neuf me grandit à sa taille,
Quand il fallut marcher à l'ennemi,
Et je devins un clairon de bataille
Pour célébrer Jemmapes et Valmy.

La guerre alors, se changeant en furie,
Fit que chacun, sans peur, risquait sa peau ;
C'est en chantant la gloire du drapeau
Que je compris l'amour de la Patrie !
Accueillez-moi, je suis de la maison ;
Ouvrez la porte à la vieille chanson [1].

C'est au foyer et dans la vie intime
Qu'on apprécie encore mes vertus ;
Les bons vivants ont pour moi de l'estime :
Je leur rappelle un siècle qui n'est plus;
Et mes gaîtés à leurs dîners sont chères ;
En vieille amie auprès d'eux je renais,
Et sans orchestre au dessert j'apparais
Avec les airs que chantaient leurs grands-pères.
Accueillez-moi, je suis de la maison ;
Ouvrez la porte à la vieille chanson.

MADAME AUGUSTINE

OU

LA MOUCHE POLITIQUE

Air : *la Bonne aventure !*

Elle a le nez aquilin
La voix argentine,
Le regard doux et calin,
La bouche divine.
Elle sait, n'en doutez pas,
La valeur de ses appas,
Madame Augustine,
O gué,
Madame Augustine.

1. En 1885, Mme Castellano, directrice du café-concert l'Éden, avait créé, en l'honneur de la vieille chanson, les *Vendredis classiques*.

Elle est dans ses airs charmants
Mignonne et féline,
Oui, mais dans certains moments
Elle est fort mutine.
Elle a de l'esprit, du goût
Et tient sa place partout,
Madame Augustine,
O gué,
Madame Augustine.

Elle a grand train de maison,
Salon et cuisine,
Elle affiche son blason
Plus qu'on n'imagine,
Et dans le gouvernement
Elle a toujours un amant,
Madame Augustine,
O gué,
Madame Augustine.

On cite un ambassadeur
De noble origine,
Qui patronne avec ardeur
Cette mouche fine;
Aussi que de pauvres gens
Flattent en vrais courtisans
Madame Augustine,
O gué,
Madame Augustine.

Dans les fastueux salons
Où vit la routine,
Où panaches et galons
Trônent sur leur mine
Aucun arrêté n'est pris
Sans que donne son avis

Madame Augustine,
O gué,
Madame Augustine.

Jusques à monsieur Grévy
Qui lui tend l'échine,
Il la préfère à Ferry
Dans ce qu'il machine.
Aussi notre faux Brutus
Aime-t-il pour ses vertus
Madame Augustine,
O gué,
Madame Augustine.

Voulez-vous mettre une croix
Sur votre poitrine?
Vous en trouverez au choix
Dans mainte officine;
Mais le plus sûr pour l'avoir
Est simplement d'aller voir
Madame Augustine,
O gué,
Madame Augustine.

Son époux, assure-t-on,
Sert dans la marine,
Est-il à Brest, à Toulon?
Non, il est en Chine;
Mais elle ne se plaint pas
Du séjour qu'il fait là-bas,
Madame Augustine,
O gué,
Madame Augustine.

Elle sait bien des secrets,
Et partout domine,

Pour ses propres intérêts
A son gré fascine
L'Élysée et l'Institut,
Et toujours atteint son but
Madame Augustine,
O gué,
Madame Augustine.

LA SAISON DES ROSES

Musique de PAUL HENRION.

Lorsque resplendit la saison des roses,
On entend partout des soupirs d'amour
Tout est à l'ivresse.
Et, souffle divin, la brise caresse
La fleur qu'elle entr'ouvre à l'éclat du jour;
Lorsque resplendit la saison des roses,
On entend partout des soupirs d'amour.

Lorsque nous revient la saison des roses,
Notre cœur tressaille au doux souvenir
Qui l'émeut encore;
Et les jeunes gens aux feux de l'aurore
Sentent que l'amour naît pour les unir;
Lorsque nous revient la saison des roses,
Le cœur est ému d'un doux souvenir.

Pourrais-je oublier la saison des roses,
Où j'ai savouré le bonheur d'aimer
Auprès d'une belle?
Mon cœur a brûlé tout entier pour elle!
Elle possédait le don de charmer.
Pourrais-je oublier la saison des roses,
Où j'ai savouré le bonheur d'aimer.

Oui, c'était pendant la saison des roses,
Celle que j'aimais avait la beauté
Qu'on prête à l'archange.
Et c'en était un, poétique, étrange!
Dans l'azur des cieux il est remonté.
Comment oublier la saison des roses?
D'un ange ma belle avait la beauté.

Lorsque reparaît la saison des roses,
En moi je ressens un regain d'amour
Pour mon adorée.
La mort me l'a prise et l'a dévorée;
Comme un malheureux je pleure à mon tour;
Lorsque reparaît la saison des roses,
Je sens dans mon cœur un regain d'amour.

Villa Soleil, 15 juin 1884.

JACQUES BONHOMME

A MON AMI AUGUSTE LUTH

Jacques Bonhomme
A présent est un homme.
Il prend avec fierté
Sa place dans l'humanité.

Sous nos vieux rois, les châtelains de France
Vivaient entre eux de la force et du vol;
Ce temps était le temps de l'ignorance,
Le paysan appartenait au sol[1].

1. Les paysans reçurent le surnom de *Jacques*, du mot désignant une espèce de casaque (la jaque), ou de ce que le surnom de Jacques Bonhomme aurait été donné par les seigneurs, en signe de mépris, aux paysans longtemps dociles.

Il subissait la corvée et la taille,
Et chaque jour, le seigneur féodal,
Lui répétait : Allons, manant, travaille,
Sous le sarrau tu n'es point mon égal.

Jacques Bonhomme
A présent est un homme.
Il prend avec fierté
Sa place dans l'humanité.

Oui, c'était lui qui, labourant la terre,
Faisait pousser la luzerne et le blé;
C'était bien lui qui, crevant de misère,
Sur son grabat s'endormait accablé.
Il gémissait sous la loi du servage
Qui le rayait des êtres respectés,
Et de la vie il n'avait en partage
Que les douleurs et les iniquités.

Jacques Bonhomme
A présent est un homme.
Il prend avec fierté
Sa place dans l'humanité.

En vain la terre, en prévoyante mère,
Ouvrait ses flancs aux efforts du travail,
Pour soulager cette indigence amère
De ses enfants changés en vil bétail.
Mais, halte-là ! disait toujours le maître,
De tes deux bras il me faut le labeur,
A moi qui n'eus que la peine de naître
Pour t'asservir,... car je suis ton seigneur.

Jacques Bonhomme
A présent est un homme.
Il prend avec fierté
Sa place dans l'humanité.

Jacques, un jour, le cœur gonflé de haine,
Comme un lion sortit de son réduit;
Et secouant enfin sa lourde chaîne,
Il veut aller où la faim le conduit;
Il veut aller, dans un élan suprême,
Mordre la main qui le tient enchaîné...
Mais il succombe en criant : Anathème !
C'est pour la glèbe, hélas ! que j'étais né[1].

Jacques Bonhomme
A présent est un homme.
Il prend avec fierté
Sa place dans l'humanité.

Mais la pensée illuminant le monde,
L'instruction éleva les esprits;
Quatre-vingt-neuf en sa raison profonde
Institua ses sublimes édits;
Et comprenant sa tâche égalitaire,
Il supprima l'injustice des rois;
Et depuis lors, seigneur et prolétaire,
Sont éduqués dans le respect des lois.

Jacques Bonhomme
A présent est un homme.
Il prend avec fierté
Sa place dans l'humanité.

Par le progrès, plus de terrains en friche,
Plus d'être humain écarté du savoir;
Pour droits le pauvre a tous les droits du riche,
Et chacun d'eux doit remplir son devoir.

1. La Jacquerie eut lieu en 1358, pendant la captivité du roi Jean, en Angleterre. Guillaume Caillet, paysan du Beauvaisis, fut son chef, et ses bandes le surnommaient *Jacques Bonhomme*. Il fut pris par Charles le Mauvais, qui le fit couronner d'un trépied de fer rougi au feu.

Jacques peut donc vivre de sa charrue,
Indépendant dans sa propriété;
Il est heureux, ayant pignon sur rue,
De voir grandir son fils en liberté.

Jacques Bonhomme
A présent est un homme.
Il prend avec fierté
Sa place dans l'humanité

Non, aujourd'hui pauvreté n'est pas vice,
Le paysan peut lever haut le front
Pour son honneur et devant la justice,
Car l'homme en lui ne subit plus d'affront.
Il comprend bien sa mission civique,
Lui qui, jadis, au pays n'était rien;
Il est quelqu'un, grâce à la République,
Aussi doit-il être bon citoyen.

Jacques Bonhomme
A présent est un homme.
Il prend avec fierté
Sa place dans l'humanité.

L'HOMME AUX TROIS COULEURS

Air de la *Treille de sincérité* (Désaugiers).

C'est par la couleur politique
Que se distingue un citoyen.
On doit aimer, en République,
Le bonnet rouge phrygien. *(Bis.)*
Mais moi, je ne suis pas si bête:
Rouge, bleu, vert, ça m'est égal,
Ma conscience à tout se prête,
Je ne m'en porte pas plus mal.

Ce système
Est bien pour moi-même
Un des plus beaux et des meilleurs :
Je suis de toutes les couleurs. *(Bis.)*

Je suis prudent, je suis logique ;
L'adresse n'est pas un défaut.
Mon cœur, en sa foi catholique,
Croit aux miracles... s'il le faut.
L'eau de Lourdes, sainte industrie,
Bien conduite par nos prélats,
Fait honneur à la confrérie...
Buvez-en ! — Moi, je n'en bois pas.

Ce système
Est bien pour moi-même
Un des plus beaux et des meilleurs :
Je suis de toutes les couleurs.

Je suis pour le coq dynastique
Autant qu'un rentier du Marais,
Lorsque son chant patriotique
Est utile à mes intérêts.
Mais à la France en agonie
Qu'il réclame des millions[1] :
Comme boursier, je le renie,
Car cela fait baisser les fonds.

Ce système
Est bien pour moi-même
Un des plus beaux et des meilleurs :
Je suis de toutes les couleurs.

Quand je vais dans un ministère
Pour demander une faveur,

1. Les d'Orléans, en rentrant en France après 1870, réclamèrent 40 millions, qu'on leur donna. L'histoire jugera cette action de nos gouvernants.

Je retrouve la bande entière
Qui griffonnait sous l'empereur.
Je blague alors la République :
On me croit napoléonien.
Ah ! vous comprenez ma tactique :
Sans cela je n'obtiendrais rien.

Ce système
Est bien pour moi-même
Un des plus beaux et des meilleurs :
Je suis de toutes les couleurs.

Le peuple quelquefois s'affole
Du premier histrion venu,
Ou bien il croit à la parole
D'un fat souvent par trop connu.
Pour lui plaire, prendrai-je en grippe
Président, empereur ou roi ?
Jamais ! fidèle à mon principe,
Je ne m'occupe... que de moi.

Ce système
Est bien pour moi-même
Un des plus beaux et des meilleurs :
Je suis de toutes les couleurs.

Se dévouer est duperie :
On n'en est pas récompensé ;
Nos grands maîtres en jonglerie
A cela souvent ont pensé.
Aussi, leurs actes, leurs promesses,
Accompagnés de beaux serments,
Ne valent pas plus que les messes
Avec tous les saints sacrements.

Ce système
Est bien pour moi-même
Un des plus beaux et des meilleurs :
Je suis de toutes les couleurs.

Cela peut-être vous étonne,
En notre siècle plébéien,
De rencontrer en ma personne
Un si drôle de citoyen ?
Que voulez-vous ? je suis pratique.
Comme certains particuliers,
Je mange, sous la République,
Sans honte à tous les râteliers.
Ce système
Est bien pour moi-même
Un des plus beaux et des meilleurs :
Je suis de toutes les couleurs.

Villa Soleil, janvier 1886.

LA GUERRE

SOUVENIR DE 1870

Rois, empereurs, princes, hommes de guerre,
Tout être enfin aux instincts batailleurs,
Sont aujourd'hui ce qu'ils étaient naguère :
Des malandrins, des fourbes, des voleurs.
Sous eux la Guerre à travers tout chemine
Brisant du pied les tables de la loi ;
Dans ses hauts faits où la brute domine,
La Force dit : Moi, je prime le droit.

Le droit pourtant est la sainte auréole
Dont la Justice entoure ses arrêts,
Et condamnant celui qui le viole
Brave des rois les criminels décrets.
La Force alors, ô sombre tragédie !
Tue en passant vieillards, femmes, enfants,
Et dans la nuit allume l'incendie
Pour couronner ses exploits triomphants.

Vous qui n'aimez que la belle nature,
L'art, le travail, la science, l'amour ;
Vous qui croyez du fond d'une âme pure
Au lendemain suave d'un beau jour ;
Prêtez l'oreille, écoutez, c'est la guerre.
Entendez-la mugir à l'horizon !
Le canon tonne et fait trembler la terre,
Le feu déjà dévore la moisson.

Adieu bonheur, adieu champêtre asile,
Berceau paré de verdure et de fleurs,
Où l'existence heureuse était facile,
Où les enfants avaient grandi sans pleurs.
Adieu coteaux chéris, riant village,
Éden aimé des humbles d'ici-bas ;
Les faibles n'ont qu'un impuissant courage,
Ils doivent fuir les dangers des combats.

Le père dit : « Jean embrasse Marie,
Ce baiser-là te rendra bien plus fort.
Marchons, mon fils, pour sauver la patrie ;
L'homme vaillant doit affronter la mort. »
Marie et Jean dans un élan suprême
Se sont étreints, ils se sont embrassés.
« Reviens bientôt, lui dit-elle, je t'aime. »
Il va mourir... ils étaient fiancés.

Ils sont tous là, les braves du village,
Prêts au combat, comptant sur leur valeur
Pour préserver leur foyer du pillage,
Pour protéger le toit du travailleur.
L'ennemi campe en la forêt prochaine,
Nos villageois vont à lui bravement,
Alors contre eux aussitôt il déchaîne
La Mort qui tue au loin et lâchement.

Ils sont cinq cents et l'ennemi trois mille.
Que leur importe? ils acceptent leur sort.
Ils vont mourir, sacrifice inutile !
Le canon Krupp n'est-il pas le plus fort ?
Le cœur épris d'un orgueil héroïque,
Ils tombent tous dans un dernier espoir
En s'écriant : Vive la République !
France, sois fière : ils ont fait leur devoir.

Après cinq mois de sang et de souffrance,
Es-tu content, ô chancelier de fer !
De détacher un lambeau de la France
Qui fut jadis le berceau de Kléber ?
Es-tu content, prince vain et farouche,
D'ensemencer de haine et de fureur
Le sol français, où ton œil dur et louche
Vit un fleuron pour ton vieil empereur.

Mais songe donc à César, Charlemagne,
Napoléon ! Leurs soldats ont foulé,
Victorieux, la terre d'Allemagne,
Qu'en reste-t-il ? Rien. Tout s'est écroulé !
De ta conquête il en sera de même.
Le Rhin, un jour, entre nos deux pays,
Arrosera ses bords fleuris qu'on aime,
Et qui seront à deux peuples amis.

15 décembre 1886.

LES EMBÊTÉS

A J. DALOU, STATUAIRE

Air : *Suzon sortant de son village* (Dalayrac).

Noble, bourgeois ou prolétaire
Peut vivre avec sécurité,
A l'abri d'un bon ministère
Fort de sa popularité.
La République,
Tout nous l'indique,
Est un régime applicable chez nous ;
En lui la France
A confiance
Et peut le rendre admissible pour tous.
Les Prétendants veulent qu'on mette[1],
En l'honneur de leur majesté,
La République de côté :
Son règne les embête. (*Bis.*)

Le monde des cours envisage
Les lois de la Convention
(Cette œuvre si grande et si sage !)
Comme une mauvaise action :
Où la justice,
En protectrice,
Traite chacun sur pied d'égalité ;
Où l'on peut naître
Sans Dieu ni maître,
Les Droits de l'homme ont fait la liberté.

1. Il y avait alors trois prétendants au trône : le comte de Paris, Napoléon Bonaparte et Victor Bonaparte, fils du précédent. — M. Thiers dit un jour, en parlant du comte de Paris : « De loin, il a l'air d'un Allemand et de près d'un imbécile. »

Le clan des royaux s'inquiète,
Et s'efforce de revenir
Au temps passé... pour en finir.
L'état présent l'embête.

Notre France est comme une épée
De fin métal et de grand prix,
Qui dans les larmes s'est trempée
En mil huit cent soixante-dix ;
Quoique meurtrie,
Elle est guérie,
Et l'œil au guet, à son rang est debout ;
Tranquille et fière,
Son âme altière
N'a peur de rien, car elle est prête à tout.
Elle dit, dans sa foi stoïque :
« Je préfère à la royauté,
Princes, la sainte Liberté,
Avec la République. »

La France encore a dans les veines
Assez de sang franc et gaulois,
Pour braver les profondes haines
Que recèle le cœur des rois.
Par la menace
Ou par l'audace
On n'obtient rien d'un peuple valeureux ;
Et notre France
A l'espérance
De racheter un passé malheureux.
Aussi Bismarck rage et tempête
En voyant chez nous constamment
Perfectionner l'armement :
Voilà ce qui l'embête.

5 février 1887.

MONSIEUR LE MINISTRE !

Air des *Deux hommes d'armes* (Offenbach).

Républicain de vieille date,
Ministre je suis arrivé ;
J'en suis heureux et je m'en flatte,
C'est tout ce que j'avais rêvé.
Oui, mais on me traite de cuistre
Tout au long dans l'*Intransigeant*[1].
Ah ! qu'il est beau d'être ministre ; } (*Bis*)
Mais que c'est un sort exigeant ! }

C'est un métier bien difficile
Que d'être du gouvernement.
Plaire à chacun serait utile,
Je le constate absolument.
Mais j'obéis, chose sinistre,
A la Droite, quand c'est urgent[2].
Ah ! qu'il est beau d'être ministre ;
Mais que c'est un sort exigeant !

Depuis qu'on m'appelle Excellence,
On m'accuse de trahison,
Et, sacrebleu ! lorsque j'y pense,
On pourrait bien avoir raison.
Tout bas chaque jour j'enregistre
Quelque camouflet outrageant.
Ah ! qu'il est beau d'être ministre ;
Mais que c'est un sort exigeant !

1. Le journal d'Henri Rochefort.
2. C'est-à-dire aux bonapartistes et aux orléanistes.

Je deviens plat, je deviens bête,
En douter ne m'est plus permis;
Le zèle qui trouble ma tête
Est pour Keller et ses amis [1] ;
C'est donc pour eux que j'administre,
Et, j'en conviens, c'est affligeant.
Ah ! qu'il est beau d'être ministre ;
Mais que c'est un sort exigeant !

J'aime beaucoup la République,
Mais j'aime aussi ses ennemis;
Je ne suis plus qu'un domestique
Que la livrée a compromis.
C'est donc bien vrai, je suis un cuistre
Comme le dit l'*Intransigeant* [2]
Ah ! qu'il est beau d'être ministre;
Mais que c'est un sort exigeant !

7 juillet 1887.

LÉGENDES DE LA POMME

Musique de PAUL HENRION.

Ève, en offrant au premier homme
De sa pudique et blanche main
La plus appétissante pomme,
Fit le malheur du genre humain ;
Car sans cette pomme maudite,
Présent d'un serpent suborneur,
Nous pourrions tous sans eau bénite
Jouir d'un éternel bonheur.

1. Député de Belfort, violent réactionnaire clérical.
2. Ce ministère, qui ne vivait qu'en s'appuyant sur la droite, fut renversé par *la droite* le 19 novembre 1887. A propos des trafics des décorations (affaire d'Andlau, Wilson, Mme Limousin, etc.), il avait manqué d'autorité et de dignité.

Voilà comme
Nos bons aïeux
Se racontaient entre eux
Cette légende de la pomme.

Le beau Pâris fit une heureuse
En donnant le prix de beauté
A Vénus, la plus amoureuse
Des femmes de l'antiquité.
Aujourd'hui, Vénus, c'est Angèle,
Et le beau Pâris, c'est Mondor ;
Mais c'est toujours à la plus belle
Qu'il adjuge la *pomme d'or.*

Voilà comme
Nos bons aïeux
Se racontaient entre eux
Cette légende de la pomme.

L'homme se lasse d'être esclave
Quand il a le cœur digne et fier ;
Aussi Guillaume Tell en brave
Railla-t-il le tyran Gessler.
Une pomme a sauvé sa vie !
Et ce brave en a profité
Pour rendre à la Suisse asservie
Le droit, l'honneur, la liberté.

Voilà comme
Nos bons aïeux
Se racontaient entre eux
Cette légende de la pomme.

En tombant de l'arbre, une pomme
Attira tout à coup, dit-on,
L'attention d'un astronome:
Je veux vous parler de Newton.

Ce fait offrit à son génie
Les problèmes les plus divers,
D'où part sa grande théorie
Sur les astres dans l'univers.

Voilà comme
Nos bons aïeux
Se racontaient entre eux
Cette légende de la pomme.

Il est encore une légende
Que nos vénérables aïeux
Ont fait de la pomme normande
En vantant son cidre mousseux.
En son souvenir je dédie
Et ma chanson et ma gaîté,
Aux citoyens de Normandie
Et je bois sec à leur santé.

Voilà comme
Nos bons aïeux
Se racontaient entre eux
Cette légende de la pomme.

MONSIEUR THOMAS

Air de *Pilati*.

Monsieur Thomas, rentier, grand, mince,
Bourgeois comme on en voit partout,
A découvert dans sa province
Une épouse selon son goût;
Mais n'étant ni laide, ni belle,
Ses amis ne s'expliquent pas
Quel charme il peut trouver en elle.
— Ses cheveux frisent, dit Thomas.

Rose brille par sa toilette
Beaucoup plus que par son esprit ;
Elle est précieuse, coquette,
Parle sur tout et de tout rit.
Elle se donne, et cela blesse,
L'importance des Carabas !...
Quels sont ses quartiers de noblesse ?
— Ses cheveux frisent, dit Thomas.

Au grand bal de la préfecture,
Que de propos immérités
Elle débita sans mesure
Sur le compte des invités !
De tout le monde elle se fiche,
Et pour faire plus d'embarras
Elle se coiffe à la caniche !
— Ses cheveux frisent, dit Thomas.

Son mari la trouve divine,
Il fait toutes ses volontés.
Ce qu'elle veut, il le devine
Et va jusqu'aux futilités.
Il est comme elle le désire.
Quel pouvoir ont donc ses appas
Pour prendre sur lui tant d'empire ?
— Ses cheveux frisent, dit Thomas.

Cette femme vaine, orgueilleuse,
Joue à la prude constamment,
Et la chronique scandaleuse
Lui reconnaît plus d'un amant.
Mais pour ses tendres amourettes
Que fait-elle ? dit-on tout bas ;
A-t-elle des beautés secrètes ?
— Ses cheveux frisent, dit Thomas.

LA CROIX

A MON AMI Z***, ANCIEN MINISTRE

Air des *Trois couleurs.*

« Mon cher ami, quand je serai ministre,
« Me dit un jour un de nos députés,
« Comptez sur moi, car, moi, quand j'administre,
« Je fais honneur aux honneurs mérités.
« Je ne veux pas, sous notre République,
« Voir la faveur l'emporter sur les droits;
« Vous, par exemple, oublié, c'est inique!
« C'est de ma main que vous aurez la croix. » *(Bis.)*

Grévy voulut qu'il fût d'un ministère.
Il commença par placer ses parents :
L'un fut préfet, et l'autre (ancien notaire)
Eut un bureau dans les comptes courants.
Il maria ses nièces, ses maîtresses
A des *fruits secs* pourvus, par lui, d'emplois,
Et pour mêler l'honneur à ses tendresses,
De sa main propre il leur donna la croix.

Aux chiens couchants d'un certain journalisme
Il dut jeter de gros os à ronger,
Pour soutenir son cher opportunisme [1]
Dont la doctrine était fort en danger.
Les fonds secrets, malgré leur importance,
Comme un sorbet fondirent dans ses doigts;
D'un supplément il corsa la pitance,
En leur donnant, comme dessert, la croix.

1. Parti dont M. Jules Ferry est aujourd'hui le chef.

Aux radicaux il rompit en visière
Pour s'attacher les *réacs* avérés,
Qui sont en nom dans la bande princière...
Comme il les craint, il les a décorés.
Son but est simple et facile à comprendre :
Il veut l'appui des souteneurs de rois;
S'il veut avoir tous ceux qui sont à vendre :
Certe, il n'aura jamais assez de croix.

Mon cher ami, laissez à ma vieillesse
La douce paix d'un passé sans remords;
Vous n'avez pas tenu votre promesse :
J'en suis surpris; pourquoi promettre alors?
L'amour du peuple a pris ma vie entière,
D'aucun parti mon vers n'est prisonnier;
J'aurai bientôt la croix du cimetière,
C'est bien assez pour un vieux chansonnier.

Cette croix-là, point je ne la mérite :
Je crois en Dieu, mais non à l'homme-Dieu;
Seule, à mes yeux, la jonglerie habite
Ce lieu qu'un prêtre appelle le saint Lieu.
Mon temple à moi, d'origine divine,
C'est la nature et l'ombre des grands bois...
Sur mon tombeau plantez une aubépine :
Le rossignol y viendra quelquefois.

1887.

ZÉLIA

Air : J'ai vu partout dans mes voyages.

Moi, femme, j'aime la toilette;
Sans hésiter, j'en fais l'aveu;
Si je suis quelque peu coquette,
C'est ma nature qui le veut.

Je suis contente que l'on dise :
Ce qu'elle porte est bien porté ;
Voyez donc comme elle est bien mise. } (*Bis.*)
Elle est charmante en vérité !

J'ai des oiseaux dans une cage,
Ce sont deux mignons canaris ;
Ils vivent gaîment en ménage
Comme un couple heureux à Paris.
Pour leur doux bonheur je les aime
Et je sens mon cœur palpiter.
Ils goûtent ce plaisir extrême
Que toute âme peut souhaiter.

Quand mon cousin, sous la tonnelle,
Me prend la main discrètement,
Et qu'il me dit : « Vous êtes belle, »
Je suis sensible au compliment.
Si je prétendais le contraire,
Croyez-le bien, je mentirais,
Car la femme qui cherche à plaire
Aime qu'on vante ses attraits.

Il faut qu'un jour je me marie,
Mais je veux choisir mon époux
Pour mieux lui consacrer ma vie
Et l'adorer à deux genoux.
Notre mutuelle tendresse
Exaucera nos moindres vœux,
Et dans une divine ivresse
Nous passerons des jours heureux.

LA DOUBLE VUE

OU

PLACE AUX HONNÊTES GENS

Air de *Madame Favart.*

Par un singulier phénomène
Satan me donne le pouvoir,
Sortant de ma nature humaine,
De voir ce que l'on ne peut voir.
Je possède la double vue.
Que de coquins dans tous les rangs!
Je vais en passer la revue.
Allons, place aux honnêtes gens! *(Bis.)*

J'aperçois une salle immense,
C'est la Chambre des députés,
Et j'y constate la présence
D'une foule de nullités.
Ah! s'ils n'étaient que nuls encore!
Mais ce sont de ces intrigants
Que la rapacité dévore.
Allons, place aux honnêtes gens!

Quels sont ces chauves personnages
Dans ce vaste pensionnat?
On dirait les Petits-Ménages...
Tiens! c'est le palais du Sénat.
Je vois Ramollot et Macaire,
Ils dorment tous deux à leurs bancs,

De travailler c'est leur manière.
Allons, place aux honnêtes gens !

Certains de nos beaux politiques,
Tant sénateurs que députés,
Des Chambres ont fait des boutiques
Où leurs bons avis sont cotés.
Ceux-là, ma foi ! ne dorment guère,
Ils se montrent très obligeants :
Mais pour cela faut qu'on éclaire...
Allons, place aux honnêtes gens !

Tel arrivé par le suffrage
Se moque du qu'en dira-t-on.
Il roule à présent équipage,
Il connaît le tour du bâton.
Abusant de sa hardiesse,
Le drôle ne prend plus de gants
Pour dissimuler sa richesse.
Allons, place aux honnêtes gens !

Enfin, jusques à monsieur Gendre [1]
Qui, sous le toit du Président,
Se permet sans façon de prendre
Un pot-de-vin à son client.
Haro ! sur ce beau gentilhomme,
Ce passé maître en guet-apens,
Il vend l'honneur... à lui la pomme !
Allons, place aux honnêtes gens !

On chassa les marchands du temple,
Eh bien, nous, chassons les faiseurs.
Ce sera d'un très bon exemple
Peut-être pour leurs successeurs.

1. M. Daniel Wilson, député et gendre de M. Jules Grévy, président de la République.

Notre honneur a ses exigences,
Nous balaîrons en même temps
Et l'Élysée et ses agents [1]...
Allons, place aux honnêtes gens !

13 novembre 1887.

JEAN BOBIN

Air de *la Treille de sincérité.*

J'ai l'étoffe
D'un philosophe,
Bon pied, bon œil, bonne santé,
Et rien n'entrave ma gaîté. *(Bis.)*

Je vis avec insouciance,
Sans un chagrin, sans un désir;
Je vous avoue en conscience
Que d'être ainsi c'est un plaisir. *(Bis.)*
Oui, je suis monsieur sans madame,
Bon vivant sans train de maison;
Rien ne m'invite à prendre femme...
Ah ! qu'il m'est doux d'être garçon !

J'ai l'étoffe
D'un philosophe,
Bon pied, bon œil, bonne santé,
Et rien n'entrave ma gaîté.

1. On se rappelle que M. Daniel Wilson, gendre de M. Jules Grévy, président de la République, avait établi ses agences d'affaires dans le palais de l'Élysée, et que cela fut la principale cause, le 1er décembre 1887, de la démission de son beau-père. M. Grévy fut remplacé à la présidence par M. Sadi Carnot, le 3 décembre 1887. — Et plus tard, le 1er mars 1888, M. Wilson fut condamné en police correctionnelle à deux ans de prison, 3,000 francs d'amende et aux frais, pour le trafic honteux qu'il faisait de la croix de la Légion d'honneur. Il en appela et fut acquitté par ses juges, mais non par le public.

En prenant une femme aimable
On court risque d'être dupé;
Ce ne serait pas agréable
D'avoir l'air d'un mari... trompé.
On rit de la mésaventure
Quand votre voisin est l'époux,
Mais on ferait triste figure
Si les cornes étaient pour vous.

J'ai l'étoffe
D'un philosophe,
Bon pied, bon œil, bonne santé,
Et rien n'entrave ma gaîté.

L'homme propose et Dieu dispose,
Dans la vie il faut tout prévoir.
Être cornard est une chose
Qui doit toujours vous émouvoir.
O Seigneur! si je me marie,
Il peut m'arriver bel et bien
D'entrer dans cette confrérie...
Faites que je n'en sache rien.

J'ai l'étoffe
D'un philosophe,
Bon pied, bon œil, bonne santé,
Et rien n'entrave ma gaîté.

Mais si j'apprenais que ma femme,
Trahissant son tendre serment,
Brûle de son ardente flamme
Le cœur de quelque fol amant!
Seigneur, donnez-moi le courage
De narguer ce charmant vainqueur,
En accueillant mon cocuage
Avec un sourire moqueur.

J'ai l'étoffe
D'un philosophe,
Bon pied, bon œil, bonne santé,
Et rien n'entrave ma gaîté.

Seigneur, exaucez ma prière!
Laissez-moi vivre à ma façon,
Et faites que ma vie entière
Se passe à l'état de garçon.
Moi, Jean Bobin, je suis mon maître,
Et j'aime mieux assurément
Faire des cocus que de l'être...
A chacun son tempérament.

J'ai l'étoffe
D'un philosophe,
Bon pied, bon œil, bonne santé,
Et rien n'entrave ma gaîté.

LE SOURIRE DE L'ENFANT

Air de *Madame Favart*.

« Maître Gillot, c'est votre affaire!
Mais je vous croyais plus de cœur.
— Et pourquoi ça, monsieur le maire,
Serais-je un oiseau de malheur?
— Vous voulez donc que je précise,
Ce qu'au village on dit de vous?
— Sans doute au sujet de Denise!...
Adieu, je vas planter mes choux.

— Je vous croyais mauvaise tête,
Mais honnête, monsieur Gillot.

— Me croyez-vous donc assez bête
Pour reconnaître son marmot?
— Il est de vous; elle vous aime,
Et vous le savez mieux que nous.
— C'est peut-être vrai tout de même!...
Adieu, je vas planter mes choux.

Maître Gillot quitte la route
Pour s'en aller à travers champs;
Et le maire tout bas ajoute :
« Ah! voilà bien les paysans! »
Gillot pense que la Denise
Est aimable pour ses yeux doux,
Mais l'épouser serait sottise;
Il s'en va donc planter ses choux.

« Je ne veux point prendre une fille,
Dit-il, qui ne possède rien.
Ah! je l'avoue, elle est gentille,
Mais au soleil, moi, j'ai du bien.
Je l'aimai malgré sa misère,
Même que j'en étais jaloux...
Bah! une autre est mieux mon affaire!
Allons, Gillot, plante tes choux. »

Denise apparaît dans la plaine,
Portant son enfant dans ses bras;
Elle avance droite et sereine
Vers Gillot qui ne la voit pas.
Elle dit : « Bébé, vois ton père,
Comme lui, tes cheveux sont roux. »
Maître Gillot, presque colère,
Cesse alors de planter ses choux.

Mais il ne trouve rien à dire,
Et reste en face du marmot,
Qui lui fait un tendre sourire
Ne sachant prononcer un mot.

Gillot ému s'avance et tremble,
Regardant Denise en dessous.
« Veux-tu, dit-il, rentrer ensemble,
J'ai fini de planter mes choux. »

Le sourire du petit être
Avait ravivé tous ses torts,
En faisant tout à coup renaître
L'amour à côté du remords.
« Je sens battre mon cœur, ma chère,
Ce bel enfant est bien à nous;
Et par-devant monsieur le maire,
Je veux devenir ton époux. »

LA BIÈRE FRANÇAISE

Salut à la bière française !
Nous la boirons tout à notre aise.
Le houblon devient frère du raisin
Et notre bière sœur du vin.
Vive la bière française !

Notre bière mousse et frissonne
Dans notre bock à large bord ;
Pimpante elle quitte la tonne
Pour nous montrer sa robe d'or.
Près d'elle la bière allemande,
N'est plus qu'un breuvage malsain [1] ;
Elle qui jadis faisait grande
La gloire des brasseurs du Rhin.

1. Les bières venant d'Allemagne sont saturées d'alcool et d'acide salicylique.

Salut à la bière française !
Nous la boirons tout à notre aise.
Le houblon devient frère du raisin
Et notre bière sœur du vin.
Vive la bière française !

Nous ne sommes plus tributaires
Du grand tonneau de Gambrinus,
Nous avons mis nos houblonnières
Près des ceps gaulois de Brennus.
Laissons donc le nectar tudesque
Pour ce qu'il vaut, à ses buveurs ;
Car son renom charlatanesque
A perdu pour nous ses faveurs.

Salut à la bière française !
Nous la boirons tout à notre aise.
Le houblon devient frère du raisin
Et notre bière sœur du vin.
Vive la bière française !

Loin de moi l'idée insensée
D'amoindrir le jus du raisin ;
Aucun de nous n'a la pensée
De préférer la bière au vin.
C'est notre orgueil le vin de France,
Nous lui devons notre gaîté,
Les doux rêves de l'espérance
Et l'amour de la liberté.

Salut à la bière française !
Nous la boirons tout à notre aise.
Le houblon devient frère du raisin
Et notre bière sœur du vin.
Vive la bière française !

Le vin n'empêche pas la bière
D'avoir chez nous droit de cité ;

La blonde tonne de Bavière
Y retrouve sa qualité.
Paris est Munich et Mayence !
Et dans nos plaines nous aurons,
Vivant en bonne intelligence,
Nos brasseurs et nos vignerons.

Salut à la bière française !
Nous la boirons tout à notre aise.
Le houblon devient frère du raisin
Et notre bière sœur du vin.
Vive la bière française !

Aux buveurs, dévots de la chope,
Nous dirons, renseignements pris,
Que dans nulle ville d'Europe
On ne boit mieux que dans Paris.
Nous la détruisons tout entière,
La vieille légende du Rhin :
Nous faisons de la bonne bière,
Comme nous faisons du bon vin.

Salut à la bière française !
Nous la boirons tout à notre aise.
Le houblon devient frère du raisin
Et notre bière sœur du vin.
Vive la bière française !

LE PAYS DES AMES

Ceux des nôtres qui tombent sur le champ de bataille de la vie se relèvent plus vivants dans le pays des âmes, qu'il ne faut pas confondre avec le pays des ombres.

ARSÈNE HOUSSAYE[1].

Pot pourri.

—

Air des *Bossus.*

Tout être humain devra subir son sort :
Depuis hier, mes amis, je suis mort.
J'aimais à vivre et je vivais gaîment,
Mais je suis mort, hélas ! subitement ;
Je vous invite à mon enterrement.

Air : *Bonsoir la compagnie.*

Je veux que vous soyez admis
A mon convoi, mes chers amis,
Tous, sans cérémonie.
Demain, je veux être enterré
Par vos bons soins, mais sans curé.
Bonsoir, la compagnie !...

Air : *J'ai vu partout dans mes voyages.*

N'étant plus qu'une âme impalpable,
J'habite au royaume des cieux.
C'est un endroit fort confortable
Où les vins sont délicieux.

1. Discours prononcé à l'Académie des Spartiates (Dîner au cabaret du *Lion d'or*), février 1888.

Je viens d'y voir de vieux confrères
Que la Mort a faits prisonniers,
Et nous avons choqué nos verres } *(Bis.)*
A vos santés, chers chansonniers. }

Air du *Ménage de garçon.*

La vie est souvent bien amère
Pour les Sages et pour les Fous ;
Ici, la Mort est une mère
Dont la bonté s'étend sur tous. *(Bis.)*
On a dans les champs Élysées
Toujours la rime et la raison,
Et toujours de belles pensées } *(Bis.)*
Pour faire honneur à la Chanson. }

Air : *T'en souviens-tu ?*

J'ai vu Panard, notre joyeux ancêtre,
Gallet, Vadé, L'Attaignant et Piron ;
Debraux, Festeau, Béranger notre maître,
Gille, Colmance, Armand Gouffé, Laujon ;
Puis Désaugiers, Bérat, Lachambaudie,
Moreau, Dupont dont vous aimez les noms ;
Enfin Pottier, dont la plume hardie } *(Bis.)*
A défendu le peuple en ses haillons. }

Air des *Trois couleurs.*

J'ai vu Chénier près de Rouget de l'Isle ;
Ces deux témoins d'un stoïque passé
S'entretenaient de l'époque virile
Où pour le Droit tant de sang fut versé.
Ces inspirés de la Muse aguerrie
Avaient pour moi, certe, un prestige à part ;
N'ont-ils pas fait pour sauver la Patrie :
La *Marseillaise* et le *Chant du départ*? *(Bis.)*

Air : *Amis, dépouillons nos pommiers.*

Je suis vraiment fort enchanté
D'avoir quitté la terre,
Un souffle d'immortalité
Ici me régénère ;
Et, sachez-le bien,
La route n'est rien.
Je l'ai faite très vite.
J'ai pris pour venir
Un train de plaisir,
Un train de mort subite.

Air : *Contentons-nous d'une simple bouteille.*

Dans ce séjour l'esprit gaulois fourmille
Et le Bon Sens y fait autorité ;
Les chansonniers y vivent en famille
Ayant pour dieux le Rire et la Gaîté.
On n'y voit pas la noire Hypocrisie
Qui ment au ciel sous un masque cafard,
La Vérité, belle comme Aspasie,
S'y montre nue, au grand jour et sans fard. } (*Bis.*)

Air du *Ballet des Pierrots.*

Enfin, dans ce Pays des Ames
Je fus ébloui, transporté ;
On y chantait l'amour, les femmes,
La Patrie et la Liberté. *(Bis.)*
Là, le Riche et le Prolétaire
Savouraient un égal bonheur ;
J'étais donc, en quittant la terre,
Parti, pour un monde meilleur. } *(Bis.)*

Air : *Suzon sortait de son village.*

Et puis, plus de propriétaire,
Plus de mouchards, point de recors,

On ne vit jamais commissaire
Arrêter une âme sans corps.
La Providence,
Dans sa clémence,
M'offre un abri charmant et sans loyer.
La chose est claire :
Plus rien à faire ;
Plus de portier, plus d'impôts à payer ;
Plus de tricot, plus de flanelle...
Zut ! pour les rhumes de cerveau !
Je suis comme un poisson dans l'eau
Dans la vie éternelle. *(Bis.)*

Air de *Mazaniello.*

Vous expliquez-vous que je chante
Devant vous ces couplets ? J'ai tort,
Car c'est une raison probante
Que je ne suis pas encor mort.
Mais qu'importe ? Il faut que j'achève
Ce tableau d'un bonheur parfait ;
En supposant que c'est un rêve,
C'est un beau rêve que j'ai fait. *(Bis.)*

Air : *Ce magistrat irréprochable.*

Le rêve peut être en ce monde,
Dans l'autre est la réalité
Et sur rien notre esprit se fonde
Pour en nier la vérité. *(Bis.)*
Ma parole doit vous suffire ;
J'ai mes raisons pour tout savoir.
Si vous voulez me contredire,
Mes bons amis, allez-y voir !

Air de *Madame Favart.*

Pour entreprendre cette route,
Il faut corbillard et convoi,

Il vaut donc mieux garder son doute
Que d'abandonner son chez-soi.
Où l'on est bien toujours on reste :
Cela prouve donc que l'on tient
A ce beau royaume céleste,
Puisque personne n'en revient. *(Bis.)*

Air : *Buvons sec!*

En attendant le grand voyage,
Chantons le vin, chantons l'amour,
Chantons la santé qui présage
Longue vie à tous, en ce jour. *(Bis.)*

Refrain.

Mes amis, sans plus de façons
Buvons, trinquons à nos chansons ;
Les glouglous, les joyeux flonflons
Sont toujours de gais compagnons ! } *(Bis.)*
Buvons,
Buvons !
Tin, tin, tin, tin,
Tique, tique, tique, tin,
Vive le bon vin !
Tin, tin, tin, tin, tin, tin, tin, tin,
Tique, tique, tique, tin,
Vive le bon vin ! *(Bis.)*

MON JARDIN

Dans l'univers
Que de travers,
Que de scrupules,
Rendent changeants
Nombre de gens.
Leurs ridicules
M'importent peu :
Chacun son jeu.
Je vis tranquille
En citadin
Sous la charmille
De mon jardin.

Simple maison
Et vert gazon ;
Larges allées,
Grands espaliers
Beaux groseilliers
Et fleurs mêlées.
Puis, des massifs
Avec des ifs ;
Plus un bocage
Avec bassin
Pour l'arrosage
De mon jardin.

Oh ! les beaux jours
Me font toujours
Quelques surprises :
Là, des primeurs,

Là-bas des fleurs
Ou des cerises.
Merci soleil
Blond et vermeil !
Et tout mon être
Chaque matin
Semble renaître
Dans mon jardin.

Ce Paradis
Près de Paris
Est tout mon rêve.
Je suis heureux
Sous les beaux yeux
D'une bonne Ève ;
Miro, mon chien,
Trouve ça bien.
Ainsi la vie
S'en va son train
De compagnie
Dans mon jardin.

En vieillissant,
L'âge, on le sent,
Rend égoïste.
Je n'aime pas
Monsieur Maupas
Bonapartiste,
Coupe-jarret
Et chien d'arrêt ;
Mais je préfère
A ce faquin,[1]
Le beau parterre
De mon jardin.

1. M. Charlemagne-Émile de Maupas, ancien ministre de la police générale sous l'empire, ancien ambassadeur, ancien sénateur, grand-croix de la Légion d'honneur, est mort à Paris, dans son domicile de la rue du Bac, à l'âge de soixante-dix ans, après une longue maladie (juin 1888).

Là, dans son coin
On suit de loin
La politique
Qui malgré tout
Grandit beaucoup
En République.
Maints députés
Des mieux notés
Croyant au change
Tournent soudain...
Mais rien ne change
Dans mon jardin.

En plein été
Quand la beauté
De la nature
S'épand partout,
Régnant sur tout
Dans sa parure ;
Il resplendit
En mon esprit
Une lumière !
Ce feu divin
Est l'atmosphère
De mon jardin.

L'azur des cieux
Est pour mes yeux
Comme un grand voile
Artificiel
Mis sur le ciel
Sans une étoile.
L'espace uni,
C'est l'infini,
Où le Zéphire
Est souverain,

Et je l'admire
De mon jardin.

Quand mes amis
Sont réunis
Sous la tonnelle,
Près d'un bosquet
Miro se met
En sentinelle.
Son grand œil doux
Semble en courroux
De ne plus être,
Lui, si câlin,
Seul, près du maître,
Dans le jardin.

Je vis ainsi
Sans grand souci,
Ni maux de tête ;
Mais par moments
J'ai des tourments :
Bismarck m'embête.
Il prend le ton
D'un vieux canon
Qui veut la guerre.
Quel sot voisin !
Il m'exaspère
Dans mon jardin.

Ah ! s'il voulait,
Certe il pourrait,
Ce roi des princes,
Être galant...
En nous rendant
Nos deux provinces.
Mais c'est un Goth,
Un Wisigoth,

Il faut les prendre,
Passer le Rhin...
C'est à me pendre
Dans mon jardin !

En attendant
Qu'un commandant
Nous mette en ligne,
Je songe, hélas !
Au chasselas
Que dans ma vigne
Un étranger
Peut vendanger...
Ça me révolte,
Que pour Berlin
Soit la récolte
De mon jardin.

Oui, mais le jour,
Où le tambour,
La République,
Diront : « Cessez,
Tribuns, assez
De politique. »
Oh ! ce jour-là
Mon cœur criera :
« Bonne espérance !
Et sus au Rhin...
Vive la France !
Adieu... jardin. »

Sur mon honneur,
Je n'ai pas peur
Pour la Victoire
De nos drapeaux ;

Nos généraux
Doivent y croire.
Étant vaillants
Ils seront grands !...
. . . . . .
Ce jour de gloire
Étant lointain,
Je reste à boire
Dans mon jardin.

UN REPAS DE FIANÇAILLES

A Mlle Berthe D*** et Auguste L***

Air : *Amis, voici la riante semaine.*

A ce repas point de mines sévères ;
Soyons joyeux, l'avenir nous sourit.
Ne mettons pas de l'eau dans nos grands verres,
Faisons, en ça, preuve de gens d'esprit.
Tout au plaisir du beau jour qui s'apprête,
Lâchons la bride à notre bonne humeur,
Car nous savons qui président la fête :
C'est l'Amitié, l'Amour et le Bonheur. *(Bis.)*

Nos Présidents sont les Dieux de la vie ;
Sans eux, sur terre, il n'est rien de parfait ;
Étant divins, ils aiment sans envie
Et ce qu'ils font pour nous est fort bien fait.

L'Amitié franche, affectueuse, bonne,
Ne s'offre pas au malheur à demi,
Et, sans calcul, toujours oblige ou donne...
Rien n'est plus beau que le titre d'ami.

L'amour, hélas ! a ses métamorphoses :
Léger, frivole, il est sans probité,
Et trop souvent se cache sous des roses
Pour mieux tromper par sa frivolité.
Mais l'amour vrai, c'est le soleil de l'âme
Jetant sur nous sa céleste splendeur ;
C'est le foyer de l'enivrante flamme
D'un cœur aimant dans toute sa candeur.

Quant au bonheur complet, c'est l'oiseau rare
Dont autrefois a parlé Juvénal ;
Qui court après, souvent tombe ou s'égare,
Pour bien des gens il est phénoménal.
Contentons-nous de cet état prospère,
Où le devoir est toujours triomphant ;
Où l'homme heureux se grandit dans le père
En chérissant la famille et l'enfant.

Une autre vie, à vos yeux, se révèle :
Votre cœur bat, ô jeunes fiancés !
Devant vous s'ouvre une aurore nouvelle :
Celle du jour de vos vœux exaucés.
Nous comprenons votre ardente jeunesse,
Nous partageons votre félicité,
Et pour fêter, enfants, votre allégresse,
Nous allons tous boire à votre santé.

17 juin 1888.

LE BRAV' GÉNÉRAL

Air de *Saltarello.*

Ah ! Boulanger est un vrai mâle
A pied, à cheval, en amour [1] !
Ce n'est pas pour le duc d'Aumale
Que, certe, il fait chauffer le four.

Il adore la République
Pour en devenir président,
Et voilà comment on explique
Ses allures de prétendant.

Dans le fond, c'est peut-être un sage
Que l'on devrait encourager ?
Oui, mais rien que son entourage
Dégoûte de ce Boulanger.

Si comme Badingue il s'obstine
A vouloir reprendre le Rhin,
Étant de la même farine :
Il tombera dans le pétrin.

Du peuple Boulanger se fiche,
Autant que du moindre Auverpin,
Ses bons dîners du café Riche
Ne lui donneront pas du pain.

1. M. Georges Boulanger, ancien ministre de la guerre, après s'être fait expulser de l'armée, se fit *agitateur* pour troubler la marche régulière de la République. Où arrivera-t-il avec son ambition ? C'est ce que l'avenir nous apprendra.

Il aime panache et tapage :
Pour la France cela promet ;
Et son carrosse de louage
Rehausse encore son plumet.

En flattant l'homme et le carrosse,
Naquet fut terne et bien petit [1].
A quoi sert d'avoir une bosse,
Si les bossus n'ont plus d'esprit ?

Bref, le brav'général désire
Emplir de son nom l'univers ;
Il ne voit pas, le pauvre sire,
Qu'il met sa culotte à l'envers.

Ah ! Boulanger est un vrai mâle
A pied, à cheval, en amour !
Ce n'est pas pour le duc d'Aumale
Que, certe, il fait chauffer le four.

28 avril 1887.

UN AMI D'ENFANCE

A MON AMI X***, DÉPUTÉ

Air du *Carnaval*.

Depuis quinze ans l'arène politique
A bien changé ton esprit et ton cœur,
Comme tremplin tu prends la République
Pour conquérir et fortune et grandeur.

1. M. Henri Rochefort disait un jour, en parlant du dos de M. Alfred Naquet, qu'il avait dû être « moulé dans un cor de chasse ».

Notre amitié pourtant est fort ancienne
Et nous causons comme des inconnus,
Ta main a froid et tremble dans la mienne :
Mon vieil ami, tu ne me connais plus.

Te souviens-tu de la verte campagne
Où nous passions les beaux jours de l'été ?
Le ginglet seul était notre champagne
Et le jambon notre poulet sauté.
A nos amours que nous aimions à boire !
Jeanne et Rosa n'étaient pas des vertus ;
Tu restes sourd, tu n'en as plus mémoire ?
Mon vieil ami, tu ne me connais plus.

Nous commentions, pensifs et solitaires,
Dans les grands bois, l'histoire du passé ;
Dans nos élans révolutionnaires
Nous admirions Saint-Just, Dubois-Crancé,
Et remontant à l'histoire romaine,
Nous devenions Brutus et Cassius.
Mais tu n'as plus la foi républicaine,
Mon vieil ami, tu ne me connais plus.

Un renégat mérite l'anathème
Car il salit l'honneur du député;
Regarde-moi, je suis toujours le même :
Humble j'étais, humble je suis resté.
La volte-face à présent est dans l'ordre,
Le saint devoir tombe dans les abus.
Ordonne donc à ton chien de me mordre :
Mon vieil ami, tu ne me connais plus.

Eh bien, Phanor, fidèle à sa nature,
Dans son instinct a plus d'esprit que toi.
Il est fier, lui, de sa mâle roture
Et ce qu'il fait est fait de bon aloi.

Il ne mord pas la main qui le caresse,
Il reconnaît tous ceux qu'il a connus,
Et pour les siens il garde sa tendresse...
Mon vieil ami, tu ne me connais plus.

L'ambition t'a donc tourné la tête
Que tu n'es plus avec nos défenseurs ;
Tu changeras la victoire en défaite
Si tu soutiens le parti des faiseurs.
Le peuple alors reprendra la bataille,
Revendiquant tous ses droits disparus.
Je serai là. Gare à ta peau, canaille.
Je suis Brutus, je ne te connais plus.

Villa Soleil, septembre 1888.

LE ROUGE-GORGE

J'avais dans mon jardin un petit camarade
Qui prenait ses quartiers dans un gros buisson vert ;
Il me suivait gaîment pendant ma promenade :
C'était un rouge-gorge habitant là l'hiver.

Il allait, voletait de parterre en parterre,
En allongeant le cou vers moi pour me mieux voir,
Et monté sur le haut d'une motte de terre,
Me disait, suivant l'heure, ou bonjour ou bonsoir.

Il relevait la queue et remuait la tête
Avec cet air futé qui dit : « Je suis content ;
« Et quoique je ne sois qu'une petite bête,
« Tu peux m'aimer un peu... quand moi, je t'aime tant ! »

Il était familier, il savait me comprendre;
Il lisait ma pensée et connaissait ma voix;
Pour lui je me faisais affectueux et tendre
Afin qu'il oubliât le retour aux grands bois.

En le voyant trembler sous la neige ou le givre
Que l'âpre vent du nord apporte en nos climats :
« Cher ami, lui disais-je, il te faudrait pour vivre
« Le ciel bleu, le soleil et non pas les frimas.

« Il te faudrait l'aurore aux lueurs matinales,
« Se levant radieuse au fond des horizons;
« Il te faudrait le chant des joyeuses cigales
« Dans les abris touffus des verdoyants gazons.

« Il te faudrait encore à toi, chétif et frêle,
« Le feuillage discret d'un buisson vigoureux,
« Pour y choyer sans peur ta famille nouvelle
« Et cacher le bonheur de tes instants heureux. »

Tout à coup Miro vint, sans bruit, le nez à terre,
Et d'un bond calculé happe l'oiseau surpris.
Sous sa cruelle dent, il le tient, il le serre,
Il le meurtrit, le blesse... hélas ! j'entends ses cris !

J'accours... il est trop tard ! Le charmant petit être
Est gisant sur le sol, car Miro l'a mordu...
De ma colère alors je ne suis plus le maître,
Et je frappe mon chien qui s'enfuit éperdu.

Je ramasse aussitôt l'oiseau qui bat de l'aile
Et du pauvre blessé le sang rougit ma main.
Son cœur est haletant... sa blessure est mortelle...
Je ne lui dirai plus : mon petit, à demain !

Un cri, dans ce moment, à mon oreille arrive,
C'est sa compagne à lui qui jette un cri d'effroi.

Il l'entend... ô mon Dieu ! que faire pour qu'il vive ?
Elle vient, pour le voir, voler autour de moi.

Du pauvre agonisant la faiblesse est extrême,
Mais il reprend sa vie en un suprême effort
Pour tâcher de revoir encor celle qu'il aime ;
Il se lève... il la voit et retombe... Il est mort.

LE PETIT FRIDOLIN

La scène se passe sur la Canebière, à Marseille.

M. CASSAN, *accent marseillais très prononcé.*

C'est à vous cet enfant ?

M. BASSOUTE, *accent marseillais très prononcé.*

Fridolin, mon petit ?

M. CASSAN.

Ah ! s'il tient de son père, il aura de l'esprit.

M. BASSOUTE.

Il va, monsieur Cassan, à l'école des frères.

M. CASSAN.

Le savoir ne nuit pas même dans les affaires,
Mon cher monsieur Bassoute.

M. BASSOUTE.

Il est fort studieux.
Le fils du sous-préfet ne travaille pas mieux.
Cet enfant-là sera l'orgueil de notre race :
Mon sang bleu coule à flots dans ses veines, bagasse !

M. CASSAN.

Ah ! je comprends alors !

M. BASSOUTE.

Écoutez bien, pour voir

Jusqu'où de Fridolin peut aller le savoir.

M. CASSAN.

Soit !

M. BASSOUTE.

Fais un peu le coq, mon petit, je t'en prie.

FRIDOLIN, *imitant le coq.*

Co-corico-co-co !...

M. CASSAN, *vivement.*

Son gosier chante et crie
Tout à la fois ; il a, mon cher, une voix d'or.
Il pourrait au théâtre entrer comme ténor.

M. BASSOUTE.

Fridolin sera propre à toutes les carrières,
Puisqu'il va tous les jours, à l'école des frères.

M. CASSAN.

Ça se voit bien, très bien ; et surtout ça s'entend !
Un enfant de Paris n'en ferait pas autant.

M. BASSOUTE.

Ce n'est pas tout ! Il sait de ces choses encore
Que dans tous les pays, à son âge, on ignore.

M. CASSAN.

Ah !

M. BASSOUTE.

Fais-nous, Fridolin, les cloches de Saint-Jean.

FRIDOLIN, *imitant le son des cloches.*

Bé-lan-don ! Bé-lan-don !...

M. CASSAN.

Il est intelligent,
Bondiou ! qu'il se taise ou je dis mes prières !

M. BASSOUTE.

Voilà comme on instruit à l'école des frères.

(A son fils.)

Combien de Dieux ? Dis-nous maintenant, mon petit...

FRIDOLIN.

Trois : le Père, le Fils et puis... le Saint-Esprit...

M. BASSOUTE.

Tu ne te trompes pas ?

FRIDOLIN.

Non !

M. BASSOUTE.

Cherche dans ta tête ?

M. CASSAN, *comptant sur ses doigts.*

Père, Fils, Saint-Esprit... La liste elle est complète.

M. BASSOUTE.

Complète ? Non.

(A son fils.)

Eh bien ! et l'autre... Ainsi soit-il ?
Est-ce que tu le prends pour un poisson d'avril ?

M. CASSAN.

C'est égal ! votre fils, il est brave, il m'étonne ;
Nous serons fiers de lui dans les Bouches-du-Rhône !
Je le proclame, moi, le phénix des enfants.
Il ira loin, mon bon !

M. BASSOUTE.

Il n'a que dix-huit ans.

FIN DES CHANTS ET CHANSONS

NOTES

Note A, page 3.

La cour du roi Pétaud.

Cette locution est fort ancienne. Molière la cite au premier acte de *Tartuffe* et elle paraît remonter au règne de Henri III, c'est-à-dire au XVI^e^ siècle.

Les corporations de gueux et de mendiants avaient un chef, un roi désigné par dérision sous le nom latin de *Peto,* « je demande ».

Cette majesté n'avait pas grande autorité sur ses sujets. Les décrets d'un pareil monarque étaient peu respectés et la discorde régnait parmi les truands.

De *peto* est venu *pétaud,* et l'on a dit : Cour du *Roi Pétaud !* pour exprimer un état d'indiscipline et de rebellion.

De *pétaud* on a fait *pétaudière* pour signifier un gouvernement, un parlement, un club où il est impossible de s'entendre. — Cette expression triviale a été employée par Voltaire : « *Genève est une pétaudière.* » Nous pouvons en dire autant de la cour de Napoléon III.

Note B, page 54.

Napoléon I^er^ avait la haine de Voltaire, la peur des Jacobins et l'amour du faubourg Saint-Germain. Il créa une noblesse. Son neveu voulut en faire autant.

Voici la liste des personnes anoblies par Napoléon III jusqu'en 1866 :

De 1852 à 1856 aucun noble ne fut créé. Dans cette der-

nière année, le maréchal Pélissier reçut le titre de *duc de Malakoff.*

En 1857. — M. de Cambacérès, *duc.*
Edgard Ney de la Moskowa, *prince.*

En 1859. — Mac-Mahon, *duc de Magenta.*
Adolphe de Bourqueney, *comte.*
Félix de Bourqueney, *baron.*
Marey-Monge, *comte de Peluze.*
Sieyès, *comte.*

En 1860. — Dupuy de Parnay, *comte,* ensuite *marquis de Quiquéran-Beaujeu.*

En 1860. — De Castelvecchio, *comte.*
De Simard-Pitray, *vicomte.*
De Varaigne, *baron Dubourg.*
D'Alton, *comte.*

En 1861. — De Munoz del Recuerdo, *duc de Montemorot.*
Renouard de Bussière, *baron.*
Renouard de Bussière, *vicomte.*
De Madre, *comte.*
Trevaux de Berteux, *comte.*

En 1862. — De Morny, *duc.*
Durrieu, *baron.*
Vivier-Deslandes, *baron.*
Cousin-Montauban, *comte de Palikao.*

En 1863. — Fialin de Persigny, *duc.*
Russel de Bedfort, *comte.*

En 1864. — Lecourbe, *comte.*
Gombaud-Darnaud, *baron.*
De Goyon, *duc de Feltre.*
Hamelin, *baron.*
Davout, *duc d'Auerstaedt.*
Le Tourneur-Hugon, *baron.*
Duchaussoy, *baron.*
Lafon de Laduye, *baron.*
Viala Charon, *baron.*
Drouot, *comte.*
Adalbert de Talleyrand-Périgord, *duc de Montmorency.*
Haryet de Bechevet, *comte.*

En 1865. — Goursaud de Chamborand de Porissat, *baron.*
De Fourment, *baron.*
De Graffenried de Villars, *baron.*
Michel, *baron.*

En 1865. — Absolut de la Gastine, *baron.*
Barthélemy de Romeuf, *baron.*
Berthier, *comte.*
Pernetty, *vicomte.*

En 1866. — Monier de la Sizerane, *comte.*
Carrelet, *comte.*
Mimerel (de Roubaix), *comte.*
De Ladoucette, *baron.*

Note C, page 59.

Victor Hugo était né le 26 février 1802, à Besançon (Doubs) ; il est mort à Paris en 1885, le 22 mai, âgé de quatre-vingt-trois ans, trois mois, quatre jours, à une heure vingt-sept minutes de l'après-midi.

Voici ses dernières volontés.

Le jeudi 2 août 1883, Victor Hugo a remis à M. Auguste Vacquerie, dans une enveloppe non fermée, les lignes testamentaires qui suivent et qui constituent ses dernières volontés pour le lendemain de sa mort :

« *Je donne cinquante mille francs aux pauvres.*
« *Je désire être porté au cimetière dans leur corbillard.*
« *Je refuse l'oraison de toutes les églises ; je demande une prière à toutes les âmes.*
« *Je crois en Dieu.*

« Victor Hugo. »

Le 3 juin, après l'exposition de son cercueil pendant vingt-quatre heures sous l'Arc de Triomphe, la République lui a fait de magnifiques funérailles nationales pour le conduire au Panthéon, où il repose.

Note D, page 66.

En décembre 1883, mourait à Celles, petite commune du département des Deux-Sèvres, un vieux soldat nommé Granet, dont le nom doit être attaché à l'histoire de Napoléon III.

C'était Granet qui était de faction à Boulogne-sur-Mer

lorsque Louis-Napoléon essaya sa comédie de débarquement. La consigne était de tirer. Granet tira ; mais, malheureusement, il tua l'un des compagnons de Bonaparte, au lieu de tuer le chef.

C'était toujours avec regret que cet homme parlait de sa maladresse.

Républicain ardent, dévoué, il disait : « *Quand je songe à tout ce que j'aurais épargné de sang, d'argent et de misères à mon pays si j'avais mieux visé, je m'accuse, je m'en veux !* »

Ce vieux soldat est mort regretté de tous ceux qui l'ont connu ; il avait été fait chevalier de la Légion d'honneur.

Note E, page 66.

Voici ce que M. le comte Horace de Viel-Castel, un admirateur de l'empereur, écrivait dans ses *Mémoires* en 1859 :

« Quand on s'est promené au milieu de ce qu'on appelle la cour actuelle, on se retire le cœur soulevé par un immense dégoût ; tout ce qui n'est pas bête est ignoble et tout ce qui est ignoble est comblé de prévenances et d'honneurs.

« Toutes les jolies femmes font leur cour à Bacciochi, le premier chambellan, pour coucher avec l'empereur !... coucher avec l'empereur mène à tout. »

Les mœurs de la cour impériale n'étaient pas moins dissolues à Compiègne qu'à l'Elysée ; il nous suffira de parler du divertissement appelé la *Curée des dames* pour en donner une idée.

Dans ce palais impérial, le soir, après les jeux innocents, on apportait une grande manne couverte d'une serge verte, autour de laquelle se rangeaient les dames. On enlevait la serge, et alors on voyait apparaître des chefs-d'œuvre de bijouterie : colliers, broches, bracelets, boucles d'oreilles ruisselantes de diamants et de perles. — Les dames, invitées à choisir, se précipitaient à genoux et se disputaient ces riches bijoux sous les yeux avides et curieux de leurs admirateurs. Comme il fallait marcher à quatre pattes et prendre les objets avec la bouche, il en résultait des points de vue attrayants pour les spectateurs.

Cela s'appelait la *Curée des dames*.

Note F, page 81.

A l'époque où vivait Diogène, on ne connaissait pas les tonneaux, ce n'est donc pas d'un tonneau que le cynique célèbre lançait ses quolibets aux Athéniens.

Les tonneaux, en effet, sont d'origine gauloise et les Grecs et les Latins se servaient pour mettre leur vin de grands vases de terre à peu près semblables à ceux qu'on emploie encore en Espagne et qu'on appelle *tinajas*.

C'est donc dans une tinaja qu'habitait Diogène — et les bas-reliefs de la villa Albini montrent même qu'il avait poussé la simplicité jusqu'à prendre un vase fêlé — qui, impropre à contenir du liquide, était suffisant pour abriter le philosophe.

Toute l'erreur vient de ce que les traducteurs ont jugé à propos de rendre le mot de *vase à vin* par celui de tonneau.

L'étrange habitation de Diogène était désignée en Grèce sous le nom de *pithos*.

Note G, page 89.

Napoléon I^er^ écrivait à Joseph, son frère, qu'il avait fait roi de Naples : « Vous ne régnerez pas tant que vous n'aurez pas eu une émeute. »

Napoléon III, pour mettre ce précepte en pratique, avait créé les *blouses blanches*. — Les membres de cette institution d'Etat dépendaient de la Préfecture de police. C'est là qu'ils se revêtaient de la blouse et s'armaient du casse-tête. Puis, ces émeutiers salariés se rendaient dans le quartier où l'on voulait soulever la population. Ils cassaient les becs de gaz, renversaient les kiosques des marchands de journaux, poussaient des cris séditieux et tâchaient ainsi d'attirer à eux les passants crédules et naïfs dont ils faisaient ensuite leurs victimes.

Au milieu de l'émeute apocryphe qu'ils provoquaient, ils tiraient de dessous leur blouse leur casse-tête et tombaient à bras raccourcis sur les niais qui s'étaient joints à eux ou sur les gens paisibles et inoffensifs qui les regardaient de trop près.

Napoléon III employait donc le casse-tête comme moyen de gouvernement. Il est inutile d'ajouter que les agents de police officiels avaient aussi des casse-tête cachés sous leur

uniforme, et qu'ils se mettaient de la partie quand le moment était venu d'assommer les gens.

C'est ce qui se passa en juin 1869 sur les boulevards Bonne-Nouvelle et Montmartre.

Note II, page 96.

M. Émile Ollivier, avocat, qui avait fait sa fortune politique dans l'opposition irréconciliable par la plus cynique et la plus odieuse des apostasies ; cet homme, qui avait fait une circulaire en faveur du plébisciste ; cet homme, qui avait vu d'un *cœur léger* la déclaration de guerre à l'Allemagne, honni, détesté, méprisé par tout citoyen honnête, eut encore l'effronterie, en 1876, de se présenter aux élections du Var.

Dans sa profession de foi, adressée à ses électeurs ruraux, il pense qu'il est temps d'en finir avec les révolutions ; c'est pourquoi il propose une révolution nouvelle, c'est-à-dire le rétablissement de l'empire.

« Assez de République, dit-il, rendez-nous l'Empire ! Les Napoléons sont les empereurs des paysans, comme a dit Béranger. Le premier avait tant de génie qu'il était plus qu'un homme ; le troisième avait tant de cœur, qu'on l'appellera le *père du peuple*. »

Et ce fut cinq ans seulement après la capitulation de Sedan que M. Emile Ollivier osa tenir ce langage ; mais les campagnards du Var restèrent sourds aux conseils mensongers de ce renégat de l'honneur, voué si profondément au mépris public. — Un tel homme invoquer ton nom, ô Béranger ! Chansonnier, voilà ton châtiment.

(*Élections du* 20 *février* 1876.)

Note I, page 98.

Ferdinand Gambon est mort à Cosne (Nièvre), le 16 septembre 1887 ; depuis longtemps il souffrait d'une hépatite (inflammation du foie). Il était fils d'un négociant d'origine suisse. Il avait fait ses études et son droit à Paris. A dix-neuf ans il était avocat, et au lieu de fréquenter le palais, il s'occupa de politique. Il fut un des fondateurs du *Journal des écoles*. Il était né à Cosne en 1820.

Après la révolution de février 1848, Gambon fut élu représentant du peuple en tête de liste dans la Nièvre avec 29,514 voix. A la Constituante, il prit place à côté de Félix Pyat et Barbès, ses amis, au sommet de la Montagne ; à l'Assemblée législative où il fut réélu, il siégea à l'extrême gauche. — Le 13 juin, il se rendit au Conservatoire des arts et métiers avec Ledru-Rollin. Pour ce fait, il fut condamné à la déportation par la haute cour de Versailles. Détenu à Belle-Ile, puis à Corte, en Corse, Gambon ne revint dans son Nivernais bien-aimé qu'après l'amnistie de 1859.

En 1868-69, lorsque l'esprit public commença à se réveiller, Gambon fut un des premiers à lutter contre le régime impérial. Il refusa de payer l'impôt, et le fisc saisit une petite ferme qu'il possédait et une vache qui fut vendue par autorité de justice. La vache fut rachetée par souscription publique ; de là, la légende de *la vache à Gambon*.

Elu député de Paris le 6 février 1871, Ferdinand Gambon refusa de signer la paix honteuse et donna sa démission de député en même temps que Delescluze, Tridon, Rochefort, etc., etc.

Le 26 mars, il fut nommé membre de la Commune par le X^e^ arrondissement et opta pour ce mandat. — Pendant la semaine sanglante, Gambon fit le coup de feu. Le 28 mai, il était encore avec Ferré et Varlin à la barricade de la rue Fontaine-au-Roi. Il parvint à s'échapper des mains des Versaillais victorieux et se réfugia en Suisse. Il rentra en France après l'amnistie.

Enfin en 1882, il fut de nouveau élu député de la Nièvre. Aux élections de 1885, il échoua, mais il continua de faire partie du Conseil général du département. — Ses obsèques civiles eurent lieu à Cosne, le 19 septembre, à quatre heures de l'après-midi. Les citoyens Félix Pyat, MM. Patenne et Dubois, conseillers municipaux de Paris et un certain nombre de délégués socialistes y assistaient. — Il fut conduit au cimetiere aux cris de : *Vive la Commune !*

Ferdinand Gambon a légué à la ville de Paris le fusil d'Armand Barbès; ce fusil est placé à l'Hôtel de ville.

NOTE J, PAGE 108.

Les dépenses de Napoléon III furent, pendant tout le temps qu'*il a fait le bonheur de la France*, de 60 millions par an.

En bon parent, l'homme-Décembre dotait sa famille avec l'argent de ses *sujets*.

Le bilan de la famille Bonaparte, pendant la durée de l'Empire, s'établit comme suit :

Famille Jérôme Bonaparte	37.078.364 fr.
Famille Lucien Bonaparte	12.762 500
Famille Murat	13.571.933
Princesse Bacciochi	6.244.624
M^mes^ B. Centamori et Bartholini. .	524.375
Total général	70.187.796 fr.

C'est donc 70 millions que la famille Bonaparte a prélevés sur la fortune publique, sans autre titre que sa parenté avec le chef de l'Etat.

(*Commission des papiers des Tuileries.*)

Les calculs ci-dessus ont été fondés sur des documents irrécusables, reçus signés, pièces de la main de l'empereur ou de ses trésoriers Mocquard, Conneau, Bure, Thélin, Béville, etc.

Napoléon III a fait d'autres libéralités avec l'argent de la France ; mais elles ont été dissimulées et passent inaperçues sous le couvert de la cassette privée.

Note K, page 113.

Les amis, ou plutôt l'entourage de M. de Villemessant, avaient répandu à ce moment, dans Paris, que Napoléon III avait l'intention de le nommer sénateur, comme Sainte-Beuve. Ce canard n'eut pas de succès dans le public ; les niais seuls s'y laissèrent prendre. Le simple bon sens détruisait cette fausse nouvelle. Un homme deux fois failli comme le rédacteur en chef du *Figaro* ne pouvait entrer, sans scandale, dans une assemblée sénatoriale. Il y en avait qui y étaient et qui avaient fait pis que lui, mais ils étaient moins connus.

Depuis cette époque, M. de Villemessant s'est fait réhabiliter. En janvier 1875, nous trouvons dans les annonces judiciaires du *Droit,* de la *Gazette des Tribunaux* et des *Petites Affiches* l'annonce suivante, curieuse à plus d'un titre pour ceux qui ne connaissent pas l'existence de ce singulier journaliste :

DEMANDE EN RÉHABILITATION

DE LAUNAY DE VILLEMESSANT

« Par requête adressée à la Cour d'appel de Paris, le sieur Auguste DE LAUNAY DE VILLEMESSANT, rédacteur en chef du journal le Figaro, demeurant à Paris, avenue de l'Impératrice, n° 64, qui a été déclaré en état de faillite : 1° par jugement du Tribunal de commerce de Blois, en date du 25 juin 1835, sous le nom de CARTIER-BRIARD; et 2° par jugement du Tribunal de commerce de la Seine, en date du 27 mai 1844, sous le nom de Jean-Baptiste CARTIER DE VILLEMESSANT,

« A formé sa demande en réhabilitation. »

D'où il suit :

1° Que le rédacteur en chef du *Figaro* a fait deux fois faillite ;

2° Qu'il a porté trois noms différents. Il s'est appelé d'abord *Cartier-Briard,* — puis *Jean-Baptiste Cartier de Villemessant,* et enfin il s'appelle *Hippolyte-Auguste de Launay de Villemessant.*

Quatre mois plus tard on lisait dans les journaux de la presse judiciaire :

COUR D'APPEL DE PARIS

(1re chambre).

Audience solennelle du mardi 4 mai 1875.

RÉHABILITATION DE M. DE VILLEMESSANT

La 1re chambre de la cour, en audience solennelle, sous la présidence de M. Gilardin, après avoir entendu le rapport de M. le conseiller Violas, et les conclusions de M. l'avocat général Fourchy, sur la requête en réhabilitation formée par M. de Villemessant, rédacteur en chef du *Figaro,* a rendu aujourd'hui, à deux heures, un arrêt dont voici l'analyse :

« La cour, considérant que de Launay de Villemessant a été deux fois déclaré en faillite, à Blois, en 1835, et à Paris, en 1844 ; qu'il a multiplié les annonces pour connaître ses créanciers ; qu'il reste encore 15,714 fr. 50 impayés ; que les époux Lambert font opposition à la réhabilitation et réclament une somme de 6,000 francs plus des sommes suffisantes pour les intérêts.

« Par ces motifs :

« La cour admet la requête présentée, déclare de Launay de Villemessant réhabilité, conformément à la loi ; l'autorise à retirer au bout de dix ans, à compter de la date du présent arrêt, les sommes restant alors consignées à défaut de réclamation. »

M. de Villemessant, vers la fin de sa vie, était un homme grand, gros, lourd, au regard vitreux et sondeur. Il grasseyait en parlant, tout en donnant à sa voix un ton autoritaire. Il se vantait d'avoir frappé familièrement sur le ventre du comte de Chambord, autrement dit : Henri V, lorsqu'il avait été lui présenter ses hommages à Frohsdorff. Il aimait à dire : Il y a encore de beaux jours pour la France ! — Son amour pour le lis ne l'empêcha pas de se jeter aux genoux du prince impérial, âgé de quelques heures, pour sauver son journal, *le Figaro,* condamné à disparaître.

Il avait deux gendres : B. Jouvin, clérical, et G. Bourdin, républicain.

Au fond, M. de Villemessant était un sceptique ; il n'a que cela de commun du reste avec Montaigne, Bayle, Hume et Kant.

Note L, page 117.

Au lendemain de la guerre franco-allemande, M^lle^ Marguerite Bellanger avait abandonné la France pour l'Angleterre et épousé en légitimes noces un marin anglais nommé Kulbach. Mais cette union vite rompue, Marguerite était revenue en France habiter Passy, et acheter à Saint-Cloud l'un des plus jolis hôtels du boulevard du Quatre-Septembre.

En 1884, elle acheta à Villeneuve-sous-Dammartin une propriété superbe où elle vint vivre en bourgeoise campagnarde. C'était une fidèle paroissienne, rendant le pain bénit, et recevant le curé à sa table, afin de mériter sans doute son entrée au paradis après le pardon complet de sa vie passée. Elle ne devait pas attendre longtemps pour monter au ciel, emportée par une péritonite aiguë. — Voici la lettre de faire part, qui fut adressée à ses parents et amis :

« Vous êtes prié d'assister aux convoi, service et enterrement de

MADAME KULBACH

NÉE JULIE LEBŒUF

décédée le 23 novembre 1886, dans sa 46^e^ année, en son château de Villeneuve-sous-Dammartin (Seine-et-Marne), qui se

feront le 27 courant, à midi très précis, en l'église de Saint-Pierre de Chaillot, sa paroisse.

« On se réunira à l'église.

De Profundis.

« De la part de M. Kulbach, son mari ; de M. Charles Lebœuf, son fils ; etc., etc. »

Le service était des plus simples, et, à part la famille, il n'y avait personne à noter.

Note M, page 121.

Eugène Vassel, officier au 9e hussards, conspira toute sa vie contre l'empire. Il fut enfermé pendant plusieurs années au fort Grégoire, à Oran, et traité avec tant d'inhumanité que Mme veuve Vassel-Fréville, sa mère, écrivit à S. M. l'empereur la lettre suivante :

« Mon fils, officier français, républicain comme vous aviez juré de l'être, est traité depuis longtemps par vos geôliers, à Oran, comme une bête fauve. Couché dans la boue, manquant d'air et de lumière, n'ayant pas de pain en suffisance, il meurt à petit feu. Ce serait plus généreux à vous de mettre un terme à ses souffrances.

« Je viens vous prier de faire de suite *fusiller mon enfant*. Vengez-vous donc en empereur et n'agissez pas en tigre.

« Veuve Vassel,
« 9, rue Lamandé. »

En recevant cette lettre, le Bonaparte voulut faire incarcérer la noble femme, mais, grâce à l'intervention du maréchal Vaillant, elle ne fut pas arrêtée et le prisonnier fut un peu moins martyrisé.

Eugène Vassel mourut des suites de la maladie contractée dans les prisons. — Sa mère est morte à Paris, en janvier 1879.

Note N, page 122.

Victor Hugo était à l'Opéra, assistant à une des représentations de l'*Esméralda*, dont la partition est de Mlle Bertin. M. de Saint-Priest, pair de France, vint s'asseoir auprès de

lui, et lui annonça que la Chambre des Pairs venait de condamner Barbès à mort pour la part qu'il avait prise dans l'insurrection du 12 mai 1839, où il avait été grièvement blessé. M. de Saint-Priest croyait que l'exécution aurait lieu le lendemain matin.

Victor Hugo monta à la régie du théâtre, demanda une feuille de papier, et y écrivit ces quatre vers :

> Par votre ange envolée ainsi qu'une colombe ! !
> Par ce royal enfant, doux et frêle roseau !
> Grâce encore une fois ! Grâce au nom de la tombe !
> Grâce au nom du berceau !

Il mit ces vers dans une de ces enveloppes grises qui servent aux billets de théâtre, courut aux Tuileries, et donna la lettre au portier en le priant de la porter tout de suite. — Le lendemain, il reçut cette réponse du roi : « *La grâce est accordée, il ne me reste plus qu'à l'obtenir.* » — En effet, les ministres, dont était le général Cubières, qui plus tard fut condamné aussi par la Chambre des Pairs, non pour une affaire politique, voulaient l'exécution.

Louis-Philippe tint bon et Barbès fut sauvé. Mais ce ne fut qu'en 1848 qu'il sortit de prison.

Voici la lettre qu'il écrivit plus tard à Victor Hugo :

« La Haye, le 10 juillet 1862.

« Cher et illustre citoyen,

« Le condamné dont vous parlez dans le septième volume des *Misérables* doit vous paraître ingrat.

« Il y a vingt-trois ans qu'il est votre obligé !... et il ne vous a rien dit.

« Pardonnez-lui ! pardonnez-moi !

« Dans ma prison d'avant février, je m'étais promis bien des fois de courir chez vous si un jour la liberté m'était rendue.

« Rêves de jeune homme ! Ce jour vint pour me jeter comme un brin de paille rompu dans le tourbillon de 1848.

« Je ne pus rien faire de ce que j'avais si ardemment souhaité.

« Et depuis, pardonnez-moi ce mot, cher citoyen, la majesté de votre génie a toujours arrêté la manifestation de ma pensée.

« Je fus fier, dans mon heure de danger, de me voir pro-

1. La princesse Marie, deuxième fille du roi, venait de mourir à Pise (2 janvier 1839), et le comte de Paris venait de naître.

tégé par un rayon de votre flamme. Je ne pouvais mourir puisque vous me défendiez.

« Que n'ai-je eu la puissance de montrer que j'étais digne que votre bras s'étendît sur moi ! Mais chacun a sa destinée, et tous ceux qu'Achille a sauvés n'étaient pas des héros.

« Vieux maintenant, je suis depuis un an dans un triste état de santé. J'ai cru souvent que mon cœur ou ma tête allait éclater. Mais je me félicite, malgré mes souffrances, d'avoir été conservé, puisque, sous le coup de votre nouveau bienfait, je trouve l'audace de vous remercier de l'ancien.

. . . . . .

« A vous de profonde affection.

« A. Barbès. »

La réponse de Victor Hugo fut digne de cette belle lettre :

« Quand un homme a, comme vous, été le combattant et le martyr du progrès ; quand il a, pour la sainte cause démocratique et humaine, sacrifié sa fortune, sa jeunesse, son droit au bonheur, sa liberté ; quand il a, pour servir l'idéal, accepté toutes les formes de la lutte et toutes les formes de l'épreuve, la calomnie, la persécution, la défection, les longues années de la prison, les longues années de l'exil... Quand un homme a fait cela, tous lui doivent, et lui ne doit rien à qui que ce soit. Qui a tout donné au genre humain est quitte envers l'individu. »

Note O, page 125.

La reine Hortense eut trois enfants qui portèrent légalement le nom de Bonaparte :

1° Charles-Louis, né en 1802, mort en 1807 ;
2° Napoléon-Louis, né en 1805, tué à Forli, en 1839 ;
3° Louis-Napoléon, qui fut empereur des Français.

Après l'expédition de Forli, le vieux roi Louis s'exprimait ainsi sur le compte de ses deux fils, dont il avait forcément la paternité.

Il disait dans une lettre adressée à Grégoire XVI :

« Saint-Père, mon âme est accablée de tristesse, et j'ai frémi d'indignation quand j'ai appris la tentative criminelle de mon fils contre l'autorité de Votre Sainteté ! Ma vie, déjà si douloureuse, devait donc être éprouvée par le plus cruel des chagrins, celui d'apprendre qu'un des miens ait pu oublier toutes les bontés dont vous avez comblé notre malheureuse famille.

« Le malheureux enfant est mort, que Dieu lui fasse miséricorde !

« *Quant à l'autre* (Louis-Napoléon), *qui usurpe mon nom, vous le savez, Saint-Père, celui-là, grâce à Dieu, ne m'est rien : j'ai le malheur d'avoir pour femme une Messaline qui accouche...* »

Note P, page 131.

Decius Mus (Publius), illustre Romain, de famille plébéienne. Tribun légionnaire l'an 409 de Rome, 344 avant J.-C., il sauva l'armée de Cornélius Cossus, enfermée près de Soticula, dans un défilé, par les Samnites. Consul en 340 avec Manlius Torquatus, il se dévoua aux dieux infernaux dans une bataille contre les Latins à Véséris, pour donner la victoire aux Romains. — Cet acte de dévouement fut renouvelé par son fils à la bataille de Sentinum contre les Gaulois Ombriens en 295, et par son petit-fils à celle d'Asculum contre Pyrrhus en 279.

A Sedan, le général Wimpffen, investi du commandement en chef de l'armée, offrit à Sa Majesté Napoléon III de se mettre au milieu des troupes et de faire une trouée dans l'armée allemande. Le fils d'Hortense refusa prudemment cette héroïque proposition et fit hisser le drapeau blanc. Il aimait mieux se rendre que de risquer sa vie. Et, malgré cela, les bonapartistes rejettent sur le général Wimpffen la capitulation de Sedan. Heureusement que l'histoire est là pour le laver de cette calomnie.

Note Q, page 135.

Le colonel du génie Raymond (Paul-Eugène), chargé, avec le général Henry, de faire l'inventaire du matériel de l'armée à livrer aux Prussiens, à la reddition de Metz, a déclaré devant la haute Cour de justice que les procès-verbaux officiels constatent qu'il fut remis à l'ennemi :

1.665	bouches à feu, dont 1.136 rayées ;
8.922	affûts de voitures ;
3.239.225	projectiles ;
419.285	kilog. de poudre ;
13.280.096	cartouches du modèle Chassepot ;
9.696.756	cartouches de divers modèles.

Le valeur de ce matériel s'élève au chiffre total de 36 millions de francs.

Joignez à cela les drapeaux d'une armée de cent cinquante mille hommes, et la ville de Metz, une place de guerre de premier ordre !

—

Avant le maréchal Bazaine, huit maréchaux de France avaient été condamnés et exécutés :

1° En 1440, fut pendu, à Nantes, et ensuite brûlé, Gilles de Laval, dit le maréchal de Retz (surnommé la *Barbe-Bleue*). Il était accusé d'horribles assassinats ; son nom, du reste, a conservé une triste popularité ;

2° Le 19 décembre 1475, fut décapité, en place de Grève, pour complots et rebellions contre Charles VII et Louis XI, Louis de Luxembourg, comte de Saint-Pol, connétable de France ;

3° Charles de Gontaut, duc de Biron. Son principal crime était d'avoir comploté, avec le duc de Savoie et les Espagnols, pour le morcellement de la France. Henri IV essaya en vain de le sauver.

Il fut exécuté dans l'intérieur de la Bastille, en 1602.

4° Pour avoir comploté contre la vie de Richelieu, le maréchal de Marcillac fut décapité en 1632 ;

5° La même année (1632), Henri de Montmorency, fait prisonnier à la bataille de Castelnaudary, livrée contre les troupes royales, fut décapité dans la cour du Capitole de Toulouse ;

6° Le baron de Luckner, nommé maréchal de France sous la Révolution, dont il avait adopté les principes, fut traduit devant le Tribunal révolutionnaire pour haute trahison, et guillotiné en 1794 ;

7° La même année (1794), Philippe de Noailles, duc de Mouchy, fut aussi condamné et décapité ;

8° Le maréchal Ney, condamné pour haute trahison et fusillé le 7 octobre 1815.

Le maréchal Bazaine, à qui le Président de la République (Mac-Mahon) avait fait grâce de la vie, s'échappa de sa prison. Il était dans le fort des îles Sainte-Marguerite, où fut jadis le *Masque de Fer*. Il se réfugia en Espagne et mourut à Madrid, le 23 septembre 1888.

Note R, page 140.

Jean-Michel Badinguet est mort le 1er décembre 1883, âgé de soixante-quatorze ans, à Châtenay-les-Bagneux près de Sceaux, où il vivait très retiré. — C'est lui, l'ouvrier maçon qui, travaillant au fort de Ham, céda au Dr Conneau sa blouse, son pantalon de toile, sa casquette, ses souliers et jusqu'à son brûle-gueule pour déguiser le prince Louis-Napoléon, alors prisonnier dans cette forteresse. C'est ainsi travesti et portant sur l'épaule une planche, que le futur empereur put sortir sans être inquiété, et se réfugier en Angleterre. Le gouvernement de Louis-Philippe fit arrêter Jean-Michel Badinguet et quelques mois de prison le punirent de sa mauvaise action.

Le coup d'État du 2 décembre ayant eu lieu, l'ouvrier maçon vint à Paris, et Louis-Napoléon lui fit une pension viagère de douze cents francs sur sa cassette particulière. Alors trouvant son nom trop dangereux à porter dans le voisinage de Paris, il le changea pour celui de Jean-Michel Radot. — C'est seulement au moment de sa mort que ces divers détails sur sa vie ont été connus.

Note S, page 146.

PRIX DES DENRÉES LES PLUS INDISPENSABLES PENDANT LE SIÈGE DE PARIS.

	fr.	c.
Une tête d'ail	»	50
Un poireau	»	50
Un navet	»	50
Une carotte	1	»
Un boisseau d'oignons	50	»
— de pommes de terre	45	»
— de charbon de bois	3	»
Une bougie	»	50
Un chien	25	»
Un chat	15	»
Un rat	2	50
Un chou ordinaire	5	»
Un lapin	50	»
Une poule	55	»
Un œuf	2	50
Une dinde	140	»
Une oie	150	»

	fr.	c.
Un petit cochon de lait	500	»
Une boîte de sardines	15	»
Un demi-kilo de beurre fondu et salé	40	»
— de beurre frais	60	»
— de fromage de Gruyère	30	»
— de boudin de cheval	6	»
— d'huile d'olive	20	»
— d'âne	12	»
— de lard	18	»
— de bœuf conservé	20	»
100 kilos de bois	24	»
100 kilos de la charbon de terre	30	»

N. B. — Les gardes nationaux touchaient par jour 1 fr. 50 de solde.

Note T, page 147.

Pour perpétuer le souvenir des ravages faits par les obus prussiens dans les grandes serres du Muséum d'histoire naturelle, qui n'avaient point de rivales dans le monde, M. Chevreul, l'illustre professeur, a demandé au gouvernement de la République de faire graver l'inscription suivante sur l'un des murs des bâtiments :

« Le jardin des plantes médicinales, fondé à Paris par édit du roi, à la date du 3 janvier 1636, devenu le Muséum d'histoire naturelle le 23 mai 1794, fut bombardé sous le règne de Guillaume Ier, roi de Prusse, comte de Bismarck, chancelier, par l'armée prussienne, dans la nuit du 8 au 9 janvier 1871. Jusque-là, il avait été respecté par tous les partis et par tous les pouvoirs nationaux et étrangers. »

Tout le temps du siège, M. Chevreul, aujourd'hui âgé de 102 ans, resta au Jardin des plantes, près de ses chères collections (1888).

Note U, page 150.

Beaurepaire (Nicolas-Joseph), était un officier français né à Coulommiers, en 1740. Commandant du 1er bataillon de Maine-et-Loire, il fut chargé de défendre Verdun contre les Prussiens, en 1792. Étant assiégé, son conseil de guerre fut d'avis de capituler. Beaurepaire était pour la résistance. Obligé d'obéir, il aima mieux se faire sauter la cervelle d'un coup de pistolet que de subir la honte de se rendre.

La Convention nationale fit transporter son corps au Panthéon, et son nom fut donné à une rue de Paris.

Pendant la guerre de 1870, deux faits semblables à celui qui illustra le soldat de 1792 se produisirent.

L'un était un capitaine de frégate, M. Larret de Lamalignie, qui commandait en second le fort de Montrouge, où trois capitaines comme lui avaient été tués déjà par les obus prussiens. Survivant à ses camarades, il ne voulut pas survivre à la chute de Paris. La dernière heure venue, pour ne pas voir, lui vivant, son fort occupé par les ennemis, il se fit sauter la cervelle (27 janvier 1871).

L'autre, un simple matelot, un artilleur de la marine, François Deldroux, Breton. Ce brave avait une profonde affection pour sa pièce de canon ; au moment de se rendre à l'ennemi, il voulut une dernière fois embrasser sa pièce. On entendit un coup de feu, on courut et l'on trouva le vieux canonnier le front percé d'une balle, couché sur son canon.

« J'aime mieux ça, dit alors François Deldroux à ses camarades, je ne voulais pas voir ma pièce entre les pattes de l'ennemi. » Et il mourut.

Le résultat de cinq mois de siège fut la reddition d'une ville qui avait dans ses murs 500,000 hommes armés et 200,000 assiégeants.

Les combattants de Paris ont été trompés par leurs chefs.

Jules Favre, avocat, catholique pratiquant, avait dit : « *Nous ne livrerons à l'ennemi ni un pouce de notre territoire, ni une pierre de nos forteresses.* »

Le général Ducrot avait dit, dans une proclamation où il annonçait qu'il marcherait à l'ennemi : « *Je ne rentrerai à Paris que mort ou victorieux.* » Et il rentra battu, pour reprendre sa place parmi les partisans du *Syllabus*. — Il est mort à Versailles, en 1882, muni des sacrements de l'église.

Le général Trochu, Breton et catholique, avait dit : « *Le gouverneur de Paris ne capitulera pas.* » En effet, il se démit de ses fonctions à la dernière heure et fit capituler le général Vinoy (un bonapartiste) à sa place. O jésuite fieffé!!!

Voilà les hommes que nous avions en 1870 pour défendre Paris et sauver la France.

Note V, page 151.

François Debergue naquit le 8 décembre 1810, à Paris. Il entra dans le 65ᵉ régiment d'infanterie de ligne comme

engagé volontaire, le 5 mars 1831. Il fit la campagne de Belgique en 1831 et en 1832. Il se distingua au siège de la citadelle d'Anvers. Il fut nommé caporal le 21 octobre 1833, et des voltigeurs le 1er septembre 1834. Il passa sergent le 1er mai 1835. — Et le 20 novembre 1837, il partait en congé illimité. Il était libérable le 3 mars 1838.

François Debergue avait 1m,65 de taille, le visage ovale, le front large, le nez droit et long et les cheveux bruns.

(*Extrait de son livret, signé par le capitaine Gally-Passebosc.*)

Le lendemain de son exécution, l'affiche manuscrite suivante fut collée dans la mairie de Bougival :

AVIS

Aux habitants du département de Seine-et-Oise.

En conséquence de l'ordre de monsieur le général en chef du VIe corps prussien, du 17 septembre 1870,

FRANÇOIS DEBERQUE (sic),

jardinier de Bougival, est condamné à la peine de mort pour s'être rendu coupable d'avoir coupé les lignes télégraphiques prussiennes.

La sentence est exécutée tout de suite à Bougival, hier, après midi.

C'est à servir exemple aux habitants du département.

Château Beauregard, 27me septembre 1870.

Le lieutenant général et commandant de la Xme division prussienne.

VON SCHMIDT.

Un monument commémoratif fut élevé à François Debergue, à Bougival, par souscription, sur le lieu même de son exécution.

M. Paul Avenel était le président de la commission qui fut chargée de l'érection de ce monument. Cette cérémonie patriotique eut lieu le 22 septembre 1878.

(*Note de l'éditeur.*)

Note X, page 159.

L'inauguration du monument funéraire élevé par souscription à la mémoire de Baudin a eu lieu le 2 décembre 1872, au cimetière Montmartre. La statue en bronze est du sculp-

teur Aimé Millet. Elle nous montre Alphonse Baudin étendu sur le dos, le front percé d'une balle, couché sur un lit de repos. Il expire ; sa main gauche serre convulsivement sa rosette de représentant du peuple, passée à la boutonnière de son habit.

La plaque commémorative de la mort héroïque de Baudin a été dévoilée, sans cérémonie officielle, le 2 décembre 1879.

Elle occupe le centre de la façade d'une petite maison à deux étages, le n° 151 de la rue du Faubourg Saint-Antoine, à quelques pas du passage de la Forge-Royale.

On lit en lettres d'or, sur le fond noir du marbre, l'inscription suivante :

Devant cette maison
est tombé glorieusement

JEAN-BAPTISTE-ALPHONSE-VICTOR

BAUDIN,

représentant du peuple
pour le département de l'Ain,
tué le 3 décembre 1851, en défendant
la Loi et la République.

—

Délibération du Conseil municipal de Paris
du 14 mai 1878.
Décret du Président de la République
du 25 mars 1879.

—

Une palme est gravée de chaque côté du nom de Baudin.

NOTE Y, PAGE 160.

Voici un singulier calcul, que nous soumettons aux amateurs de curiosités chiffrées sur la décomposition fatidique des années qui ont joué un grand rôle dans la vie de Napoléon III :

Il naît en	1808
Il fait le coup d'État en.	1851
Il est proclamé empereur en . . .	1852
Il est détrôné en	1870

Or, si nous additionnons horizontalement et successivement

les chiffres de chacun de ces nombres, nous obtenons les résultats suivants :

1808 = 17
1851 = 15
1852 = 16
1870 = 16
64

L'empereur est mort âgé de soixante-quatre ans.

Mais voici où le hasard devient tout à fait bizarre : si vous additionnez les mêmes dates dans le sens vertical, vous arrivez à ce même total 64.

1	8	0	8
1	8	5	1
1	8	5	2
1	8	7	0
4	32	17	11 = 64.

Puisque nous nous occupons de chiffres, profitons-en pour donner le bilan du second empire ; cela sera instructif pour ceux qui viendront après nous.

BILAN DU SECOND EMPIRE

	Hommes.	Milliards.	Millions.
La guerre de Crimée, hommes tués ou morts dans la campagne. . . .	185.000	2	200
La guerre d'Italie.	85.000	1	100
La guerre du Mexique.	67.000	»	500
La guerre de Prusse	100.000	10	»
Totaux.	437.000	13	800

L'empire a perdu l'Alsace et la Lorraine	1.950.000
L'empire a gagné la Savoie et Nice	885.000
Habitants.	1.065.000

RÉSUME :

L'empire et l'empereur ont coûté :

437,000 hommes morts, — 15 milliards, — 1,065,000 habitants.

L'empire a fait augmenter la dette de 22 milliards, dont l'intérêt et l'amortissement à 6 pour 100 est de 1,320 millions, soit 35 *francs d'impôts par tête d'habitant et par an.*

Un empereur coûte donc aux contribuables, par jour, *cent*

quatre-vingt mille huit cent vingt et un francs (180,821 francs), et par heure, *sept mille cinq cent trente-quatre francs* (7,534 francs).

Voilà l'héritage que l'empire a légué à la République.

Note Z, page 190.

Le document historique suivant, relatif à l'ex-impératrice Eugénie, est extrait de *la Gazette des Tribunaux* du mercredi 28 septembre 1831, 6e année, nº 1911 :

Don Joaquin de Montijo était capitaine au régiment provincial de Ségovie en 1810, lorsqu'il épousa, le 8 février de cette année, doña Maria del Pilar de Peñaranda, appartenant à une famille aisée et honorable de Fuente-Pelago, près Ségovie. Ce mariage ne fut pas sans nuages. Don Joaquin vint en France et divorça avec dona Maria del Pilar, en novembre 1813. Puis, au bout de quelques années, les époux se retrouvèrent en Espagne et vécurent de nouveau sous le même toit.

De cette union étaient nés deux enfants : une fille et un garçon. L'une mourut à l'âge de neuf mois, l'autre à l'âge de quinze ans. — Quant au père, don Joaquin, il mourut d'une chute de cheval en 1823.

La veuve étant restée sans progéniture, ses deux beaux-frères, don Antonio et don Braulio de Montijo, vinrent lui disputer l'héritage du défunt, en lui contestant son titre de veuve de Montijo, se basant sur le divorce de 1813.

Ce procès fut plaidé, en 1828, à la chancellerie royale de Valladolid. Mme de Montijo, grand'mère de l'*écolier de Woolwich,* qui avait perdu le procès devant le tribunal de première instance, le gagna devant la chancellerie royale.

Le côté curieux et instructif de ce procès, le voici : c'est qu'il prouve que la personne qui portait à Paris, dans le monde élégant où Napoléon III est allé la chercher, le nom de mademoiselle de Montijo, est née le 5 mai 1826, c'est-à-dire *trois ans après la mort de son père.*

Ainsi, c'est à l'aide d'une audacieuse falsification d'actes de l'état civil qu'on a pu faire croire aux Français que leur souveraine était la fille légitime d'un grand seigneur espagnol.

NOTE AB, PAGE 217.

Le 7 juin 1876, la Chambre des députés, par 357 voix contre 123, votait *pour* la laïcité des jurys chargés de conférer les grades (enseignement supérieur).

Le 22 juillet, le Sénat, par 144 voix contre 139, votait *contre* la laïcité des jurys. Ce résultat était dû à MM. Buffet, de Broglie, Laboulaye et Wallon.

M. Laboulaye, en votant avec les jésuites et les bonapartistes, avait entraîné le rejet de la loi Waddington sur la collation des grades. — Sous le second empire, il s'était tout d'abord associé aux républicains pour combattre le gouvernement du 2 décembre. Les habitants de Strasbourg l'avaient même choisi pour candidat, en 1866, contre le candidat officiel, M. de Bussière. La lutte électorale avait été ardente, passionnée; le parti républicain avait succombé avec honneur, et, pour témoigner sa reconnaissance envers son candidat, les Strasbourgeois s'étaient empressés d'ouvrir une souscription à 10 centimes pour offrir un encrier d'argent à M. Laboulaye, en souvenir de la campagne électorale de 1866.

En 1870, M. Édouard Laboulaye, à la grande stupéfaction de ses anciens électeurs, publia, dans le *Journal des Débats,* une lettre datée de *Glatigny-Versailles,* 26 avril, pour engager ses amis à voter en faveur du plébiscite impérial : « *Non* ou *abstention,* écrivait-il, veulent dire *Révolution.* » Tel est le caractère qu'il donnait au vote négatif en l'attribuant au parti républicain

Aussitôt, l'ancien comité électoral de Strasbourg chargea M. Lafont, de Paris, de remettre à M. Laboulaye la lettre suivante :

« Strasbourg, 1er mai 1870.

« Monsieur Laboulaye,

« En 1866, nous vous avons fait l'honneur de vous porter à Strasbourg candidat à la députation, parce que nous vous considérions comme un démocrate sincère.

« Nous avons, depuis lors, appris à vous connaître mieux, et, lorsqu'en 1869 vous vous êtes proposé de nouveau à nos suffrages, nous avons repoussé votre candidature.

« Nous nous en félicitons aujourd'hui en lisant la lettre par laquelle vous engagez les électeurs à voter *oui* sur le plébiscite, *peu de temps après la nomination de votre fils au poste de premier secrétaire d'ambassade.*

« Nous regrettons le bon accueil que nous vous avons fait en 1866; nous regrettons surtout certain ENCRIER D'ARGENT que quelques-uns d'entre nous vous ont offert, non point pour

ce qu'il nous a coûté, mais parce que c'est dans cet encrier que vous avez probablement trempé la plume avec laquelle vous venez de faire acte d'adhésion à l'Empire.

« Nous vous saluons dans ces sentiments. »

Suivent les signatures du comité, parmi lesquelles figurent celles de MM. Engelhard, Gloxin, ancien représentant du peuple ; Lucien Delabrousse, Louis Durr, etc.

Telle est l'origine du mot, devenu légendaire, qu'on entend retentir à chaque nouvelle palinodie de M. Laboulaye : **Rendez l'encrier !**

M. Laboulaye est mort le 25 mars 1883 ; il était né à Paris, le 18 janvier 1811.

Note AC, page 230.

Bernadette Soubirou, âgée de quatorze ans, est la jeune *voyante* qui, à partir du jeudi gras de 1858, eut des entrevues avec *la dame de la grotte.* Les paysans répandirent cette nouvelle à Tarbes, Bagnères, Çauterets, Saint-Pé, etc. Un pèlerinage alors s'organisa pour la grotte massabielle.

M. Lasserre, dans son livre, rapporte ainsi l'opinion de médecins sur la susdite *voyante :* « Cette petite fille est sincère dans ses réponses ; *mais elle est hallucinée ;* elle croit voir et ne voit pas ; elle croit entendre et n'entend pas ; elle est atteinte d'une maladie : elle est cataleptique. Un dérangement de cerveau, compliqué d'un trouble musculaire et nerveux, voilà toute l'explication des phénomènes dont la population fait tant de bruit. Rien n'est plus simple. »

Cette dame de Lourdes qui causait avec Bernadette, lui fit découvrir l'eau à miracles de la grotte et lui dit ensuite qu'elle voulait qu'on lui construisît une chapelle et qu'on fît à la grotte des processions. Cette dame finit par avouer à la jeune fille qu'elle était *l'Immaculée Conception.*

L'évêque de Tarbes nomma une commission d'examen pour vérifier les miracles ; et, par un mandement en date du 18 janvier 1862, il autorisa le culte de Notre-Dame de la grotte de Lourdes, et proposa de bâtir un sanctuaire sur le terrain de la grotte. — L'évêque, en tête de son mandement, jugeait que *l'Immaculée Marie, mère de Dieu,* avait réellement apparu à Bernadette.

La jeune hallucinée entra en religion sous le nom de *sœur Marie-Bernard* dans la congrégation des sœurs de la Charité et de l'Instruction chrétienne, à Nevers. Elle mourut le 18 avril 1879.

NOTE AD, PAGE 251.

Louis-Eugène Napoléon avait été rejoindre l'armée anglaise au Cap, pour combattre Cettiwayo, roi des Zoulous. Il fut tué le 1er juin 1879, en faisant une reconnaissance en pays ennemi. Il était né aux Tuileries le 16 mars 1856.

Le capitaine Carey fut, sur le premier moment, accusé de sa mort par MM. les bonapartistes ; mais, après enquête, voici la vérité :

1° Le capitaine Carey n'avait aucun commandement dans l'expédition ; il n'avait accompagné l'ex-prince uniquement que pour certifier ou contrôler un plan qu'il avait personnellement levé quelque temps auparavant, et c'était seulement pour profiter de l'escorte de l'ex-prince qu'il s'était joint à sa petite troupe ;

2° Il n'a eu nullement connaissance du danger que courait l'ex-prince ; au moment où les Zoulous se sont rués sur la petite troupe, chacun a sauté en selle comme il a pu ; les chevaux étaient effrayés par les cris des Zoulous, et la hauteur des herbes empêchait de voir comment chacun se tirait d'affaire ;

3° Enfin, quand le capitaine a pu maîtriser son cheval et faire halte, il était trop tard pour secourir l'ex-prince, puisque ce dernier avait été tué *à distance* avant d'avoir pu remonter à cheval.

Donc, l'accident qui a entraîné la mort de trois hommes (le prince et deux soldats anglais, Able et Rogers) est dû uniquement à l'imprudence de ce jeune homme présomptueux et ignorant, qui s'est laissé surprendre sans avoir eu la précaution de se garder par des vedettes que seul il avait qualité pour commander.

Nous ajouterons à ces observations : qu'il y a eu à Londres, à la Chambre des communes (août 1879), une discussion qui n'est pas de nature à causer beaucoup d'agrément aux bonapartistes.

Il s'agissait du tombeau que quelques Anglais ont eu l'idée d'ériger dans l'abbaye de Westminster, à l'ex-héritier de l'empereur de Sedan.

M. Lawson a demandé sous quel prétexte on mettrait parmi les grands noms de l'Angleterre « un jeune homme qui n'avait rien fait pour l'Angleterre ». « Il n'y a de place à Westminster, a-t-il dit, pour aucun Napoléon : Napoléon Ier a été le fléau du monde ; Napoléon II est heureusement mort avant d'avoir pu faire le mal ; Napoléon III a été représenté par le prince Albert comme étant né conspirateur, et enfin Napoléon IV est mort avant d'avoir pu mettre à exécution

son intention de faire tous les efforts possibles pour renverser le gouvernement républicain de la France. »

M. Lawson a été vigoureusement soutenu par MM. Jenkins, Burt, etc., et il a été manifeste que le sentiment de la Chambre était opposé à l'érection du monument.

—

Et, pour compléter l'opinion ci-dessus, nous reproduirons ce qui suit :

Un journal anglais aussi lu que le *Times*, le *Punch*, proposait l'épitaphe suivante pour le monument qu'on voulait élever en l'honneur du fils de Napoléon III dans l'abbaye de Westminster :

A LA MÉMOIRE
Du prince EUGÈNE-LOUIS-NAPOLÉON,
fils du héros de Sedan,
petit-neveu du héros de Moscou,
et prétendant au trône de France;
aimable et bien élevé;
qui s'était fait de nombreux amis,
et malheureusement perdit la vie
dans un conflit très suspect
qui ne le concernait en rien.
Une faible partie du peuple anglais
a érigé ce monument
pour montrer au monde
son médiocre respect pour les sentiments
nationaux de la France
et ses vives sympathies pour la cause
de l'impérialisme.

Une remarque singulière. Le dimanche était le jour fatal des Napoléon. — C'est le dimanche que se sont écroulés les deux premiers empires, et, pour beaucoup de gens, le troisième. Bataille de Waterloo, le dimanche 18 juin 1815. — Chute de Napoléon III, le dimanche 4 septembre 1870. — Mort du prince impérial, le dimanche 1er juin 1879 (jour de la Pentecôte).

Le nom du soldat zoulou qui a tué l'ex-prince impérial, c'est-à-dire qui lui a donné le coup de grâce, s'appelait Xabaugo. Il a été tué à son tour à la bataille d'*Oulumdi*.

Un comité s'était donc formé en Angleterre pour l'érection d'une statue à la mémoire du jeune Louis-Napoléon, dans Westminster-Abbey. — Un meeting eut lieu dans Saint-Jame's Hall pour combattre ce projet. Voici le texte de la résolution adoptée par cette assemblée populaire :

« Le meeting est d'avis : que rien ne justifie l'érection du monument projeté dans un lieu réservé aux morts illustres de l'Angleterre ; que, d'ailleurs, le prince Napoléon ne figurait pas régulièrement parmi les combattants ; que l'on pourrait voir dans cet honneur rendu à sa mémoire la reconnaissance de droits dynastiques ; que cette objection est d'autant plus forte, qu'il est prouvé surabondamment qu'en allant au Zululand le prince cherchait à s'acquérir quelque gloire militaire, afin de la faire servir à ses entreprises ultérieures contre le gouvernement librement choisi par un peuple ami de l'Angleterre. »

La Chambre des communes discuta à son tour la pensée officielle du meeting, et décida que ledit projet *était en contradiction avec les sentiments du peuple anglais.*

A la suite de ce vote (171 voix contre 116), la reine a donné son consentement à ce que la statue du prince soit élevée dans la chapelle Saint-George de Windsor. (Juillet 1880.)

Le 9 janvier 1888, en Angleterre, a eu lieu la translation des restes de Napoléon III et de ceux du prince impérial de la chapelle de Chislehurst dans le monument préparé pour les recevoir à Farnborough.

Les cercueils de Napoléon III et de l'ex-prince impérial ont été transportés de Chislehurst à Farnborough, dans un wagon disposé en chapelle ardente. Ils étaient couverts de fleurs envoyées par l'impératrice et des amis de la famille impériale.

L'abbé Goddard a fait seul le trajet dans le wagon-chapelle. C'est M. Piétri qui avait réglé toutes les dispositions relatives à la translation et veillé à leur exécution.

Le train est arrivé à Farnborough à une heure trente minutes. Un détachement d'artillerie montée attendait à la gare. Les cercueils, couverts d'un drap violet avec écharpes tricolores, ont été aussitôt placés sur des affûts de canon, attelés chacun de quatre chevaux.

Le cortège funèbre s'est mis en marche, salué par la foule nombreuse qui se pressait sur le parcours, jusqu'au mausolée où Lucien Bonaparte et le clergé attendaient.

La reine Victoria était représentée par le major Bigge.

Les couronnes envoyées par la reine et la princesse Béatrice étaient en immortelles blanches et en violettes ; elles portaient au centre l'initiale N.

LES TOMBEAUX DES BONAPARTE

Il nous a paru curieux de rechercher, à l'occasion de la mort du prince impérial, dans quels lieux reposent les cendres des divers membres décédés de la famille Bonaparte.

1° Bonaparte (Charles), mort et enterré à Montpellier (1785), a été ramené à Saint-Leu-Taverny ;

2° Madame Mère (Lætitia), morte à Rome (1830), inhumée d'abord à Corneto, a été transportée, après 1848, à Ajaccio, dans le magnifique tombeau de famille élevé pour les Bonaparte ;

3° Le cardinal Fesch, mort à Rome (1838), frère de Madame Mère, d'abord enterré à Rome dans l'église de Saint-Laurent in Luciano, a été également transporté à Ajaccio ;

4° Joseph, mort en 1844, enterré d'abord à Florence dans l'église de Santa-Croce, a été ramené en France et déposé aux Invalides, en 1862 ;

5° Lucien, mort à Viterbe (1840), est inhumé dans l'église de Cansino ;

6° Louis, mort en 1846 à Florence, déposé d'abord dans l'église de Santa-Croce, a été, depuis 1848, rapporté à Saint-Leu-Taverny ;

7° Jérôme, mort en 1860, est inhumé dans la chapelle Saint-Jérôme, aux Invalides, à gauche du tombeau de l'empereur. On trouve également dans cette chapelle le tombeau de son fils aîné, et l'urne renfermant le cœur de la reine Catherine, deuxième femme de Jérôme ;

8° Élisa, morte à San-Andrea (1820), est enterrée à Trieste ;

9° Pauline, morte à Florence (1825), a été transportée dans l'église Sainte-Marie-Majeure, à Rome ;

10° Caroline, reine de Naples, morte en 1839, est inhumée au Campo-Santo, à Bologne ;

11° Le prince Eugène, mort à Munich (1824), y a été enterré ;

12° L'impératrice Joséphine, morte en 1814, est inhumée dans l'église de Rueil ;

13° La reine Hortense, morte en 1837, repose auprès de sa mère ;

14° Napoléon II, mort en 1832, dort à Vienne, dans les

caveaux de la famille impériale d'Autriche, à l'église du couvent des Capucins;

15° Marie-Louise, morte en 1847, a été également inhumée dans ces mêmes caveaux ;

16° Napoléon Ier repose aux Invalides;

17° Enfin Napoléon III, mort en 1873, et son fils Louis-Eugène Napoléon, mort le 1er juin 1879, furent d'abord inhumés dans l'église catholique de Chislehurst, puis transportés à Farnborough.

La dispersion des cadavres de cette famille n'est-elle pas un terrible enseignement pour ceux qui pensent et qui retrouvent la cause des événements dans les faits.

Note AE, page 280.

Léon Gambetta naquit le 3 avril 1838, à Cahors, et mourut à Ville-d'Avray, le 31 décembre 1882, dans sa villa des *Jardies.*

MM. Eugène Spuller, Paul Bert, Étienne et le docteur Fieuzal ont assisté à ses derniers moments. Voici en quels termes M. Eugène Spuller instruisit du fatal événement le Président de la République :

« Monsieur le Président,

« J'ai la douleur de vous annoncer la mort de mon cher et grand ami M. Gambetta, qui a succombé à minuit moins cinq, après une agonie de deux heures.

« Veuillez agréer, Monsieur le Président, l'hommage de mon profond respect.

« Eugène Spuller. »

Le 3 janvier 1883, le décret suivant paraissait au *Journal officiel :*

Le Président de la République française,

Sur la proposition du président du Conseil, ministre des affaires étrangères, du ministre de l'intérieur et des cultes, et du ministre des finances,

décrète :

Article premier. — Des funérailles nationales seront faites à M. Gambetta.

ART. 2. — Les frais en seront acquittés par le Trésor public.

ART. 3. — Le président du Conseil des ministres, le ministre de l'intérieur et des cultes et le ministre des finances sont chargés de l'exécution du présent décret.

Fait à Paris, le 3 janvier 1883.

Signé : JULES GRÉVY.

Par le Président de la République :

Le président du Conseil des ministres,
E. DUCLERC.

Le ministre de l'intérieur et des cultes,
A. FALLIÈRES.

Le ministre des finances,
TIRARD.

La cérémonie funèbre fut grandiose ; elle eut lieu le 6 janvier 1883, à dix heures du matin. Le cortège partit du Palais-Bourbon, où la salle des fêtes avait été transformée en chambre mortuaire. La salle était entièrement tendue de draperies noires brodées d'argent. Au fond de la pièce était dressé un catafalque à colonnes noires et argent. Le cercueil était recouvert d'un drapeau tricolore entouré d'un crêpe. Il fut placé sur un char funèbre, décoré par MM. Alexandre Bastien-Lepage, architecte, Bastien-Lepage, le peintre, et Becker. Au-dessus était dressé un catafalque très bien compris, dont les angles étaient ornés de drapeaux et de palmes. Des draperies noires retombaient sur les roues. Six chevaux, conduits à la main, traînaient ce superbe corbillard. Quant aux couronnes et aux fleurs, il y en avait partout ; trois voitures qui précédaient le char en étaient chargées, sans compter celles qui étaient portées par les 600,000 citoyens qui suivaient le convoi. La France républicaine lui faisait ses adieux, en gardant de lui, au milieu de ses larmes, un immortel souvenir.

L'inhumation *provisoire* se fit au cimetière du *Père-Lachaise*, M. Gambetta père exigeant, de par son autorité paternelle, et avec une ténacité sans exemple, que le corps de son fils fût transporté à Nice, où lui résidait. On n'a jamais pu lui faire comprendre que la dépouille mortelle d'un si grand patriote appartenait à Paris, à la France. Le pauvre homme !...

Léon Gambetta repose donc à Nice, où il a été conduit par M. Eugène Spuller et quelques amis.

Une commission s'est constituée pour élever par souscription un monument national, à Paris, à l'homme remarquable que l'histoire appellera « le grand Français ». Ce monument a été inauguré, place du Carrousel, à Paris, le 13 juillet 1888.

Note AF, page 308.

Quigniot fait le plus grand honneur à la classe ouvrière, composée de prolétaires. De son état, il était ouvrier tailleur. Sa modestie, son abnégation, son désintéressement, l'ont tenu jusqu'à la fin de sa vie dans son obscurité primitive. A l'affaire du 12 mai 1839, il fut arrêté avec ses amis, condamné et incarcéré au Mont-Saint-Michel. — Il avait eu pour défenseur Me Jules Grévy, qui fut plus tard président de la République. — Quigniot voulut toujours rester dans son humble position sociale, malgré ses amis puissants qui désiraient lui donner un emploi digne de son caractère. C'était un stoïcien qui, dans sa vieillesse, fut un sage. Il ne mettait rien au-dessus de son indépendance. Ayant le cœur honnête et l'âme haute, c'est ce qui en fit un grand patriote. Il mourut à Paris, le 29 avril 1886. Il avait prononcé un discours à l'érection de la statue de Barbès, à Carcassonne.

Note AG, page 309.

Un soir, dans une fête somptueuse donnée par M. le duc de Fernan Nuñez, dans ses salons, l'amiral Jaurès, ambassadeur de la République française à Madrid, fut obligé de se retirer devant la réception amicale que le maître de la maison faisait à Bazaine, ex-maréchal de France, condamné à mort pour avoir livré Metz à l'ennemi en 1870. — L'excuse de l'hidalgo près de l'ambassadeur fut qu'il n'avait pas pensé à faire rayer, pour ce jour-là, le nom de Bazaine sur la liste de ses invités, et qu'il était désolé de cet oubli. — A quelque temps de là, ce même Nuñez était nommé représentant de la monarchie espagnole à Paris.

Quel joli monde!

Au mois d'avril 1887, Louis-Joachim Hillairaud, né à La Rochelle, où il demeurait, fit le voyage de Madrid pour tuer le traître Bazaine. Il croyait accomplir une mission patrio-

tique. Il blessa légèrement l'ex-condamné à mort à la tête d'un coup de poignard, chez lui, rue Monte-Esquinza, 23, près de la promenade Castellana, où il habitait un entre-sol très luxueusement meublé. La veille, il lui avait demandé audience.

Hillairaud fut arrêté dans la rue en se sauvant, au moment où il disait : *J'ai vengé la France !* — On l'incarcéra et, six mois plus tard, le 3 novembre, il fut condamné à huit ans de travaux forcés, en lui appliquant la folie comme circonstance atténuante.

Celui qui a trahi la France en sera-t-il moins un misérable en suite de cette condamnation? — « Bazaine, a dit quelque part Auguste Vacquerie, s'est évadé de la prison. Il ne s'évadera pas de la honte. » — Il est mort le 23 septembre 1888, à Madrid.

FIN DES NOTES

BIBLIOGRAPHIE

OU

CATALOGUE

DES

ŒUVRES DES CHANSONNIERS LES PLUS CONNUS

Antignac (ANTOINE), né à Paris en 1761, mort en 1825. — Membre du *Caveau moderne ou le Rocher de Cancale* (1806-1817). — *Chansons et poésies diverses,* 1 vol., 1809. — On trouve beaucoup de ses autres chansons dans le recueil du *Caveau* et le *Chansonnier des Grâces.*

Avenel (PAUL), né le 9 octobre 1823, à Chaumont en Vexin (Oise). — *Chants et Chansons de Paul Avenel,* illustrés par Carlo Gripp ; Dubuisson et Cie, 1869. — *Chants et Chansons politiques,* 1 vol. in-12, G. Guérin, éditeur, 1870, 2e édition. — *Nouvelles Chansons politiques,* éditeur : Armand Le Chevalier, 3e édition. — *Chansons de Paul Avenel,* avec portrait, André Sagnier, éditeur, 4e édition, 1875. — *Chants et Chansons de Paul Avenel,* C. Marpon et E. Flammarion, éditeurs, 1880, 5e édition. — Deux cents exemplaires ont été tirés sur papier de Hollande, avec cinq eaux-fortes de A. Guillaumot fils, qui sont les portraits de l'auteur, de Martin Bidauré, Victor Noir, A. Barbès et Alphonse Baudin. — *Chants et Chansons de Paul Avenel,* 6e et 7e édition, Calmann Lévy (Librairie nouvelle), 1884. — Membre titulaire de la *Lice chansonnière* et membre d'honneur du *Caveau stéphanois.* — Il fut, pendant quatre années consécutives, président de la *Société des auteurs, compositeurs et éditeurs de musique,* 1877-1881. — Paris.

Baillet (EUGÈNE), né à Paris, le 20 octobre 1829. — *Chansons et petits poèmes,* avec préface : Fragments de l'*Histoire de la goguette*, et avec portrait de l'auteur. L. Labbé, éditeur, 1885. — Membre de la *Lice chansonnière,* dont il fut le président en 1881, et membre d'honneur du *Caveau stéphanois.*

Barré (Pierre-Yves), Né à Paris, en 1749, mort en 1832. — Il fut membre des *Dîners du Vaudeville*. En 1792, il avait fondé le théâtre du Vaudeville de la rue de Chartres et le dirigea pendant vingt-cinq ans. Ses chansons sont fort spirituelles. Il avait pour amis intimes : Piis, Radet et Desfontaines, chansonniers comme lui et auteurs dramatiques.

Béranger (Jean-Pierre de), né le 19 août 1780, à Paris, mort le 16 juillet 1857. Il fut du *Caveau moderne,* qui vécut de 1806, époque de sa fondation, à 1817, époque de sa fin. Béranger y entra en 1813 et y resta jusqu'en 1816. Éditeurs : Perrotin et Garnier frères. — Il était aussi des *Soupers de Momus,* qui se tenaient chez le restaurateur Beauvilliers.

Bérat (Frédéric), né à Rouen en 1800, mort à Paris en 1855. — *Chansons, paroles et musique de Frédéric Bérat,* illustrations par Tony Johannot, Raffet, Bidan, Gendron, Lancelot, Mouilleron, E. Leroux, Pauquet, A. Marsaud, Grenier, Célestin Nanteuil, Gérard Séguin, H. Potin ; gravées sur bois par Jardin. *Portrait de l'auteur,* dessiné par Victor Pollet, et gravé par A. Blanchard. — Paris, Alexandre Curmer, éditeur. — Auteur des charmantes chansons : *Ma Normandie* et la *Lisette de Béranger.*

Billaut (Adam), dit *Maître Adam,* né à Nevers, où il mourut en 1662. Ses recueils de chansons avaient pour titres : *les Chevilles, le Vilebrequin* et *le Rabot.* On en a fait une édition de luxe à Nevers, 1 vol. grand in-8°, 1842.

Bourget (Alexandre-Joseph, dit Ernest), né à Paris le 10 mars 1814, mort à Champagne (Seine-et-Marne) le 3 octobre 1864. Fondateur principal de la Société des *Auteurs, compositeurs et éditeurs de musique,* en 1851, à Paris. Chansonnier très populaire.

Bouvier (Alexis), né à Paris en 1836. Parmi ses nombreuses chansons, nous citerons : *Mon p'tit neveu* et *la Canaille,* deux succès populaires.

Brazier (Nicolas), né à Paris en 1783, mort en 1838. — *Chansons de N. Brazier ;* Paris, chez J.-N. Barba, libraire, Palais-Royal, 1835 ; 1 vol.

Capelle (Pierre), né à Montauban en 1779, mort en 1851. Fondateur, avec Armand Gouffé, du *Caveau moderne,* en 1806. Il est auteur de la *Clef du Caveau,* du *Chansonnier des muses,* etc., etc.

Carré (Émile), né à Montreuil-sous-Bois, le 4 mars 1829. A sa libération du service militaire, il mit en volume ses chants de soldat. — Huré, éditeur.

Charrin (P.-J.). — *Chansons, romances et poésies.* Paris, Amable Costes, libraire, 4e édition, 1829. La première édition avait paru en 1815. Convive-fondateur des *Soupers de Momus.* Le premier banquet des *Soupers de Momus* eut lieu le 6 mars 1813, premier vendredi du mois.

Chebroux (ERNEST), né à Lusignan, petit village du Poitou, le 28 septembre 1840. — *Chansons et sonnets,* avec chanson-préface de Gustave Nadaud. L. Labbé, éditeur, 1885. — Il fut président de la *Lice chansonnière* en 1888. Membre d'honneur du *Caveau stéphanois.*

Chenier (MARIE-JOSEPH DE), né en 1764 à Constantinople, mort à Paris en 1811. Il a fait le *Chant du départ,* dont la musique est de Méhul.

Clairville (LOUIS-FRANÇOIS NICOLAÏE, dit), né à Lyon le 28 janvier 1811, mort à Paris le 8 février 1879. — *Chansons et poésies.* Victor Lecou, libraire-éditeur, 1853. — Il était un des présidents du *Caveau.* La présidence du *Caveau* se compose d'un triumvirat, choisi parmi ses sociétaires. Les trois membres désignés le président alternativement, chacun une année, c'est-à-dire tous les trois ans. Ils sont nommés à vie. En 1888, Charles Vincent, Bourdelin et Louis Piesse formaient ce triumvirat.

Clément (J.-B.). — *Chansons de J.-B. Clément.* Paris, imprimerie Georges Robert et Cie, faubourg Saint-Denis, 19. — 1 vol.

Clesse (ANTOINE), né à La Haye en Hollande en 1816. — *Chansons,* édition complète, avec les airs notés et le portrait de l'auteur. Bruxelles, A. Lebègue, éditeur; Paris, E. Dentu, éditeur, 1866. — *Nouvelles chansons et poésies,* portrait de l'auteur, dessiné à la plume par M. Danse, Mons, Librairie universelle, 1888. — Officier de l'ordre de Léopold, membre honoraire de la *Lice chansonnière* de Paris. Il a habité à Mons (Belgique).

Collé (CHARLES), né à Paris en 1709, mort en 1788. — Les chansons de Collé ont été réunies en deux volumes in-18. Paris, 1807. — Membre fondateur du *Caveau* de 1729.

Colmance (CHARLES), né le 26 avril 1806, à Paris, mort le 13 septembre 1870, à Paris. — *Chansons,* œuvres complètes. L. Vieillot, éditeur.

Courcy (FRÉDÉRIC DE), né en 1795, mort en 1862. — Vaudevilliste et chansonnier. Il avait été membre des *Soupers de Momus* avec Béranger. Il fit beaucoup de chansons, mais surtout des romances.

Cousin Jacques (LE), voyez *Reigny*.

Crébillon (CLAUDE-PROSPER JOLYOT DE), né à Paris en 1707, mort en 1771. — Il fut un des fondateurs du *Caveau* avec Gallet, Piron et Panard. Il est connu dans les lettres sous le nom de *Crébillon fils*. Son père, auteur tragique, était surnommé CRÉBILLON *le Terrible*. — Il est plus connu par ses romans licencieux que par ses chansons.

Dalès aîné (J.-B. AMBS-DALÈS). Ambs était le nom de sa mère. Né à Strasbourg, le 17 janvier 1802; mort à Paris, le 13 juin 1857. — *L'Arc-en-ciel de la liberté*, chansons recueillies par E. Debraux et publiées en 1831, et signées J.-B. Ambs-Dalès. A partir de 1840, il signe : Dalès aîné. — L. Vieillot, éditeur.

Dalès (ALEXIS), frère du précédent, né le 10 janvier 1813, à Metz. Il fut président des *Amis de la vigne*. Ses chansons sont d'une plus joyeuse allure que celles de son frère. Les deux Dalès furent très populaires.

Dancourt (FLORENT-CARTON), né à Fontainebleau en 1661, mort en 1726. — Auteur de la chanson : *la Bonne aventure, ô gué !*

Debraux (PAUL-ÉMILE), né en 1798 à Ancerville (Meuse), mort en 1831 à Paris. — Béranger a réuni ses chansons, et en y ajoutant une chanson-préface, les a publiées en trois petits volumes. Terry, éditeur, 1835. — Émile Debraux est un des fondateurs de la *Lice chansonnière*.

Désaugiers (MARC-ANTOINE-MADELEINE), né à Fréjus en 1772, mort à Paris en 1827. — Ses *Chansons et poésies* ont été publiées plusieurs fois : 1808-1816, 3 vol. in-18; 1823, 3 vol. in-18; 1858, 1 vol. in-32, chez Garnier frères. — Membre du *Caveau moderne* de 1806.

Desforges de Vassens (ADOLPHE-EUGÈNE-CHARLES), né en 1821, mort le 13 février 1871. Ses chansons sont, pour la plupart, dans le recueil de la *Lice chansonnière*, dont il était membre. C'était un ancien officier d'état-major. Il fut colonel du 51e régiment de la garde nationale de Paris, pendant le siège de 1870.

Desrousseaux (ALEXANDRE), né à Lille en 1820. Une grande partie de ses chansons sont en *patois de Lille*. — *Chansons et pasquilles lilloises*, chez les principaux libraires de Lille, 1851. — Membre honoraire de la *Lice chansonnière*, chevalier de la Légion d'honneur, membre d'honneur du *Caveau stéphanois*.

Doutre (REYMOND, dit REMY), né le 1er mars 1845, à Monistrol (Haute-Loire) ; mort à Lyon, le 1er juillet 1885. — *Chants, chansons et poésies,* publiés sous les auspices du *Caveau stéphanois,* dont il était membre-fondateur ; Saint-Etienne, 1887.

Duoray-Duminil (FRANÇOIS-GUILLAUME), né à Paris en 1761, mort en 1819. — Les recueils et les almanachs chantants du temps sont remplis de ses romances et de ses chansons. C'était un ancien professeur de musique ; il donnait des leçons de guitare.

Ducret (ÉTIENNE), né à Dijon le 12 mars 1829. — Auteur de la *Marseillaise de la paix.* — Membre de la *Lice chansonnière.*

Dumersan (MARION), fils de chansonnier, né en 1780, mort en 1849. Numismate, chansonnier et vaudevilliste. Il laissa un recueil de *Chansons nationales et Chants et chansons populaires de France.*

Dupaty (LOUIS-EMMANUEL-FÉLICITÉ-CHARLES MERCIER), né à Bordeaux en 1775, mort à Paris en 1855. — *Le Caveau, les Dîners du Vaudeville* et *les Enfants d'Apollon,* le comptaient parmi leurs membres les plus spirituels ; ses chansons se trouvent dans les recueils de ces sociétés. Il entra à l'Académie française en 1835 et fut nommé en 1842 administrateur de la Bibliothèque de l'Arsenal.

Dupont (PIERRE-ANTOINE), né à Rochetaillée (Rhône), en 1821. *La Muse populaire, chants et poésies.* — Garnier frères, éditeurs, 1861. — Il mourut à Lyon, le 25 juillet 1870.

Echalié (JULES), né à Dijon en octobre 1846. Il est membre-associé de la *Lice* et du *Caveau.* En 1879, il fut président de la première de ces sociétés et, en 1881, secrétaire-adjoint de la seconde. Ses nombreuses chansons sont éparses dans les recueils.

Fabre d'Églantine (PHILIPPE-FRANÇOIS-NAZAIRE), né à Carcassonne en 1755, guillotiné en 1794. — Auteur de *Il pleut, bergère.*

Favart (CHARLES-SIMON), né à Paris en 1710, mort en 1792. — Les œuvres de Favart furent publiées en 1772, 1809 et 1803. Membre de l'*ancien Caveau.* — Créateur du genre de l'opéra-comique et des pièces à ariettes.

Fenée (HENRI), né à Paris en 1820.—*Les Loisirs lyriques* d'un amateur de chansons, membre du *Caveau,* avec portrait de l'auteur et avant-propos par Eug. Grangé. Paris, Edouard Vert, éditeur, 1881.

Festeau (Louis), né à Paris, le 26 janvier 1793, mort le 14 février 1869. — Il publia cinq volumes de chansons, sous les titres suivants : *les Éphémères,* 1834 ; *Chansons et musique,* 1839 ; *les Egrillardes,* 1842 ; *Chansons nouvelles,* 1847 ; *les Roturières,* 1859. Vieillot, éditeur. — Il était membre honoraire du *Caveau* et membre titulaire de la *Lice.*

Gallet, né en octobre 1698, mort en 1757. Les œuvres de ce chansonnier ont été recueillies et publiées en deux volumes de luxe, avec gravures, par M. Jacques Bouché, sous le titre : *Gallet et le Caveau ;* E. Dentu, éditeur, 1884.

Gentil-Bernard ou plutôt simplement **Bernard** (Pierre-Joseph), né à Grenoble en 1710, mort en 1775. — C'est Voltaire qui lui donna le surnom de *Gentil* à cause des grâces de son esprit et de sa personne. Il fut membre du *Caveau,* premier du nom (de 1729 à 1739). Gentil-Bernard perdit la mémoire pendant les quatre dernières années de sa vie. Ses œuvres ont été publiées en un vol. in-18, 1776, et en 2 vol. in-8°, 1803.

Gille (Charles), né en 1818, mort en 1856. Ses chansons républicaines l'avaient rendu très populaire : *Le Bataillon de la Moselle, le Vengeur, la* 32^e^ *demi-brigade, le Départ des volontaires en* 92, ont été chantées dans toute la France. On les retrouvera dans les recueils du temps et chez L. Labbé, éditeur, successeur de Vieillot.

Gouffé (Armand), né le 22 mars 1773, mort à Beaune en 1845. — Ses chansons furent publiées sous les titres de : *Ballon d'essai,* chansons et poésies, 1802 ; *Ballon perdu* ou chansons et poésies nouvelles, 1805 ; *Encore un ballon,* 1807 ; *le Dernier ballon,* ou chansons et autres poésies nouvelles, 1812. Chaque ballon forme un petit volume in-18. — Il fut, avec le libraire Capelle, fondateur du *Caveau moderne* de 1806.

Grangé (Pierre-Eugène Basté, dit), né à Paris le 16 décembre 1813, mort le 1^er^ mars 1887. Auteur des *Versaillaises,* chansons ; Michel Lévy, éditeur, 1871. Il fut président du *Caveau* fondé en 1834. — Cette société chantante s'appelait d'abord *les Enfants du Caveau,* et c'est en 1837 que le comité décida (28 décembre) de l'appeler simplement *le Caveau,* pour bénéficier de la renommée des anciennes sociétés qui avaient porté ce nom à diverses époques : en 1729, 1759, 1806 et 1825.

Grün (Karl), né à Francfort en 1843, d'une famille originaire de la Westphalie. — Fondateur du *Caveau verviétois* en 1878. — Auteur d'un volume de chansons avec airs notés. Son nom est fort connu à Verviers et à Liège. Lauréat de l'Université de Bruxelles et président des *Soirées populaires* de Verviers.

Hachin (GEORGES-ÉDOUARD), né le 20 mars 1808, à Arras. Ses chansons, aussi spirituelles que républicaines, sont restées éparses dans le recueil de la *Lice*. Ce vaillant chansonnier appartient à la *Lice chansonnière* depuis sa fondation, 1831. Il est aujourd'hui, en 1888, le *président d'honneur* de cette société chantante, qui a toujours admis la libre pensée à sa table. Le banquet a lieu le premier mercredi de chaque mois.

Imbert (EUGÈNE-ALPHONSE MONET DE MAUBOIS, dit), du nom des parents qui l'ont élevé (sa tante paternelle et le mari de celle-ci), né à Paris, le 14 mars 1821. *Ballades et chansons,* en 1842, Havard, éditeur; *les Hannetons,* 1870; *Chansons choisies,* 1875. — Membre de la *Lice* et du *Caveau* et membre d'honneur du *Caveau stéphanois*. En 1886, il fut président de la *Lice chansonnière*. La présidence ne dure qu'une année et le président sortant ne peut être réélu qu'après une année d'intervalle. Tous les membres sont éligibles.

Jouy (VICTOR-JOSEPH ÉTIENNE, dit DE), né en 1769, à Jouy, près de Versailles, mort en 1846. — *Chansons nouvelles et poésies légères*. Paris, Tillois, éditeur, 1848. — Il remplaça Parny à l'Académie française en 1815.

Jouy (JULES), auteur de chansons politiques, quotidiennes, et d'à-propos intitulés : *les Chansons de l'année,* 1888; éditeurs : Bourbier et Lamoureux, Paris. Ces chansons improvisées ne manquent ni d'audace ni d'esprit.

Kock (CHARLES-PAUL DE), né en 1794, à Passy, près de Paris, mort en 1772. — *La Bulle de savon* ou *Choix de chansons,* Gustave Barba, éditeur, 1835.

La Bédollière (ÉMILE-GIGAULT DE), né à Paris en 1814, mort en 1882. — *Chansons de Emile de la Bédollière,* avec portrait, illustrées par V. Cousin, 1 vol. in-4°. — Georges Barba, libraire-éditeur, Paris.

Lachambeaudie (PIERRE), né le 16 décembre 1806, à Montignac (Dordogne), mort à Brunoy (Seine-et-Oise), le 7 juillet 1872. Il a laissé de joyeuses chansons et de charmantes fables. Pagnerre, éditeur, Paris.

La Landelle (GUILLAUME-JOSEPH-GABRIEL DE), né à Montpellier le 5 mars 1812, mort à Paris en 1883. — *Le Gaillard d'avant,* chansons maritimes, 1 vol. Dentu, éditeur. Il était officier de marine. Ses chansons : *Jean Bart* et *le Combat de nuit* eurent beaucoup de succès.

Landragin (JOSEPH), né le 2 octobre 1820, à Lorrez-le-Bocage (Seine-et-Marne). — *Chansons d'un homme libre,* 1882. Labbé, éditeur. Membre de la *Lice.*

Lapointe (SAVINIEN), né à Sens (Yonne), en 1812. *Une voix d'en bas ;* chansons et poésies, avec gravures et portrait, in-8° (1844) ; *les Échos de la rue,* 1850, in-32. — *Mes chansons* (1859), in-32. Librairie Havard.

L'Attaignant (l'abbé GABRIEL, CHARLES DE), né à Paris en 1697, mort en 1779. — Ses chansons ont été publiées par l'abbé Laporte, en 1747, 4 vol. in-12, Paris. Millevoye en a, donné un choix, Paris, 1810, un vol. in-18. Ce chansonnier, sur ses vieux jours, écrivit des *Cantiques spirituels.*

Laujon (PIERRE), né à Paris en 1727, mort en 1811. — *A propos de société,* 3 vol. de chansons, 1771 ; *Œuvres choisies,* 4 vol. in-8°, 1809-11. — Membre du *Deuxième Caveau,* 1759-1789, et membre de l'Académie française en 1807.

Le Boullenger (HIPPOLYTE), né à Moulins en 1812, mort à Paris le 18 septembre 1879. — Ses chansons se trouvent dans le recueil de la *Lice chansonnière.* Il fut pendant douze années le *président* de cette société chantante. Aujourd'hui, la durée de la présidence n'est que d'une année.

Leolercq (ALPHONSE), né en 1820, mort à Paris le 25 août 1881. *Les Heures perdues,* avec une lettre-préface de Louis Blanc ; E. Dentu, éditeur, 1878. Une grande partie de ses chansons sont dans le recueil de la *Lice.* Il fut un de ses présidents. Il était libre penseur.

Leolère (JACINTHE) : *Chansons de Jacinthe Leclère,* Paris, Landois et Rigot, libraires, 1 vol., 1831. J. Leclère était membre des *Soupers de Momus.*

Leroy (GUSTAVE), né le 6 octobre 1818, à Paris, mort à l'hôpital Saint-Louis, le 14 avril 1860, des suites d'une chute. Il publia, en 1849, *le Bal et la Guillotine,* qui lui valurent 300 francs d'amende et trois mois de prison. Ses nombreuses chansons n'ont pas été mises en volume.

Lonlay (Le comte EUGÈNE DE), né en 1814, mort le 15 mai 1886 à Argentan (Orne). — *Poésies lyriques, Romances et chansons, Chants de jeunesse ;* chansons populaires du comte Eugène de Lonlay, 1 vol. in-12, Garnier frères, libraires-éditeurs. Il excelle dans la romance. *Ma Brunette* et *Les Yeux bleus* furent chantées par toute la France.

Mahiet de la Chesneraye (PIERRE-FRANÇOIS-FÉLIX), né en 1815, mort le 22 octobre 1870. — *Chansons de Mahiet de la Chesneraye,* précédées d'une préface par Roger de Beauvoir ; Paris, L. Vieillot, éditeur. — Officier de l'instruction publique, ancien président du *Caveau* et membre de la *Lice chansonnière.* Chevalier de la Légion d'honneur.

Marigny (CARPENTIER DE). Il fut célèbre sous la Fronde, avec le baron Blot, surnommé Blot-l'Esprit, par ses *Mazarinades.* M^me^ de Sévigné disait que leurs chansons avaient le diable au corps. Marigny mourut en 1673.

Marc-Constantin, né le 12 décembre 1810, mort le 28 janvier 1888. — Auteur de la jolie chanson : *Jeanne, Jeannette et Jeanneton.* — Ses œuvres sont chez les principaux éditeurs de musique du temps.

Mathieu (GUSTAVE), né à Nevers, mort près de Fontainebleau, dans le village de Bois-le-Roi, en 1877. — *Parfums, chants et couleurs,* poésies ; Paris, G. Charpentier, éditeur, 1878. — Une édition de luxe avait été faite à Lyon de ces mêmes œuvres.

Mayer (ADOLPHE), né à Saint-Esprit, près de Bayonne, le 1^er^ septembre 1816, mort à Paris le 7 septembre 1884. La plupart de ses chansons sont dans le recueil de la *Lice chansonnière.* Il était docteur en médecine et chevalier de la Légion d'honneur. C'est dans ses bras que le colonel de Rochebrune, déjà blessé, fut frappé mortellement, sur le champ de bataille de Buzenval, le 19 janvier 1871.

Moreau (CHARLES dit HÉGÉSIPPE), né à Paris le 9 avril 1810 mort de phtisie à l'hôpital de la Charité, rue Jacob, en 1837. — Ses chansons et poésies diverses ont été publiées sous le titre : *le Myosotis,* 1^re^ édition, Paris, 1838, 1 vol. in-18 ; 3^e^ édition, 1851, 1 vol. in-18 ; et sous le titre de : *Œuvres complètes de Hégésippe Moreau,* 1 vol. grand in-18, en 1861, chez Michel Lévy frères.

Mouret (NOEL), né à Paris le 13 décembre 1812, mort en 1879. — Il est connu par *Charlotte la républicaine* et *la Gerbe républicaine,* deux chansons fort viriles.

Murger (HENRY), né à Paris le 24 mars 1822, mort à l'hôpital Dubois, faubourg Saint-Denis, le 28 janvier 1862. — *Les Nuits d'hiver,* poésies et chansons, 1 vol. in-12, Michel Lévy, éditeur. — Auteur de la *Chanson de Musette.*

Nadaud (GUSTAVE), né le 20 février 1820, à Roubaix (Nord) chevalier de la Légion d'honneur en 1861. Une admirable

édition de ses chansons, illustrée par ses amis, a paru en 1885, sans nom d'éditeur. — Membre honoraire de la *Lice chansonnière* de 1831, du *Caveau* de 1837 et président d'honneur du *Caveau stéphanois.*

Ourry (E.-T.-Maurice), né en 1776, à Bruyère-le-Châtel (Seine-et-Oise), mort vers 1844. — Membre du *Caveau* et des *Soupers de Momus,* a écrit une histoire du *Caveau* dans le *Dictionnaire de la Conversation.*

Panard (Charles-François), né vers 1694, à Courville (Eure-et-Loir), mort à Paris en 1765. — Armand Gouffé publia, en 1803, les *Œuvres choisies de Panard,* 3 vol. in-18. — Il fut un des fondateurs du *Premier Caveau* de 1729, qui dura jusqu'en 1739.

Petit-Pierre (Paul), né à Mer (Loir-et-Cher), le 19 février 1841. — Auteur de *Fleurs et Grelots,* chansons nouvelles, avec leur musique, dessins de A. Marminia, Ch. Clérice, P. Borie et H. Viollet. — Paris, Henri Oriol, éditeur, 1885. — Membre titulaire de la *Lice chansonnière.*

Piis (Antoine-Pierre-Augustin de), né à Paris en 1755, mort en 1822. — *Chansons choisies de M. de Piis,* ornées du portrait de l'auteur ; Léopold Collin, libraire, 1806, 2 vol. — En 1792, il fonda, avec Barré, le théâtre du Vaudeville. Membre du *Caveau moderne* de 1806. Il était surnommé le *chevalier de Piis.*

Philippon de la Madelaine (Louis-Francis), né à Lyon en 1734, mort à Paris en 1818. — Ses chansons parurent pour la première fois en recueil, sous le titre de : *les Jeux d'un enfant du Vaudeville.* — Paris, en 1806, sous le titre nouveau de : *l'Elève d'Epicure* ou choix de chansons de Philippon de la Madelaine, précédé d'une notice sur le *Caveau.*

Piron (Alexis), né à Dijon en 1689, mort en 1773. — Les *Œuvres complètes de Piron* ont été publiées en 7 vol. in-8°, à Paris, 1776. — Il fut un des fondateurs du *Caveau* de 1729.

Plouvier (Édouard), né le 2 août 1822, mort à Paris en 1876. Il publia le *Livre du bon Dieu,* avec Darcier (1855), et les *Refrains du dimanche* (1856), avec Charles Vincent. Ses chansons étaient populaires.

Poncy (Louis-Charles), né à Toulon le 2 avril 1821. — *Marines,* 1 vol. in-12, 1842 ; — *le Chantier,* 1 vol. in-12, 1844. — De simple maçon qu'il était, il devint suppléant de juge de paix. Il donna, en 1850, *la Chanson de chaque métier,* recueil

de chants d'atelier, mis en musique par M. Eugène Ortolan, et en 1852, *le Bouquet de Marguerite,* rimes amoureuses à la manière de Pétrarque.

Ponsard (René), né dans un petit village du département de Seine-et-Marne, quelques années avant 1830. Ses chansons ont été publiées sous les titres de : *les Echos du bord,* chez Poulet-Malassis, éditeur, en 1862 ; *les Chansons du bord,* en 1873, et enfin, une nouvelle édition des *Echos du bord,* considérablement augmentée dans ces derniers temps. René Ponsard est un ancien marin.

Ponty (Louis-Marie), né à Paris en 1803, le 26 janvier, mort le 24 décembre 1879. — Plusieurs de ses remarquables chansons, figurent dans les *Poésies sociales,* publiées en 1840, par Olinde Rodrigues.

Pottier (Eugène), né à Paris en 1816. Ses obsèques civiles eurent lieu à Paris le 9 novembre 1887. Trois mille personnes suivaient son cercueil. Il était socialiste. C'est, sans contredit, un des chansonniers les plus remarquables du XIX^e^ siècle. — *Quel est le fou?* (chansons triées) avec une préface de Gustave Nadaud. — Henri Oriol, éditeur, 1 vol., 1884. — *Chants révolutionnaires,* avec une préface de Henri Rochefort ; Dentu et C^ie^, éditeurs, 1887.

Pradel (Eugène de), né à Toulouse en 1784, mort le 11 septembre 1857, à Wiesbaden. Improvisateur de talent. Il publia, en 1822, *les Étincelles,* recueil de chants patriotiques et guerriers, de chansons de table et d'amour. — *Les Chansons nationales,* suivies de couplets improvisés, etc., etc. Delaunay, libraire, Palais-Royal, 1832.

Rabineau (Victor), né en 1817, mort à Paris en 1869, à l'hôpital de Lariboisière. — C'était un chansonnier politique. Il publia : *les Filles du Hasard,* chansons, 1 vol. in-12, en 1860. Sa chanson : *les Malthusiens*, fut très populaire.

Radet (J.-B.), né à Dijon en 1751, mort en 1830. — Il était des *Dîners du Vaudeville* fondés en 1796. Ses œuvres dramatiques sont plus connues que ses chansons, qui cependant ne manquent pas d'esprit.

Reigny (Louis-Abel Beffroy de), plus connu sous le pseudonyme du *Cousin Jacques.* Né à Laon en 1757, mort à Paris en 1811. Élève au collège Louis-le-Grand en même temps que Camille Desmoulins et Robespierre. — Les *Soirées chantantes* ou le *Chansonnier bourgeois,* formé du choix de tous les vaudevilles, couplets, romances, rondes, scènes chan-

tantes du *Cousin Jacques ;* recueil revu, épuré par l'auteur, avec les airs nouveaux, notés. — A Paris, chez Moutardier, libraire, quai des Augustins, n° 28. — An XIII, 1805.

Robinot (J.-B.), né à Paris en 1815, mort en 1882. Membre de la *Lice chansonnière.* Ses chansons, toujours soignées et spirituelles, se trouvent dans le recueil de ladite société.

Rougemont (Michel-Nicolas **Balisson**, baron DE), né à La Rochelle, le 7 février 1781. Ses *Chansons et poésies* furent publiées chez Masson, libraire en 1824. Il était membre du *Caveau moderne* de 1806. Il mourut à Paris, le 16 juillet 1840.

Rouget de Lisle (JOSEPH), né le 10 mai 1760, à Montaigut, près de Lons-le-Saunier, mort à Choisy-le-Roy, le 27 juin 1836. Il a fait *la Marseillaise,* paroles et musique, en 1792.

Rubois (HENRY), né à Paris en 1835, mort le 30 mai 1881. — Membre de la *Lice chansonnière.* Ses chansons républicaines et philosophiques sont dans le recueil.

Ryon (HIPPOLYTE), né à Paris le 3 mai 1842. Ses chansons se trouvent pour la plupart dans le recueil de la *Lice chansonnière.* Il fut président de cette société chantante.

Sartrouville (CHARLES), pseudonyme de Charles-Louis *Cadet de Gassicourt* pour les chansons. Ce savant était membre du *Caveau moderne* (1806-1817), membre de l'Académie des sciences, de l'Académie de médecine et du Conseil de salubrité, qu'il organisa en 1806. Né à Paris en 1769, mort en 1821. Voir le recueil du *Caveau* pour ses chansons.

Sedaine (MICHEL-JEAN), né à Paris en 1719, mort le 17 mai 1797. Ses *Chansons* font partie de ses œuvres complètes. Paris, 3 vol., 1813.

Ségur aîné (LOUIS-PHILIPPE, comte DE), né à Paris en 1753, mort en 1830. Il fut membre de la société chantante des *Dîners du Vaudeville ;* puis il entra au *Caveau moderne,* fondé en 1806 par Armand Gouffé et le libraire Capelle.

Ségur (JOSEPH-ALEXANDRE, vicomte DE), frère du précédent, né en 1756, mort en 1805, membre aussi des *Dîners du Vaudeville.* Pour les désigner, on disait : les deux Ségur.

Supernant (LOUIS-CHARLES dit CARLE-DANIEL) né le 14 mars 1815, mort le 28 décembre 1873. — Ses chansons se trouvent dans divers recueils de son temps. Il était un des trois fondateurs du *Hareng saur,* banquet annuel qui se tenait

chaque Toussaint. — *Les Grillons* sont une de ses plus jolies chansons.

Sylvain Saint-Étienne, né en 1807 et mort le 24 octobre 1880. — Membre de la *Lice chansonnière.* Il avait été fondateur et directeur du journal *la Chanson française.*

Vadé (JEAN-JOSEPH), né en janvier 1720, à Ham, en Picardie, mort en 1757, à Paris. Ses œuvres ont été imprimées à Londres, en 5 vol., 1785. Il n'alla jamais au *Caveau* de 1729.

Vaissière (JOSEPH), né dans un village de l'Auvergne en 1798. — *Chansonnier de Joseph Vaissière,* 1826, 1 vol. Il en parut une nouvelle édition après 1830, à la librairie de M. Buchier, à Clermont-Ferrand.

Vergeron (FRÉDÉRIC), né en 1833, à Buzançais (Indre), mort à Courbevoie (Seine), le 30 novembre 1882. — *Chansons et scènes comiques de F. Vergeron* (1857-1861). Lebailly, éditeur. — Il fut président de la *Lice chansonnière* en 1872.

Vergier (JACQUES), né à Lyon en 1637, mort assassiné, dans la nuit du 16 août 1720, à Paris, au coin de la rue du Bout-du-Monde, par trois hommes masqués. — La meilleure édition de ses œuvres est celle de Lausanne, 2 vol. in-12, 1750.

Vinçard (LOUIS), né à Paris le 30 juillet 1796, mort le 12 novembre 1882, à Saint-Maur-les-Fossés. — *Chants de Vinçard,* 1834 ; *Mémoires d'un vieux chansonnier Saint-Simonien,* — Dentu, éditeur, 1878 ; — *les Chants du travailleur,* contenant beaucoup d'airs duotés, dont plusieurs sont de lui.

Vincent (CHARLES-HUBERT), né le 15 avril 1828 à Fontainebleau, mort le 17 août 1888 à Paris. *Chansons, mots et toasts,* portrait et vignettes à l'eau-forte, Dentu, éditeur, 1882. Il publia, avec Plouvier, *les Refrains du dimanche.* Membre de la *Lice* et un des présidents du *Caveau,* en 1888, membre d'honneur du *Caveau stéphanois.*

Voitelain (LOUIS), né à Paris en 1798, mort le 11 décembre 1852. Chansonnier populaire. Ses chansons politiques ont paru à la Librairie illustrée en 1881.

FIN.

TABLE ALPHABÉTIQUE

Pages.

PRÉFACE 1

Au lecteur 1

Aigle-vautour (l') 124
A l'américaine, ô gué ! 103
Alliance franco-allemande 296
Ami des loups (l') 96
Ami printemps (l') 101
Appétit (l') 291
Assemblée de Versailles (l') 194
Baudin (Alphonse) 158
Bazaine à Madrid 308
Belle et pauvre 268
Belle France (ma) 235
Belle Lison (la) 186
Belle Polonaise (la) 20
Béranger, le poète national 50
Bibi 283
Bière française (la) 340
Bon bourgeois (le) 35
Bonheur (le) 183
Bon vin (le) 298
Bouteille (la) 167

Pages.

Brave de la mer (un). 44
Brav' général (le). 355
Buveurs d'eau (les). 162
Buvons à la gloire 241
Buvons à l'amitié ! 171
Buvons sec. 5
Calotte d'Émile Ollivier (la). 123
Camille. 64
Candidat officiel (le) 83
Casse-tête (les) 89
Centenaire de Voltaire (le). 243
Chansons (mes) 253
Chant de l'atelier (le) 91
Chant des braves (le). 218
Chant du père Giraud (le). 69
Chauvin. 128
Cinquantaine de Mathilde (la) 263
Cinquante ans (mes) 179
Clair de lune (le). 86
Comptes fantastiques d'Haussmann (les). 61
Cour du roi Pétaud (la). 3
Cri de la Pologne (le). 48
Crime-empereur (le) 120
Croix (la). 331
Curé (notre). 46
Debergue (François) 151
Delphine (à) 30
Député conservateur (un) 210
Deux mères (les) 249
Deux septembre (le). 130
Diamants (les). 41
Dieu de la maison (le). 74
Dîner de famille (un). 289

Pages.

Double vue (la) 334
Écritoire d'argent (l'). 110
Édouard Hachin. 274
Embêtés (les) 324
Émigration de ces petites dames à Versailles 140
Émile au cabinet 94
Empire (l'), c'est la paix. 55
Enterrement civil (mon). 228
Été (l'). 237
Faim (la). 137
Farfadet (le). 255
Far niente 259
Femme de feu (la) 199
Fête des francs-maçons (la). 177
Filleul du pape (le). 190
France et République 246
Frelons politiques. 232
Frères de lait (les) 224
Funérailles de Victor Noir (les) 99
Gambetta. 278
Garçons d'Angoulême (les) 118
Guerre (la). 321
Histoire de Nanon. 201
Homme aux trois couleurs (l'). 318
Homme-décembre (l'). 108
Immortel géant (l'). 87
Jacques Bonhomme. 315
Jean Bobin. 336
Jean-Paul. 197
Jeunesse (la). 285
Job le Montagnard. 173
J'y suis, j'y reste 222
Kora. 45

Pages.

Légendes de la pomme 327
Légumes de Jacques (les) 184
Lettre à un ami 216
Liberté (la) 25
Liberté de l'Europe (la) , ... 14
Libre pensée 12
Lice chansonnière (la) 245
Madame Augustine 311
Mademoiselle Mimi 176
Mari modèle (un) 293
Marins au plateau d'Avron (les) 138
Martin Bidauré 28
Martyr de la soutane (le) 213
Mathilde (à) 280
Mie (ma) 23
Ministère catholique 287
Miro 175
Misanthropie 209
Mon jardin 348
Monsieur Alfred 67
Monsieur le gouverneur de Paris 147
Monsieur le ministre 326
Monsieur Thomas 329
Mort d'Armand Barbès (la) 122
Muse de l'histoire (la) 31
Napoléon III 159
Neige (la) 252
Neuf octobre (le) 266
Nini Chignon 53
Normandie (la) 33
Nouveau quartier Latin 305
Nuit d'Espagne (une) 164
Olivette 248

Pages.

Papa grand-père. 114
Paris cerné. 134
Paris-Champagne. 60
Paris le Grand 264
Paris livré 149
Patachon 26
Patrie en danger (la). 126
Pauvres (les). 145
Pays des âmes (le) 343
Pays normand (le). 257
Paysan de 1872 (le). 156
Peau du lion (la) 207
Petit frère de Lucette (le). 38
Petit Fridolin (le). 360
Petit vin blanc (le). 80
Pied qui r'mue (l'). 15
Pingot la gobinette. 180
Pique-assiette (le). 18
Plébiscite (le) 112
Quatorze juillet (le). 282
Quigniot 307
Raoul le Page. 40
Règne des cocottes (le) 65
Résurrection de saint Ignace (la) 229
Retour des beaux jours 276
Retour du déporté (le). 79
Réveil (le) 92
Rouge-gorge (le) 358
Royaume des pots (le). 161
Saison des roses (la) 314
Saltimbanque (le). 77
Sang (le) 148
Sedan. 132

Pages.
Seize-mai (le) 226
Sentier aux prunes (le) 220
Siège de Paris (le) 133
Société des gourdins réunis (la) 104
Sourire de l'enfant (le) 338
Soutane (la) 261
Souvenir (le) 82
Statues (les) 71
Te Deum (le) 116
Tout y est 192
Trochu le bedeau 146
Trochu le jésuite 136
Trois filles de la République (les) 301
Un ami d'enfance 356
Un repas de fiançailles 353
Vache à Gambon (la) 97
Veau de M. Calvet (le) 57
Vendredi saint (le) 272
Victor Hugo en exil 58
Vieille chanson (la) 309
Vieux républicain (le) 169
Vingt-quatre février (le) 10
Vision 154
Vivent les morts 270
Voyage au pays du bonheur 303
Xinès 206
Yankee (un) 234
Zélia 332
Notes 361
Bibliographie 395

Maison Quantin, imprimeur

M
1730
A92C5
1889

Avenel, Paul
Chants et chansons

Music

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY